Fr- 916.2
Sar/Lel-
88363

00088363

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 June, 2016

LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ces habitans, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement du pays, & la descente de St. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques.

88366

PAR MR. SAVARY.

TOME SECOND.

A PARIS,

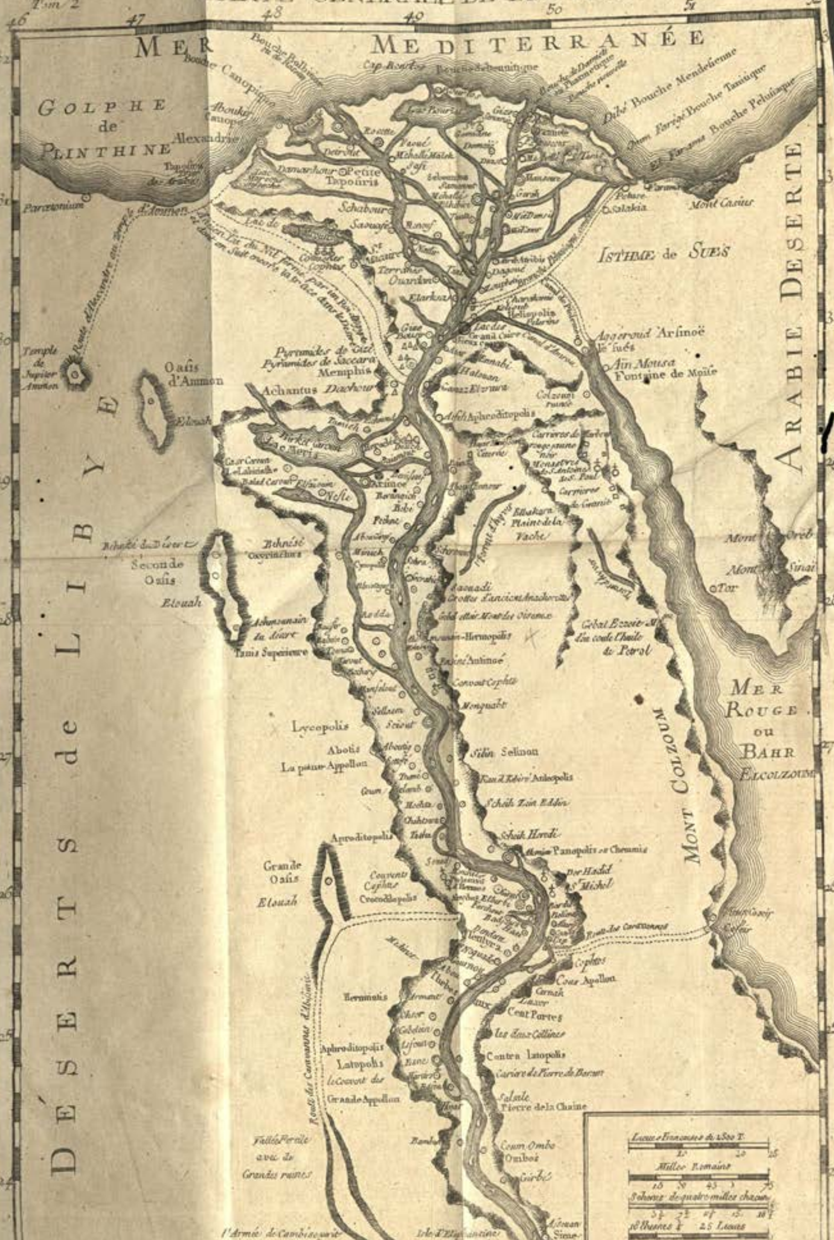
Et se trouve chez EM. FLON, Imp. Libraire, rue des Fripiers, à Bruxelles.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

00088363

CARTE GÉNÉRALE DE L'ÉGYPTE



LETTRES SUR *L'EGYPTE.*

LETTRE PREMIERE.

A M. L. M.

Route du vieux Caire à Tamieh, dans la province de Faïoum.

Au grand Caire.

VOUS me marquez, Monsieur, que le public a favorablement accueilli les lettres que je vous ai adressées, & vous m'en demandez la suite. Vous désirez qu'après vous avoir donné la description de la basse Egypte, je vous serve de guide dans la haute. Vous voulez parcourir avec moi cette contrée si vantée, dont Alexandre, Jules César, Adrien, Sévère, & tant d'autres Rois allèrent admirer les antiquités. Je me rends à vos instances, & je tâcherai de répondre à la confiance que vous me témoignez. Mais sou-

venez-vous qu'au lieu des Egyptiens célèbres par leur ſageſſe & leurs lumières, vous ne verrez qu'une nation plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Rappellez-vous auſſi qu'à la place des édifices fameux, vous ne trouverez ſouvent que des mâſures ou des ruines. Le contraſte eſt ſi frappant, que ſi tous les grands ouvrages de l'ancienne Egypte avoient péri comme ceux de tant d'autres nations, ſa gloire ſeroit enſevelie avec eux. Oui, Monſieur, ſi cette contrée, peuplée actuellement de Turcs & d'Arabes, étoit abſolument dépouillée de ſes merveilles, on la regarderoit comme le pays des fées, embelli par le pinceau brillant des Grecs. Mais l'orgueil du doute vient ſe briſer contre la maſſe inébranlable des pyramides; & l'obſervateur curieux, qui, non content d'en meſurer la hauteur, obſerve le ſecret des canaux, conſidère les moyens que l'art a mis en uſage pour en défendre l'entrée, ne peut s'empêcher de reconnoître l'effort du génie humain, & de lui payer un tribut d'admiration. Nous allons contempler des travaux non moins ſurprenans; &, comme la conſtruction de pluſieurs d'entr'eux joignoit à la grandeur de l'entrepriſe, le bonheur des peuples, ils ont encore plus de droits à votre curioſité.

Nous ſommes dans le mois de Novembre, c'eſt le moment favorable pour remonter dans le Saïd (*a*). La chaleur eſt tempérée, & les canaux remplis nous permettront de naviguer dans l'intérieur des terres. Embarquons-nous donc ſur ce fleuve qui dans ſes circuits nombreux, fertiliſe pendant deux cens lieues cette vallée où les ſavans & les princes vont admirer depuis près de trois mille ans les ruines d'un peu-

(*a*) Les Arabes appellent Saïd toute la haute Egypte, depuis le vieux Caire juſqu'à Aſſouan ou Siene.

ple qui s'étoit efforcé de fixer l'immortalité sur ses ouvrages.

Nous partons du port du vieux Caire. Le vent de nord nous pousse avec vîtesse contre la rapidité du courant. Les eaux ont quitté le pied des collines Les lieux bas sont encore inondés. Mais le Nil majestueux rentre peu-à-peu dans son lit. La verdure & les moissons suivent ses pas, & prennent la place qu'il vient d'abandonner. Ici on sème les concombres & les melons d'eau. Là, on laboure la terre avec la charrue dont le soc en sillonne légèremenr la surface. Les bœufs la traînent avec facilité conduits par un seul homme. Près des montagnes où le terrein est plus élevé, on voit déja paroître le bled & le dourra.

Nous passons devant Geziret Dahab, l'île d'or, qui présente aux regards une prairie couverte de troupeaux, avec un petit village. Nous laissons à notre gauche la grande mosquée d'Atar Ennabi, située sur le bord du fleuve. Ce temple très-fréquenté des habitans du Caire, est l'objet d'un pélerinage fameux. Il possède une pierre où les musulmans croyent que sont empreintes les marques d'un des pieds de Mahomet. C'est pourquoi ils l'ont nommé *Atar Ennabi*, les vestiges du prophète. Le Scheik qui le dessert a soin d'accréditer cette pieuse croyance, & de publier les merveilles qui s'y opèrent. Comme cette prétendue relique fait toute sa richesse, il la conserve précieusement. Elle est couverte d'un voile très-riche qu'il lève en faveur des dévots dont il espère un léger présent. Voici ce que m'en a raconté une dame du Caire qui a épousé un négociant françois, établi depuis quarante ans dans le pays (*b*).

(*b*) L'épouse de Mr. Meynard, négociant, que sa probité & ses lumières font estimer des François, des Cophtes, des Turcs & des Arabes.

» J'avois ſouvent entendu parler d'Atar Ennabi,
» & des miracles qu'on en publioit. Je fus curieuſe
» de voir cette pierre renommée. Notre habit abſo-
» lument ſemblable à celui des muſulmanes me per-
» mettant de me confondre avec elles, ſans craindre
» d'être reconnue, je me rendis à la moſquée aux
» heures où je devois trouver peu de monde. Je priai
» le cheik de me montrer la relique. Deux Turques
» de conſidération, entrées au même inſtant, témoi-
» gnèrent le même déſir. Il la découvrit. Après y
» avoir brûlé des eſſences précieuſes en récitant quel-
» ques paſſages du Coran, il nous dit : Voyez cette
» empreinte ſacrée ; admirez les veſtiges du plus
» grand des prophètes. Ah ! c'eſt bien là le pied de
» Mahomet ! Les deux femmes répétoient avec en-
» thouſiaſme, oui c'eſt bien là le pied de Mahomet,
» le plus grand des prophètes ! Pour moi, ajoutoit
» la dame françoiſe, je vous aſſure que malgré l'at-
» tention la plus ſcrupuleuſe, je ne vis qu'une pierre
» liſſe, imbibée de parfums, où je ne pus découvrir
» ni traces de pied, ni rien de ſemblable ».

Etrange effet de la prévention ſur l'homme ! elle enchaîne ſa raiſon, & lui fait voir, ſentir, toucher, tout ce que l'imagination a perſuadé à ſon eſprit préoccupé. C'eſt ainſi que Mr. Tournefort aſſiſtant dans une des îles de l'Archipel, à l'ouverture d'un tombeau où le peuple étoit convaincu qu'il devoit ſe trouver un vampire, n'apperçut qu'un cadavre livide, & à demi rongé de vers, tandis que les Grecs y voyoient un corps entier, vermeil, & qui ſelon eux ne répandoit aucune mauvaiſe odeur.

Mr. Norden, dans ſes vues charmantes d'Egypte, a fort bien peint la moſquée d'Atar Ennabi & ſes environs ; mais il s'eſt trompé en plaçant Memphis à l'endroit qu'occupe Gizé. On ne doit pas lui en

faire un reproche, car il avoue lui-même qu'il doute que ce ſoit la véritable poſition de cette ancienne ville. Je crois l'avoir fixée d'une manière certaine dans les Lettres précédentes, & je ne releverois pas cette erreur dans laquelle pluſieurs voyageurs ſont tombés, ſi je ne craignois qu'elle n'égarât d'autres écrivains. Trompé par elle, le ſavant Jablonski (*c*) a vainement employé toute la ſagacité de ſon eſprit à la recherche d'une vérité qu'il ne pouvoit découvrir, parce qu'il l'établiſſoit ſur un faux principe.

A peu de diſtance d'Atar Ennabi on découvre à travers des touffes de dattiers un petit village, où les Turcs ont une moſquée, & les Cophtes un couvent nommé *Der Ettin*, le monaſtère des figues, ſans doute parce que ces fruits y croiſſent en abondance. On en trouve de deux eſpèces. La première naît des branches même du Sicomore. Elle eſt ſèche & peu eſtimée. L'autre, la même que l'on cultive en France, eſt onctueuſe, ſucrée, & d'un goût exquis.

Sur la rive, orientale, on apperçoit des villages placés ſur des éminences artificielles. Les cabanes occupent le ſommet. Les hommes & les animaux s'y retirent pendant l'inondation. Déja la luzerne que l'on ſème à meſure que le Nil rentre dans les canaux, forme une zône de verdure autour de ces petites îles. Des tribus d'Arabes errans ont dreſſé leurs tentes ſur le penchant des collines ſabloneuſes, pour profiter des bienfaits du fleuve. Ils achètent pendant quelques mois le droit d'envoyer leurs troupeaux paître dans les prairies, & les quittent lorſque les pâturages ſont épuiſés. Ces peuples indomptables, martyrs

(*c*) Jablonski, trompé par la fauſſe poſition que pluſieurs voyageurs ont donnée à Memphis, en la plaçant ſur le terrein de Gizé, a écrit que le temple de Sérapis étoit bâti dans l'île de Raouda, où l'on voit aujourd'hui le Mékias. C'eſt une erreur.

de la liberté qu'ils aiment avec passion, préfèrent à tous les avantages de la société, l'horreur de leurs déserts. L'ombre de l'esclavage les fait fuir. Toujours en garde contre la tyrannie, au moindre mécontentement qu'on leur donne, ils plient leurs tentes, les chargent sur des chameaux, ravagent le plat pays, & chargés de butin, s'enfoncent dans les sables brûlans, où l'on ne peut les poursuivre, & qu'eux seuls osent habiter. Ces Bedouins (*d*), le fléau de l'Egypte, qu'ils regardent comme leur patrimoine, sont les ennemis irréconciliables des Turcs, qui les craignent & les abhorrent (*e*).

Nous avons passé le village de Bousir, & nous sommes en face des grandes pyramides, qui s'élèvent à six cens pieds de hauteur perpendiculaire. Tandis que notre bateau suit les sinuosités du fleuve, leurs sommets décrivent des portions de cercle dans l'horison. Avec quelle majesté ces montagnes, faites de main d'homme, s'élèvent dans les airs! Leur vétusté les rend encore plus imposantes. Combien de fois le soleil les a éclairées à son levant, brûlées à son midi, & colorées à son couchant! Depuis combien de siècles elles parcourent avec la terre le grand orbe qui forme l'année! Il est donc des édifices que l'homme a pu rendre durable! & ces édifices sont des tombeaux! Quelques auteurs, s'imaginant que les dégâts occasionnés par l'ouverture violente de la grande pyramide, étoient l'effet du tems, ont calculé combien de siècles elle dureroit encore; mais comme ils partoient d'un faux principe, ils sont infiniment loin

(*d*) Ce mot vient de *Bedaoui*, qui signifie habitant du désert.

(*e*) La haine qui subsiste entre ces deux nations, a donné naissance à cette expression familière : *traiter quelqu'un de Turc à More;* c'est-à-dire, avec la rigueur que le Turc exerce envers l'Arabe.

de la vérité. Il me ſemble impoſſible de fixer l'époque où elles ceſſeront de ſubſiſter. Dans des milliers d'années, à moins qu'il n'arrive quelque grande révolution, les voyageurs des peuples éclairés iront encore admirer ces grands monumens, & diront : l'Europe avoit à peine quelques ſauvages répandus dans ſes forêts, lorſqu'une nation ſavante dreſſa ces ſuperbes mauſolées vers les quatre points cardinaux du ciel, comme un monument de ſa piété & de ſes connoiſſances aſtronomiques.

Dans les villages qui les entourent, on cultive une eſpèce de melons particulière à l'Egypte. On les nomme *abd hellaoui*, eſclave de la douceur. Ils ont la chair ferme & caſſante, comme celle de la pomme. Quoique moins ſucrés que beaucoup d'autres, on les préfère, parce qu'ils fourniſſent, pendant les chaleurs, une nourriture très-ſaine & très-agréable. Un autre légume fort eſtimé eſt une laitue à feuilles larges, liſſes & élevées. On en voit des plaines couvertes. Le peuple en conſomme une quantité prodigieuſe, & ſa graine ſert à faire de l'huile. Vous, Monſieur, qui raſſemblez des bouts de l'univers, dans vos jardins, les différentes productions de la terre pour en enrichir votre patrie, & qui cultivez avec tant de ſuccès toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban juſqu'à l'hyſope, vous me pardonnerez ces détails.

En avançant, on découvre à droite & à gauche des hameaux, dont les habitans s'occupent à remuer la terre, qui, dans quatre mois, leur donnera d'abondantes récoltes. Le bourg d'Halouan paroît ſur la rive orientale, entouré de dattiers. Le Mekias y étoit établi lorſque les Arabes conquirent l'Egypte. Memphis ſe trouvoit ſur la rive oppoſée, dans l'emplacement du village de Menph, qui en a conſervé le nom. Les témoignages de Strabon, de Pline &

d'Abulfeda, qui en a décrit les ruines, ne laiſſent aucun doute à cet égard. On y voit encore des monceaux de décombres; mais les Arabes en ont transporté au Caire les colonnes & les pierres remarquables, qu'ils ont placées ſans goût & ſans ordre dans leurs édifices & leurs moſquées. Cette ville s'étendoit juſques vers Saccara, & étoit preſqu'entourée de lacs, dont une partie ſubſiſte encore. Il falloit les traverſer pour porter les morts dans la ſépulture de leurs pères. Les tombeaux creuſés dans le rocher, fermés avec une pierre d'une grandeur proportionnée, étoient recouverts de ſable. Ces corps embaumés avec tant de ſoin, conſervés avec tant de reſpect, les habitans de Saccara les arrachent des monumens où ils repoſent, & les vendent ſans pudeur aux étrangers. Ce lieu eſt nommé *la plaine des momies*. On y rencontre le puits des oiſeaux, où l'on deſcend à l'aide d'une corde. Il conduit à des galeries ſouteraines, remplies de vaſes de terre, qui renferment des oiſeaux ſacrés. Rarement on en trouve d'entiers, parce que les Arabes les briſent pour y chercher des idoles d'or. Ils ne mènent point les voyageurs dans les endroits où ils trouveroient des choſes plus précieuſes. Ils les bouchent même avec ſoin, & ils ſe réſervent des iſſues ſecrètes par où ils y deſcendent.. Dans un voyage que Mr. le Duc de Chaulnes a fait en Egypte, il s'enfonça bien avant dans ces dédales tortueux, tantôt en rampant, tantôt en marchant ſur les genoux. Inſtruit par le Lord Montaigu, qui a ſoigneuſement viſité l'Egypte, il parvint à un de ces canaux qui avoit une ouverture fermée par le haut, avec des branches de dattiers entrelacées & recouvertes de ſable. Il y remarqua des hiéroglyphes en reliefs, exécutés avec la dernière perfection. Malgré ſes offres, on ne lui permit

point de les dessiner ni de les mouler (*f*), pour en prendre les formes. Mr. le Duc de Chaulnes pense que ces hiéroglyphes sculptés avec tant d'art, qu'à leur simple aspect on reconnoît les objets qu'ils représentent, pourroient donner la clef de ceux dont les contours sont simplement exprimés, & former une espèce d'alphabet de cette langue inintelligible. Quoi qu'il en soit de cette idée ingénieuse, je vous proposerai, dans une lettre particulière, les moyens que l'on pouroit tenter pour expliquer ces carctères mystérieux, & lire sur les monumens égyptiens la plus ancienne histoire du monde.

Le long des montagnes qui bornent Saccara du côté du couchant, on distingue plusieurs pyramides, dont la plus grande paroît aussi élevée que celles de Gizé : à la vue de ces édifices sur lesquels mes regards s'attachent malgré moi, permettez encore quelques réflexions dont je ne puis me défendre. Ces mausolées sont-ils les fruits de l'orgueil des Pharaons? Est-ce à leur vanité qu'on en doit attribuer la construction? Je sais que plusieurs écrivains l'ont pensé; mais laissons-leur une opinion qui n'a point de fondement dans le cœur humain. Les Rois ne bâtissent point de palais pour les habiter après leur mort. Un sentiment plus impérieux, l'inquiétude de l'avenir, la persuasion de ce qui devoit arriver après cette courte vie, porta les Pharaons à construire ces magnifiques tombeaux (*g*). La religion leur apprenoit qu'aussi long-tems que leurs corps seroient conservés à l'abri de la corruption, leurs ames ne les quitteroient point, & qu'après trois mille ans elles les ranimeroient de

(*f*) Mémoire sur les hiéroglyphes du puits de Saccara, par Mr. le Duc de Chaulnes.

[*g*] Hérodote, Euterpe, livre second.

nouveau. Ce dogme leur a fait élever ces bâtimens que le génie des plus habiles architectes s'étoit efforcé de rendre inaccessibles. Ils leur donnèrent la forme pyramidale comme la plus durable. Elle tenoit aussi à leur culte, & rendoit hommage à l'astre dont elle imitoit les rayons (*h*). Ces édifices sont donc la preuve éclatante que ce peuple antique croyoit l'immortalité de l'ame. Les Rois se trouvent bien dans ce monde. Pour eux les fleurs & les moissons croissent sans effort. Toute la nature sourit, & s'ils avoient la croyance des Egyptiens, on les verroit enfanter des prodiges par lesquels ils tâcheroient de s'assurer le retour sur la terre. La religion de l'Egypte avoit passé dans la Grece, & Artemise éleva aux cendres de son époux un tombeau de forme pyramidale, l'une des sept merveilles de l'univers. Cette idée d'une ame immortelle née chez des insulaires séparés de toutes les nations policées par l'immensité des mers, a fait construire un monument qui doit bien nous surprendre. Les Otáhitiens, sans le secours d'aucun métal, ont taillé des pierres très-dures, & formé une pyramide où le corps d'Oberea, leur Reine, repose. Ses parens & ses amis, pleins d'un recueillement religieux, vont autour de ce morrai verser de pieuses larmes, & l'esprit d'Oberea goûte quelque consolation en voyant leur douleur & leur tendresse (*i*).

Quittons les tristes déserts de Saccara, où l'on ne

[*h*] Pline, liv. 36, dit que les obélisques étoient consacrés au soleil, qu'ils réprésentoient ses rayons, ce qui étoit désigné par leur nom égyptien. En effet, ces monumens, ainsi que les pyramides se nommoient en égyptien *pyramué*, *rayons du soleil*. Voyez Jablonski, tome 3. Les Grecs ont donné aux premiers le nom d'*obélisques*, & ont laissé aux autres celui de *pyramis*, qui vient de pyros, feu, & dans lequel ils ont conservé l'ancienne étymologie. Les obélisques furent consacrés au soleil, parce qu'ils servirent d'abord de styles pour marquer les heures.

(*i*) Voyage de Cook.

marché que sur des tombeaux; & ces hautes pyramides, qui n'inspirent que des idées mélancoliques, & ce lac à travers lequel on portoit les corps, & qui rappelle la fable de Caron. Rentrons dans notre barque. Avec quel plaisir les yeux brûlés par l'aridité des sables se reposent sur la verdure! Avec quel contentement on revient du séjour de la mort dont ces lieux offrent l'image, pour jouir des trésors de l'abondance! Avec quelles délices on contemple un ciel pur, un fleuve majestueux, & une campagne qui se couvre à chaque pas de nouvelles richesses. C'est quand on a supporté l'affreux tableau de la stérilité, que l'on goûte avec un charme inexprimable le spectacle de la nature féconde; elle attend l'homme mourant au bord du désert qu'il a traversé, pour verser dans son cœur la source d'une nouvelle vie.

Nous sommes à sept lieues au-dessus du vieux Caire. C'est ici que le Nil, repoussé par les rochers qui s'avancent du côté de l'Orient, fuyoit vers l'Occident, & se répandoit dans les sables de la Libye. J'ai marqué par deux lignes ponctuées la route qu'il suivoit. Un des Pharaons, au rapport d'Hérodote (*k*), la ferma d'une digue, & le força de reprendre son cours entre les montagnes. Il se jetta dans le golphe, qui couvroit alors tout l'espace qu'occupe le Delta, & donna naissance à cette île célèbre qui s'avance à pas lens dans la Méditerranée. On suit encore actuellement la trace de l'ancien lit que les Arabes nomment *Bahr bela ma*, mer sans eau. Il est parsemé dans toute sa longueur des débris des bateaux, qui y naviguoient, & qui sont pétrifiés. J'en ai vu rapporter au grand Caire de superbes morceaux. On rencontre, en allant de Saccara à Dachhour, une lon-

(*k*) Hérodote, livre second. Voyez première lettre sur l'Egypte, où ce passage est discuté.

gue levée de terre, que l'on avoit conſtruite pour défendre Memphis contre l'inondation du fleuve, s'il venoit à rompre ſa digue, & contre les torrens de ſables, que les vents chaſſent des monts libyens.

A quelque diſtance de ce coude eſt l'île de Terfaie, où l'on commence à planter les melons d'eau & les concombres. Les Egyptiens cultivent une eſpèce de concombre appellée *couſa*, qui eſt très-petite, & dont ils ſont fort friands. La chair en eſt douce, tendre & très-délicate. On le mange en ſalade; mais la manière ordinaire de l'accomoder, eſt d'en ôter les pepins avec une tarrière, & de remplir le vide avec de la viande hachée, & du riz mêlé d'épices. Cuit ainſi dans ſon jus, il offre un excellent aliment.

Au-delà de cette île, on découvre, dans les terres, le bourg de Dachhour. Un canal, ſur lequel on trouve un pont de pierre à pluſieurs arches, y conduit les eaux du Nil. Strabon (*l*) & Ptolémée (*m*) placent Achantus dans l'intérieur du pays, à ſix lieues de Memphis, & du même côté. Cette ſituation convient parfaitement à Dachhour. On y admiroit un temple d'Oſiris. Cet édifice eſt entièrement ruiné; mais on remarque à l'occident de ce village, & ſur le penchant de la montagne, une grande pyramide, qui fait ſuite avec celles de Saccara & de Gizé.

Les plaines de ſables qui s'étendent le long des collines, ſont parſemées de pierres, que l'on appelle vulgairement cailloux d'Egypte. Arrondie en forme de galets, leur ſurface raboteuſe n'a aucun brillant qui invite à les ramaſſer; mais leur intérieur eſt d'un grain extrêmement fin, qui reçoit un beau poli: la plupart ſont herboriſés. On y diſtingue des arbriſſeaux

---

(*l*) Strabon, liv. 17.

(*m*) Ptolémée, liv. 4.

qui composent souvent de jolis paysages. Les traits rembrunis qui les dessinent, tracés avec la plus grande élégance, se jouent avec grace sur un fond grisâtre. Ces cailloux présentent une grande variété de dessins & de nuances différentes. On peut choisir; car les sables en sont couverts. Je n'ai vu au Caire qu'un Juif qui eut l'art de les travailler, & d'en composer des boîtes ou des manches de couteaux; aussi se faisoit-il payer très-cher. Les monticules qui terminent ces plaines sont remplies d'huitres & de coquillages pétrifiés.

En quittant Achantus, & marchant vers le sud, on traverse une vaste campagne dont les lieux bas sont arrosés par de petits ruisseaux qui les fertilisent dans cette saison. Ces vallons sont actuellement couverts de bled, de dourra & de verdure. Au bout de quelques mois, le Nil qui les aura quittés n'y laissera qu'un désert. Le village de Tamieh, où passe un canal, est situé à l'extrémité de cette plaine.

Nous entrons, Monsieur, dans la fertile province d'Arsinoé, aujourd'hui le Faïoum; c'étoit le pays des merveilles. Il renfermoit le labyrinthe & ses douze palais, le lac Mœris & ses pyramides. Je vous dirai ce qu'en rapportent les anciens, & en vous offrant une description exacte de l'état actuel des lieux, des monumens encore subsistans, des ruines qu'on y trouve, vous jugerez vous-même de ce qu'ils ont dû être.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

A M. L. M.

Description des monumens de la province d'Arsinoé, aujourd'hui le Faïoum.

Au grand Caire.

JE vous ai dit, Monsieur, que cette province renfermoit les restes du lac Mœris, & les débris du labyrinthe. L'Egypte ne possède point de monumens qui aient excité de plus grands débats parmi les savans. L'étendue de l'un, la situation de l'autre, ont tour-à-tour été contestées. Pour concilier tous les partis, des géographes ont créé deux labyrinthes (*n*). D'autres écrivains ont donné au lac Mœris une circonférence immense (*o*) ; d'autres enfin le reléguant au pays des fables (*p*), ont déployé le charme de leur esprit pour répandre le ridicule sur la crédulité des historiens. Ces contradictions ont épaissi les nuages de l'incertitude, & la vérité est demeurée au fond du puits. Tâchons de l'en tirer, en expliquant les passages des anciens, que l'on a quelquefois mal interprétés, en suivant pas-à-pas Strabon, qui a décrit avec exactitude, des lieux qu'il a visités en homme éclairé, & sur-tout en rapportant fidélement ce qui reste encore des monumens dont il parle (*q*). *Lorsqu'on quitte*

(*n*) Danville ; Mémoires sur l'Egypte.

(*o*) Rollin, histoire ancienne. Bossuet, discours sur l'Histoire universelle.

(*p*) Voltaire.

(*q*) Strabon, liv. 17.

quitte Achantus, dit ce sage historien, *on laisse du côté de l'Arabie Aphroditopolis* (*r*), *où l'on nourrit un bœuf blanc consacré par la réligion.* Le bourg d'Atfih, au rapport des plus savans géographes (*s*), occupe l'emplacement de la ville de Vénus. *De l'autre côté du Nil, est la préfecture d'Héraclée, située dans une grande île.* Les deux canaux tirés du fleuve au lac, l'un passant près de Tamieh, l'autre partant du village de Bouch forment cette île, & les ruines remarquables qu'on trouve près de Baïamout, semblent indiquer la position d'Héraclée (*t*) capitale de cette province. On y voit deux pyramides délabrées qui n'ont plus que quelques assises de pierres. Strabon continue : *près d'Héraclée coule un canal qui, se divisant en deux branches, renferme une petite île. Il traverse la préfecture d'Arsinoé, la plus belle & la plus riche de l'Egypte.* Suivez, Monsieur, cet ancien géographe sur la carte, & vous verrez que ces lieux ont peu changé, & qu'il nous conduit droit à Faïoum, la capitale de toute cette contrée. Cette ville est moderne; mais à une lieue au nord-est de ses murs, des monceaux de décombres font reconnoître les vestiges d'Arsinoé (*u*). Les Arabes enlèvent les sables qui couvrent ces débris, & les sassent pour y trouver des cachets & des médailles. On rencontre à quelque distance, un obélisque posé sur son piédestal. C'est

(*r*) La ville de Vénus.

(*s*) Voyez Ptolémée, liv. 4. Danville, Mémoires sur l'Egypte; Pokoke, voyages d'Orient.

(*t*) On la nommoit *la grande Héraclée*, pour la distinguer d'une autre ville d'Hercule, qui étoit située dans la basse Egypte, à peu de distance de Canope.

(*u*) Cette ville se nommoit anciennement *Crocodilopolis*, parce qu'on y nourrissoit des Crocodiles sacrés. Les Grecs devenus maîtres de l'Egypte, l'appellèrent *Arsinoé.*

le ſeul monument qui ait bravé les injures du tems, & les ravages des Barbares. Il a vingt-deux pieds de circuit à la baſe, & environ cinquante d'élévation. Ses faces ſont chargées d'hyérogliphes, diviſés en colonnes, & effacés en pluſieurs endroits. Les angles ſont écornés, & le beau morceau de granit qui le compoſe, eſt dégradé juſque vers le milieu de ſa hauteur. Strabon nous abandonne ici pour décrire le lac Mœris peu diſtant d'Arſinoé, & le labyrinthe bâti ſur ſes bords. Il n'en marque pas préciſément la place; mais Hérodote (*x*) & Ptolémée la déterminent avec juſteſſe, en la fixant du côté de la Libye, ſur le rivage du lac. Continuons donc notre route.

Le voyageur, en quittant Faïoum, & marchant vers l'occident, traverſe le grand canal nommé Bahr Iouſeph, le fleuve de Joſeph. Le village de Neſle qu'il laiſſe à gauche, ne lui offre aucunes traces d'antiquité. Après deux heures de marche vers le nord-oueſt, il entre dans une plaine ſabloneuſe, où règne la ſtérilité. Bientôt il découvre des montagnes de ruines qui ont près d'une lieue d'étendue. Le premier amas eſt appellé par les Arabes *balad Caroun*, le bourg de Caron; le ſecond *caſr Caroun*, le palais de Caron (*y*). Tout l'eſpace qui les ſépare eſt parſemé

(*x*) Hérodote, liv. 2. Ptolémée, liv. 4.

(*y*) Les Hiſtoriens arabes nous peignent Caroun, comme un homme très-puiſſant. Ils diſent qu'il pouvoit charger pluſieurs chameaux des clefs qui ouvroient les appartemens nombreux où il renfermoit ſes tréſors. Cette aſſertion unanime nous laiſſe entrevoir une vérité. Peut-être qu'en Egypte le nom de Caron étoit une dignité dont on décoroit le batteliér qui paſſoit les corps des Pharaons à travers le lac Mœris, pour le dépoſer dans les cavaux du labyrinthe dont il étoit gardien. Sans doute que celui qui faiſoit le même office ſur le lac de Memphis, par rapport aux habitans de cette ville, avoit le même titre. Si cette conjecture eſt vraie, on verra

d'énormes pierres. Les débris les plus remarquables sont aux extrémités. Au milieu des décombres de Casr Caroun s'élève un grand bâtiment dont il reste encore plusieurs salles remplies de tronçons de colonnes. Un portique à moitié démoli règne à l'entour. On reconnoît des escaliers par où l'on montoit à divers appartemens ; & d'autres par où l'on descendoit dans des souterreins. Ce qui fixe sur-tout l'attention, sont plusieurs cellules basses, étroites & très-longues, qui ne paroissent avoir eu d'autre destination, que de contenir les corps des crocodiles sacrés, que l'on y apportoit de Crocodilopolis, où les prêtres les nourrissoient, & où le peuple les honoroit d'un culte particulier. Ces débris placés vers la Libye, à une lieue de Birket Caroun, autrefois le lac Mœris, ne peuvent convenir qu'au labyrinthe, car les anciens (z) lui assignent cette position, & ne marquent aucune ville de ce côté. Puisque nous marchons sur les sables qui couvrent en partie ce monument fameux, lisons-en la description dans Hérodote, afin de nous en former une juste idée.

» Les douze rois (*a*) élus par les Egyptiens, const-
» truisirent le labyrinthe sur le rivage du lac Mœris,
» du côté de la ville des crocodiles. Cet édifice m'a
» paru encore au-dessus de ce qu'en publie la re-
» nommée. Si l'on fait attention à la construction
» des murs, à la nature du travail, il sera impossi-

pourquoi les Grecs donnèrent le nom de Caron au batelier des enfers, & pourquoi les Arabes appellent ces ruines, le palais de Caroun.

[z] Voyez Strabon, liv. 17. Hérodote, liv. 2. Ptolémée, liv. 4. Tous ces Auteurs s'accordent à placer le labyrinthe au-delà de la ville d'Arsinoé, du côté de la Lybie, & sur le rivage du lac Mœris. C'est exactement la situation où l'on trouve les ruines que je viens de décrire.

[*a*] Hérodote, liv. second.

» ble d'apprécier les frais immenſes que ce bâtiment
» a dû coûter. Le temple d'Ephèſe eſt une des mer-
» veilles du monde ; les pyramides élevées dans l'île
» de Samos, ne le cèdent en grandeur à aucun des
» ouvrages de la Grece : cependant ces monumens,
» quelle qu'en ſoit la magnificence, ne peuvent être
» comparés au labyrinthe (*b*). Un toit d'une vaſte
» étendue en couvre les douze palais. On y entre
» par douze portes, dont ſix regardent le nord &
» ſix le midi. Une muraille épaiſſe les enferme d'un
» long circuit. L'édifice entier eſt compoſé de deux
» étages, l'un ſupérieur, l'autre ſouterrein, & chacun
» contient quinze cens appartemens. J'ai viſité le
» premier, & je raconte ce que j'ai vu. Quant au
» ſecond, les gardiens n'ont pas voulu me permettre
» d'y deſcendre, diſant qu'on y conſervoit les corps
» des Rois qui l'avoient bâti, & ceux des crocodi-
» les ſacrés ; ainſi je ne ſais que ce qu'ils m'en ont
» appris. L'induſtrie humaine a déployé toutes ſes
» reſſources dans la diſtribution de l'étage ſupérieur.
» Les portiques, les allées qui conduiſent des ſalles
» dans les chambres, des chambres dans les cabi-
» nets, des cabinets ſur les terraſſes, des terraſſes
» dans d'autres appartemens, forment des détours
» ſi nombreux, ſe replient en tant de manières dif-
» férentes, que je ne pouvois me laſſer d'admirer
» l'art qui en a dirigé la ſtructure. Les murs, les
» toits, tout eſt de pierre. On y voit çà & là di-
» verſes figures artiſtement ſculptées. Les ſalles ſont
» entourées de ſuperbes colonnes, la plupart de mar-
» bre blanc. Une pyramide, dont chaque face a deux
» cent cinquante pieds de largeur, & par laquelle

[*b*] Rappellez-vous, Monſieur, que c'eſt un Grec qui parle, & qui lit ſon hiſtoire devant les juges les plus éclairés de ſon tems à l'aſſemblée des jeux olympiques, où il fut couronné.

» on descend dans les souterreins, termine le la-
» byrinthe ".

Telle est la description d'Hérodote. Quoique celle de Strabon (*c*), qui visita, plusieurs siècles après lui, le même monument, ne s'accorde pas dans tous les points, cependant elle en est la confirmation. Il décrit, comme Hérodote, les allées tortueuses, les routes variées, dont l'art avoit tellement ménagé les dédales, que sans guide il étoit impossible d'entrer dans un seul des palais, ou d'en sortir quand on y étoit entré. Il dit que de magnifiques colonnes entouroient les principaux appartemens, que les murs étoient construits de quartiers de rocher, & que du haut du toit on appercevoit une plate-forme immense, qui sembloit une plaine de pierres, & dont l'aspect étonnoit l'imagination. Il est vrai que Strabon prétend que le labytinthe étoit composé de vingt-sept palais, où les préfectures de l'Egypte se rassembloient à certaine époque, pour traiter des affaires les plus importantes de l'état & de la religion; mais on peut croire que les douze, dont parle Hérodote, furent dans la suite divisés en vingt-sept parties, ou bien que dans l'intervalle de plusieurs siècles, qui sépare ces deux historiens, on agrandit encore cet édifice.

Diodore de Sicile, Pline & Pomponius Mela ont décrit le labyrinthe sans l'avoir vu. Ils se sont bornés à copier & à broder le récit des deux premiers auteurs; ainsi ils n'apprennent rien de nouveau. Le fondateur de cet édifice est inconnu. Chaque écrivain (*d*) en nomme un ou plusieurs, & presque tous

---

[*c*] Strabon, liv. 17.

[*d*] Hérodote dit que le labyrinthe fût bâti par les douze princes qui gouvernoient l'Egypte, lorsque Psammétique, l'un d'entr'eux, s'empara de la souveraine puissance.

Strabon en attribue la construction au Pharaon Imandés,

différens. Cette variété d'opinions annonce que ce ne fut point l'ouvrage d'un seul, mais de plusieurs Rois.

Ce monument, que Pline regarde comme le plus étonnant que le génie humain ait produit, ne subsiste plus que dans les ruines de Balad Caroun & de Casr Caroun. Peut-être qu'un jour, quand l'Europe aura rendu à l'Egypte les sciences qu'elle en a reçues, on enlèvera les sables & les décombres qui ont enseveli l'étage inférieur du labyrinthe, & qu'on en retirera des antiquités précieuses. Qui sait si les découvertes des savans n'étoient pas gardées dans cet asyle impénétrable au peuple & aux étrangers? Si les fouilles d'Herculanum, ville peu célèbre, ont tiré de l'oubli tant de raretés, tant de monumens instructifs pour les arts & l'histoire, que ne doit-on pas attendre de quinze cens appartemens, qui pouvoient être le dépôt des archives de l'Egypte, puisque toutes les préfectures s'y rassembloient pour traiter des affaires les plus importantes de l'état & de la religion? C'est trop m'arrêter sur des conjectures. Il vous tarde sans doute de connoître le lac Mœris, dont on découvre d'ici les restes encore assez grands pour fixer votre attention.

Hérodote (e) & Strabon (f) désignent le terrein qu'il occupoit, en fixant le labyrinthe sur ses bords, & en marquant les villes qui l'entourent, telles que Achantus au midi, Aphroditopolis vers l'orient &

& prétend que son corps repose dans la pyramide qui en termine l'enceinte.

Pline veut qu'il ait été construit par Petesuc ou Tithoé; mais comme il cite ensuite plusieurs autorités contraires, ces diverses opinions ne font qu'augmenter l'incertitude.

Diodore de Sicile pense que le labyrinthe est l'ouvrage & le tombeau du Pharaon Mendès.

Pomponius Mela l'attribue à Psammétique.

[e] Hérodote, liv. second.

[f] Strabon, liv. 17.

Arsinoé au nord. Diodore de Sicile (*g*) & Pline (*h*) confirment ces autorités, en le plaçant à vingt-quatre lieues de Memphis, entre la province de ce nom & celle d'Arsinoé. Cette unanimité de sentimens donne à la vérité tout le dégré de certitude que l'on peut désirer. Cependant si ce lac avoit entièrement disparu, ainsi que le Mareotis, on pourroit encore former des doutes; mais, dans l'emplacement marqué par ces historiens, on voit de nos jours un lac connu sous le nom de *Birket Caroun*, qui a plus de cinquante lieues de circuit. On ne peut donc, sans se refuser à l'évidence, s'empêcher d'y reconnoître les restes de celui de Mœris. Examinons ce qu'en ont dit les anciens. En pesant avec une attention scrupuleuse leurs témoignages, peut-être parviendrons-nous à éclaircir un point de topographie couvert d'épaisses ténèbres.

» Le labyrinthe, dit Hérodote, tel que je viens » de le peindre, est encore moins surprenant que le » Mœris. Ce lac a de circonférence trois mille six » cens stades ou soixante schènes, qui font la me- » sure de la base maritime de l'Egypte, soixante & » quinze lieues (*i*). Il s'étend du nord au sud, &

[*g*] Diodore de Sicile, liv. 1.

[*h*] Pline, liv. 5.

[*i*] Hérodote a fixé la valeur du schene dans la basse Egypte, à quatre milles ou une lieue un quart. Ainsi les soixante schenes font soixante & quinze lieues. Strabon & Diodore de Sicile qui ont employé d'autres mesures pour évaluer la même étendue de pays, s'accordent cependant avec Hérodote. Donc la base de l'Egypte reste déterminée à soixante & quinze lieues, & puisqu'elle égale la circonférence du lac Mœris, ce lac n'a de tour que soixante & quinze lieues. Je me vois forcé d'entrer dans ces détails, parce que ce passage a produit beaucoup d'erreurs. La plupart des écrivains ne faisant attention qu'au premier membre de la phrase d'Hérodote, dans lequel il fixe l'étendue du lac à trois mille six-cens stades, & laissant à chaque stade sa valeur

» a trois cens pieds dans sa plus grande profon-
» deur (*k*). Deux pyramides, construites dans une
» île située vers le milieu, s'abaissent de trois cens
» pieds sous les eaux, & s'élèvent au-dessus d'une
» pareille hauteur, ce qui prouve qu'il a été creusé
» de main d'homme. Chacune d'elles porte au som-
» met une statue colossale assise sur un trône. Leur
» élévation totale, prise de la base, est d'une stade
» de six cens pieds (*l*). Le lac Mœris occupe un
» terrein extrêmement aride & dépourvu de sour-
» ces. Il tire ses eaux du Nil, qui y coule pendant
» six mois. Le reste de l'année il le rend au fleuve.
» Durant la première époque, la pêche produit cha-
» que jour au trésor royal un talent d'argent, &
» vingt mines seulement pendant la seconde. Suivant

ordinaire d'environ cent toises, ont donné au lac Mœris cent-cinquante & cent quatre-vingt lieues de circuit. Mais quiconque réfléchira sur ce passage, verra que la mesure de trois mille six-cens stades y est déterminée par soixante schenes, autrement soixante & quinze lieues, & que par conséquent l'auteur s'est servi de stades de cinquante toises. J'ignore si l'on a fait cette remarque avant moi, mais je sais bien que de ce passage mal interprêté, sont nés tous les débats des modernes. Mr. de Voltaire a combattu avec l'arme de la plaisanterie, l'existence d'un lac de cent quatre-vingts lieues, plus grand, a-t-il dit, que l'Egypte. Mr. Rollin, & sur-tout Bossuet, l'ont soutenue avec chaleur. Plusieurs en ont restreint l'étendue, & l'ont bornée à une vingtaine de lieues. Enfin, Mr. Danville, voulant concilier les partis, a créé dans sa carte d'Egypte un grand canal auquel il a donné le nom de lac Mœris. Mais il n'a pas été plus heureux, puisque la forme & la situation de ce prétendu Mœris sont absolument contraires aux autorités les plus respectables de l'histoire.

[*k*] Aujourd'hui sa plus grande dimension est de l'orient à l'occident, mais autrefois il pouvoit se prolonger depuis Arsinoé jusqu'au canal de décharge.

[*l*] Dans ces deux passages Hérodote emploie la mesure des stades; mais comme il l'avoit réduite d'abord à cinquante toises, & qu'ensuite il lui rend toute son étendue, il a soin de prévenir que c'est une stade de six-cens pieds.

» les naturels du pays, on a percé un canal (*m*) à
» travers la montagne, dont la chaîne prolongée
» domine Memphis. C'est une décharge par laquelle
» les eaux surabondantes sont versées dans les sables
» de la Lybie, du côté du couchant. Je demandai
» ce qu'étoit devenue la terre tirée du lac; on m'as-
» sura qu'on l'avoit transportée dans le fleuve, &
» que le courant l'avoit chariée à la mer ".

Joignons le rapport de Strabon (*n*) à celui d'Hérodote, ils s'éclairciront mutuellement. « La province
» d'Arsinoé renferme le lac merveilleux de Mœris.
» Il ressemble à la mer par son étendue, sa couleur
» & ses rivages. Aussi profond que vaste, il reçoit
» au commencement de l'inondation, les eaux qui
» couvriroient les moissons & les habitations des
» hommes : un large canal les y conduit. Lorsque
» le Nil baisse, elles y retournent par deux autres
» canaux (ceux de Tamieh & de Bouck), qui,
» ainsi que le premier, servent à l'arrosement des
» campagnes : tout cela se fait naturellement. On a
» construit à la tête des canaux des écluses, que
» l'on ouvre à volonté, soit pour introduire, soit
» pour écouler les eaux (*o*) ".

Si ce passage ne fixe point l'étendue du lac, il an-

[*m*] J'ai marqué dans la carte qui est à la tête de ce volume, la situation de ce canal.

(*n*) Strabon, liv. 17.

(*o*) Diodore de Sicile prétend qu'il en coûtoit cinquante talens, c'est-à-dire cent cinquante mille livres pour ouvrir ces écluses. Il n'est pas aisé de découvrir qui a pu lui faire adopter cette fable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hérodote & Strabon qui ont été sur les lieux, qui les ont examinées avec attention, n'en parlent point. Pline & Pomponius Mela qui rapportent ce qu'ont écrit les anciens au sujet du lac Mœris, & qui n'auroient pas oublié un fait si extraordinaire, n'en font aucune mention. Tant d'invraisemblance, jointe au silence des historiens, démontre la fausseté de cette assertion.

nonce au moins qu'elle étoit très-considérable, & qu'on ne pouvoit la déterminer à la simple vue. Diodore de Sicile s'en est rapporté au sentiment d'Hérodote, qui donne au lac Mœris trois mille six cens stades, c'est-à-dire, soixante & quinze lieues de circuit. Pline en évalue la circonférence à deux cent cinquante mille pas, qui font près de quatre-vingts lieues. Voilà donc, Monsieur, l'antiquité d'accord sur un point qui a fait naître tant de discussions parmi les modernes, sans qu'aucun d'eux ait pu établir son opinion sur une base solide, & réunir tous les suffrages. Aujourd'hui ce lac n'a plus qu'environ cinquante lieues de tour; mais cette diminution ne prouve pas qu'Hérodote & Pline se soient trompés dans leurs calculs. Après les révolutions qui, depuis deux mille ans, ont bouleversé l'Egypte, il eût pu éprouver de plus grands changemens.

Fixez, Monsieur, vos regards sur la carte de ce pays, vous verrez que la chaîne de montagnes, qui suit la gauche du Nil à très-peu de distance depuis les cataractes jusqu'au Faïoum, s'écarte tout-à-coup du côté de la Lybie, puis, revenant vers l'est, forme dans ses contours un immense bassin. Quoique plus bas que le lit du fleuve, ce terrein étoit autrefois couvert d'un sable stérile, parce que les eaux, arrêtées par des dunes & des rochers, ne pouvoient y pénétrer. Un Pharaon nommé Mœris, connoissant parfaitement la disposition des lieux, conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfanté, & eut la gloire de l'exécuter. Il résolut de changer ce désert en un lac utile. Après que des milliers d'hommes rassemblés eurent nettoyé & creusé le sol en plusieurs endroits, il fit tirer un canal de quarante lieues de long & de trois cens pieds de large, pour y conduire une partie des eaux du Nil,

Ce grand canal, qui subsiste encore aujourd'hui en son entier, est connu sous le nom de *Bahr Iouseph*, le fleuve de Joseph.

Il s'ouvre près de Tarout Eccherif, & aboutit à Birket Caroun. Cet ouvrage a dû coûter des sommes immenses ; car dans plusieurs endroits, il est taillé dans le rocher. Ce n'étoit pas assez d'avoir débarrassé l'Egypte de l'excédant de l'inondation, qui, dans ces tems reculés, séjournoit trop long-tems sur les terres beaucoup plus basses qu'elles ne le sont de nos jours, & causoit la stérilité. Il falloit encore rendre ces eaux utiles à l'agriculture, Ce grand prince y parvint, en faisant tirer deux autres canaux du lac au fleuve. On avoit pratiqué à leur ouverture des écluses que l'on fermoit pendant la crue du Nil : alors les eaux portées par le canal de Joseph, s'amonceloient dans la vaste enceinte du lac Mœris, entouré de digues & de montagnes. Pendant les six mois où le Nil baissoit, on ouvroit ces écluses, & une surface d'eau d'environ quatre-vingts lieues de circonférence, & trente pieds (*p*) plus élevée que le niveau ordinaire du fleuve, formoit une seconde inondation que l'on dirigeoit à volonté. Une partie retournoit au Nil, & servoit à la navigation. L'autre partie, divisée en ruisseaux innombrables, arrosoit les campagnes, & répandoit la fécondité jusques sur les collines sabloneuses. Cet ouvrage, le plus grand & le plus utile que l'on ait fait sur la terre, réunissoit tous les avantages, Il suppléoit aux années

(*p*) Le canal de Joseph ayant sa source dans la Thébaïde, portoit au lac Mœris les eaux du Nil dès le commencement de sa crue. Comme elles y étoient continuellement retenues, d'un côté par les montagnes, de l'autre par des digues & des écluses placées sur les canaux de Bouch & de Tamieh, elles s'y élevoient à la hauteur de l'inondation, c'est-à-dire, d'environ trente pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve.

d'une crue médiocre, en retenant des eaux précieuſes qui auroient inutilement coulé à la mer. Ses bienfaits étoient encore plus marqués dans les temps d'une forte inondation. Il en recevoit le ſuperflu nuiſible qui auroit empêché d'enſemencer les terres. De peur que cette mer artificielle ne rompît les barrières qu'on lui avoit oppoſées, & ne causât d'affreux ravages dans les campagnes, on avoit percé un canal de décharge à travers la montagne, par lequel on verſoit dans les ſables de la Libye les eaux ſurabondantes. Voilà, Monſieur, un des travaux les plus glorieux, dont l'hiſtoire des nations ait jamais fait mention. Il n'eſt pas étonnant que l'antiquité l'ait mis au-deſſus des pyramides & du labyrinthe. Il réuniſſoit à la grandeur de l'entrepriſe la félicité des peuples. Auſſi les Egyptiens qui abhorroient les Pharaons, qui les forcèrent à creuſer les montagnes pour ſe bâtir de ſuperbes tombeaux, béniſſoient la mémoire de Mœris, & ſon nom eſt reſté à la poſtérité.

Aujourd'hui ce lac a perdu preſque tous ſes avantages. Depuis près de douze cens ans que l'Egypte eſt tombée au pouvoir des peuples barbares, ils ont détruit ou laiſſé périr la plupart de ſes monumens. Le Mareotis eſt deſſéché, le canal d'Alexandrie a ceſſé d'être navigable, & le Mœris n'a plus que cinquante lieues de circuit. Si l'on creuſoit le canal de Joſeph, où la vaſe s'eſt amoncelée à une grande hauteur, ſi l'on rétabliſſoit les anciennes digues, & les écluſes des canaux de Tamieh & de Bouch, le lac Mœris ſerviroit encore aux mêmes uſages. Il préviendroit les dégats des crues trop grandes, & ſuppléeroit à celles qui ſont trop foibles. On le verroit comme autrefois ſe prolonger depuis le Neſle & Arſinoé juſqu'aux monts Libyens, & préſenter aux

regards du voyageur ſurpris, une mer faite de main d'homme.

La profondeur de trois cens pieds que les hiſtoriens lui attribuent, doit être exagérée, mais beaucoup moins qu'on ne penſe. Le fond qu'il occupe eſt un baſſin formé par les montagnes. Il eſt très-bas, puiſque le Nil y coule même par le canal de Tamieh (*q*). Enfin, quoique la vaſe l'ait comblé peu-à-peu depuis bien des ſiècles, il a encore une grande profondeur. Si toutes ces raiſons ne nous portent pas à adopter le ſentiment des anciens, au moins nous forcent-elles de ſuſpendre notre jugement, & d'examiner les lieux & les tems, avant de reléguer leurs récits au pays des chimères.

Les pyramides que décrit Hérodote ne ſubſiſtent plus. Il paroît même que ſous l'empire d'Auguſte elles étoient détruites, puiſque Strabon n'en parle point. De nos jours, on remarque au nord de Birket Caron, un cap avancé, qui, ſans doute, étoit autrefois une île. Un rocher couvert de débris le termine. Voilà peut-être la baſe de ces mauſolées, qui portoient au ſommet deux ſtatues coloſſales aſſiſes ſur des trônes, & qui, dominant ſur l'étendue des eaux, devoient former un coup-d'œil unique dans la nature. Je ne vous donne point ces conjectures pour des réalités; mais vous conviendrez, Monſieur, qu'il n'étoit pas plus difficile de conſtruire des pyramides ſur une île au milieu du lac Mœris, que d'élever celles qui ſont auprès de Gizé. Je m'arrête, & je crains bien d'être entré dans des détails déja

(*q*) Le contraire arrivoit autrefois. Comme le lac Mœris recevoit des eaux plus abondantes par le canal de Joſeph qui étoit plus profond, & qu'il les conſervoit par le moyen des écluſes, il les rendoit enſuite au Nil, lorſqu'il étoit bas, par les canaux de Tamieh & de Bouch.

trop longs, mais absolument nécessaires, lorsque parmi tant de contradictions on cherche la vérité, & qu'on désire la montrer à ceux qui, comme vous, Monsieur, l'aiment avec passion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

A M. L. M.

Détails sur la culture & les habitans du Faïoum.

Au grand Caire.

LA lettre précédente, Monsieur, n'offre à votre esprit que des discussions, & à vos regards que des ruines. C'est à quoi doit s'attendre celui qui veut déchirer le voile, dont le tems a couvert des monumens de trois mille ans. Pour vous dédommager, je vais vous présenter l'état actuel de la culture du Faïoum. J'espère que ce sujet nous fournira des tableaux moins arides. Les approches de l'hyver forment ici la saison riante de l'année. L'haleine des vents, ordinairement douce & parfumée comme en France aux beaux jours du printems, a quelque chose encore de plus flatteur, de plus suave, de plus odorant : les eaux coulent à pleines rives dans les canaux, & la terre se couvre de légumes, d'herbes & de moissons. On est par-tout environné des images de la belle nature. Cette province est encore une des plus riches & des plus fécondes de l'Egypte. Voici ce qu'en disoit Strabon dix-huit siècles avant nous (r) : » La

(r) Strabon, liv. 17.

» province d'Arsinoé surpasse toutes les autres par » sa beauté, sa richesse & la variété de ses productions. Seule elle produit des olives dont le fruit » est parfait, & dont les Egyptiens feroient d'excellente huile, s'ils n'y mettoient pas autant de négligence. On ne voit aucun de ces arbres dans le » reste de l'Egypte, si l'on en excepte ceux que l'on » cultive dans les jardins d'Alexandrie; mais leur fruit » ne sert point à faire de l'huile (*s*). Cette préfecture abonde en vins, bleds, légumes & en semences de toute espèce ". Si cet Historien revenoit dans le Faïoum, il y trouveroit de grands changemens; il y verroit le labyrinthe détruit, des masures à la place des palais, des bourgades bâties de boue aux lieux qu'occupoient des villes florissantes, les canaux presque comblés, & la mer de Mœris réduite aux deux tiers de son étendue; mais il y reconnoîtroit les productions qu'il a décrites, & la même abondance par-tout où l'on peut conduire les eaux. Les Cophtes y cultivent encore l'olivier & la vigne que leurs pères avoient plantés. Ils recueillent d'excellent raisin dont ils font un vin blanc d'un goût très-agréable (*t*). Toute la campagne est actuellement couverte de bleds, d'orge, de dourra ou millet d'inde

(*s*) Depuis que le canal d'Alexandrie tarit pendant neuf mois de l'année, ces jardins ont disparu avec les arbres & les oliviers qu'on y rassembloit. J'en ai vu quelques-uns dans les vergers auprès de Rosette. Ils deviennent fort grands, & les olives qu'ils produisent sont plus grosses, plus charnues que celles de l'île de Crète & de Provence. Je suis persuadé qu'on en feroit de bonne huile.

(*t*) Du tems des Prolémées & sous l'empire des Romains, les environs d'Alexandrie & la province Sébennitique, produisoient des vins très-renommés. Les Mahométans ont détruit ces excellens plans de vignes. Les seuls qu'ils aient épargnés sont dans la province du Faïoum. En général, tout le raisin qui croît dans les terreins sabloneux de l'Egypte, est d'un goût exquis.

qui se succèdent sans interruption pendant sept à huit mois. Le lin superbe, les cannes à sucre, toutes les espèces de légumes y croissent presque sans culture. Les concombres & près de vingt espèces de melons fondans, sucrés, & très-sains, tapissent les bords des ruisseaux. Des bouquets d'arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue le dattier, le figuier, le bananier, la casse & le nabc épineux, qui produit une petite poire d'un goût aigrelet, sont répandus çà & là dans la plaine. Parmi cette diversité d'arbres & de plantes, le voyageur rencontre près des villages, des bois de rosiers. Dans les autres provinces, ce bel arbrisseau ne sert qu'à l'ornement des jardins. Ici, on le rassemble en massifs, & l'eau-rose que l'on distille de sa fleur odorante, forme une branche précieuse de commerce. Le Faïoum en fournit toute l'Egypte. Il s'en fait une très-grande consommation. Dans les visites de cérémonie (*u*), on la répand à flots sur le visage & les mains des assistans. Au bain, les femmes s'en lavent tout le corps, & leur toilette ne se fait pas sans eau-rose. Ces bosquets de rosiers, entourés quelquefois d'orangers fleuris, produisent un charmant effet pour la vue, & plus délicieux encore pour l'odorat. L'air des environs en est embaumé; & dans ce climat chaud, sous ce beau ciel, on sent plus vivement encore la volupté de respirer les parfums de la rose, mêlés aux suaves émanations de la fleur d'orange.

Aux trésors d'un sol fertile, le Faïoum joint les avantages de la pêche. Les canaux & le grand lac sont remplis de poissons. On en prend une quantité prodigieuse

(*u*) L'eau-rose de Faïoum a une odeur très-suave qu'elle conserve long-tems. On vend la meilleure quatre livres la bouteille.

prodigieuſe que l'on conſomme ſur les lieux, & que l'on porte au marché des villes voiſines. Il n'eſt pas plus cher qu'à Damiette. Avec un médin (*x*), un homme en a ſuffiſamment pour ſe nourrir pendant un jour.

Quand l'hiver ſouffle la neige & le frimat ſur les contrées ſeptentrionales, des troupes innombrables d'oiſeaux viennent hiverner ſur le lac Mœris & les canaux du Faïoum. Les habitans y prennent abondamment des oies au plumage doré, & d'un goût très-fin, des canards dont la chair eſt graſſe & délicate, des ſarcelles, des cygnes dont ils apprêtent la peau pour faire des fourures, & des pélicans remarquables par leur large bec en forme de ſpatule. Ces derniers, les rois des oiſeaux aquatiques, naviguent en familles nombreuſes ſur la ſurface du lac Mœris, & la blancheur de leur plumage contraſte agréablement avec l'azur foncé des eaux. Les Egyptiens modernes ont conſervé un reſte de l'antique vénération que l'on avoit pour l'ibis, la grue & la cigogne. Ils ne tendent point pour elles leurs filets, & ces oiſeaux ſe confiant à la clémence des hommes, ſont preſque apprivoiſés.

Qu'il ſeroit doux pour mon cœur d'avoir à vous peindre un peuple heureux au milieu de cette terre d'abondance! Mais hélas! l'anarchie d'un gouvernement monſtrueux, ennemi de l'ordre & des loix, éteint le génie, & ſemblable à un vent peſtilentiel, dépeuple les cités, & dévore les campagnes & leurs habitans. Des hommes, qui, ſous un ciel pur, ſur un ſol fécond, auroient des mœurs douces & aimables, jouiroient des tréſors de la nature prodigue & des bienfaits des arts, deviennent barbares, ſu-

(*x*) Pièce de cuivre argenté qui vaut cinq liards de notre monnoie.

perstitieux & misérables, sous le joug de vingt-quatre tyrans insatiables, qui s'engraissent de leur substance. L'agriculture languit, & chaque année les sables de la Lybie lui enlèvent une portion de son domaine. Les belles provinces d'Héraclée & d'Arsinoé sont réduites aujourd'hui au tiers de leur étendue, si l'on considère seulement les terres labourables. En rétablissant les digues & les canaux, elles reprendroient leurs anciennes limites, & l'état florissant dont elles jouissoient. Car le climat, la terre, les eaux sont les mêmes. Les hommes seuls & les loix ont changé.

Les villes des crocodiles, d'Hercule, & Ptolemaïs, qui leur servoit de port, sont remplacées par celle du Faïoum, qui, du tems d'Abulfeda, avoit encore une certaine apparence. Voici ce qu'il en dit : » Faïoum, » capitale de la province de ce nom (y), possède des » bains publics, des marchés & des collèges, qui » sont sous la discipline des Chafeites & des Melchites (z). Le canal de Joseph la divise en deux » parties. Elle est environnée de jardins ". De nos jours, Faïoum n'a qu'une demi-lieue de circuit : elle est située sur la rive orientale du canal. Le reste est détruit. Les collèges ne subsistent plus. Les maisons, bâties de briques durcies au soleil, offrent le triste aspect d'un assemblage de chaumières. Le peuple qui les habite est pauvre & sans énergie. Tous ses arts se réduisent à quelques manufactures de nattes, de tapis grossiers, & à la distillation de l'eau de rose.

Un Cachef gouverne cette ville au nom du Bey du grand Caire. Plusieurs Scheiks arabes, qui possèdent des terres aux environs, composent son conseil : ils se rendent au divan deux ou trois fois par semaine,

---

[y] Abulfeda, description de l'Egypte.

[z] Deux sectes Mahométanes.

ſuivant l'invitation du gouverneur. Leur chef jouit d'une grande conſidération. L'harmonie ne ſauroit régner long-tems parmi les membres de l'adminiſtration. Les guerres toujours renaiſſantes au grand Caire, influent ſur la tranquillité des provinces. Le parti victorieux ôte les gouvernemens & les terres à leurs poſſeſſeurs. Les Arabes dépouillés s'uniſſent aux Bédouins, toujours prêts à favoriſer les mécontens par l'appât du pillage. Ils deſcendent en torrent des montagnes, & portent la déſolation dans les plaines. Les troupes indiſciplinées qu'on envoie contre eux, n'y cauſent pas moins de déſordres. Les laboureurs ſont également pillés par leurs ennemis & leurs défenſeurs. Si les Arabes ſont repouſſés, ils s'enfoncent dans les déſerts chargés de butin. Leur haine contre les Turcs y fermente avec le feu du ſoleil, & lorſqu'ils ſe ſentent aſſez forts, ils reviennent cauſer de nouveaux ravages. Tel eſt le ſort de l'Egypte. Tels ſont les maux qu'entraîne le deſpotiſme.

Permettez-moi, Monſieur, de finir cette lettre par un trait que rapporte Strabon, & qui prouve juſqu'à quel point, les ſoins que l'on prend des animaux les plus cruels, peuvent triompher de leur férocité. « La préfecture d'Arſinoé, dit-il, révère le » crocodile & le regarde comme ſacré. Les prêtres » en conſervent un dans un lac particulier, & le » nomment *Soucos* (*a*). Ils le nourriſſent avec du » pain, de la chair & du vin, qu'ils lui donnent » en préſence des étrangers, que ce ſpectacle ne » manque point d'attirer. Notre hôte, un des per» ſonnages reſpectables qui nous montroient les cho-

[*a*] Ce mot eſt dérivé du grec. Il paroît que le nom égyptien du crocodile étoit *Chemſah* que lui donne Hérodote, ou peut-être *Themſah*, comme l'appellent les Arabes.

» ſes ſacrées, nous conduiſit après-dîner au lac,
» portant avec lui de petits gâteaux, de la viande
» rôtie, & un vaſe rempli de vin. Le crocodile ré-
» poſoit ſur le rivage. Les prêtres s'approchèrent. Un
» d'eux lui ouvrit la gueule, un autre y introduiſit
» les gâteaux, la chair & le vin. Après ce repas le
» monſtre deſcendit tranquillement dans l'eau, &
» nagea vers l'autre rive ".

Les Egyptiens honoroient le crocodile, parce qu'il étoit conſacré à Typhon, mauvais génie dont ils redoutoient la fureur. Ils croyoient pouvoir calmer ſon indignation, & détourner les calamités dont il les affligeoit, en honorant un animal qui étoit ſon image ſymbolique. L'empreſſement avec lequel les habitans des Célèbes recherchent aujourd'hui ce monſtre, le nom de *Sudara* (b), ou de frère, qu'ils lui donnent, la nourriture qu'ils lui portent, doivent auſſi avoir quelque fondement dans l'ancien culte de leur pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

A M. L. M.

Voyage dans le déſert, du côté de la mer rouge.

Au grand Caire.

CONTINUONS, Monſieur, notre route. En rentrant dans le Nil par le canal de Bouch, nous laiſſons derrière nous Maïdoum, où l'on remarque la pyramide

(b) Voyage de Cook. Mr. Bank rapporte des faits curieux ſur la vénération des habitans des Célèbes pour le crocodile.

la plus méridionale de l'Egypte, plusieurs îles avec des hameaux, & les ruines d'Aphroditopolis, qui étoit située sur la rive orientale dans l'emplacement d'Atfih.

Le canal que nous quittons, versoit autrefois ses eaux dans le fleuve pendant six mois. Aujourd'hui il les porte toute l'année au lac Mœris, qui n'en reçoit plus une assez grande quantité par le canal de Joseph, à moitié comblé, pour les rendre au Nil.

Bouch n'offre rien de remarquable. Les maisons y sont bâties de briques, & les toits s'élèvent en forme de colombier. Les Egyptiens habitent le rez-de-chaussée, & les pigeons le premier étage. Cet usage s'observe dans le reste de la Thébaïde. De loin ces maisons ont quelqu'apparence. En y entrant, on reconnoît par-tout les signes de la misère au milieu de l'abondance d'une riche contrée.

Pendant plusieurs lieues, la chaîne de montagnes qui borne le fleuve à l'orient, s'en approche de très-près, & ne laisse qu'une petite étendue de pays propre à l'agriculture. Cette bande de terre, qui se prolonge au pied des rochers stériles, est entrecoupée de villages, entourés de bosquets, de moissons, de légumes & d'arbres fruitiers. C'est la nature parée de ses trésors à la porte du désert.

En remontant, on rencontre à l'occident du Nil, Benisouef. Cette ville a une demi-lieue de circuit. Les mosquées, les hauts minarets, qu'on découvre à travers les sommets des arbres, offrent un coup-d'œil agréable; mais les autres édifices ne sont que des mâsures de terre ou de briques, bâties sans élégance & sans goût. Toute l'industrie des habitans se borne à une manufacture de gros tapis; tout leur commerce, à la vente des productions de leur sol. Benisouef est la résidence d'un Bey, qui, ainsi que les autres gouverneurs de l'Egypte, lève à main armée

LIBRARY ... BOMBAY

des tributs arbitraires. Pendant plusieurs mois de l'année, il campe avec ses soldats auprès des villages de sa domination. Lorsqu'il a épuisé la subsistance des laboureurs, & qu'il a arraché, soit par crainte, soit par violence, le fruit de leurs travaux, il va près d'un autre bourg exiger de pareilles contributions. Je ne puis vous peindre toutes les vexations qu'exercent ces tyrans. Les troupes qu'ils commandent sont entièrement composées de brigands, que des crimes ont bannis de leur patrie. La pitié, tous les sentimens de la nature sont éteints dans leur cœur. Pour vous en donner une idée, je ne vous citerai qu'un seul trait, dont Mr. le Comte d'Antragues, qui vient de quitter ce pays, a été témoin. Son bateau s'étoit arrêté près d'un village du Delta. Un des exacteurs entra dans la cabane d'une pauvre femme qui avoit plusieurs enfans : il la pressoit de payer la taxe imposée par le Bey. Elle lui représenta sa misère, & lui dit qu'elle ne possédoit qu'une natte & quelques vases de terre. Il chercha par-tout, & ayant trouvé un sac de riz, il se disposoit à l'emporter. Elle le conjura de le laisser, l'assurant que c'étoit toute sa subsistance. Voulez-vous donc faire mourir de faim, moi, cet enfant que j'allaite, & toute ma famille ? Le barbare, sans être ému de ces tendres paroles, & des larmes qu'il faisoit répandre, prit le sac de riz. Alors la malheureuse mère, livrée au désespoir, arracha le fils qu'elle pressoit contre son sein, & le lançant avec force, l'écrasa contre terre. Tiens, monstre, tu répondras de son sang. Après cette affreuse action, ses larmes se séchèrent tout-à-coup, & elle demeura immobile comme une statue. Le soldat féroce s'en alla avec sa proie, sans paroître attendri. Tel est le sort du peuple d'Egypte.

On voit en face de Benisouef le village de Baïad,

habité en partie par des Cophtes. C'eſt d'ici qu'on ſe rend aux monaſtères de Saint Antoine & de Saint Paul, ſitués dans le mont de Colzoum. Comme ces lieux ſauvages méritent l'attention des naturaliſtes, je vais vous en offrir un tableau rapide. Il vous donnera quelque connoiſſance des déſerts qui s'étendent entre le Nil & la Mer rouge.

A deux lieues au nord de Baïad, on entre dans une valée étroite, formée par Gebel Gebeï, le mont de la citerne, & Hajar Mouſſoum, la pierre marquée. Cette gorge conduit à une plaine ſabloneuſe, appellée *Elbakara* la vache. Le mont Kaleil, ou du bien-aimé, la termine à l'orient. Elle a ſept à huit lieues de largeur, & beaucoup plus du nord au midi. Cette étendue ne préſente aux regards qu'un ſable ſtérile. On rencontre ſeulement dans les enfoncemens des rochers, & ſur le bord des torrens d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produiſent la gomme arabique, le ſéné, du bois de ſcorpion, dont la racine tortueuſe eſt renommée contre la piqûre de cet inſecte, & quelques autres plantes. Les autruches, les chamois, les gazelles & les tigres, qui leur font une guerre continuelle, habitent les antres des rochers, & bondiſſent à travers ces ſables, où ils trouvent à peine quelques brins d'herbe. On y rencontre des cailloux de diverſes couleurs, rouges, gris, noirs, bleus, & tous d'un grain extrêmement fin; leur ſurface expoſée à l'air eſt ondée & raboteuſe : celle qui repoſe ſur le ſable eſt polie & brillante. Sans doute que le naturaliſte attentif trouveroit dans les fentes des rochers, & le lit des torrens, des pierres précieuſes, & ſurtout des émeraudes, autrefois communes en Egypte. Arrivé au pied du mont Kaleïl, on apperçoit des ſources d'eau ſaumâtre que la ſoif rend potables.

Les bêtes féroces, les hommes mêmes n'en ont point d'autre pour se désaltérer. Un petit nombre de dattiers les entoure. On voit, au-dessus, des grottes d'hermites que la ferveur des premiers siècles du christianisme avoit conduits dans cette solitude affreuse.

Après avoir gravi le mont Kaleil, on descend dans la plaine d'Elaraba, ou des charriots. Elle n'est ni moins stérile, ni moins brûlante que la première. Des sables arides en couvrent la surface; des rochers brûlés l'environnent; quelques torrens d'hiver la traversent; le soleil y dévore toutes les substances végétales; mais en même-tems qu'il ôte la vie aux plantes & aux arbres, il mûrit dans les flancs des montagnes les pierres les plus rares. On voit vers le nord de cette plaine trois carrières de marbres, rouge, blanc, noir. Des blocs à moitié coupés dans le rocher, d'autres répandus à l'entour annoncent les travaux des hommes.

C'étoit-là que les Pharaons faisoient tailler ces pierres dures & polies, dont ils formoient le revêtement & les canaux de leurs superbes mausolées. On les voituroit sur des chars jusqu'au Nil, & des radeaux les conduisoient au pied des pyramides (*c*). Au midi de ces carrières on en trouve une autre de beau granit, où l'on a fait de grands travaux. Un réservoir d'eau creusé à peu de distance, servoit aux besoins des travailleurs; plus loin sont des grottes de solitaires, qui dans le monde entier n'auroient pu

---

[*c*] Hérodote, Diodore de Sicile & Pline disent que les marbres qui servirent au revêtement des pyramides, & à la construction des canaux, furent tirés des montagnes d'Arabie. Mais comme toute la partie orientale de l'Egypte, entre le Nil & la Mer rouge, se nommoit l'*Arabie*, on a lieu de croire que les carrières dont nous parlons fournirent ces belles pierres. La plaine fut nommée *Elaraba*, les chariots, à cause de la quantité de voitures qu'on employoit au transport de ces masses énormes.

choisir un séjour plus sauvage, & où ils fussent plus éloignés du commerce des humains.

Lorsque l'on a franchi une partie du mont Colzoum, on arrive au monastère de Saint Antoine : il n'a point de porte; on y entre par une fenêtre où les religieux enlèvent les voyageurs à l'aide d'une poulie. Ces précautions sont nécessaires pour se mettre à l'abri du pillage des Arabes. Une muraille haute & épaisse d'un quart de lieue de circuit, en forme l'enceinte. Un grand jardin où l'on cultive divers arbres fruitiers, en occupe une partie. On voit dans l'autre, les cellules des moines & une petite église où ils célèbrent l'office divin. Un canal qui reçoit les eaux des montagnes les porte dans le monastère. Quoique un peu salées, elles servent aux besoins de la vie, & à la croissance des légumes & des fruits. Les religieux Cophtes qui l'habitent s'y livrent aux pratiques d'une austère pénitence. Ils observent un jeûne continuel, & ne boivent de vin qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Une pâte assaisonnée avec l'huile de sésame, du poisson salé, du miel, & les productions de leur jardin composent leur nourriture. Le schisme a corrompu la pureté de leur doctrine, & leur entêtement pour les erreurs du monothélisme est extrême. Cependant ils croyent avoir un empire absolu sur les démons, les serpens & les bêtes féroces. Leur supérieur, lorsque le père Sicard alla les visiter, travailloit à la pierre philosophale. Au sein de l'abnégation de tous les biens que procure la vie sociale, il s'occupoit à la recherche de l'or.

Ces religieux conservent une grande vénération pour la grotte de Saint Antoine; c'est un réduit obscur, creusé dans la montagne, où ce père de la vie monastique vivoit comme dans un tombeau, environné des ombres & des déserts. Une pierre d'une lieue

de diamètre, haute & escarpée, sépare ce couvent de celui de Saint Paul. L'impossibilité de la franchir, oblige de faire un circuit autour de la montagne, & il faut deux jours pour y arriver. Ce monastère construit sur le côté oriental du mont Colzoum, est pareillement habité par des religieux Cophtes, aussi misérables, aussi pieux & aussi ignorans que les premiers.

Assis au sommet de Colzoum, on a sous ses pieds la Mer rouge; on découvre dans le lointain l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple, à travers les flots suspendus, & au sud-est les monts fameux d'Oreb & de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

L'aspect de ces lieux porte aux graves méditations. On contemple autour de soi les pays où sont nées les grandes religions qui ont tour-à-tour régné sur la terre. Celle des Egyptiens ne subsiste plus. La Juive n'est point éteinte, malgré les opprobres d'un peuple réprouvé. La Chrétienne & la Mahométane fleurissent d'un bout à l'autre de l'univers. Combien les pays, les montagnes, la mer que je contemple de cette élévation, ont été féconds en merveilles! l'histoire des nations en est remplie, & les peuples Barbares de ces contrées en conservent encore la mémoire.

Descendons du mont Colzoum, & approchons-nous de la Mer rouge. Ses rivages sont couverts de coquillages sans nombre, dont la beauté, la forme, les couleurs attirent tour-à-tour les regards. Au milieu de cette variété on est embarrassé du choix. Les plantes marines tapissent les rochers; les coraux remplissent les eaux; les uns sont blancs, d'autres rouges comme l'écarlate. Joignez à ces objets curieux les marbres divers des montagnes, les mines précieuses qu'elles renferment, les plantes qui croisent le long des torrens, les cailloux rares dont les sables sont parsemés,

& vous avouerez, Monſieur, que toutes ces richeſſes mériteroient bien l'attention d'un naturaliſte. A la vérité il faut en acheter la connoiſſance par tant de fatigues & de périls, il faut être ſi long-tems expoſé au pillage des Arabes, & aux feux dévorans du ſoleil, que l'on ne doit pas être ſurpris, ſi aucun ſavant n'a encore oſé parcourir ſes déſerts. Quittons-les, Monſieur, & retournons au Nil, dont les bords ſont délicieux après un pareil voyage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE V.

A M. L. M.

Route depuis Baïad juſqu'à Achmounain.

Au grand Caire.

LE vent du nord qui ſouffle, nous invite, Monſieur, à pourſuivre notre voyage. Un des avantages de la ſituation de l'Egypte, eſt de jouir pendant plus de neuf mois de ce vent ſalutaire. Outre qu'il y tempère l'excès des chaleurs, qu'il diſſipe les vapeurs malfaiſantes, qu'il porte dans l'Abyſſinie les nuages dont la réſolution en pluies forme chaque année la croiſſance du Nil; il ſert encore à faire remonter les bateaux contre la rapidité du courant. Profitons de ſon ſouffle favorable, & voguons vers la haute Thébaïde. Aſſis ſur le pont de notre bateau, portés ſur les eaux qui coulent à pleines rives, nous dominons ſur les campagnes des environs, & à chaque inſtant un nouveau ſpectacle ſe déploie devant nous. Déja les minarets de Beniſouef ſe perdent dans l'horizon. D'autres vil-

lages s'offrent à nos regards. Ici Berangieh se cache sous l'ombre des dattiers. Sur l'autre rive, Abou Ennour paroît au pied des montagnes. Plus loin Bébé, où les Cophtes conservent les reliques de Saint George, s'embellit de la richesse des moissons qui l'entourent, car il n'offre que des chaumières avec une petite mosquée. On voit à l'orient le commencement de Gebal Etteir (*d*), le mont des oiseaux. Il doit son nom à la multitude de milans, d'éperviers, d'aigles, de poules de pharaon & de cormorans qui s'y reposent pour se précipiter sur leur proie. Les tourtèrelles & les petits oiseaux peuplent les bois qui bordent le pied des rochers. Les troupes d'ibis, de grues, de cignes & de cygognes, descendent le long des rivages & couvrent le Nil pendant l'hiver. Les volées de pigeons obscurcissent les airs. Ils sont plus nombreux en Egypte qu'en aucun autre pays de la terre. Les hameaux & les villes forment de vastes colombiers. On ramasse leur fiente avec grand soin, pour en fumer les melonières.

Le bourg de Fechné, nommé *Fenchi* du tems des Grecs, borde la rive occidentale. La grande île située vis-à-vis, élève au-dessus des flots sa tête verdoyante. Les légumes divers, les concombres, les melons excellens la couvrent en partie. Abou Gugé, où les Cophtes ont un couvent, n'en est pas éloigné. Scherouné s'étend au pied du mont des oiseaux. Des Arabes indépendans habitent cette côte. Ils pillent les bateaux qu'ils peuvent surprendre, & lorsqu'on envoie des troupes contre eux, ils s'enfoncent dans les déserts dont ils connoissent les sources, & où les Turcs n'osent les poursuivre. Quant l'orage est passé, ils reviennent à main armée reprendre leurs

---

[*d*] Les oiseaux de proie sont très-nombreux & très-variés en Egypte, parce qu'on ne les tue point, & qu'ils y trouvent une nourriture abondante; les petits oiseaux y sont plus rares.

possessions. Le voyageur doit toujours être sur ses gardes, marcher armé, faire sentinelle, tirer de tems en tems des coups de fusil pendant la nuit, & ne point laisser approcher un bateau du sien, autrement il court risque d'être volé & massacré.

Les yeux se détournent naturellement de la rive orientale bordée de roches stériles pour se reposer sur les campagnes fécondes qui sont à l'occident. La terre y est cultivée jusqu'au bord du fleuve. L'île de Sohra contient un hameau dont la position est charmante. Il est placé parmi les arbres, au milieu des moissons, de la verdure & des eaux. Quelles riantes habitations un peuple policé pourroit former dans les îles du Nil! Le curieux y rassembleroit les arbres de tous les climats chauds. Il y planteroit des bois d'orangers, de myrthes, de grenadiers, de rosiers. Le jasmin d'Arabie, les arbrisseaux odorans, les magnolia de l'Amérique y croîtroient à merveille. L'ananas parfumé, la banane, l'orange, les fruits les plus excellens le payeroient de ses soins. Entouré des arts, & de la nature qu'il auroit embellie, il couleroit des jours heureux sous l'ombrage des bosquets enchantés. Ce ne sont, Monsieur, que des souhaits jettés dans le vague de l'avenir, mais laissez-moi la consolation de penser qu'ils se réaliseront un jour.

Nous arrivons au port de Minieh, ville assez considérable. Elle est jolie, peuplée & commerçante. Un Cachef y fait sa résidence. On y a établi une douane, & les bateaux qui descendent du Saïd sont obligés d'y aborder, & de payer un droit suivant les marchandises qu'ils apportent. On y trouve des colonnes renversées, & des restes d'anciens édifices. On peut croire que ce sont les débris de *Cynopolis* (e), que

[e] La ville des chiens.

Strabon & Ptolémée placent au-dessus de Fenchi. Les habitans de cette ville avoient une grande vénération pour le chien. Les prêtres en nourrissoient un avec des mets sacrés en l'honneur d'Anubis, compagnon & gardien d'Osiris (*f*). Strabon marque Oxyrinchus à quelque distance de Cynopolis, dans l'intérieur des terres. Des marbres épars, des monceaux de décombres placés à l'entour de Behnese sur le canal de Joseph déterminent la position de cette ville ancienne (*g*), où le poisson nommé par les Grecs *Oxyrinchus*, étoit regardé comme sacré.

Cette longue plaine qui s'étend entre le Nil & Bahr Iouseph est d'une grande beauté. Le bled, l'orge, le lin, les fêves, semés dans des champs entourés de ruisseaux, y croissent abondamment. Le dourra, les cannes à sucre s'y élèvent à une grande hauteur. Toutes les plantes sont vigoureuses & remplie de suc; tous les arbres sont chargés de fruits. Le tableau de l'abondance y recrée sans cesse la vue; mais il est défiguré par l'aspect du laboureur, couvert de haillons, & des huttes de terre où il s'enferme tristement, après avoir arrosé de sueurs la riche moisson qu'il ne recueille pas pour lui. Il est donc bien vrai que les loix sages font plus pour le bonheur des peuples, que tous les trésors de la nature.

Le village de Gérabié, est placé en face de Minieh. On voit plus haut le bourg de Saouadi. C'est ici que commencent les grottes de la Thébaïde, fameuses par l'austérité des Anachorètes qui s'y retirèrent dans les premiers siècles de l'église. Elles s'é-

(*f*) Strabon, liv. 17.

(*g*) Mr. Pokoke marque Oxyrinchus dans le lieu qu'occupe Girgé. Cette position ne me paroît pas exacte, puisque Strabon dit positivement qu'Oxyrinchus n'étoit pas sur le bord du Nil, mais dans l'intérieur des terres.

tendent l'espace de vingt-lieues jusques vis-à-vis Manfelout. Ce sont des carrières creusées par les Egyptiens, & les hiéroglyphes qu'on y remarque, mettent le sceau à leur antiquité.

Une forêt de dattiers commence au-dessus de Saouadi, & descend jusqu'au bord du fleuve. L'île de Sohra n'en est pas éloignée. Les villages se suivent à peu de distance. Leur continuité, la variété de leurs aspects, le nombre de leurs habitans, rendent les paysages très-vivans & très-diversifiés. On distingue près de Rodda, l'ouverture de l'une des branches de Bahr Iouseph : l'autre se voit plus haut au village de Tarout Echcherif. Mr. Norden n'a marqué que la première, & le père Sicard que la seconde ; l'une & l'autre subsistent.

En descendant le canal de Rodda, dont les rives sont charmantes, on entre dans le grand lit de Bahr Iouseph sur le bord duquel se trouve le village d'Abousir. A une lieue au midi, on traverse les ruines d'une ville ancienne, des débris de laquelle le bourg de Babain s'est enrichi. A quelque distance de-là un monument curieux fixe les regards. C'est un rocher uni à la pointe du ciseau, dans l'épaisseur duquel on a taillé une grotte de cinquante pieds de diamètre & de six de profondeur. Le fond représente un sacrifice offert au soleil. Cet astre y est sculpté en demi-relief. A droite, deux prêtres coîffés de bonnets pointus levent vers lui leurs bras, & touchent des doigts l'extrémité des rayons. Derrière eux, deux enfans coîffés de la même manière tiennent dans leurs mains des coupes remplies, destinées aux libations. Trois buchers soutenus par sept vases avec des anses, & placés au-dessous du soleil, portent au sommet des agneaux égorgés. A gauche, on reconnoît deux jeunes filles attachées seulement à la pierre par les

pieds & le dos. Les Arabes leur ont abattu la tête & les ont défigurées à coups de lance. Divers hiéroglyphes composent sans doute l'histoire de ce sacrifice que je crois offert à Jupiter Ammon, divinité symbolique, par laquelle les anciens Egyptiens désignoient le soleil entrant dans le signe du bélier. Cet animal lui étoit consacré, & on célébroit dans cette circonstance, le commencement de l'année astronomique, & le renouvellement de la lumière. Ce monument, taillé dans une pierre dure, doit passer à la dernière postérité.

Proche de Babain est Touna (*h*). On suit entre ce village & celui d'Abousir les débris d'un ancien aqueduc de brique, qui portoit les eaux aux pieds des montagnes. En côtoyant les bords de Bahr Iouseph, on arrive à Tarout Echcherif, où ce grand canal a sa principale ouverture. Melaoui en est éloignée de trois lieues vers le nord. C'est une jolie ville située dans une plaine fertile. Il s'y tient un marché considérable. Toutes les denrées s'y trouvent en abondance & à très-bas prix. Melaoui & plusieurs villages qui l'entourent, composent une petite principauté qui a été donnée autrefois à la Mecque. L'Emir Hajj, ou le Prince de la caravane, a le droit d'y envoyer un Sardar (*i*) pour la gouverner. Celui-ci fait passer au grand Caire, les tributs considérables en grains qu'il tire des habitans, & l'Emir Hajj les porte au Chérif de la Mecque.

Le village d'Achmounain, à quatre milles au nord de

(*h*) Cette ville est celle que Strabon appelle *Tanis* la supérieure, & près de laquelle il marque le cours du grand canal. Elle possède les restes d'un temple du soleil.

(*i*) *Sardar* signifie gouverneur & général d'armée; celui qui est revêtu de ce titre réunit le pouvoir civil & militaire.

de Melaoui, est remarquable par les ruines magnifiques qu'il possède. Parmi les monceaux de décombres qui l'environnent, on admire un portique superbe que le tems n'a point endommagé. Il a cinq pieds de long, sur vingt-cinq de large, & est soutenu par douze colonnes, qui n'ont, pour chapiteau, qu'un simple cordon. Chacune d'elles est composée de trois blocs de granit, qui forment ensemble soixante pieds d'élévation, sur vingt-quatre de circonférence. Le bloc qui repose sur la base est simplement arrondi, & chargé d'hiéroglyphes, dont la ligne commence par une pyramide. Les deux autres sont cannelés. Les colonnes sont espacées de dix pieds, excepté les deux du milieu qui, servant d'entrée, laissent entre elles un intervalle de quinze pieds. Dix pierres énormes couvrent toute l'étendue du portique. Elles sont surmontées d'un double rang. Les deux du milieu qui s'élèvent en forme de fronton, surpassent les autres par leur grandeur & leur épaisseur. On reste dans l'étonnement à la vue de ces quartiers de rochers que l'art des hommes a pu élever à soixante pieds de haut. La frise qui règne à l'entour, est chargée d'hiéroglyphes bien sculptés. On y voit des figures d'oiseaux, d'insectes, des hommes assis, auxquels d'autres semblent présenter des offrandes, & diverses sortes d'animaux. C'est probablement l'histoire du tems, du lieu, & du dieu en l'honneur duquel on éleva ce monument. Le portique étoit peint en rouge & en bleu. Ces couleurs sont effacées en plusieurs endroits; mais le dessous de l'architrave qui entoure la colonnade, a conservé une couleur d'or d'une vivacité surprenante. Il en est de même du plafond, où les étoiles d'or brillent sur un ciel d'azur d'un éclat éblouissant. Ce monument construit avant la conquête des Perses, n'a point l'élégance ni la

pureté de l'architecture grecque ; mais sa solidité qui paroît indestructible, sa simplicité imposante, & sa majesté forcent à l'admiration. Que doit-on penser du temple ou du palais dont il annonçoit l'entrée ? Je vous avouerai, Monsieur, que l'on est bien surpris de trouver au milieu des chaumières turcques & arabes, des édifices qui semblent l'ouvrage des génies. Leur vétusté ajoute encore à leur prix. Echappés aux ravages des conquérans destructeurs, marqués de l'empreinte des siècles, ils imposent une sorte de vénération au voyageur qui les contemple. Les Egyptiens modernes voyent avec indifférence ces beaux restes d'antiquité, & les laissent subsister, parce qu'il leur en coûteroit trop pour les détruire. La superstition & l'ignorance leur font croire qu'ils renferment des trésors ; aussi ne permettent-ils point aux étrangers d'en lever un plan fidèle. En les dessinant, on s'expose à perdre la vie. Je vous rapporterai à ce sujet ce qui arriva au père Sicard pendant qu'il admiroit la beauté du portique d'Achmounain. “ N'allume » pas ton encensoir, lui dit gravement l'Arabe qui » le conduisoit, de peur que nous ne soyions sur» pris sur le fait, & qu'il ne nous arrive malheur. » — Que veux-tu dire ? je n'ai ni encensoir, ni feu, » ni encens. — Tu te moques ; un étranger comme » toi ne vient point ici par pure curiosité. — Et » pourquoi donc ? — Je sais que tu connois par ta » science l'endroit où est caché le grand coffre plein » d'or que nos pères nous ont laissé. Si l'on voyoit » ton encensoir, l'on croiroit bientôt que tu serois » venu ici pour ouvrir notre coffre par la vertu de » tes paroles magiques, & enlever notre trésor ”.

Telle est, Monsieur, l'opinion générale des Egyptiens modernes, au sujet des Européens. Ils les regardent tous comme des magiciens, & s'imaginent

qu'en prenant ſeulement les dimenſions de leurs antiquités, ils ſont en état d'enlever leurs tréſors. Auſſi ne les voient-ils point écrire ou deſſiner ſans inquiétude, & ils les en empêchent de tout leur pouvoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VI.

A M. L. M.

Deſcription du pays depuis Achmounain juſqu'à Achmim.

Au grand Caire.

QUITTONS, Monſieur, le portique d'Achmounain, & traverſons le Nil pour viſiter les reſtes d'Antinoé. Voici ce qu'en dit Abulfeda (*k*): " Enſiné » (c'eſt le nom que lui donnent les Arabes) renferme des ruines remarquables d'anciens monumens. Elle eſt ſituée vers le milieu du Saïd, à » l'orient du Nil, & dépend de la province d'Achmounain qui ſe trouve de l'autre côté. C'eſt une » ville ancienne, ajoute le géographe de Nubie, » entourée de campagnes bien cultivées, qui abondent en fruits & en moiſſons. On la nomme vulgairement la ville des Mages (*l*), parce que c'eſt » de-là que Pharaon les fit venir à ſa cour ".

[*k*] Abulfeda, deſcription de l'Egypte.

[*l*] Antinoé étoit bâtie près des ruines d'Abydus, où les Egyptiens révéroient l'oracle du dieu Beſa. Cet oracle, un des plus anciens de l'Egypte, étoit encore fameux du tems de l'Empereur Conſtance. Ammien Marcellin, liv. 19, dit que tous les peuples des environs alloient le conſulter, & ſe raſſembloient à certaine époque pour célébrer des fêtes en ſon honneur. Voilà pourquoi les Arabes appelloient Antinoé, ſituée près d'Abydus, la ville des Mages.

J'ajouterai, Monſieur, des détails à ceux de ces géographes, afin de vous faire connoître l'état préſent des lieux. Adrien, chez qui des vices honteux terniſſoient l'éclat des plus brillantes qualités, ayant perdu Antinoüs, ſon favori, dans un voyage en Egypte, voulut élever à ſa mémoire un monument durable. Il fonda une ville de ſon nom; il en traça le plan ſur un terrein uni, & la fit bâtir avec une magnificence royale. Elle avoit une demi-lieue de circuit; deux rues principales de quarante-cinq pieds de largeur, qui ſe coupoient au milieu à angles droits, la traverſoient dans ſon étendue. Les latérales étoient plus étroites, mais également tirées au cordeau. Les deux grandes aboutiſſoient à quatre portes, dont quelques-unes ſubſiſtent encore : la plus belle a trois entrées voûtées; celle du milieu s'élève de quarante pieds ſur vingt-deux de largeur & vingt d'épaiſſeur; les deux autres ſont plus petites. Les façades de cet édifice ſont ornées chacune de quatre pilaſtres en bas relief, dont les chapiteaux à feuilles d'acanthe ont une ſaillie conſidérable. Huit colonnes corinthiennes environnoient cette belle porte, & en égaloient la hauteur. Une ſeule eſt échappée aux ravages du tems & des hommes. Les autres ſont ou tronquées, ou détruites; mais les piédeſtaux demeurent en leur entier. Outre cet édifice, dans pluſieurs quartiers de la ville on voit des monceaux de décombres, des débris de corniche, des entablemens, qui annoncent des temples ou des palais détruits. Si l'on en peut juger par les piédeſtaux, eſpacés dans la longueur des rues; elles étoient bordées d'une colonnade qui formoient un portique de chaque côté, & permettoit aux habitans de marcher à l'abri du ſoleil. Cette architecture devoit former un coup-d'œil charmant. Outre ces embelliſſemens, une des places étoit ornée

de quatre grandes colonnes d'ordre corinthien : trois ont péri ; les bases seules subsistent. La quatrième est parfaitement bien conservée ; elle a environ cinquante pieds d'élévation. Le fût est composé de plusieurs pierres. On a sculpté sur la première un ornement à feuilles de chêne. On lit sur le piédestal une inscription grecque à moitié effacée (*m*), qui la dédie à l'Empereur Alexandre Sévère. Le Sénat d'Alexandrie, comblé de ses bienfaits, lui avoit déja érigé la fameuse colonne dont je vous ai tant parlé ; il éleva ces quatre autres en son honneur, après ses triomphes sur les Perses ; car le feuillage de chêne qui couronne le bas de celle qui subsiste, étoit chez les Romains un signe de victoire. Tels sont, Monsieur, les monumens les mieux conservés que l'on remarque parmi les ruines d'Antinoé. Quand les inscriptions, & les témoignages des historiens ne feroient pas connoître le fondateur de cette ville, les voûtes des portes (*n*), les chapiteaux des colonnes, le défaut des hiéroglyphes diroient que ce n'est point l'ouvrage des Egyptiens. On y admire ce goût, cette élégance que les Romains apprirent des Grecs ; mais on n'y remarque point cette majesté, cette solidité, cette grandeur merveilleuse que le peuple d'Egypte savoit imprimer à ses monumens, & que les autres nations n'ont pu atteindre. Les restes d'Antinoé, malgré leur magnificence, sont bien petits auprès du

[*m*] Cette inscription commence par ces mots : *A la prospérité de l'Empereur César, Marc-Aurèle Sévère, Alexandre, pieux, heureux... Aurelius étant Préfet des nouveaux Grecs d'Antinoé, &c.* On la lit sur deux des piédestaux ; elle est presque effacée sur les deux autres. Voyez le père Sicard, lettres édifiantes qui rapporte cette inscription en grec.

[*n*] Dans tous les monumens qui nous restent de l'ancienne Egypte, on ne voit ni voûte ni colonne d'aucuns des ordres de la Grèce ; mais des pierres d'une grandeur étonnante chargées d'hiéroglyphes.

portique d'Achmounain, quoiqu'il ſoit au moins de quinze cens ans plus ancien.

Près de cette ville ſont les débris de l'antique Abydus, où l'on alloit conſulter l'oracle du Dieu Beſa. Un couvent de Dervich, nommé *Cheik Abadé*, en occupe la place. Sur la fin du quatrième ſiècle, Antinoé étoit peuplée de chrétiens. Pallade aſſure qu'on y comptoit douze couvens de vierges, & beaucoup d'autres habités par des moines. C'eſt peut-être à ce nombre prodigieux de célibataires dans l'enceinte d'une petite ville qu'on doit en attribuer la ruine.

On trouve encore dans les environs pluſieurs monaſtères Cophtes, dont les religieux croupiſſent dans la miſère & l'ignorance. Les plaines fécondes qui, au rapport du géographe de Nubie, environnoient Enfiné, ont diſparus avec leurs habitans, & les ſables & le déſert en ont pris la place.

Rembarquons-nous, Monſieur, & remontons le grand fleuve. Voyez dans la montagne du côté de l'orient, cette ſuite de grottes, habitées autrefois par des pieux anachorètes. L'hiſtoire de l'Egliſe a célébré leur abſtinence : les fruits, le pain & l'eau compoſoient leur nourriture. Cette vie auſtère & contemplative eſt moins étonnante dans un climat chaud, où la tempérance dans le boire & le manger eſt un beſoin, & la contemplation une jouiſſance. De leurs cellules ils découvroient le Nil, les ombrages, les moiſſons, & cette foule de bateaux qui y naviguent jour & nuit. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'ils ayent eu le courage de demeurer, toute leur vie, oiſifs au milieu du mouvement perpétuel dont ils avoient ſans ceſſe le ſpectacle ſous les yeux. Ces grottes s'étendent juſqu'à Manfelout. Cette petite ville placée à l'occident au milieu d'une campagne fertile, eſt gouvernée par un Cachef. Les Turcs y ont diverſes moſquées,

On découvre à l'opposé un couvent Cophte, où l'on monte à l'aide d'une poulie. Les religieux sont obligés d'user de ces précautions contre l'avidité des Arabes.

Le bourg de Salaem s'annonce de loin par ses hauts colombiers de forme carrée. Un peu plus haut on côtoie une longue île, & l'on entre dans un tournant du Nil qui conduit à Siout (*o*). Cette ville est grande, bien bâtie, & fort peuplée. On y a creusé un lac dont les eaux servent à l'arrosement des terres. Ses jardins sont remplis de légumes & d'arbres fruitiers. Sa situation sur une éminence artificielle nous enseigne qu'elle occupe l'emplacement d'une ville ancienne. Aussi y reconnoît-on les vestiges de Lycopolis, où le loup étoit regardé comme un animal sacré.

Aboutig se trouve du même côté, à une demi-lieue du fleuve. C'est une petite ville fort riante. Elle remplace Abotis, dont parle Etienne de Bysance. Les Turcs y cultivent encore, comme au tems d'Abulféda (*p*), le pavôt dont ils font l'opium. Les gens riches en prennent avec délices pour se procurer des visions agréables. Le peuple se contente d'avaler à jeun de petites boules faites de la feuille du chanvre hâchée, qui produisent les mêmes effets. Un Emir gouverne Aboutig. Le joug de ces Princes arabes est moins pésant que celui des Beys. Sous leur empire les peuples jouissent de plus de tranquillité, & sont moins exposés aux ravages des troupes indisciplinées du Caire; souvent même on trouve dans ces vieillards la justice impartiale, l'humanité, la bonté tou-

[*o*] Mr. Pokoke croit que Siout est la même qu'Antéopolis. Il se trompe: Antéopolis est marquée plus haut par Ptolémée, & sur l'autre rive.

Strabon, liv. 17, place Lycopolis au-dessus du canal qui va se jetter dans le lac de Tanis. C'est une faute de copiste, il faut lire dans le lac de Mœris.

[*p*] Abulfeda, description de l'Egypte.

chante avec lesquelles les anciens patriarches gouvernoient leur famille.

Le bourg de Settefé, au-dessus d'Aboutig, représente la petite ville d'Apollon. Il est situé dans l'intérieur des terres, & habité en partie par des Cophtes. Pendant les voyages du père Sicard, on y forma contre lui une accusation bien singulière (q). Deux chrétiens du pays vinrent trouver le gouverneur, & lui dirent que cet étranger se préparoit à clouer les bords du Nil avec des clous magiques, & à détourner l'inondation par ses enchantemens. Cette déclaration embarrassa fort le Prince arabe. Il alloit faire arrêter le savant missionnaire, si un Janissaire qui avoit voyagé avec lui, n'eût répondu de sa personne, & soutenu que les Cophtes étoient des calomniateurs. Ce trait suffit, Monsieur, pour donner une idée de l'ignorance & de la superstition des Egyptiens modernes.

Parmi les villages nombreux qui bordent le Nil, on remarque Thémé, gouverné par un Cachef, & vis-à-vis une grande île dont l'aspect est charmant. De l'autre côté, Silin, anciennement Selinon, se cache au pied des montagnes. Kau Elkebire n'offre plus qu'un bourg misérable bâti sur les débris d'Anteopolis. Cette ville possédoit le temple magnifique que les Egyptiens, au rapport de Diodore de Sicile, élevèrent en l'honneur d'Antée, qui fut vaincu par Hercule. Il n'en reste que le portique, soutenu par de grosses colonnes, & couvert de grandes pierres. On en distingue une qui a trente pieds de long sur cinq de largeur. Le plafond peint d'or & d'azur, a conservé la vivacité de ses couleurs. Les Turcs en ont fait une étable où ils rassemblent leurs troupeaux. Aussi

---

(q) Lettres édifiantes.

ce magnifique portique est-il rempli d'ordures. Tel est le prix qu'ils attachent aux plus beaux ouvrages de l'antiquité.

Sur la rive orientale on rencontre de suite les villages de Coum elarab, de Mechta, & de Chahtoura, en face de Zeïn Eddin. Un bras du Nil enferme le bourg de Tatha gouverné par un Cachef. Rien n'est plus agréable que les plaines des environs, plus frais que leur verdure, plus riche que leurs moissons. Elles doivent ces avantages aux eaux du fleuve qui les environnent. On ne pouvoit mieux placer la ville de Vénus dont Tatha couvre les ruines. On côtoie au-dessus de Tatha l'île de Chandouil, & l'on découvre ensuite au bord de l'horizon les hauts minarets d'Achmim.

» Achmin, dit Abulfeda, est une grande ville de » la haute Egypte située sur la rive orientale du Nil. » On y admire un temple comparable aux plus cé» lèbres monumens de l'antiquité. Il est construit » avec des pierres d'une grandeur surprenante, sur » lesquelles on a sculpté des figures innombrables. » Doulnoun (*r*) étoit originaire d'Achmim ". Quoique cette ville soit déchue de son ancienne splendeur, elle est encore une des plus belles de la haute Egypte. Un Prince arabe y commande. La police y est bien observée. Les rues sont larges & propres, le commerce & l'agriculture y fleurissent. Elle a des manufactures de toiles de coton & de poterie, que l'on transporte dans toute l'Egypte. C'est la même qu'Hérodote (*s*) nomme *Chemmis*, & Strabon Pano-

(*r*) Ce Doulnoun a écrit un traité nommé *Elmejarebat*, les expériences, dont il doit se trouver une copie parmi les manuscrits de la bibliothéque du Roi.

(*s*) Hérodote dit que Persée étoit originaire de cette ville, & que ses descendans y établirent des fêtes en son honneur.

polis (*t*). Elle a perdu ſes anciens édifices, & beaucoup de ſon étendue, puiſque les ruines du temple, que décrit Abulfeda, ſont hors de ſon enceinte vers le nord. Il n'en reſte que quelques pierres ſi grandes que les Turcs n'ont pu les mouvoir. Elles ſont chargées d'hiéroglyphes, & l'une d'elles offre une ſculpture extraordinaire. On y a tracé quatre cercles concentriques renfermés dans un carré. Celui du milieu contient un ſoleil. Les deux ſuivans diviſés en douze parties renferment l'un, douze oiſeaux, l'autre, douze animaux preſque effacés, qui paroiſſent être les ſignes du zodiaque. Le quatrième eſt ſans diviſions, & préſente douze figures humaines (*u*). Les quatre ſaiſons occupent les angles du carré à côté duquel on diſtingue un globe aîlé. Il eſt vraiſemblable que cette pierre appartenoit à un temple dédié au ſoleil, que l'enſemble de ces hiéroglyphes marque ſon paſſage dans les ſignes du zodiaque, & ſon cours dont la révolution forme l'année. Cette pierre eſt un témoignage que les Egyptiens avoient, dès la plus haute antiquité, des connoiſſances aſtronomiques. Les colonnes de ce temple ont été en partie briſées pour faire de la chaux & des meules de moulin. On en a tranſporté quelques-unes dans une moſquée d'Achmim, où elles ſont placées ſans goût; d'autres ſont entaſſées dans les places de cette ville.

Je ne puis, Monſieur, quitter Achmim ſans vous parler d'un ſerpent qui fait la merveille du pays. Il y a plus d'un ſiècle qu'un religieux turc, nommé *Se-*

(*t*) La ville de Pan. Ce dieu y étoit adoré.

(*u*) Je crois que ces figures répréſentent les douze dieux, les douze mois de l'année, les douze ſignes du zodiaque. Les Egyptiens, dit Hérodote, ſont les premiers qui aient diviſé l'année en douze mois, & employé les noms des douze dieux, liv. 2.

heilk Haridi, mourut ici. Il paſſoit pour un ſaint parmi les mahométans. On lui éleva un tombeau ſurmonté d'une coupole, au pied de la montagne. Les peuples vinrent de toutes parts lui adreſſer des prières. Un religieux, profitant adroitement de leur crédulité, leur perſuada que Dieu avoit fait paſſer l'eſprit de Seheilk Haridi dans le corps d'un ſerpent. On en trouve beaucoup dans la Thébaïde qui ne font point de mal. Il en avoit ſtylé un à obéir à ſa voix. Il parut avec ſon ſerpent, éblouit le vulgaire par des tours ſurprenans, & prétendit qu'il guériſſoit toutes les maladies. Quelques ſuccès heureux, dus à la nature ſeule, & quelquefois à l'opinion des malades, lui donnèrent une grande célébrité. Bientôt il ne fit plus ſortir du tombeau le ſerpent Haridi que pour les princes & les perſonnes capables de le bien récompenſer. Les ſucceſſeurs de ce religieux, élevés dans les mêmes principes, n'eurent pas de peine à accréditer une erreur qui leur étoit ſi avantageuſe. Ils ajoutèrent à la perſuaſion que l'on avoit de ſa vertu, celle de ſon immortalité. Ils osèrent même en faire l'eſſai publiquement. Le ſerpent fut coupé par morceaux en préſence de l'Emir, & dépoſé, pendant deux heures, ſous un vaſe. A l'inſtant où ils levèrent le vaſe, les prêtres eurent ſans doute l'adreſſe d'en ſubſtituer un ſemblable. On cria miracle, & l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de conſidération. Cette fourberie leur procure de grands avantages. On va de tous côtés prier auprès du tombeau, & ſi le ſerpent ſort de deſſous la pierre & s'approche du ſolliciteur, c'eſt un ſigne que le malade guérira. Vous jugez bien, Monſieur, qu'il ne paroît qu'après qu'on a fait une offrande proportionnée à la qualité & à la richeſſe des perſonnes. Dans les cas extraordinaires, où le malade ne peut guérir ſans la préſence

du ferpent, il faut qu'une vierge fans tache vienne le folliciter. Pour éviter des inconvéniens, on a foin de choifir une fille bien jeune. On la pare de fes plus beaux habits; on la couronne de fleurs. Elle fe met en prières, &, fuivant l'intention des prêtres, le ferpent fort, décrit des cercles autour de la jeune fuppliante, & vient fe repofer fur elle. La vierge, accompagnée d'un peuple nombreux, le porte en triomphe, au bruit des acclamations. Tous les raifonnemens humains ne perfuaderoient point aux Egyptiens ignorans & crédules, qu'ils font la dupe de quelques charlatans. Ils croient au ferpent Haridi autant qu'au prophète. Les chrétiens du pays ne doutent pas plus de fa vertu que les Turcs; mais ils foutiennent que ce ferpent eft le démon Afmodée, qui tua les fept maris de l'époufe de Tobie; que l'ange Raphaël le porta dans cet endroit, après l'avoir métamorphofé, & que Dieu s'en fert pour tromper des infidèles. Le ferpent a joué un rôle bien étonnant dans l'hiftoire des hommes. Il féduifit Eve. Il dévora, par ordre de Moïfe, ceux des Egyptiens. Il fit paffer Alexandre d'Abotique pour un dieu. Il guérit aujourd'hui les habitans d'Achmim.

Ce ferpent eft de l'efpèce de ceux que décrit Hérodote, & qui étoient facrés dans l'ancienne Egypte. On les nommoit *Agatho daimon*, bon génie, & ils étoient l'emblême de Cneph, divinité fymbolique, qui défignoit la bonté divine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VII.

A M. L. M.

Route depuis Achmim jusqu'à Dendera.

Au grand Caire.

LAISSONS, Monsieur, la ville d'Achmim & le serpent Haridi; passons de l'autre côté du Nil, nous y verrons le bourg de Souadj, gouverné par un Cachef, & en avançant vers l'occident, deux monastères cophtes, situés à l'entrée du désert. Leurs églises sont ornées de colonnes corinthiennes, avec une croix au milieu du chapiteau, & pavées de granit rouge, couvert d'hiéroglyphes. Leur architecture se ressent de la décadence du goût chez les Grecs. On croit qu'elles ont été bâties par l'Impératrice Hélène. Dans l'espace qui les sépare, la terre est semée de marbres antiques. Ces débris marquent l'emplacement de Crocodilopolis (*x*), qui étoit éloignée du fleuve, & que Ptolémée place après Aphroditopolis, autrement la ville de Vénus.

En remontant vers le sud-est, on traverse une plaine ombragée d'arbres divers, couverte de moissons & entrecoupée de ruisseaux. Elle conduit au bourg de Menchié, décoré d'une grande mosquée. Il s'y tient un marché considérable. Les bazards y sont approvisionnés de toutes sortes de denrées. On s'y procure une conserve de froment très-estimée dans le pays. Elle est composée de bled trempé dans l'eau

(*x*) Ptolémée, liv. 4. C'est la seconde ville de ce nom. Mais la première située dans le Faïoum, étoit plus connue sous le nom d'Arsinoé.

pendant deux jours, féché enfuite au foleil, & bouilli jufqu'à ce qu'il foit épaiffi, en gélée. Cette pâte, ainfi préparée, fe nomme *Elnedé*, rofée. Elle eft fondante, fucrée & très-nourriffante. Si cette efpèce de confiture, defféchée au four, fe confervoit en mer, elle pourroit être d'une très-grande reffource dans les voyages de long cours.

Sur une éminence, au midi de Menchié, on remarque des débris d'entablemens de corniches & des tronçons de colonnes. En cet endroit le fleuve eft bordé d'un quai. Un môle avancé fervoit à mettre les bateaux à l'abri du vent & du courant. Ces ruines & ces anciens ouvrages rappellent la grande Ptolemaïs, que Strabon (*y*) compare à Memphis pour fon étendue & fa population. Ptolémée (*z*) la nomme *Ptolémaïs d'Hermès*, parce que Mercure, divinité fymbolique, y étoit adoré.

Tandis que le vent nous pouffe vers le midi, portez vos regards fur les rochers qui s'avancent du côté de l'orient, vous y appercevrez le petit couvent de Der Hadid, placé au milieu d'un défert, hériffé de pointes ftériles & des grottes, que la ferveur des premiers âges du chriftianifme peupla de pieux anachorètes. Eft-il une folitude plus affreufe, fi près d'un pays enchanté? D'un côté on ne découvre que des fables ftériles, des monts brûlés par le foleil, & dont la réverbération eft fuffoquante. De l'autre on admire tous les tréfors de l'abondance. Déja le dourra à feuilles de rofeau, élève fa tige vigoureufe & fe couronne de gros épis. Le bled, dont le vent fait ondoyer la furface, touche au terme de fa croiffance. Les cannes à fucre couvrent de vaftes terreins. Le

(*y*) Strabon, liv. 17.

(*z*) Ptolémée, liv. 4.

lin fleurit à côté. La datte rougit au sommet du dattier. Le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, & le melon doré pend sur les bord du fleuve. Tel est l'aspect de ces plaines au commencement de Décembre.

Nous abordons au port de Girgé, capitale de la haute Egypte. Cette ville d'une lieue de circuit, a plusieurs mosquées, des bazards & des places publiques, mais point d'édifices remarquables : elle est environnée de jardins bien cultivés. Un Bey la gouverne. Les soldats qu'il commande exercent des vexations sans nombre. On ne permet pas aux Cophtes d'y avoir des églises. Pour assister à l'office divin, ils sont obligés de se rendre au couvent situé de l'autre côté du Nil. Girgé n'offre aucuns vestiges d'anciens édifices. Il paroît que c'est une ville moderne, car Abulfeda n'en parle point. En marchant pendant une heure vers l'occident, on trouve les débris d'Abydus où Ismandès bâtit un temple magnifique, en l'honneur d'Osiris : c'étoit le seul de l'Egypte, où les chanteurs & les musiciens eussent défense d'entrer. Cette ville, réduite en un simple village sous l'empire d'Auguste, ne présente de nos jours que des monceaux de ruines sans habitans ; mais à l'occident de ces ruines on retrouve encore le monument célèbre d'Ismandès (*a*).

On entre d'abord sous un portique élevé d'environ soixante pieds, & soutenu par deux rangs de grosses colonnes. La solidité inébranlable de l'édifice, les grandes masses qui le composent, les hiéroglyphes dont il est chargé font reconnoître l'ouvrage des anciens Egyptiens. Au-delà est un temple qui a trois

(*a*) Strabon, liv. 17, l'appelle *Ismandès & Memnon*. Il dit que ce Pharaon est le même qui fit bâtir le labyrinthe.

cens pieds de long sur cent quarante-cinq de largeur. En y entrant on remarque une salle immense dont le toit porte sur vingt-huit colonnes de soixante pieds de haut, & de dix-neuf de circonférence à la base. Elles sont espacées de douze pieds. Les pierres énormes qui forment le plafond parfaitement jointes, & comme incrustées les unes dans les autres, ne présentent à l'œil qu'un seul plateau de marbre qui a cent vingt-six pieds de longueur & soixante-six de largeur. Les murs sont chargés d'hiéroglyphes innombrables. On y voit une multitude d'animaux, d'oiseaux, de figures humaines coîffées de bonnets pointus avec un morceau d'étoffe qui pend par derrière (*b*), & habillées de robes ouvertes qui ne descendent que jusqu'à la ceinture. La grossièreté de la sculpture en annonce l'antiquité. C'est l'art au berceau. Les formes du corps, les attitudes, les proportions des membres y sont mal observées. Parmi ces représentations diverses on distingue des femmes allaitant leurs enfans, & des hommes qui leurs présentent des offrandes. Au milieu de ces dessins gravés sur le marbre, le voyageur reconnoît les divinités de l'Inde. Monsieur Chevalier ancien gouverneur de Chandernagor, qui a passé trente années dans ce pays, où il a rendu de grands services à sa patrie, visita soigneusement cet antique monument à son retour du Bengale. Il y remarqua les Dieux Jaggrenat, Gonez & Vichnou, tels qu'ils sont représentés dans les temples de l'Indoustan. Les Egyptiens ont ils reçu ces divinités des Indiens, ou les Indiens des Egyptiens? Si cette question étoit résolue, elle décideroit de l'ancienneté de ces deux peuples.

Au

(*b*) Ces bonnets sont encore la coîffure des prêtres Egyptiens dans les jours de cérémonie.

Au fond de la première ſalle s'ouvre une grande porte qui conduit à un appartement de quarante-ſix pieds de long ſur vingt-deux de large. Six pilliers carrés en ſoutiennent le plafond. On voit aux angles les portes de quatre autres chambres, mais elles ſont tellement bouchées par des décombres, que l'on ne peut y entrer. Une dernière ſalle de ſoixante-quatre pieds de long ſur vingt-quatre de large, offre des eſcaliers par leſquels on deſcend dans le ſouterreins de ce grand édifice. Les Arabes, en y cherchant des tréſors, y ont entaſſé des monceaux de terre & de débris. On reconnoît dans la partie où l'on peut pénétrer, des ſculptures & des hiéroglyphes comme dans l'étage ſupérieur. Les naturels du pays aſſurent que c'eſt la même répétition d'appartemens, & que les colonnes ont autant de profondeur en terre qu'elles ont d'élévation au-deſſus. Il ſeroit dangereux de s'enfoncer dans ces ſouterreins, parce que l'air en eſt très-infect, & ſi chargé de mofetes, qu'on a peine à y tenir une bougie allumée.

Six têtes de lions, placées aux deux côtés du temple, ſervent de goutières pour écouler les eaux. On monte au ſommet par un eſcalier d'une forme ſingulière. Il eſt conſtruit de pierres incruſtées dans le mur & ſaillantes de ſix pieds en dehors, de manière que n'étant ſoutenues que d'un côté, elles paroiſſent ſuſpendues en l'air. Les murailles, le toit, les colonnes de cet édifice n'ont point ſouffert des injures du tems. Si les hiéroglyphes rongés en pluſieurs endroits n'en marquoient la vétuſté, il ſembleroit qu'on vient de le conſtruire. Sa ſolidité eſt telle qu'il durera un grand nombre de ſiècles, à moins que les hommes ne s'attachent à le détruire, à l'exception des figures coloſſales dont la tête ſert d'ornement au chapiteau des colonnes, & qui ſont ſculptées en relief, le reſte des

hiéroglyphes qui couvrent l'intérieur du temple, sont gravés dans la pierre.

A gauche de ce grand bâtiment, on en voit un autre beaucoup plus petit, au fond duquel paroît une espèce d'autel. C'étoit vraisemblablement le sanctuaire du temple d'Osiris. Je vous ai dit, Monsieur, qu'on en avoit interdit l'entrée aux chanteurs & aux musiciens. Les prêtres Egyptiens inventèrent sept voyelles, & donnèrent à chacune d'elle un son approchant de nos notes de musique (*d*). Pour conserver cette belle découverte, ils répétoient à certaine époque ces voyelles en forme d'hymne, & leurs tons divers modulés successivement formoient une mélodie agréable. Voilà sans doute la raison qui leur fit bannir de ce temple toute espèce d'instrument. Les Grecs puisèrent dans cette source, quand ils composèrent leur langue musicale & si parfaitement accentuée, qu'un discours bien prononcé *étoit* un chant flatteur. Si les Piccini, les Gluk, les Sacchini, nous font aimer les sons rauques du François, par les accords savans de leur harmonie, que n'auroient-ils pas fait avec ces anciennes langues? Ne soyez donc plus étonnés des effets merveilleux qu'on raconte de l'ancienne musique des Grecs; ils avoient dans leurs mains tous les trésors de la mélodie, toutes les richesses d'une langue imitative, & parloient à la fois au cœur, à l'esprit & aux oreilles. Quittons, Monsieur, l'antique monument d'Ismandès, à l'entour duquel Strabon décrit une forêt d'acacias consacrée à Apollon, & dont on retrouve encore les restes du côté de Farchout.

La domination des Turcs, depuis Girgé jusqu'à Sienne, est bien précaire. Des Arabes, la plûpart indépendans, possèdent une partie des terres. Ceux

---

(*d*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

qui habitent les montagnes à l'orient de Girgé ne paient aucun tribut, & donnent asyle à tous les mécontens du gouvernement. Souvent même ils embrassent leur querelle, & leur fournissent des armes pour rentrer au grand Caire.

L'île de Doum (*e*) n'est pas éloignée de Girgé. On trouve au-dessus le port de Bardis, petite ville qui dépend du grand Scheik. Ce prince, dont la domination est fort étendue, fait ordinairement sa résidence à Farchout, où coule un bras du Nil. Il y possède un vaste enclos où il cultive le palmier, le dattier, l'acacia, le nabc, la vigne & l'oranger; le jasmin d'Arabie, des touffes de basilic, des massifs de rosiers sont répandus cà & là parmi les arbres. Quoique ces plantations soient faites sans goût & sans dessein, elles offrent cependant des ombrages charmans. Si l'art y aidoit un peu la nature, il formeroit à peu de frais des jardins délicieux; car cet heureux climat réunit un sol fécond, des eaux abondantes, les arbrisseaux les plus odorans, & le ciel le plus pur.

Le village de Beliéné dépend aussi du grand Scheik: sa situation entre deux canaux en rend le séjour fort agréable. On voit en face quelques hameaux habités par des Arabes qui infestent le fleuve de leurs pirateries, sur-tout pendant la nuit. Lorsque l'on a passé le bras du Nil qui se rend à Farchout, on arrive à Badjoura, d'où l'on découvre une jolie île, & dans le lointain le village d'Attarif. Le bour de Hau, placé sur éminence, domine les campagnes de l'occident; il couvre les ruines de Diospolis Parva (*f*), la petite

(*e*) *Doum* est le nom que les Arabes donnent au palmier à feuilles d'éventail.

(*f*) Strabon liv. 17, & Ptolémée liv. 4, marquent Diospolis Parva entre Abydus & Tentyra sur une élévation, situation qui convient parfaitement au bourg de Hau.

LIBRARY

ville de Jupiter. Les travaux des Egyptiens l'avoient mise à l'abri de l'inondation. Hau jouit encore de cet avantage. Tandis que les plaines des environs sont sous les eaux, il s'élève au milieu en forme d'île. Aussi les habitans de Badjoura & des hameaux voisins, viennent-ils y enterrer leurs morts.

En cet endroit, les rochers s'écartent de la rive orientale. On y remarque les villages de Casr & de Fau : le premier étoit autrefois une ville, dont Abulfeda nous donne la description suivante : « Casr est » à une journée de chemin au midi de Cous. Cette » ville située sur le bord oriental du fleuve, est en» tourée de campagnes abondantes en grains & en » palmiers. On y fabrique un grand nombre de vases » de terre, que l'on transporte dans le reste de l'E» gypte ". Depuis le tems d'Abulfeda, la ville de Casr a perdu la plus grande partie de son commerce & de ses habitans (*g*). Ce n'est aujourd'hui qu'un village de peu d'importance.

La rive occidentale du Nil, plus riante & mieux peuplée, offre aux regards des bois de dattiers, & de doum répandus autour des habitations, de riches plaines de froment, & des pâturages couverts de troupeaux. Le bourg de Dendera n'a rien de remarquable; mais environ une lieue à l'occident, on trouve les débris de l'ancienne Tentyra. Des monceaux de décombres & de ruines, qui s'étendent fort loin, marquent la grandeur de cette ville, qui, au rapport de Strabon (*h*), adoroit Isis & Vénus. Après avoir traversé ces débris, on admire, sur une petite éminence, deux temples antiques : le plus grand n'a que deux cens pieds de long sur cent quarante de large : une

(*g*) Abulfeda, description de l'Egypte.

(*h*) Strabon, liv. 17.

double frise l'entoure. L'intérieur est divisé en plusieurs appartemens fort élevés & soutenus par de grosses colonnes, qui portent pour chapiteau une pierre carrée, sur laquelle on a sculpté la tête d'Isis. Des hiéroglyphes, partagés en divers compartimens, couvrent les murs. Des figures colossales ornent en dehors les angles du temple; dix rampes d'escalier conduisent au sommet.

Le second, situé à main droite, est plus petit: la corniche qui l'environne, & la porte d'entrée, sont décorées de faucons, les ailes déployées. Une double pierre carrée forme le chapiteau des colonnes qui supportent le toit. On a sculpté sur les murs plusieurs rangées de figures d'hommes, d'oiseaux & d'animaux. Ces hiéroglyphes composoient l'histoire du tems. En les lisant nous apprendrions vraisemblablement si ces monumens sont les temples d'Isis & de Vénus. On y remarque la même solidité que dans ceux d'Abydus, mais ils ont moins de grandeur & de magnificence.

Je ne finirai point cette lettre, Monsieur, sans vous rapporter ce que Strabon (*i*) dit de l'aversion que les Tentyrites conservoient pour le crocodile, révéré dans plusieurs autres villes. « Les habitans de Tentyra abhorrent le crocodile, & lui font une guerre continuelle, comme au plus dangereux des animaux. » Les autres hommes, le regardant comme pernicieux, l'évitent. Les Tentyrites, au contraire, le cherchent avec soin, & le tuent par-tout où ils le rencontrent. On sait que les Psylles de Cyrène ont un certain empire sur les serpens, & l'on pense communément que les Tentyrites sont doués de la même vertu contre les crocodiles. En effet, ils plongent & nagent audacieusement au milieu du

(i) Strabon, liv. 17.

» Nil, ſans en recevoir aucun dommage. Dans des
» ſpectacles donnés à Rome, pluſieurs crocodiles fu-
» rent mis dans un baſſin. Une ouverture, pratiquée
» ſur l'un des côtés, permettoit de les en faire ſortir.
» On vit des habitans de Tentyra ſe jetter dans l'eau
» parmi ces monſtres, les envelopper d'un filet, &
» les tirer dehors. Après les avoir expoſés aux re-
» gards du peuple romain, ils les prenoient intré-
» pidement, & les reportoient dans le baſſin ".

Ce fait atteſté par un hiſtorien judicieux & témoin oculaire, ne ſauroit être révoqué en doute. De nos jours les Caraïbes, armés d'un ſimple couteau, ne combattent-ils pas avec avantage le requin, un des monſtres les plus terribles de la mer ? On trouve encore en Egypte des hommes déterminés qui oſent attaquer les crocodiles. Ils nagent vers cet animal formidable ; & lorſqu'il ouvre ſa gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de ſapin, à laquelle une corde eſt attachée. Le crocodile, en ſerrant fortement les mâchoires, y enfonce tellement ſes dents aiguës, qu'il ne peut plus les retirer. Alors l'Egyptien tenant d'une main la corde, regagne le rivage. Pluſieurs hommes tirent le monſtre à bord & le tuent. Cette attaque a ſes dangers ; car ſi le nageur manque d'adreſſe, il eſt dévoré ſur le champ. Je n'ai point été témoin de cet évènement, mais au grand Caire pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré qu'il étoit véritable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VIII.

A M. L. M.

Deſcription de Giéné, Cophtos, Cous, & de la route qui conduit de ces villes à Coſſeir, ſur la Mer rouge.

Au grand Caire.

A l'oppoſé de Dendera, Monſieur, on découvre Giéné, bâtie ſur une hauteur. Les anciens qui la nommoient *Cœnæ* (*k*), n'y marquent aucun monument mémorable. Elle ne jouit pas d'un état plus floriſſant, quoiqu'elle ſoit le rendez-vous des caravanes qui partent pour Coſſeir. Un canal coule auprès. Il étoit autrefois navigable. La négligence des Turcs l'a laiſſé combler, & il ne reçoit des eaux que pendant l'inondation. Si Giéné ne poſsède aucun édifice digne de fixer les regards, ſes environs méritent l'attention des voyageurs. Ils ſont occupés par des jardins qui produiſent d'excellentes oranges, des dattes, des limons & des melons exquis. Les arbres qu'on y raſſemblés forment des ombrages dont on ſent vivement le prix ſous un ciel en feu.

Au-deſſus de Giéné ſont les ruines de Cophtos (*l*). Cette ville placée ſur une éminence que le Nil environnoit de ſes eaux, étoit avantageuſement ſituée pour faire le commerce de la Mer rouge. Strabon (*m*) la décrit ainſi : « Un canal tiré du Nil ſe rend à

(*k*) Ptolémée, liv. 4. l'appele *Cœnæ*, ou la nouvelle ville.

(*l*) Les Arabes n'ayant point de *p* dans leur langue, le remplacent par le *b*, & appellent cette ville *Cobt*.

(*m*) Strabon, liv. 17.

» Cophtos, habitée par des Egyptiens & des Ara-
» bes. Ptolémée Philadelphe fut le premier qui ouvrit
» un chemin de cette ville à Bérénice, à travers un
» désert sans eau. Il y fit construire des édifices pu-
» blics où les voyageurs à pied, & les cavaliers
» trouvoient des rafraîchissemens. Les dangers de
» la navigation, vers l'extrémité étroite de la Mer
» rouge, le déterminèrent à exécuter cette entre-
» prise, dont les plus grands avantages démontrè-
» rent l'utilité. Les productions de l'Arabie, de l'Inde
» & de l'Ethiopie, ne tardèrent pas à se rendre à
» Cophtos par le golphe arabique. Cette ville est
» encore aujourd'hui l'entrepôt des marchandises de
» l'Orient. On ne les débarque plus à Bérénice, qui
» n'offre qu'une plage peu sure aux vaisseaux, mais
» au port du Rat (*n*) qui n'en est pas éloigné, &
» où l'on entretient une marine. D'abord on voya-
» geoit de nuit sur des chameaux, & l'on se guidoit
» comme les marins en observant les étoiles. Il fal-
» loit encore se munir d'une provision d'eau suffisante
» pour une route de six ou sept journées. Actuelle-
» ment on se sert de celle qui se rassemble dans les
» puits profonds, & les citernes que l'on a creusés.

(*n*) Les Grecs & les Romains l'appellèrent ainsi, parce qu'il est fort petit. Les Arabes, en le nommant *Cosseir* petit, lui ont conservé son ancienne dénomination. Ce passage a besoin d'explication. Strabon place Bérénice à peu de distance du port du Rat, aujourd'hui Cosseir. Ptolémée & Pline l'éloignent jusques sous le tropique, c'est-à-dire, à plus de cinquante lieues vers le midi. Il falloit donc au moins onze ou douze journées pour se rendre de Cophtos à Bérénice, & Strabon n'en marque que sept. Il est évident que cet historien, qui n'a point fait cette route; & qui a simplement pris des informations sur les lieux, a été trompé dans un temps où cet ancien chemin n'étoit plus pratiqué. En consultant les plus savans géographes, on ne doute point que Bérénice ne fût située sur le bord de la Mer rouge, & sous le parallèle de Siene. Le père Sicard & plusieurs autres voyageurs ont pensé que Cosseir étoit l'ancienne Bérénice. C'est une erreur.

» Il se trouve dans l'isthme, que l'on traverse, des » mines d'émeraudes & de métaux précieux que fouil» lent les Arabes ".

Les richesses que Cophtos retiroit du commerce de l'Inde la rendirent très-florissante. Elle devint une ville célèbre. Sa prospérité dura jusqu'au règne de Dioclétien. Ses habitans ayant embrassé le christianisme, furent exposés aux persécutions de cet Empereur, & se révoltèrent. Il fit marcher des troupes contre eux, & leur ville fut renversée de fond en comble. Au tems d'Abulfeda elle avoit perdu toute sa splendeur, & n'offroit qu'une simple bourgade élevée parmi des ruines. Aujourd'hui on n'y voit plus d'habitans; ils se sont retirés dans un village à un mille de-là, qu'ils nomment *Cobt*. Les marbres & les beaux restes de monumens répandus parmi les sables qui couvrent l'anciennenne cité, attestent la barbarie de Dioclétien. Le grand bassin qui lui servoit de port, subsiste encore avec deux ponts jettés sur les canaux qui l'entouroient.

Cous, autrefois la ville d'Apollon, s'enrichit du désastre de Cophtos. Les négocians s'y établirent, & le commerce y fleurit long-tems comme nous l'apprend Abulfeda. « Cous (*o*), dit-il, située à l'orient » du Nil, est la plus grande ville de l'Egypte après » Fostat. C'est l'entrepôt du commerce d'Aden. Les » marchandises abordent à Cosseir d'où elles arrivent » à Cous après trois journées de chemin à travers » le désert.

Cette ville qui devoit, comme Cophtos, sa puissansance au commerce de l'Inde, jouit d'une grande

(*o*) Abulfeda, description de l'Egypte. Aden, au treizième siecle, étoit la ville la plus florissante de l'Iemen, elle faisoit le commerce de l'Inde & de l'Egypte. Golius & quelques autres écrivains ont placé à Cous les ruines de Thèbes. C'est une erreur.

opulence pendant la domination des Arabes. Depuis que les Turcs ſe ſont emparés de l'Egypte, qu'un Pacha & vingt-quatre Beys ont dévaſté ce beau pays, Cous a ſubi le ſort de ſa rivale. Les vexations du gouvernement ont ruiné ſon négoce. Sa gloire s'eſt éclipſée. On n'y voit de nos jours qu'un aſſemblage de chaumières, habitées par un petit nombre de Cophtes & d'Arabes. Giéné qui a remplacé ces deux villes n'a rien de leur magnificence, parce que les avantages de ſa ſituation, & la fertilité de ſon terroir, ne ſauroient balancer les obſtacles que le deſpotiſme du gouvernement egyptien, & le pillage des Bedouins oppoſent aux progrès de ſon commerce.

Après avoir fait connoître ces villes anciennes, il convient, Monſieur, de vous donner des détails ſur cette partie intéreſſante & peu connue de l'Egypte. Examinez la carte de ce pays, vous verrez que le Nil, en ſe précipitant de la dernière cataracte, prend ſon cours du côté de la Libye, ſuivant la direction des montagnes. Repouſſé bientôt par ces barrières inſurmontables, il revient vers l'Orient & ſe rapproche de la Mer rouge. L'intervalle qui les ſépare n'étant que de trente-trois lieues, Strabon lui a donné le nom d'Iſthme. Giéné & Coſſeir ſont placées aux extrémités. Une vallée profonde où l'on reconnoît à chaque pas les traces de la mer, conduit de l'une à l'autre. Elle eſt ſtérile, dépouillée de verdure, mais très-praticable. On y trouve de l'eau, & quelques acacias nommés *naboul*, qui produiſent la gomme arabique. Les Arabes la mangent ſans doute pour ſe déſaltérer. Les mines d'émeraudes & de métaux précieux dont parlent les anciens écrivains (*p*), & qui firent autrefois une des principales ſources des richeſſes

(*p*) Pline, Strabon, Diodore de Sicile.

de l'Egypte, subsistent encore dans les montagnes qui bordent le chemin. La crainte d'être exposé aux vexations des Beys, & l'ignorance des Egyptiens modernes, empêchent qu'elles ne soient exploitées.

Le port de Cosseir est peu considérable. Les gros bateaux y abordent, mais les vaisseaux sont obligés de rester en rade où ils trouvent un bon mouillage. Cet avantage le fit choisir par les Grecs & les Romains pour y entretenir une marine. La ville, ou plutôt la bourgade actuelle ne contient qu'environ deux cens cabanes construites de terre. Elle est dominée par un château flanqué de quatre tours, dont le feu suffiroit à sa défense, ainsi qu'à celle des bâtimens qui sont dans le port; mais on le laisse tomber en ruine, & aujourd'hui il a pour toute garnison un portier qui a soin d'ouvrir & de fermer une antique porte de fer. Les habitans sont un mélange de Turcs & d'Arabes, gouvernés par un Cachef qui dépend du Gouverneur de Giéné. Les droits énormes de dix pour cent que l'on prélève en nature sur toutes les marchandises qui abordent à Cosseir, n'encouragent pas les négocians. La tyrannie des Beys, les vexations du commandant, la crainte des Bedouins sont des entraves bien plus terribles. Cependant la situation de ce port est si favorable pour l'échange des productions de l'Egypte, contre celles de l'Arabie & de l'Inde, que ce commerce, quoique bien diminué, subsiste toujours. Il est certain qu'une nation puissante sur la mer pourroit à peu de frais faire évanouir ces obstacles, & s'assurer des bénéfices prodigieux de ce négoce important. Tout dépend des moyens qu'on employeroit.

Mr. Chevalier, Commandant général des établissemens françois dans le Bengale, vient d'arriver au grand Caire par la voie de Cosseir. J'espère, Mon-

ſieur, que vous ne ſerez pas fâché de ſavoir comment un François a pu ſe ſauver des mains des Arabes & des Turcs, qui envioient ſa dépouille. Le journal, qu'il m'a communiqué, vous apprendra comment il faut voyager dans ces déſerts. Son vaiſſeau ayant été frappé de la foudre ſur la côte de Malabar, & démâté enſuite à la hauteur de Gedda, il fut forcé de relâcher dans ce port. Ces accidens lui avoient fait perdre la ſaiſon propre pour gagner le Suès. Il falloit attendre la mouſſon nouvelle, ou ſe haſarder avec de petits bateaux ſur une mer orageuſe. Son zèle pour les intérêts de ſa patrie lui fit choiſir ce parti dangereux. Après avoir lutté pendant trois mois contre des vents contraires, & manqué vingt fois d'être ſubmergé, il atteignit Coſſeir. Il en partit quelques jours après, avec ſix Européens montés ſur des chameaux. Ils ſuivirent cette longue vallée qui coupe l'iſthme & dont le fond eſt uni, couvert de ſable & de coquillages pétrifiés. Elle eſt tantôt ſpacieuſe, & quelquefois fort reſſerrée. Ici les bords s'élèvent en montagnes, d'où les pluies d'hiver détachent des quartiers de rocher, & où on remarque le granit, le jaſpe, l'albâtre & le porphyre. Là, ils s'abbaiſſent en collines ſablonneuſes, où l'on ne voit pas un ſeul arbriſſeau. Ces ſables & ces rochers nuds, frappés continuellement par les rayons d'un ſoleil brûlant refléchiſſent une lumière qui bleſſe les yeux, & une chaleur ſi grande, que les hommes & les animaux peuvent à peine la ſupporter. C'eſt au mois de Juillet que Mr. Chevalier & ſes compagnons ont traverſé cette triſte ſolitude. La nuit ne leur apportoit point de ſoulagement, parce que les vents ceſſant de ſouffler, le calme les laiſſoit expoſés aux exhalaiſons ſuffoquantes des ſables embraſés qui leur ſervoient de lit. Au milieu de ces ſouffrances, un peu de pâte à

moitié cuite ſous la cendre étoit leur ſeule nourriture. Ils n'avoient, pour étancher leur ſoif, que de l'eau, qui, après avoir ſéjourné quelques heures dans des outres frottées d'une huile infecte, ſe corrompoit, & contractoit une odeur & un goût inſupportables. Ajoutez à ces maux l'inquiétude continuelle d'être pillé par des brigands, la néceſſité de veiller pendant la nuit, & vous aurez une idée de ce que l'homme courageux peut ſouffrir. Mr. Chevalier avoit tout prévu. Ses chameaux étoient attachés les uns aux autres, afin qu'ils ne ſe ſéparaſſent pas en cas d'attaque. Un d'eux portoit deux petits canons, & la troupe, chargée de fuſils à deux coups, de ſabres & de piſtolets, ne quittoit jamais ſes armes. Chaque ſoir elle campoit éloignée des chameliers, qui avoient défenſe d'approcher ſous peine de la vie. Chacun des Européens montoit la garde à ſon tour, tandis que les autres prenoient quelques inſtans de repos. Ils durent leur ſalut à ces ſages précautions; car le troiſième jour, environ ſoixante Arabes vinrent les attaquer. Au premier feu, les guides, d'intelligence avec les voleurs, allèrent ſe cacher dans les antres des rochers. Les François, conduits par leur chef, s'avancèrent en bon ordre, & ſe ſervirent avec ſuccès de leur petite artillerie. Après quelques décharges bien dirigées, les Bedouins s'enfuirent derrière leurs montagnes. Ils revinrent pluſieurs fois à la charge pendant la route; mais la vigilance, la contenance fière & la mouſqueterie des Européens écartèrent des ennemis, qui ne veulent que piller & non combattre. Enfin, après quatre jours & demi de marche, ils arrivèrent à Giéné, brûlés par le ſoleil, dévorés de ſoif, mourant de faim & de laſſitude. Lorſqu'ils ſe furent baignés dans les eaux du Nil, raſſaſiés des fruits excellens qui croiſſent ſur ſes bords, nourris

des productions de la terre féconde qu'il arroſe, ils éprouvèrent un bien être, un contentement, une joie, dont le voyageur, qui a traverſé les déſerts, peut ſeul goûter les délices inexprimables.

Un déſaſtre qui vient d'arriver ici, prouve la ſageſſe de la conduite de Mr. Chevalier. Preſque au même tems qu'il partoit de Coſſeir, une caravane riche de pluſieurs millions, chargés pour le compte des Anglois, a été attaquée entre le Suès & le grand Caire. Pluſieurs Européens s'y trouvoient; mais pour n'être pas accablés du poids de leurs armes, ils les avoient attachées ſur des chameaux. Ils marchoient en outre éloignés les uns des autres & ſans précaution; cette ſécurité produite par la confiance qu'ils avoient à la parole des Beys, a cauſé leur ruine. Les Bedouins en fondant ſur eux à l'improviſte, ne leur ont pas laiſſé le tems de ſe mettre en défenſe. Ils ont pillé toutes leurs richeſſes, & pluſieurs des voyageurs ont péri. C'eſt dans cette funeſte circonſtance que Mr. de St. Germain a eu le malheur de perdre un frère qu'il aimoit, & les deux tiers de ſa fortune. Lui-même, après avoir erré pendant deux jours & deux nuits dans cette ſolitude brûlante, nud, ſans nourriture, ſans eau & preſque ſans eſpoir, eſt arrivé mourant à la tente d'un Arabe, qui l'a lavé avec de l'eau fraîche, nourri de lait, vêtu & conduit au grand Caire. Je tiens ces détails de la bouche de cet infortuné, qui ſe diſpoſe à repaſſer en France, où vraiſemblablement ſes malheurs intéreſſeront la bienfaiſance du gouvernement.

La route de Coſſeir, Monſieur, n'a pas les mêmes déſagrémens pendant l'hiver. La chaleur qu'on y éprouve eſt modérée. La crainte des brigands pourroit ſeule arrêter les voyageurs, mais en ſe réuniſſant en troupe, on ſe met à l'abri de leur pourſuite.

Pendant l'été même, lorsque l'on a soin de se munir de provisions, & de serrer l'eau dans des vases de terre, ou des outres qui ne sont point enduites d'une huile rance, des hommes accoutumés à la température des climats chauds, font ce voyage sans être incommodés. Si les vingt-quatre tyrans qui dévorent les richesses de l'Egypte, pouvoient s'occuper un instant du bonheur des peuples, ils construiroient trois édifices publics, où les caravanes trouveroient des rafraîchissemens & le repos; mais régner quelques jours, se livrer sans mesure à leurs passions, s'enivrer de tous les plaisirs, se détruire mutuellement font toute leur ambition. J'en ai vu onze dans l'espace de trois ans, passer ainsi du sein des voluptés à la mort. Ils ont péri par le fer de leurs collegues qu'un sort semblable attend. Un plus grand nombre s'est sauvé par la fuite. Que peuvent attendre l'agriculture, & le commerce d'un pareil gouvernement? Si l'Egypte tomboit au pouvoir d'un peuple éclairé, il rendroit la route de Cosseir sure & commode. Je crois même qu'il seroit possible de détourner un bras du Nil dans cette vallée profonde où la mer a coulé autrefois. Ce canal ne me paroît pas plus difficile que celui qu'Amrou exécuta depuis Fostat jusqu'à Colzoum. Il procureroit de bien plus grands avantages, puisqu'il épargneroit aux vaisseaux de l'Inde environ cent lieues d'une navigation périlleuse, à travers l'extrémité resserrée de la Mer rouge. On verroit bientôt aborder au Cosseir les étoffes du Bengale, les parfums de l'Iemen, & la poudre d'or de l'Abissinie. Les bleds, les toiles, les productions diverses de l'Egypte seroient donnés en retour. Ce beau pays, entre les mains d'une nation amie des arts, redeviendroit le centre du commerce du monde. Il seroit le point qui réuniroit l'Europe & l'Asie. Tandis qu'une partie de ses navires,

feroient voile du Golphe arabique vers l'Inde, les autres couvriroient la Méditerrannée. Alexandrie renaîtroit de ſes cendres. Un obſervatoire placé ſous ce ciel ſerein ajouteroit encore aux progrès de l'aſtronomie. Cette contrée heureuſe ſeroit une ſeconde fois la patrie des ſciences, & le ſéjour le plus délicieux de la terre. Ces projets, Monſieur, ne ſont pas des chimères. La ſituation de l'Egypte eſt la plus avantageuſe que l'on puiſſe imaginer. Elle communique avec les mers de l'Orient & de l'Occident. La nature a tout fait pour elle, & pour s'élever au haut dégré de gloire & de puiſſance qui la rendirent fameuſe, il ne lui manque qu'un peuple digne de l'habiter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IX.

A M. L. M.

Voyage de Cous à Thèbes. Deſcription de la partie orientale de cette ville.

Au grand Caire.

EN partant de Cous, Monſieur, pour remonter vers Aſſouan, on laiſſe à droite la ville de Nequadé, où réſide un Evêque cophte, & où les Mahométans ont pluſieurs moſquées. L'île de Mataré en eſt fort proche, & deux lieues au-delà on découvre les ruines de Thèbes, dont les poëtes & les hiſtoriens ont à l'envi célébré la magnificence. Les paſſages des anciens qui l'ont vue, vous feront connoître ce qu'elle étoit autrefois. Une deſcription exacte des monumens qui

qui subsistent de nos jours, vous mettra en état de juger du degré de confiance que méritent leurs récits, & la ligne ponctuée qui passe par Carnak Luxor, Medinet-Abou & Gournou, vous indiquera l'étendue de cette cité fameuse.

« La grande Diospolis, que les Grecs ont nom-» mée Thèbes, dit Diodore de Sicile (q), avoit six » lieues de circuit. Busiris, son fondateur, y éleva » des édifices superbes qu'il enrichit de magnifiques » présens. Le bruit de sa puissance & de ses richesses, » célébrées par Homère, a rempli l'univers. Ses por-» tes, & les vestibules nombreux de ses temples, en-» gagèrent ce poëte à lui donner le nom d'*Ecatom-» pile*, ou de ville aux cent portes. Jamais cité ne » reçut autant d'offrandes en or, en argent, en ivoire, » en statues colossales, & en obélisques d'une seule » pierre. On y admiroit sur-tout quatre principaux » temples. Le plus ancien étoit d'une grandeur & » d'une somptuosité surprenantes. Il avoit une demi-» lieue de tour (r), des murailles de vingt-quatre » pieds d'épaisseur, & de soixante & dix d'élévation » en formoient l'enceinte. La richesse & le fini de » ses ornemens répondoient à sa majesté. Plusieurs » Rois contribuèrent à l'embellir. Il subsiste encore; » mais l'or, l'argent, l'ivoire & les pierres précieuses » en furent arrachés lorsque Cambise mit le feu à » tous les temples de l'Egypte ».

Je n'ai rapporté, Monsieur, que les principaux traits du tableau que cet historien trace de Thèbes florissante, parce qu'ils suffisent pour vous faire juger

(q) Diodore de Sicile, livre premier.

(r) Diodore de Sicile comprend dans cette enceinte, les avenues de sphinx, les portiques, les édifices & les cours qui environnoient le temple proprement dit. On verra que cet auteur est bien près de la vérité.

de sa beauté. Strabon va vous la montrer dans sa décadence, c'est-à-dire, telle qu'elle étoit dix-huit siècles avant nous.

" Thèbes ou Diospolis n'offre plus que les débris » de sa grandeur, répandus dans un espace de vingt-» cinq stades de long. On y remarque encore un » grand nombre de temples, détruits en partie par » Cambise. Les habitans se sont retirés dans des » bourgs situés à l'orient du Nil où est la ville actuelle, » & sur la rive occidentale près du Memnonium (*s*); » on admire en cet endroit deux colosses de pierre » placés à côté l'un de l'autre. L'un subsiste en en-» tier. La moitié de l'autre a, dit on (*t*), été ren-» versée par un tremblement de terre. Si l'on en » croit l'opinion générale, la partie de cette statue, » demeurée sur la base, rend un son une fois chaque » jour. Curieux d'examiner la vérité de ce fait, je » m'y transportai avec Ælius Gallus, qui étoit ac-» compagné de ses amis, & suivi d'un nombreux » cortège de soldats. J'entendis ce son vers six heures » du matin, mais je n'oserois affirmer s'il sortoit de » la base du colosse, ou s'il avoit été produit par » quelqu'un des assistans; car plutôt que de penser » qu'il soit l'effet d'un certain assemblage de pierres, » on est tenté dimaginer mille causes différentes. » Au-delà du Memnonium, sont les tombeaux des » Rois, creusés à la pointe du ciseau dans le rocher. » On en compte environ quarante construits d'une » manière merveilleuse, & dignes de fixer l'atten-» tion des voyageurs. Des obélisques taillés auprès

(*s*) Strabon appelle *Memnonium* un temple près duquel étoit la statue de Memnon.

(*t*) Strabon est le seul des anciens qui ait attribué la chûte de ce colosse à un tremblement de terre; tous s'accordent à dire qu'il fut renversé par l'ordre de Cambise.

» portent diverses inscriptions qui marquent les ri-
» chesses, la puissance & l'étendue de l'empire de
» ces souverains, qui comprenoit la Sithie, la Bac-
» triane, l'Inde & l'Ionie. Elles détaillent aussi la
» grandeur des tributs qu'ils avoient imposés, &
» le nombre de leurs troupes qui montoient à un
» million de soldats ".

Avant de vous dire, Monsieur, ce qui reste actuellement des monumens décrits par ces deux historiens, il importe de vous faire connoître la distribution des ornemens, des vestibules, des cours & des édifices qui composoient les temples Egyptiens, afin que nous ne nous égarions pas au milieu de leurs ruines.

« Les temples d'Egypte sont précédés d'une ou de
» plusieurs avenues pavées, larges de cent pieds, &
» longues de trois ou quatre cens. Deux rangées de
» sphinx, éloignés de trente pieds l'un de l'autre, en
» ornent les côtés. Ces avenues aboutissent à des
» portiques dont le nombre n'est point fixé. Ces por-
» tiques conduisent à une place magnifique qui pré-
» cède le temple. Au-delà se trouve le sanctuaire qui
» est plus petit, & dans lequel on ne sculpte jamais
» de figures humaines, & rarement même celles de
» quelques animaux. Des murs aussi élevés que le
» temple forment les côtés de la place. Plus écartés
» à leur origine que la largeur de sa façade, ils se rap-
» prochent ensuite d'environ cent pieds. Ils sont char-
» gés de grandes figures sculptées dans le goût des
» anciens ouvrages des Etrusques & des Grecs. Un
» édifice spacieux, soutenu par une prodigieuse quan-
» tité de colonnes, accompagne ordinairement ces
» temples (*u*).

N'ayant à vous offrir que des monumens mutilés

(*u*) Strabon, liv. 17.

par le tems ou les hommes, j'espère que cette description servira à vous indiquer ce qui manque à leur perfection. Guidés par elle, avançons-nous au midi de Carnak, où l'on trouve les débris d'un des quatre principaux temples dont parle Diodore de Sicile. Il a huit entrées, dont trois sont précédées de sphinx d'une énorme grosseur, avec deux grandes statues de chaque côté. Ces sphinx & ces colosses, tous d'un seul bloc de marbre, sont taillés dans le goût antique. Lorsque l'on a parcouru ces allées majestueuses, on arrive à quatre portiques, dont chacun a trente pieds de largeur, cinquante-deux d'élévation, & cent cinquante de longeur. Des portes pyramidales leur servent d'entrée, & des pierres d'une grandeur étonnante posent sur les deux murs, & forment le plafond.

Le premier de ces portiques est entièrement bâti de granit rouge parfaitement poli. Quatre compartimens, remplis d'hiéroglyphes, occupent la longueur des faces extérieures. L'intérieur n'en a que trois rangées, dans chacune desquelles on remarque deux figures humaines, plus grandes que nature, sculptées avec beaucoup d'art. Des figures colossales, élevées de quinze pieds au-dessus des fondemens de la porte, en décorent les côtés. Deux statues de trente-trois pieds de haut, l'une de granit rouge, l'autre de granit tacheté de noir & de gris, sont placées en dehors. On en voit une autre en dedans, composée d'un bloc de marbre blanc, dont on a abattu la tête. Ces colosses portent à la main une espèce de croix, c'est-à-dire, le *phallus*, qui, chez les Egyptiens, étoit le symbole de la fécondité.

Le second portique est à moitié ruiné. La porte n'a que deux rangs d'hiéroglyphes d'une grandeur gigantesque, l'un au midi, l'autre au nord. Toutes les faces du troisième sont couvertes d'hiéroglyphes

formés de figures coloſſales. On remarque à l'entrée de la porte les débris d'une ſtatue de marbre blanc, dont le tronc a quinze pieds de circonférence. La tête eſt couverte d'un caſque entouré d'un ſerpent. Des murs preſqu'entièrement renverſés, & des monceaux de décombres réprésentent le quatrième portique. On diſtingue au milieu les morceaux d'un coloſſe de granit rouge, dont le corps a trente pieds de tour.

A l'extrémité de ces portiques commençoient les hautes murailles, qui formoient la première cour du temple. Les peuples y entroient par douze portes. Pluſieurs ſont détruites, & d'autres fort délabrées. Celle qui a moins ſouffert des injures du tems & des outrages des barbares, regarde l'occident. Une longue avenue de ſphinx la précède. Elle a quarante pieds de largeur, environ ſoixante d'élévation, & quarante-huit d'épaiſſeur aux fondemens. On remarque dans le front deux rangs de petites fenêtres, & ſur les côtés, des débris d'eſcaliers, par leſquels on montoit au ſommet. Cette porte, dont la maſſe paroît inébranlable, eſt d'un goût ruſtique, ſans hiéroglyphes, & d'une ſimplicité impoſante. Elle donne entrée dans la grande place, dont deux terraſſes élévées de ſix pieds au-deſſus du ſol, & larges de quatre-vingts, forment les côtés. On y admire deux belles colonades, qui ſe prolongent dans toute la longueur des terraſſes. Au-delà s'ouvre une ſeconde cour, qui précède le temple, & dont l'étendue égale la majeſté de l'édifice. Elle eſt pareillement décorée de deux rangées de colonnes, qui ont plus de cinquante pieds d'élévation, ſur dix-huit de circonférence à la baſe. Leurs chapitaux ont la forme d'un vaſe, ſurmonté d'une pierre carrée, qui ſervoit probablement de piédeſtal à des ſtatues. Deux coloſſes d'une grandeur prodigieuſe & mutilés par le fer,

terminent ces colonades. Arrivé dans cet endroit, l'œil étonné mesure l'immensité du temple. Il est d'une élévation surprenante. Les murs construits de marbre paroissent indestructibles. Le toit, plus exhaussé au milieu que sur les bas côtés, est soutenu par dix-huit rangs de colonnes. Celles qui portent la partie la plus élevée ont trente pieds de circonférence & environ quatre-vingts de hauteur; les autres sont d'un tiers plus petites. Il n'est point dans l'univers de bâtiment dont la grandeur ait un caractère plus imposant, & dont la majesté se fasse plus vivement sentir. Il semble être conforme à la haute idée que les Egyptiens avoient de l'être suprême, & l'on ne peut y entrer sans être pénétré de respect. Toutes les faces en dedans & en dehors sont chargées d'hiéroglyphes & de figures extraordinaires. On a sculpté du côté du nord des réprésentations de batailles avec des chevaux & des chariots, dont l'un est traîné par des cerfs. On distingue sur la muraille du midi deux barques couvertes d'un dais, à l'extrémité desquelles paroît un soleil. Des nautoniers les conduisent avec des perches. Deux hommes, assis à la poupe, semblent en diriger la course, & recevoir leurs hommages. Ces tableaux sont allégoriques. Les Grecs, dans leur langage poétique, peignoient le soleil dans un char, traîné par des coursiers, que guidoit Apollon. Les Egyptiens le réprésentoient porté sur un vaisseau conduit par Osiris, & sept nautoniers qui figuroient les sept planètes (*x*). Cette entrée, qui faisoit face au temple de Luxor, est bien dégradée, mais elle devoit être d'une grande somptuosité, si l'on en juge par les *obélisques* qui l'annoncent. On en voit deux de soixante pieds de haut, sur vingt & un de circuit

(*x*) Macrob, songe de Scipion. Martien Capella, liv. 2.

à la bâſe, & un peu plus loin, deux autres de ſoixante & douze pieds d'élévation ſur trente de circonférence. Ces ſuperbes monumens, formés chacun d'un bloc de granit rouge, rendent hommage au génie & aux connoiſſances des anciens Egyptiens. On y a gravé divers hiéroglyphes, diviſés en colonnes. Trois de ces obéliſques reſtent de bout. Un ſeul eſt renverſé.

En quittant le grand temple, & marchant vers l'orient, on arrive à travers des monceaux de décombres au bâtiment que Strabon nomme le ſanctuaire. Il eſt peu conſidérable. La porte eſt ornée de colonnes, dont trois grouppées enſemble, ſe réuniſſent ſous un ſeul chapiteau. Pluſieurs ſalles de granit en partageoient l'intérieur. C'étoit-là que l'on gardoit la vierge conſacrée à Jupiter, & qui s'offroit en ſacrifice d'une manière fort extraordinaire (*y*).

Je n'ai décrit, Monſieur, que les parties les mieux conſervées de ce temple. On trouve dans ſa vaſte enceinte pluſieurs édifices preſque détruits qui ſervoient ſans doute aux prêtres & aux animaux ſacrés. On y remarque une grande pièce d'eau environnée de débris, & à chaque pas on rencontre des tronçons de colonnes, de ſphinx, de ſtatues, de coloſſes, & des ruines ſi magnifiques, qu'on eſt ſaiſi d'étonnement & d'admiration. Si l'on meſure avec juſteſſe l'eſpace qu'occupoient les veſtibules, les portiques, & les cours du temple, on verra que leur enſemble avoit au moins une demi-lieue de circuit, & que Diodore de Sicile ne s'eſt point trompé en leur donnant cette étendue.

(*y*) *Jovi quem præcipuè colunt (Thebani) virgo quædam genere clariſſima, & ſpecie pulcherrima ſacratur; quales Græci Pallacas vocant. Ea pellicis more cum quibus vult coit, uſque ad naturalem corporis purgationem. Poſt purgationem vero viro datur; ſed priuſquam nubat poſt pellicatûs tempus in mortuæ morem lugetur.* Strab. L. 17.

La plaine qui s'étend depuis Carnak jusqu'à Luxor, n'a pas moins d'une lieue de long. Cet espace étoit couvert des maisons des Egyptiens qui habitoient la partie orientale de Thèbes. Quoique, au rapport de Diodore de Sicile (z), elles eussent cinq étages, & qu'elles fussent construites avec solidité, elles n'ont pu résister aux ravages du tems & des conquérans. Elles sont entièrement détruites (a). Aujourd'hui que le sol s'est beaucoup élevé, que les alluvions annuelles du fleuve les ont couvertes de plusieurs pieds de limon, on laboure sur leurs ruines. Le bled, le lin, les légumes croissent aux mêmes lieux où l'on admiroit il y a trois mille ans, des places publiques, des palais, & des édifices nombreux, habités par un peuple éclairé. A l'extrémité de cette campagne on trouve le village de Luxor, près duquel on parcourt les avenues & les débris d'un autre temple plus dégradé que le premier. Il occupoit un terrein spacieux. De grandes cours entourées de portiques soutenus par des colonnes de quarante pieds d'élévation, sans y comprendre la base ensevelie sous les sables, des portes pyramidales chargées de sculptures hiéroglyphiques, & d'une majesté imposante, des restes de murs bâtis de quartiers de granit, & que la barbarie seule des hommes a pu renverser, des files de colosses de marbre élevés de quarante pieds, & enterrés jusqu'aux tiers de leurs corps : tous ces monumens disent quelle devoit être la magnificence de l'édifice principal, dont une colline de ruines amoncelées

---

[z] Diodore de Sicile, liv. 1.

[a] Mr. Pokoke trompé par cette destruction totale, a pensé qu'à Thèbes il n'y avoit autrefois de grands édifices que les temples, & que les maisons des habitans étoient ou des tentes ou des masures, &c. Le témoignage de Diodore de Sicile réfute cette assertion.

marque la place. Mais rien n'en donne une idée plus grande, que deux obélisques qui lui servoient d'ornement, & qui sembleroient avoir été posés là par les géans ou les génies fabuleux. Formés chacun d'un seul bloc de granit, ils ont soixante & douze pieds de haut au-dessus du sol, & trente-deux de circonférence; mais comme ils sont enfoncés fort avant dans le sable & le limon, on peut croire qu'ils ont quatre-vingt-dix pieds depuis la base jusqu'au sommet. L'un d'eux est fendu vers le milieu, l'autre parfaitement bien conservé. Les hiéroglyphes qui les couvrent, partagés en colonnes, & taillés en relief saillant d'un pouce & demi, font honneur à l'artiste qui les a sculptés. La dureté de la pierre les a préservés de l'injure de l'air; rien n'est plus majestueux que ces obélisques. L'Egypte est le seul pays où l'on ait exécuté de semblables ouvrages, & il n'y a point de ville dans l'univers dont ils ne devinssent le plus bel ornement. Tels sont, Monsieur, les monumens les plus remarquables que l'on trouve de nos jours dans la partie orientale de Thèbes. Leur aspect seul suffiroit pour échauffer le génie d'une nation policée; mais les Turcs & les Cophtes, rampant sous le joug de fer qui pèse sur leurs têtes, les voyent sans admiration, & construisent à l'entour des huttes de terre, qui peuvent à peine les mettre à l'abri du soleil. Ces barbares, lorsqu'ils ont besoin d'une meule de moulin, ne rougissent pas d'abattre la colonne qui soutenoit un temple ou un portique, & de la scier par tronçons. C'est à ce point d'abjection que le despotisme dégrade les hommes!

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE X.

A M. L. M.

Description de la partie occidentale de Thèbes.

Au grand Caire.

LE village de Gournou, Monsieur, & celui de Medinet Abou, situés sur le terrein qu'occupoit la partie occidentale de Thèbes, sont environnés de grandes ruines. On trouve à une lieue à l'occident du premier des grottes, nommées *Biban Elmelouk*, les portes des Rois. C'est-là qu'on voit les tombeaux des anciens Souverains de la Thébaïde. Le chemin qui y mène est semé de marbres & de débris. On s'y rend en suivant les sinuosités d'une gorge étroite dont les flancs, en plusieurs endroits, ont été taillés au ciseau. On a pratiqué dans le rocher des appartemens spacieux qui précédèrent la construction des maisons & des palais. Au fond de cette vallée, qui s'élargit d'environ deux cens toises, on reconnoît dans le pied des montagnes les ouvertures qui conduisent à ces tombeaux. Strabon (*b*) en compte quarante, Diodore de Sicile (*c*) quarante-sept; mais il ajoute que sous l'empire d'Auguste il n'en restoit que dix-sept, dont quelques-uns étoient déja bien endommagés. Aujourd'hui la plupart sont bouchés, & il ne s'en trouve que neuf où l'on puisse pénétrer. Les galeries souterraines qui les précèdent ont ordinairement dix pieds de haut sur une largeur égale. Les murs & le plafond, taillés dans

(*b*) Strabon, liv. 17.

[*c*] Diodore de Sicile, liv. 1.

une roche blanche, conservent le brillant & le poli du stuc. Quatre allées principales, plus longues & plus élevées que les autres, aboutissent à la porte d'une grande salle, au milieu de laquelle on voit un tombeau de marbre, avec la figure du prince, sculptée en relief sur le couvercle. Une autre figure tenant un sceptre à la main, orne un des côtés de la muraille. Une troisième, réprésentée sur le plafond, porte aussi le sceptre, & des aîles qui lui descendent jusqu'aux talons.

La seconde grotte, spacieuse & bien décorée, offre aux yeux un plafond couvert d'étoiles d'or, des oiseaux peints avec des couleurs, dont la fraîcheur & la vivacité n'ont rien perdu de leur éclat, & des hiéroglyphes divisés en colonnes, & gravés sur les murs. Deux hommes sont assis à côté de la porte, à laquelle conduit une longue rampe dont la pente est fort douce. Un bloc de granit rouge qui a seize pieds de haut, dix de long, & six de large, forme le sarcophage du Roi, dont la figure, taillée en relief, orne le couvercle. Une inscription hiéroglyphique règne à l'entour. Des niches pratiquées dans l'épaissenr du rocher servoient sans doute de place aux momies des personnes de la Famille Royale. Les tombeaux déposés dans d'autres appartemens en ont été enlevés par violence, comme l'attestent leurs débris. On remarque une très-belle grotte, où il ne reste qu'un couvercle de marbre, long de dix pieds & large de six. Dans le fond du caveau le plus reculé, on distingue une figure humaine sculptée en relief, les bras croisés sur la poitrine, & deux autres à genoux à ses côtés.

Ces galeries, ces appartemens souterrains, qui se prolongent fort loin sous les montagnes, & dont je n'ai décrit qu'une petite partie, sont ornés de figures innombrables d'hommes, d'oiseaux, & d'animaux

divers, les uns sculptés en relief, les autres en creux, & d'autres peints avec des couleurs ineffaçables. Ces caractères inintelligibles qui composent l'histoire du tems, cachent sous leur voile impénétrable des découvertes intéressantes, & les traits les plus remarquables de la vie des monarques de Thèbes, dont la puissance s'étendoit jusque dans l'Inde. On ne marche dans ces dédales qu'à la lueur des flambeaux, car la lumière du jour n'y pénètre point. Tels sont les souterrains où les corps de ces Rois reposent, environnés des ombres & du silence. En les parcourant, on se sent frappé d'une crainte religieuse, comme si la présence des vivans devoit troubler les morts dans les asyles du repos & de la paix.

En retournant de ces lieux ténébreux, & marchant vers le sud-est, le voyageur rencontre bientôt les débris d'un temple, dont les piliers carrés portent des statues qui ont toutes la tête rompue. Elles tiennent d'une main un sceptre, de l'autre un fouet. L'édifice n'est presque qu'un monceau de ruines. On remarque du côté du midi une porte pyramidale qui servoit d'entrée à un portique. L'enceinte des cours qui environnoient le temple est désignée par des débris de colonnes & de pierres d'une grandeur démesurée. L'une de ces cours renferme les tronçons de deux statues de marbre noir, qui avoient trente pieds de haut. Dans l'autre, on demeure stupéfait à la vue d'un colosse couché par terre, & brisé vers le milieu. On compte vingt & un pieds de largeur d'une épaule à l'autre. Sa tête a onze pieds de long & dix-huit de circonférence. Cette statue gigantesque ne le cède en grandeur qu'à celle de Memnon. Les restes des bâtimens qui accompagnoient ce temple couvrent un terrein d'un mille d'étendue, & laissent dans l'esprit une haute idée de sa magnificence.

En continuant sa route, on trouve une demi-lieue plus loin les ruines du Memnonium, situé près de Medinet Abou. On y voit le plus grand colosse de l'Egypte, ce qui désigne la place du tombeau d'Osimandué : car Diodore de Sicile le marque dans son enceinte. Avant de vous montrer les débris de ce monument fameux, permettez que je vous le répésente tel que Diodore l'a décrit. « A dix stades des tom» beaux des Rois de Thèbes (*d*), dit cet historien, » on admire celui d'Osimandué. Un vestibule, bâti » de pierres de diverses couleurs, en forme l'entrée. » Il a deux cens pieds de long & soixante & huit » d'élévation. Au sortir de-là, on entre sous un pé» rystile carré, dont chaque côté a quatre cens pieds » de longueur. Des animaux formés de blocs de gra» nit, de vingt-quatre pieds de haut, lui servent de » colonnes, & portent le plafond, composé de car» reaux de marbre, qui ont vingt-sept pieds en tout » sens. Dans toute la longueur, des étoiles d'or y » brillent sur un fond d'azur. Au-delà de ce pé» rystile s'ouvre une autre entrée, suivie d'un ves» tibule, construit comme le premier, mais plus » chargé de toutes sortes de sculptures. Il est pré» cédé de trois statues, formées d'une seule pierre, » & taillée par Memnon Sycnite. La principale, qui » répésente le Roi, est assise. C'est la plus grande » de l'Egypte. Un de ses pieds, mesuré avec jus» tesse, passe sept coudées. Les deux autres, ap» puyées sur ses genoux, l'une à droite, l'autre à » gauche, sont celles de sa mère & de sa fille. Tout

[*d*] Diodore de Sicile, liv. 1. Les grottes où l'on voit les tombeaux des Rois de Thèbes, ne sont qu'à trois quarts de lieue de Medinet Abou. Ainsi Diodore de Sicile est assez exact, puisqu'il se trompe tout au plus d'un quart de lieue. Pokoke a commis une erreur plus considérable, en marquant le tombeau d'Osimandué à Luxor, de l'autre côté du Nil.

» l'ouvrage eſt moins recommandable par ſa grandeur énorme, que par la beauté du travail, & par le choix du granit, qui, dans une ſurface ſi étendue, n'a ni défaut ni tache. Le coloſſe porte cette inſcription : *Je ſuis Oſimandué, Roi des Rois, ſi l'on veut ſavoir combien je ſuis grand, & où je repoſe, que l'on détruiſe quelqu'un de ces ouvrages* (*e*). » On voit en outre une autre ſtatue de ſa mère, taillée d'un ſeul bloc de granit, & de trente pieds de haut. Trois Reines ſont ſculptées ſur ſa tête, pour faire connoître qu'elle fut fille, femme & mère du Roi.

» A la ſuite de ce portique, on entre dans un péryſtile plus beau que le premier. On a gravé ſur la pierre l'hiſtoire de la guerre d'Oſimandué contre les révoltés de la Baſtriane. La façade de la muraille du devant montre ce Prince attaquant des remparts, aux pieds deſquels coule un fleuve. Il combat contre des troupes avancées, ayant à ſes côtés un lion terrible qui le défend avec ardeur. La muraille, à droite, offre des captifs enchaînés, les mains & les parties naturelles coupées, pour leur reprocher leur lâcheté. Sur le mur, qui eſt à gauche, diverſes figures ſymboliques très-bien ſculptées, rappellent le triomphe & les ſacrifices d'Oſimandué au retour de cette guerre. Au milieu du péryſtile, à l'endroit où il eſt découvert, on avoit dreſſé un autel compoſé d'une ſeule pierre, d'une grandeur merveilleuſe, & d'un travail exquis. Enfin, contre la muraille du fond, deux coloſſes, chacun d'un ſeul bloc de marbre & de quarante pieds de hauteur, ſont aſſis ſur leurs piédeſtaux. On ſort de ce

[e] Je crois que cette inſcription a été funeſte à ce coloſſe, & qu'elle engagea Cambiſe à le briſer par le milieu.

» péryſtile admirable par trois portes; l'une eſt entre
» les deux ſtatues; les deux autres ſont aux côtés.
» Elles conduiſent à un édifice de deux cens pieds
» de longueur, dont le toit porte ſur de hautes co-
» lonnes. Il reſſemble à un magnifique théatre; plu-
» ſieurs figures de bois y répréſentent un ſénat oc-
» cupé à rendre la juſtice. Sur un des murs on re-
» marque trente ſénateurs, & au milieu d'eux le chef
» de la juſtice, ayant à ſes pieds un amas de livres,
» & la figure de la vérité, les yeux fermés, ſuſpen-
» due à ſon col.

» De-là on paſſoit dans une place environnée de
» palais de formes différentes, où l'on voyoit figurés
» ſur des tables tous les mets qui peuvent flatter le
» goût. Dans l'un d'eux, Oſimandué revêtu d'ha-
» bits magnifiques, offroit aux dieux l'or & l'argent
» qu'il retiroit chaque année des mines de l'Égypte.
» On avoit écrit au bas la valeur de ce revenu, qui
» montoit à trente-deux millions de mines d'argent.
» Un autre palais renfermoit la bibliothèque ſacrée,
» à l'entrée de laquelle on liſoit ces mots : *remèdes*
» *de l'ame*. Un troiſième contenoit toutes les divi-
» nités de l'Egypte, avec le Roi qui offroit à cha-
» cune d'elles les préſens qui leur convenoient, atteſ-
» tant Oſiris, & les Princes, ſes prédéceſſeurs, qu'il
» avoit exercé la piété envers les dieux, & la juſtice
» envers les hommes. A côté de la bibliothèque, on
» voyoit, dans un des plus beaux édifices de la place,
» vingt tables entourées de leurs lits, ſur leſquels re-
» poſoient les ſtatues de Jupiter, de Junon & d'Oſi-
» mandué. On croit que ſon corps étoit dépoſé en
» cet endroit. Pluſieurs bâtimens joints à celui-ci, con-
» ſervoient les répréſentations de tous les animaux
» ſacrés de l'Egypte. De ces appartemens on montoit
» au tombeau du Roi, ſur le ſommet duquel étoit

» placée une couronne d'or d'une coudée de largeur,
» & de trois cent soixante & cinq de tour. Chaque
» coudée répondoit à un jour de l'année, & l'on y
» avoit gravé le coucher & le lever des astres pour
» ce jour-là, avec les indications astrologiques, que
» la superstition des Egyptiens y attachoit. On dit
» que Cambise enleva ce cercle lorsqu'il ravagea
» l'Egypte. Tel étoit, selon les historiens, le tom-
» beau d'Osimandué, qui surpassoit tous les autres,
» & par son étendue, & par le travail des habiles ar-
» tistes qu'il avoit employés ».

Je n'ose garantir, Monsieur, tous ces faits que Diodore de Sicile avance sur la foi des écrivains qui l'ont précédé; car de son tems la plus grande partie de ces édifices ne subsistoit plus. J'avoue même que dans tout autre pays ces descriptions merveilleuses passeroient pour de pures chimères; mais sur cette terre féconde, qui semble avoir été honorée la première du génie créateur des arts, elles acquièrent de de la vraisemblance. Examinons ce qui reste de ces monumens, & que nos yeux nous forcent à croire au prodige. Leur débris sont entassés près de Médinet Abou (*f*), dans une espace d'une demi-lieue de circuit. Le temple, les vestibules, les pérystiles, ne présentent aux regards que des monceaux de ruines, parmi lesquels s'élèvent quelques portes pyramidales que leur solidité a rendu indestructibles; mais les colosses nombreux que décrit Diodore subsistent encore, quoique mutilés. Celui qui est le plus près de ces ruines, composé de marbre jaune, est enfoncé en terre jusqu'au tiers de sa hauteur. On en voit sur la

[*f*] Medinet Abou signifie *la Ville du Père*. On ne peut douter que le Memnonium ne fut en cet endroit, puisqu'il se nomme aussi dans l'itinéraire *Papa*, père.

la même ligne un autre d'un marbre mélangé de blanc & de noir, dont le dos chargé d'hiéroglyphes a trente pieds de long. Dans l'intervalle qui les sépare, des tronçons de colonnes, & des statues brisées, couvrent la terre, & marquent la suite des vestibules. L'on distingue au-delà deux autres statues colossales entièrement défigurées. Enfin, cent toises plus loin le voyageur est frappé d'étonnement à la vue de deux colosses, qui semblables à des rochers, reposent assis à côté l'un de l'autre. Leurs piédestaux sont à-peu-près égaux, & formés de blocs de granit de trente pieds de long, sur dix-huit de large. Le plus petit de ces colosses est pareillement d'un seul morceau de marbre. L'autre, le plus grand de l'Egypte, est formé de cinq assises de granit, & rompu par le milieu. Il paroît que c'est la statue d'Osimandué (*g*), car on voit deux figures taillées en relief le long de ses jambes, & qui s'élèvent jusqu'au tiers de sa hauteur. Ce sont la mère & la fille de ce Prince. L'autre colosse qui est d'une seule pierre, & qui répond aux dimensions de Diodore de Sicile, représentoit aussi la mère de ce Roi. Pour vous donner une idée de la taille gigantesque du grand colosse, il suffit de vous dire que son pied seul a près d'onze pieds de long, ce qui répond exactement aux sept coudées de Diodore. Cette statue, dont la moitié est demeurée sur sa base, & que Strabon appelle la statue de Memnon rendoit un son au lever du soleil. Elle jouissoit au-

[g] La seule objection que l'on pourroit opposer à ce sentiment, c'est que suivant Diodore de Sicile la statue d'Osimandué avec celles de sa mère & de sa fille étoient formées d'un seul bloc, & que ce colosse est composé de plusieurs morceaux; mais la première assise s'élevant depuis la plante des pieds jusqu'aux coudes, comprend les deux autres figures. C'est peut-être ce que notre historien a voulu donner à entendre. D'ailleurs, le reste est conforme à la description.

trefois d'une grande célébrité. Plusieurs écrivains en ont parlé avec enthousiasme, & l'ont regardée comme une des sept merveilles du monde. Une multitude d'inscriptions grecques & latines, que l'on lit encore de nos jours sur la base & les jambes de ce colosse, attestent que des Princes, des Généraux, des Gouverneurs, & des hommes de tous les états, ont entendu ce son miraculeux. Vous savez, Monsieur, ce que le judicieux Strabon en pense, & j'espère que vous serez de son sentiment.

Tels sont, Monsieur, les restes de Thèbes aux cent portes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des tems, & qui annonce à quel point de perfection les arts étoient portés dans ces siècles reculés. Tout y étoit noble & majestueux. Il semble que les Rois de cette cité dont la gloire ne périra point, tandis que ses obélisques & ses colosses subsisteront, ne travaillassent que pour l'immortalité. Ils avoient construit des ouvrages à l'abri du tems; mais ils n'ont pu les défendre contre la barbarie des conquérans, le fléau le plus terrible des sciences & des nations, que leur orgueil a fait disparoître de la terre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XI.

A M. L. M.

Route depuis Thèbes jusqu'à Esné.

Au grand Caire.

ON s'arrache avec peine, Monsieur, des ruines de Thèbes aux cent portes (*h*). Les monumens qui y frappent les regards du voyageur, remplissent l'ame de grandes idées. A la vue des colosses & des obélisques superbes, qui semblent surpasser les bornes de la puissance humaine, il dit : *l'homme a fait cela*, & ce sentiment semble ennoblir son existence. Il est vrai que lorsque ses yeux s'abbaissent sur les mazures placées au pied de ces magnifiques ouvrages, lorsqu'il apperçoit un peuple ignorant à la place d'une nation savante, il s'afflige sur l'anéantissement des générations, & sur la perte des arts; mais cet attendrissement même a des charmes pour les cœurs sensibles.

Le vent nous entraîne vers les bornes de l'Egypte. Déja ces rochers taillés en statues colossales, ont disparu. D'autres objets fixent l'attention. On contemple

[*h*] J'aime cette épithéte par laquelle Homère peint d'un seul trait la grandeur de cette ville. Ce qui la rend sublime, c'est que l'exagération n'y a point de part. Pour peu que l'on fasse attention aux portiques, aux vestibules, aux péristiles, aux cours qui accompagnoient les grands temples de l'Egypte, on se convaincra que ceux de Thèbes avoient au moins cent portes. Je croirois donc avec Diodore de Sicile, que cette dénomination, digne du pinceau d'Homère, lui venoit plutôt des portes de ses temples, que de celles de son enceinte. Il paroît même que cette cité fameuse n'a jamais été fermée de murailles. Aucun historien n'en fait mention, & l'on n'en trouve point de traces.

THE BOMBAY

avec plaisir les richesses qui bordent les deux rives du Nil. Nous abordons au port d'Armant. Ce village est construit au pied de la hauteur où l'on voit les ruines d'Hermuntis. Cette ancienne ville qui honoroit d'un culte particulier, Apollon & Jupiter, avoit élevé deux temples en leur honneur. Le tems les a respectés. Celui d'Apollon est petit, mais bien conservé : ses murailles sont formées de granit; une frise couverte d'éperviers consacrés à ce dieu, règne à l'entour. On monte sur la plate-forme par un escalier pratiqué dans l'un des côtés. Des hiéroglyphes décorent toutes les faces; quatre rangs de figures humaines sont gravés en-dehors, & trois en-dedans. L'édifice est divisé en plusieurs salles. Cinq faucons, les aîles déployées, ornent le plafond de la première. Des étoiles d'or brillent sur la voûte de la seconde. On y remarque deux béliers qui se regardent, avec des hiéroglyphes artistement sculptés; deux bœufs (*i*) de marbre occupent l'extrémité de cet appartement. On voit à l'entour des femmes qui allaitent leurs enfans. Un grand bâtiment, dont il ne reste que les fondemens, précède ce temple. Au-delà s'ouvre un large bassin, destiné à recevoir les eaux du Nil. Plus loin, sur la rive du fleuve, on trouve un autre édifice, qui étoit vraisemblablement le temple de Jupiter. Les chrétiens en avoient fait une église. Le plâtre, sur lequel on a peint des croix, couvre les hiéroglyphes & les inscriptions égyptiennes.

À quatre lieues d'Armant, dans l'intérieur des terres, on rencontre le village d'Okfor. Abulfeda (*k*) dit que de son tems on y fabriquoit beaucoup de poterie.

[*i*] Le bœuf étoit en Egypte le symbole de la fertilité & de l'inondation.

[*k*] Abulfeda, description de l'Egypte.

Ces manufactures subsistent encore. Les habitans transportent leurs vases au bord du Nil, les attachent sur un lit de branches de palmier, la bouche en bas; mettent dessus un second lit semblablement disposé, ensuite un troisième. Cette espèce de radeau surnage, soutenu par l'air, qui, renfermé dans la capacité des vases, y fait le même office que dans la cloche du plongeur. Deux hommes, assis dessus, le conduisent de ville en ville, jusqu'à ce qu'ils aient vendu toutes leurs marchandises. J'ai vu plusieurs de ces radeaux descendre au-dessous même du grand Caire. El Okfor est situé au milieu d'une plaine fertile en grains & en dattes excellentes.

En remontant vers le midi, on passe par Gebelin les deux collines; au pied desquelles un saint mahométan a son tombeau; bientôt après on découvre Assoun (*l*), ville assez considérable, placée près des ruines d'Aphroditopolis. Depuis Thèbes jusqu'à Siène, on apperçoit fréquemment des crocodiles étendus sur les îles sabloneuses que le Nil laisse à découvert en se retirant. Ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très-léger; car, à l'approche des bateaux, ils se précipitent dans l'eau. Ils descendent rarement dans la basse Thébaïde, & jamais au-dessous du Caire. Ces animaux voraces, quoique couverts d'écailles presqu'impénétrables, fuient les lieux trop fréquentés par les hommes, & se plaisent davantage vers Assouan, où les barques sont plus rares. Les anciens ont écrit que l'ichneumon entroit dans la gueule de ce monstre, lorsqu'il étoit endormi, & lui dévoroit les entrailles. L'ichneumon recherche les œufs que la femelle du cro-

---

[*l*] C'est la troisième ville de ce nom. Les Grecs les ont appelées ainsi. En traitant à la fin de ce volume de l'ancienne religion du pays, je rapporterai les noms Egyptiens qui sont parvenus jusqu'à nous.

88368

codile cache dans le sable, & les mange quand il les rencontre. Voilà peut-être l'origine de cette fable.

Nous abordons, Monsieur, au port d'Esné, ville considérable, gouvernée par un Prince arabe & par un Cachef, dépendant du Bey de Girgé. Les mahométans y possèdent plusieurs mosquées, & les cophtes une église desservie par deux prêtres. « Esné, » dit Abulfeda (*m*), remarquable par ses bains publics » & son commerce, est bâtie à l'occident du Nil, » entre Assouan & Cous; mais plus près de cette der- » nière. Elle reconnoît, ajoute le géographe de Nu- » bie, les cophtes (*n*) pour fondateurs. Son terri- » toire bien cultivé, abonde en grains & en palmiers. » Des jardins, remplis d'arbres fruitiers, l'environ- » nent. On y admire plusieurs monumens antiques, » construits par les cophtes, & des ruines superbes". Cette description convient encore de nos jours à Esné, placée au bord d'une riche campagne, & ombragée par des bois d'orangers, chargés de fleurs & de fruits. Cette ville, nommée autrefois *Latopolis*, révéroit Minerve & le poisson Latus (*o*). Elle renferme dans son enceinte un temple antique; des murs épais le ferment de trois côtés; six grosses colonnes cannelées, surmontées d'un chapiteau, orné de feuilles de palmier, en forment la façade; dix-huit autres soutiennent le toit, composé de larges carreaux de marbre: une frise entoure l'édifice, & des hiéroglyphes sans nombre en couvrent les faces extérieures. Ceux de l'intérieur, exécutés avec beaucoup plus de soin, marquent les progrès que les Egyptiens avoient faits

---

[*m*] Description de l'Egypte.

[*n*] Les Arabes donnent aux anciens Egyptiens le nom de Cophtes.

[*o*] Strabon, liv. 17.

dans la sculpture. Ce temple est souillé par les ordures entassées du bétail, que les Turcs y renferment. Ces barbares ne rougissent pas de faire servir d'écuries les plus beaux monumens de l'ancienne Egypte.

Une lieue à l'occident d'Esné, est un autre temple, sur les murs duquel on a sculpté en plusieurs endroits une femme assise (p). C'étoit-là que Minerve étoit honorée & qu'on nourrissoit le poisson Latus. Les colonnes de ce temple ont peut-être donné aux Grecs l'idée de l'ordre corinthien. En effet, les chapiteaux sont ornés d'un feuillage, qui ressemble beaucoup à la feuille d'acanthe. Seulement il est moins saillant, & quelquefois simplement tracé. Divers animaux, peints sur le plafond, ont conservé tout l'écat de leurs couleurs. Les Egyptiens employoient souvent dans leurs peintures l'or & le bleu d'outremer; mais, si l'on peut juger par ce qui reste de leurs ouvrages, ils ne connoissoient point l'art des dégradations par lequel le peintre, passant insensiblement d'une nuance à l'autre, sait donner aux objets les formes & les contours qui leur conviennent. Leurs couleurs sont très brillantes, mais presque toujours uniformes & simplement plaquées.

Au midi d'Esné, on voit les débris d'un monastère fondé par Ste. Hélène, & auprès, le cimetière des martyrs, orné de tombeaux, surmontés de coupoles, soutenues par des arcades. Les habitans d'Esné s'étant révoltés contre les persécutions de Dioclétien, cet Empereur détruisit leur ville, & les fit passer au fil de l'épée. Ce lieu, consacré par la religion, est devenu un célèbre pélérinage parmi les cophtes. Ils

[p] Cette femme assise étoit une divinité Egyptienne appellée *Neith.* Les anciens Grecs lui donnèrent le nom de Minerve, qu'ils peignirent & gravèrent d'abord assise pour imiter leurs précepteurs, comme on le verra dans la suite de ces lettres.

s'y rendent des provinces les plus éloignées du royaume.

On trouve dans la chaîne des montagnes qui se prolonge à l'orient du Nil, & presqu'en face d'Esné, des carrières dont on tire une pierre tendre, appellée *Baram*. On s'en sert pour faire des ustensiles de cuisine. Elle durcit au feu, & forme d'excellentes marmites & des casseroles, qui ne donnent aucun mauvais goût aux alimens. Je finirai cette lettre en vous avertissant, Monsieur, que le père Sicard & Vansleb ont confondu cette ville avec Siène, située sous le tropique, à trente lieues de distance vers le midi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XII.

A M. L. M.

Route d'Esné à la dernière cataracte.

Au grand Caire.

NOUS touchons, Monsieur, au terme de notre voyage. La chaleur qui commence à se faire sentir nous annonce l'approche du tropique. Le vent de sud, dont l'haleine est brûlante, souffle par raffales. Il élève des tourbillons de sables pernicieux aux hommes & aux animaux. Les uns & les autres cherchent un abri dans les cabanes, & les antres des rochers. Heureusement que ce vent dangereux continue rarement pendant deux jours entiers. Cet espace de tems suffit quelquefois pour faire périr les caravanes au milieu des déserts.

La campagne a pris un autre aspect; en partant

nous avons vu femer les terres aux environs du Caire. Près de Girgé le bled étoit en épi. Ici on le coupe à la fin de Janvier. Telle eſt l'Egypte. En la parcourant d'une extrémité à l'autre, on la voit ſenſiblement changer de décoration. La verdure, les fleurs, les moiſſons ſe ſuccèdent rapidement. C'eſt à l'inondation progreſſive & à la chaleur du climat que l'on doit cette diverſité de ſcènes, cette variété de productions qui ſe renouvellent ſans ceſſe dans une longue étendue de pays.

Au-deſſus d'Eſné, on rencontre le village d'Edfou gouverné par un Scheik arabe, & bâti ſur les ruines de la grande ville d'Apollon. Il poſsède un temple antique, couvert d'hiéroglyphes, parmi leſquels on diſtingue des hommes à tête de faucon. Ses habitans étoient ennemis des crocodiles. A quelques lieues d'Edfou, le lit du fleuve, reſſerré par des rochers qui s'avancent à droite & à gauche, n'a que cinquante toiſes de largeur. On nomme cet endroit *Hajar Salſalé*, la pierre de la chaîne, & l'on croit qu'autrefois on en tendoit une d'un bord à l'autre. Les rochers du côté de l'occident ſont taillés en forme de grottes. On voit des colonnes, des pilaſtres, & des hiéroglyphes, avec une chapelle creuſée dans l'épaiſſeur de la pierre. Les eaux reſſerrées entre les montagnes ſe précipitent avec une grande rapidité, & l'on ne peut remonter le courant qu'avec un vent favorable.

Après avoir paſſé Hajar Salſalé, on reconnoît à l'orient du Nil, Coum Ombo. Les ruines d'un temple ſituées au pied de cette colline, fixent la poſition de l'ancienne Ombos, dont les habitans honoroient le crocodile. Ces animaux ſont très-communs vers cette hauteur. On les voit deſcendre par troupes des îles de ſables, & nager en longs replis dans les eaux. Il ſemble que ces redoutables amphibies aient fixé leur

habitation près d'une ville, où ils reçurent des hommages; mais ce qui les y rend plus nombreux que dans les autres parties de l'Egypte, c'eſt qu'en cet endroit, les rives du Nil ſont preſque déſertes.

Nous abordons, Monſieur, au port d'Aſſouan, autrefois Siène, qui ſera le terme de notre navigation. Ici, comme ailleurs, je ſuivrai le plan que je me ſuis propoſé. Je vous offrirai la deſcription des lieux tracée par le pinceau des meilleurs écrivains de l'antiquité, en y ajoutant le tableau de leur état actuel, & les changemens qui y ſont arrivés. Aucun auteur n'a mieux décrit Siène & ſes environs que Strabon (q). Ecoutons-le : « Siène eſt une ville d'E-
» gypte, ſituée ſur les confins de l'Ethiopie. Elle a
» l'île d'Eléphantine en face. On y remarque une pe-
» tite ville avec le temple de Cneph (r), & un ni-
» lomètre. C'eſt un puits conſtruit d'une ſeule pierre
» qui, placé ſur le bord du Nil, ſert à meſurer les
» grandes, les médiocres, & les moindres crues;
» car l'eau de ce puits, monte & deſcend avec le
» fleuve. Des lignes tracées ſur les murs marquent
» l'inſtant de ſa croiſſance, celui où elle eſt par-
» venue à ſon plus haut point, & les autres dégrés
» de ſon élévation. Des hommes chargés de cette
» obſervation l'annoncent dans toute l'Egypte, afin
» qu'on y ſache quelle ſera la crue de l'année; en
» effet, à certaine époque, des ſignes infaillibles leur
» apprennent la hauteur où le Nil s'élèvera, long-
» tems même avant qu'il commence à déborder ſur
» les terres. Ils ſe hâtent d'en inſtruire les Gouver-
» neurs des provinces. Cette connoiſſance éclaire les
» laboureurs ſur la diſtribution des eaux, ſur les tra-

[q] Strabon, liv. 17.

[r] Divinité égyptienne dont je parlerai dans la ſuite de ces lettres.

» vaux des digues, & ſur le nettoiement des canaux.
» Les officiers prépoſés pour recueillir les tributs, les
» proportionnent au dégré de l'inondation (s).

» Siène eſt directement ſous le tropique. On y
» a creuſé un puits qui eſt l'indice du ſolſtice d'été.
» On reconnoît ce jour, lorſque les ſtiles des ca-
» drans & les gnomons ne donnent point d'ombre
» à midi. En cet inſtant, le ſoleil vertical darde ſes
» rayons au fond du puits, & ſon image entière
» ſe peint ſur l'eau qui en couvre le fond. Trois co-
» hortes établies dans cette ville gardent les limites
» de l'Empire Romain. A quelque diſtance au-deſſus
» d'Eléphantine, un rocher barre le lit du fleuve, &
» forme une petite cataracte. Il eſt applani vers le
» milieu de manière que les eaux peuvent le fran-
» chir. Coupé en précipice aux deux extrémités, il
» laiſſe de chaque côté un canal navigable, que les
» bâteaux remontent facilement. Les bateliers oſent,
» ſur de frêles nacelles, ſe laiſſer entraîner à la rapi-
» dité du courant, au milieu de la cataracte, ſans
» recevoir aucun dommage. L'île de Philé, placée
» au-deſſus, eſt l'habitation commune des Ethiopiens
» & des Egyptiens. Ceux-ci occupent une bourgade
» ſemblable à celle d'Eléphantine pour la grandeur,
» & la conſtruction. Elle a des temples, dans l'un
» deſquels l'épervier d'Ethiopie eſt regardé comme
» ſacré ".

L'île d'Eléphantine, Monſieur, a une demi-lieue de long ſur la moitié de large. La ville que Strabon y décrit ne ſubſiſte plus. Un petit village eſt bâti ſur ſes ruines. On voit auprès les débris d'une porte ſuperbe de granit, qui formoit l'entrée d'un des portiques du temple de Cneph. Un bâtiment entouré

(s) De nos jours, lorſque le Nil ne monte pas à ſeize coudées, l'Egypte ne doit point de tribut au grand Seigneur.

de murailles épaiſſes & de décombres en faiſoit partie. Un rampart élevé à la pointe de l'île ſervoit à la défendre contre l'inondation. Le nilomètre ſi favorablement ſitué dans cet endroit, pour reconnoître les premiers inſtans de la crue des eaux, & régler les travaux de l'agriculture ne paroît plus. D'après la deſcription de Strabon, on peut croire que c'étoit une ſalle ſemblable à celle du Mekias de l'île de Raouda, excepté qu'elle étoit d'une ſeule pierre, & qu'au lieu d'une colonne diviſée en pouces & en coudées, on meſuroit l'inondation avec des lignes tracées ſur la muraille. Ce nilomètre formé d'un bloc de marbre n'aura point été détruit, il eſt vraiſemblablement enfoui ſous le ſable & le limon du Nil, d'où on le retirera peut-être quelque jour.

L'île d'Eléphantine eſt environnée de quatre autres plus petites, qui ne ſont que des maſſifs de granit. On en a détaché des morceaux énormes, qui ont été employés à la conſtruction des grands édifices de l'Egypte. C'eſt de l'un de ces îlots, que l'on enleva ce grand cube de pierre de ſoixante pieds ſur chaque face, dans l'épaiſſeur duquel on tailla le ſanctuaire du temple de Latone à Butis (*t*). L'hiſtoire nous apprend que pluſieurs milliers d'ouvriers employèrent trois ans à le conduire à ſa deſtination. C'eſt le poids le plus énorme qui ait jamais été mu par la puiſſance humaine.

Aſſouan, ſituée à l'orient du fleuve, n'eſt qu'une miſérable bourgade avec un petit fort, où commande un Aga des Janiſſaires. Les reſtes de Siène ſont ſur la hauteur qui s'élève du côté du midi. Des colon-

[*t*] Voyez le tom. 1. des Lettres ſur l'Egypte. Mr. Pokoke place cette grande pierre dans le temple de Minerve à Saïs, mais c'eſt contredire formellement Hérodoté, qui en donne la deſcription, & qui aſſure l'avoir vue à Butis, dans le temple de Latone.

nes & des pilliers de granit, répandus en divers endroits, en marquent l'emplacement. On y remarque un ancien édifice, avec des ouvertures au sommet & des fenêtres qui regardent l'orient. C'étoit peut-être l'observatoire des Egyptiens. Le puits du solstice pouvoit correspondre à l'une de ces ouvertures, & l'image du soleil alloit se peindre sur la surface de l'eau qui en couvroit le fond. Ce fait, attesté par toute l'antiquité, ne sauroit être révoqué en doute. Il prouve les connoissances astronomiques des Egyptiens, & doit être regardé comme une des plus belles observations des hommes : il est bien étonnant que depuis dix-huit cens ans aucun voyageur ne se soit arrêté à Siène quelques jours avant le solstice d'été, pour chercher ce puits merveilleux, & constater une découverte aussi intéressante. Ayant voyagé avec une fortune bornée, & sans le secours du gouvernement, je n'ai point remonté jusqu'à cette ville, où il eût fallu rester au moins huit jours, parce que ces voyages sont extrêmement dispendieux, & que l'on ne peut se mettre à l'abri des brigands, qu'en faisant des présens continuels aux gouverneurs, & en soudoyant des Janissaires. Ainsi, au lieu de mes observations, j'ai été forcé de recueillir & de vérifier avec des peines infinies celles des autres. Il est vrai que j'ai eu des mémoires particuliers qui m'ont beaucoup servi; mais il eût été plus agréable de voir moi-même.

La cataracte est encore de nos jours telle que Strabon l'a décrite; le rocher qui barre le milieu du fleuve est à découvert pendant six mois de l'année. Alors les bateaux descendent & remontent par les côtés. Durant l'inondation, les eaux amoncelées entre les montagnes, forment une seule nape, & franchissant l'obstacle, font un saut de onze pieds

de haut, & l'on eſt obligé de tranſporter les marchandiſes par terre deux lieues au-deſſus de la cataracte; cependant ils deſcendent comme à l'ordinaire, & ſe laiſſent entraîner dans le gouffre. Ils s'y précipitent avec la rapidité d'un trait, & dans un inſtant ils ſont à perte de vue. Il eſt néceſſaire que les barques ſoient médiocrement chargées, & que les bateliers, qui ſe tiennent à la poupe, gardent un juſte équilibre, autrement ils ſeroient engloutis dans l'abîme.

A l'occident d'Aſſouan, on a coupé dans la montagne un chemin qui conduit à Philé. On voit ſur les côtés d'immenſes carrières de granit. Mr. Pokoke y a obſervé des obéliſques & des colonnes à moitié taillés. On les coupoit dans les flancs du rocher, & lorſqu'on les en avoit détachés, on les traînoit juſqu'au fleuve, d'où on les tranſportoit ſur des radeaux au lieu de leur deſtination. Le granit de ces carrières, tacheté de rouge & de gris, reſſemble à celui de la colonne d'Alexandre Sévère. Il eſt d'une grande dureté & reçoit un beau poli.

L'île de Philé n'a qu'une demi-lieue de circuit: les Ethiopiens & les Egyptiens y habitoient en commun; aujourd'hui elle eſt déſerte, mais on y admire deux temples magnifiques (*u*). Des cours ornées de colonnades accompagnent le plus grand. On entre dans la première par une porte pyramidale, à côté de laquelle ſont deux obéliſques de granit. L'intérieur du temple eſt diviſé en pluſieurs appartemens. Ses murs, formés de marbre, offrent pluſieurs files d'hiéroglyphes, parmi leſquels on diſtingue l'épervier, décrit par Strabon. A l'orient de cet édifice on en trouve un autre, qui forme un carré long. Il

---

[*u*] Pokoke, voyage d'Orient. Norden, voyage d'Egypte.

eſt ouvert de tous côtés. Les chapiteaux des colonnes, qui portent le toit, ſont ſculptés avec art.

Tandis que nous ſommes aux bornes de l'Egypte, jettons un coup d'œil ſur le pays que nous venons de parcourir. Dans un eſpace de deux cens lieues, nous avons remarqué une vallée étroite, bornée à droite & à gauche par deux chaînes de montagnes & de collines; excepté vers le Faïoum, la plaine n'a guère que dix lieues dans ſa plus grande largeur; mais elle eſt couverte par-tout des tréſors de l'abondance. Les pyramides qui s'étendent depuis les environs de Gizé, juſqu'à Meidom, ont d'abord attiré nos regards. Ces magnifiques mauſolées qu'éleva la puiſſance des Pharaons, ne nous ont point empêché de payer un tribut d'admiration aux reſtes du lac Mœris, creuſé pour le bonheur des peuples. Plus loin nous avons obſervé des portiques & des temples ſuperbes. Les ruines de Thèbes aux cent portes ont enſuite fixé notre attention, & nos penſées ſe ſont élevées juſqu'à la hauteur de ſes fameux monumens. Enfin nous ſommes arrivés à Siène, en remarquant partout, ſur notre route, les plus beaux reſtes de l'antiquité.

A quel évènement attribuer la deſtruction du goût & des arts, ſous le même climat, ſur le même ſol, au milieu de la même abondance, ſinon à la perte de la liberté, & au gouvernement, qui abaiſſe ou élève à ſon gré le génie des nations? L'Egypte, devenue partie de l'empire des Perſes, fut ravagée pendant deux cens ans par Cambyſe & ſes ſucceſſeurs. Ce Prince barbare, en détruiſant les temples & les collèges des prêtres, éteignit le feu ſacré qu'ils avoient allumé depuis des ſiècles, ſous ce ciel favorable. Honorés, ils cultivèrent avec gloire toutes les connoiſſances humaines; mépriſés, ils perdirent leurs

ſciences & leur génie. Sous la domination des Ptolémées, il ne ſe ralluma point, parce que les Rois fixant à Alexandrie le ſiège de leur royaume, donnèrent toute leur confiance aux Grecs, & dédaignèrent les Egyptiens. Devenue province romaine ſous le règne d'Auguſte, l'Egypte fut regardée comme le grenier à bled de l'Italie, l'agriculture & le commerce y furent ſeuls encouragés. Les Monarques du bas-Empire, ayant embraſſé le chriſtianiſme, le gouvernèrent avec un ſceptre de fer, & renversèrent quelques-uns de ſes plus beaux édifices. Les Arabes l'enlevèrent au lâche Héraclius, trop occupé de diſputes théologiques, pour envoyer un ſeul vaiſſeau au ſecours des Alexandrins, qui, depuis un an, imploroient ſon aſſiſtance. Ils y brûlèrent cette riche bibliothèque, dont la perte ſera un ſujet de deuil pour les ſavans de tous les pays & de tous les âges. Les Turcs enfin, peuple ignorant & barbare, ont été ſes derniers maîtres. Ils y ont anéanti, autant qu'ils ont pu, le commerce, l'agriculture & les ſciences. Après tant de fléaux, après tant de ſiècles révolus, voyez, Monſieur, combien ce pays poſsède encore de monumens antiques; voyez ſi le globe entier en réunit autant que cette petite portion du monde. Cette obſervation ſeule doit ſuffire pour vous donner une idée du peuple qui l'habita, & du degré de perfection où il porta les arts.

LETTRE

LETTRE XIII.

A M. L. M.

Description des Oasis & du temple de Jupiter Ammon, avec les routes qui y conduisent.

Au grand Caire.

LA description de l'Egypte, Monsieur, ne seroit pas complette, si je passois sous silence les Oasis, dépendantes de la Thébaïde. Voici ce qu'en dit Strabon (*x*). " L'Afrique, au rapport des historiens & » de Cneius Pison, qui l'a gouvernée, semblable à » la peau tachetée d'un léopard, est entrecoupée de » petites habitations, environnées de déserts, que » les Egyptiens nomment *Oasis* ". Ces lieux remarquables ont été connus des géographes arabes, qui les appèlent les *Elouah*. Abulfeda (*y*), leur guide, les décrit de la manière suivante : " Les Elouah dé» pendent du Saïd. Ce sont des îles au milieu des » sables. En partant des rives du Nil, il faut trois » jours de chemin à travers le désert pour y arriver. » Iacout qui en compte trois, les place à l'occident » de la haute Egypte, au-delà de la chaîne de mon» tagnes, parallèle au fleuve. Il ajoute que la pre» mière est très-cultivée; qu'elle possède des ruis» seaux abondans, des sources d'eau chaude, des » campagnes couvertes de moissons & d'autres choses » surprenantes; mais que le peuple y est malheureux". Voilà, Monsieur, les Oasis des Grecs. Nous con-

(*x*) Strabon, liv. 17.

(*y*) Abulfeda, description de l'Egypte.

noissons à-peu-près leur éloignement du Nil. Ptolémée va fixer leur latitude (z). Il place la grande sous le vingt-sixième dégré, trente minutes, à la hauteur d'Abydus, que les Arabes ont nommée *Elberbi*, le temple, à cause du monument qu'on y trouve. La seconde, au vingt-cinquième dégré quarante-cinq minutes, c'est-à-dire, en face de Béhnésé, & la plus septentrionale, au vingt-neuvième dégré trente minutes, sous le parallèle du lac Mœris. Cherchons maintenant, près de laquelle de ces habitations le temple de Jupiter Ammon étoit situé. La route que tint Alexandre, lorsqu'il entreprit ce voyage, nous l'indiquera.

« Alexandre (*a*) ayant pacifié la haute Egypte, sans rien changer à l'ancienne constitution du Gouvernement, résolut d'aller au temple de Jupiter Ammon. Le chemin qui y conduit est presqu'impraticable. La terre y est sans sources, & le ciel sans pluies. On découvre de toutes parts d'immenses plaines de sables, qui, frappés continuellement des rayons du soleil, exhalent des vapeurs suffoquantes. Dévorés par la sécheresse & la chaleur, les voyageurs sont obligés de traverser un sable profond, qui, cédant sous leurs pas, rend la marche très-pénible. Les Egyptiens exagéroient encore ces difficultés. Mais rien ne pouvoit arrêter Alexandre, qu'un désir ardent entraînoit vers l'oracle de Jupiter. Le faîte de la grandeur humaine, ne pouvant rassasier son cœur avide de gloire, il croyoit, ou vouloit qu'on crût, que ce Dieu étoit son père (*b*).

(z) Ptolémée, liv. 4.

(*a*) Quinte-Curce, liv. 4, chap. 7.

(*b*) Callisthènes, au rapport de Strabon, dit qu'Alexandre en entreprenant ce voyage, voulut imiter Persée & Hercule qui l'avoient fait avant lui.

Il descendit par le fleuve jusqu'au lac Maréotis, avec ceux qu'il avoit choisis pour l'accompagner... Il en partit pour accomplir son dessein. Les deux premiers jours la fatigue ne fut pas très-grande. En effet, quoiqu'on marchât sur un sol stérile, on n'étoit pas encore entré dans les solitudes brûlantes. Lorsqu'ils y fûrent avancés, ils n'apperçurent autour d'eux que des sables profondément entassés, sans arbres, sans plantes, sans aucune trace de culture. Au milieu de ces campagnes arides, semblables aux navigateurs, ils cherchoient la terre des yeux. L'eau que des chameaux portoient dans des outres fut bientôt épuisée, & l'on ne pouvoit réparer cette perte, sur un sol dépourvu de sources, & où tout étoit brûlé par le soleil. Dans cette extrémité, soit bienfait des Dieux, soit effet du hasard, le ciel se couvrit de nuages épais, & la pluie tomba en torrens. Elle rendit la vie à des malheureux mourant de soif, & succombant sous l'excès des chaleurs. Enfin, après quatre jours de marche à travers cette affreuse solitude, ils arrivèrent sur le territoire consacré à Jupiter Ammon. Avec quel étonnement ils trouvèrent dans cette contrée, entourée de déserts, des forêts impénétrables aux feux du jour, des ruisseaux d'une eau excellente, & une température délicieuse, qui faisoit jouir pendant toute l'année des charmes du printems, & du don précieux de la salubrité !

» Les habitans de ces bois, nommés Ammoniens, demeurent dans des cabanes répandues çà & là sous l'ombrage. Un triple mur, bâti au milieu, leur tient lieu de citadelle. La première enceinte enferme le palais de leurs anciens rois ; la seconde, où se trouve le temple, est destinée aux femmes, aux enfans & aux esclaves ; les guerriers, chargés de défendre cet asyle, occupent la troisième. La fontaine du soleil,

coule dans un autre bosquet, pareillement consacré à l'oracle d'Ammon. L'eau en est tiède le matin, fraîche à midi, chaude le soir, & brûlante à minuit.

» La statue qu'on révère en ces lieux, ne ressemble point à celles que fabriquent ordinairement les sculpteurs. Faite d'émeraudes & de pierres précieuses, elle a la forme d'un bélier (*c*) depuis la tête jusqu'au milieu du corps. Quand on veut la consulter, les prêtres la portent dans une nacelle dorée, à laquelle sont suspendues de chaque côté des coupes d'argent. Les Matrônes & les Vierges suivent le Dieu en chantant un hymne dans la langue du pays, afin de se rendre Jupiter favorable, & d'en recevoir un oracle certain, &c. ".

Alexandre partit du lac Mareotis pour se rendre au temple d'Ammon. Les deux premiers jours il marcha sur une terre stérile, mais où l'on n'enfonçoit pas; c'est-à-dire, qu'il suivit le rivage de la mer vers l'occident; car s'il avoit pris sa direction vers le sud, ou le sud-ouest, il seroit tout de suite entré dans le désert couvert de sables profonds. Arrivé à sept ou huit lieues de Parœtonium, il entra dans la solitude brûlante, & y marcha pendant quatre jours; alors il se dirigea directement vers l'habitation des Ammoniens, en suivant à-peu-près la ligne ponctuée tracée sur la carte. Ce qui me le persuade, c'est que Ptolémée marque la première Oasis, sous le parallèle du lac Mœris, & que Strabon (*d*) assure que le temple d'Ammon n'en étoit pas éloigné. Callisthènes qui fait par-

(*c*) L'idole avoit la forme d'un bélier, parce que cet animal étoit consacré à Jupiter Ammon, divinité symbolique qui figuroit le soleil arrivé au signe du bélier. La nacelle dans laquelle on la portoit, répréſentoit le vaisseau où les Egyptiens plaçoient le soleil décrivant son cours à travers les airs. Ces emblêmes seront expliqués dans les lettres suivantes.

(*d*) Strabon, liv. 17.

tir Alexandre de Parœtonium, ne s'écarte pas beaucoup de notre route. Il est possible que le conquérant se soit avancé jusqu'à cette ville, & qu'ensuite il ait remonté vers le midi.

Strabon (*e*) nous apprend que sous l'empire d'Auguste, les vers de la Sibylle, & la divination des Etrusques, avoient fait perdre à l'oracle d'Ammon beaucoup de son crédit. Au treizième siècle il étoit oublié; mais les Arabes assurent que cette contrée possédoit encore des habitans. Il paroît d'après leurs récits, que la fontaine du soleil, décrite par Quinte-Curce d'une manière merveilleuse, n'étoit autre chose qu'une source d'eau chaude qui sembloit avoir plus de chaleur pendant la nuit, & moins pendant le jour.

Sous les monarques du Bas-Empire, les Oasis devinrent un lieu d'exil. Ces princes entichés de théologie, science qui doit être réservée à ceux auxquels la religion en a confié le dépôt sacré, & occupés à faire triompher tantôt une secte nouvelle, tantôt la saine doctrine, y envoyèrent tour-à-tour, & les sectaires & les catholiques. Nestorius & St. Athanase y furent exilés. On lit ces mots dans le Digeste (*f*): » Il est une espèce d'exil qui consiste à bannir le » coupable dans les Oasis d'Egypte, où il se trouve » comme dans une île ". St. Athanase se plaint de cette barbarie dans son apologie. « Les Ariens, dit-il, » ont passé les ordres de l'Empereur, en reléguant » les vieillards & les Evêques au milieu des déserts » affreux; ceux de la Libye, dans la grande Oasis, » ceux de la Thébaïde, dans l'Oasis d'Ammon, afin » de les faire périr en traversant des sables brûlans ".

Ces habitations devenues fameuses par le bannis-

(*e*) Strabon, liv. 17.

(*f*) Livre 48, tit. 22.

ſement des plus ſavans perſonnages du Bas-Empire, n'étoient guères connues des Perſes. Cambyſe, après avoir ravagé l'Egypte, voulut enlever les dépouilles du temple de Jupiter Ammon (g). « Les troupes qu'il » envoya contre les Ammoniens partirent de Thèbes, » & arrivèrent à la ville d'Oaſis, habitée par les » Samiens de la tribu d'Eſcrionia. Cette contrée éloi- » gnée de ſept jours de marche de la capitale d'E- » gypte, eſt appellée par les Grecs, l'*île des Heureux*, » On rapporte que l'armée y arriva; mais les Am- » moniens ſeuls ſavent ce qu'elle devint, car on n'en » a jamais entendu parler depuis. Ils diſent qu'étant » en marche pour ſe rendre au temple de Jupiter, » & ſe trouvant au milieu du chemin, elle fut en- » gloutie par les torrens de ſables embraſés qu'éle- » vèrent les vents du midi.

La route que tint cette armée, fait voir que des guides qui abhorroient les Perſes, les égarèrent au milieu des déſerts. En effet, pour arriver au temple d'Ammon, ils auroient dû partir des bords du lac Mareotis, ou des environs de Memphis. Les Egyptiens qui avoient deſſein de faire périr leurs ennemis, les conduiſirent de Thèbes à la grande Oaſis, diſtante de trois journées d'Abydus. Sans doute qu'après les avoir menés dans les vaſtes ſolitudes de la Libye, ils les abandonnèrent pendant la nuit, & les livrèrent à la mort.

L'Oaſis d'Ammon eſt peu connue des Egyptiens modernes. La ſeconde l'eſt davantage. Abulfeda y place une ville nommée *Behnéſé* (h), & différente de

(g) Hérodote, liv. 3.

(h) Abulfeda, deſcription de l'Egypte. Behnéſé, dit-il, eſt une ville ſituée auprès du canal de Joſeph. On trouve une autre ville de ce nom dans la contrée des Elouah, qui confine au pays des nègres, &c.

celle que l'on voit sur le canal de Joseph. Il en marque un autre plus haut qui correspond à celle d'Achmounain, & autour de laquelle on admire des restes magnifiques d'antiquité. La grande Oasis, la plus fréquentée des trois, parce qu'elle se trouve sur le chemin des caravanes d'Abissinie, posséde un grand nombre d'habitans. Le Bey de Girgé y envoie un Cachef pour la gouverner & y lever des tributs. Lorsque les Abissins, qui partent d'Egypte pour s'en retourner, ont pris des rafraîchissemens dans cette vallée féconde, ils remontent vers le sud, & en trouvent une autre située sous le tropique. Le géographe de Nubie la décrit en ces termes ; « La contrée des Elouah, située » à l'occident d'Assouan, étoit autrefois très-peuplée. » Aujourd'hui elle n'a plus d'habitans. On y rencontre » des sources abondantes, des ruisseaux & des arbres » fruitiers, avec des villes ensevelies sous leurs ruines ". C'est en passant de cette vallée dans l'Ethiopie, qu'une autre partie des troupes de Cambyse fut anéantie.

» Cambyse étant arrivé à Thèbes (*i*), choisit cinquante mille hommes auxquels il ordonna de piller & de brûler le temple de Jupiter Ammon. Il » marcha lui-même contre les Ethiopiens, avec le » reste de l'armée. Mais avant qu'il eût fait la cinquième partie du chemin, les vivres qu'on avoit » apportés furent épuisés. On mangea les chevaux. » Cette ressource ne dura pas long-tems. Si la sagesse » eût guidé ce prince, il seroit retourné sur ses pas; » mais conduit par une aveugle fureur, il passa outre. » Aussi long-tems que les soldats trouvèrent des herbes, & des plantes, ils s'en nourrirent. Ce foible » secours leur ayant manqué au milieu des sables,

(*i*) Hérodote, liv. 3.

» ils se décimèrent, & ceux sur qui le sort tomba
» furent dévorés par leurs compagnons. A cette af-
» freuse nouvelle, le roi de Perse abandonna son ex-
» pédition d'Ethiopie, & retournant en arrière, ar-
» riva à Thèbes après avoir perdu la moitié de son
» armée (*k*).

Ce qui arrive actuellement dans cette traversée, rend cet évènement très-croyable. Les voyageurs qui partent de la vallée fertile, située sous le tropique, marchent pendant sept journées avant de gagner la première ville de l'Ethiopie. Ils se conduisent le jour en fixant des signes de reconnoissance, & la nuit en observant les étoiles. Souvent des collines de sable, que l'on avoit remarquées dans le précédent voyage, ayant été emportées par les vents, trompent les guides. Pour peu que ces erreurs les écartent de leur route, les chameaux, après avoir passé cinq ou six jours sans boire, succombent sous leur charge, & meurent. Les hommes ne tardent pas à subir le même sort, & quelquefois d'une nombreuse caravane il n'échappe pas un seul voyageur. D'autres fois les vents embrasés du midi élèvent des tourbillons de poussière qui étouffent les hommes & les animaux. Une caravane qui passe ensuite voit la terre couverte de cadavres entièrement desséchés. Ce spectacle épouvantable, ces dangers terribles n'effrayent point les Abissins, qui de toute antiquité apportent en Egypte de la poudre d'or, de la civette & des dens d'éléphant, tant l'habitude a d'empire sur les hommes!

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*k*) Il est bien probable que dans cette rencontre, comme dans la première, les guides égarèrent Cambyse qui avoit mis le feu à tous les temples de l'Egypte.

LETTRE XIV.

A M. L. M.

Observations sur la crue du Nil.

Au grand Caire.

LE Nil, Monsieur, est le fleuve le plus fameux de la terre. Les voyageurs de tous les âges ont parlé avec enthousiasme de la fécondité de ses eaux. Les poëtes ont chanté ses sept bouches, & toute l'histoire est remplie des merveilles de son inondation. Il doit sa célébrité à l'ancien peuple qui cultiva sur ses bords les arts naissans, & les perfectionna. Comblé de ses dons, il établit des fêtes en son honneur, & lui dressa des autels comme à un Dieu, ou comme au plus éclatant bienfait de la divinité. Si ce fleuve n'avoit nourri que des Turcs ou des Arabes, son nom, semblable à celui de tant d'autres, ne seroit connu que dans les mappemondes & les cartes de géographie; mais sa gloire fut liée à celle d'une nation célèbre, & des bouts de l'univers on vint admirer les grands ouvrages faits pour le contenir, & les monumens immortels élevés sur ses bords.

Les anciens, excepté les Egyptiens, ont ignoré son origine. Dans le siècle dernier, un Jésuite portugais prétendit l'avoir découverte. Voici ce qu'il en raconte : « Dans la province de Sahala, située à l'oc-
» cident du royaume de Goïam, & dont les habi-
» tans se nomment *Agous*, on trouve les sources du
» Nil. Ce sont deux fontaines profondes, placées
» dans un lieu élevé. La terre d'alentour est maré-
» cageuse, & tremble sous les pas. L'eau jaillit du

» pied de la montagne, avec un bruit semblable à
» celui du canon. Après avoir coulé quelque tems
» dans la vallée, elle reçoit un second ruisseau, qui
» vient du côté de l'orient. Réunis, ils dirigent leur
» cours vers le nord. Deux autres torrens s'y dé-
» chargent, & forment une rivière, qui se joint au
» fleuve Iemam, &, après de longs circuits vers le
» levant & le couchant, se jette dans un grand lac.
» Au sortir de ce lac, elle forme le fleuve du Nil, qui
» précipite son cours vers la Méditerranée ".

Quoi qu'il en soit de cette explication, ces eaux ne suffiroient point à l'inondation générale, qui couvre un espace de près de quatre cens lieues; car elle se fait sentir aussi dans l'Ethiopie. Mais aux mois de Mars, Avril, Mai & Juin, les vents du nord poussent les nuages vers les hautes montagnes placées au-delà de l'équateur. Arrêtés par cette barrière. Ils s'amoncèlent sur leurs cimes élevées, se résolvent en pluies, qui tombent en torrens, & remplissent les vallées. La réunion d'une foule innombrable de ruisseaux forment le Nil, & produit l'inondation. D'après le témoignage unanime des Abissins, qui apportent de la poudre d'or au grand Caire, ce fleuve, arrivé dans l'Ethiopie, se divise en deux branches, dont l'une, connue sous le nom d'*Aserac*, ou de rivière bleue, va rejoindre le Niger, &, traversant l'Afrique d'orient en occident, se jette dans l'océan atlantique. L'autre partie coule vers le septentrion entre deux chaînes de montagnes, &, rencontrant des rochers de granit qui barrent son lit, forme six cataractes bien plus effrayantes que celles de Siène.

Ces chûtes épouvantables empêchent absolument la navigation du fleuve. Arrivé à la première ville de l'Egypte, il tombe de onze pieds dans le gouffre qu'il a creusé, & dont les navigateurs osent franchir

les périls. Descendu dans ce beau royaume, il remplit les canaux, le lac, déborde sur les terres, y laisse un limon fécond, & se jette, comme autrefois, par sept bouches dans la Méditerranée.

Dès les premiers jours de Juin, le Nil commence à croître, mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice. A cette époque, ses eaux se troublent, prennent une teinte rougeâtre, & passent pour mal saines. Il faut les purifier pour en boire. On y parvient en répandant de la poussière d'amandes amères, broyées, & en les faisant tournoyer pendant quelques minutes, avec le bras plongé au centre d'une jarre remplie. Après cette opération, on les laisse reposer. Au bout de cinq ou six heures, toutes les parties hétérogènes se précipitent au fond du vaisseau, & l'eau devient claire, limpide & excellente à boire (*l*). Les habitans de l'Egypte attribuent cette fermentation du Nil à la rosée qui tombe alors en abondance. Plusieurs historiens ont même dit sérieusement qu'elle contribuoit à l'inondation. Il est bien plus naturel de penser que le fleuve, débordé dans l'Abissinie & l'Ethiopie, entraîne une grande quantité de sables & des millions d'œufs d'insectes, qui, éclosant vers le solstice, produisent la fermentation des eaux, & cette teinte rougeâtre qui les rend mal saines.

Le Nil continue de grossir jusque vers la fin d'Août, & souvent jusqu'en Septembre. Autrefois le nilomêtre d'Eléphantine servoit à indiquer l'inondation future. Des signes, fondés sur l'expérience de plusieurs

---

[*l*] J'ai essayé ce procédé que j'ai vu pratiquer dans toute l'Egypte, sur les eaux de la Seine, dans le tems où elles étoient troubles & jaunâtres, & j'ai éprouvé les mêmes résultats. Pour que l'opération réussisse bien, il faut que les vaisseaux soient grands.

siècles, l'annonçoient à ceux qui étoient chargés de cet examen. Ils se hâtoient d'en avertir les préfets des provinces. D'après cet avis on ordonnoit les travaux nécessaires au bien de l'agriculture. Quand les Arabes conquîrent l'Egypte, le nilomètre étoit placé au bourg d'Halouan, en face de Memphis. Amrou ayant renversé cette superbe capitale, & bâti la ville de Fostat, les Gouverneurs des Califes y établirent leur résidence. Quelques siècles après on construisit le Mekias à la pointe de l'île Raouda, & l'on y plaça la colonne du mesurage au milieu d'une salle basse dont les murs sont très-solides, & dont le fond est de niveau avec celui du Nil. Depuis ce moment le Mekias n'a point changé de place. Aujourd'hui des officiers préposés pour examiner les progrès de l'inondation, en font part chaque jour aux crieurs publics, qui la proclament dans les rues du grand Caire. Le peuple, que cet évènement intéresse, leur donne une légère rétribution. Il devient la nouvelle publique. L'Egypte ne devant point de tribut au grand Seigneur, quand les eaux ne montent pas à seize coudées, on déguise souvent la vérité, & l'on ne publie qu'elles sont parvenues à ce point que quand elles l'ont dépassé.

Le moment de cette proclamation est un jour de réjouissance, & une fête solemnelle pour les Egyptiens. Le Pacha descend du château, accompagné de toute sa Cour, & se rend en pompe à Fostat, où commence le canal qui traverse le grand Caire. Il se place sous un pavillon magnifique, dressé à la tête de la digue. Les Beys précédés de leur musique, & suivis de leurs mamlouks, forment son cortége. Les chefs de la religion y paroissent montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Tous les habitans, à cheval, à pied & en bateaux, s'empressent d'assister

à cette ſolemnité. Plus de trois cent mille hommes couvrent la terre & les eaux. La plupart des bateaux agréablement peints, artiſtement ſculptés, ſont ornés d'un dais, & de banderolles de diverſes couleurs. On reconnoît ceux des femmes, à leur élégance, à leur richeſſe, aux colonnes dorées qui portent le dais, & ſur-tout aux jalouſies abaiſſées ſur les fenêtres. Tout le peuple demeure en ſilence, juſqu'au moment où le Pacha donne le ſignal. A l'inſtant des cris de joie s'élèvent dans les airs, les trompettes ſonnent des fanfares, & le ſon des timbales & des autres inſtrumens retentit de toutes parts. Des travailleurs raſſemblés renverſent une ſtatue de terre placée ſur la digue, & que l'on nomme *la Fiancée*. C'eſt un reſte de l'ancien culte des Egyptiens, qui conſacroient une vierge au Nil, & qui dans des tems de calamité l'y précipitoient quelquefois. La chauſſée eſt bientôt détruite, & les eaux ne trouvant plus d'obſtacle, coulent vers le grand Caire. Le vice-roi jette dans le canal des pièces d'or & d'argent que des plongeurs habiles ramaſſent ſur le champ. On peut regarder cette action comme un hommage rendu au Nil, la ſource des richeſſes de l'Égypte. Durant cette journée, les habitans paroiſſent dans l'ivreſſe. On ſe félicite, on ſe fait des complimens, & l'on entend de tous côtés des cantiques d'actions de grace. Une foule de danſeuſes parcourent les bords du Calich, & égaient les ſpectateurs par leurs danſes laſcives. On ſe livre à la bonne chère & à la joie, & le pauvre lui-même a ſes feſtins. Cette allégreſſe univerſelle ne doit point ſurprendre. Le ſort du royaume eſt attaché à l'inondation. Quand elle arrive, chacun y voit l'eſpérance de la récolte, l'image de l'abondance, & jouit d'avance de tous les biens qu'il ſe promet.

Les nuits ſuivantes offrent un ſpectacle encore plus

agréable. Le canal remplit d'eau les grandes places de la capitale. Le soir chaque famille se réunit dans des barques ornées de tapis, de riches coussins, & où la molesse a toutes ses commodités. Les rues, les mosquées, les minarets sont illuminés. On se promène de place en place, & l'on porte avec soi des fruits & des rafraîchissemens. L'assemblée la plus nombreuse se trouve ordinairement à Lesbekié. Cette place, la plus grande de la ville, a près d'une demi-lieue de circuit. Elle forme un immense bassin environné des palais des Beys, éclairés de lumières de diverses couleurs. Plusieurs milliers de bâteaux, aux mâts desquels des lampes sont suspendues, y produisent une illumination mobile dont les aspects varient à chaque instant. La pureté du ciel presque jamais voilé par des brouillards, l'or des étoiles qui étincellent sur un fond d'azur, les feux de tant de lumières répétées dans les eaux, font que l'on jouit dans ces promenades charmantes, de la clarté du jour & de la fraîcheur délicieuse de la nuit. Jugez, Monsieur, avec quelle volupté un peuple brûlé pendant douze heures par un soleil ardent, vient respirer sur ces lacs l'haleine rafraîchissante des zéphirs. Ce qui ajoute au plaisir de cette scène nocturne, c'est que rarement le calme des airs est troublé par l'haleine impétueuse des vents. Ils tombent au coucher du soleil, & un léger souffle agite doucement l'atmosphère. La bizarrerie des mœurs orientales contrarie un peu l'Européen qui assiste à ces spectacles. Les hommes se promènent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Difficilement peut-on se procurer le charme de leur société. Le déguisement qu'il faut prendre, les dangers qui l'accompagnent avertissent la raison, & forcent à la prudence. On est aussi obligé d'entretenir des lampes toujours allumées. La sureté publique exige cette pré-

caution ; & l'Ouali qui rode pendant la nuit, la fait soigneusement observer. Si ce chef de la police rencontre des barques sans lumière, il est en droit de couper la tête aux personnes qui s'y trouvent, & à moins d'un présent capable d'arrêter le bras des bourreaux qui l'accompagnent, il exécute au moment même cette justice rigoureuse.

Lorsque le Ramazan arrive pendant l'inondation, ce mois redouté du pauvre, est une fête continuelle pour le riche. Il se promène pendant la nuit sur les eaux, & la passe en festins. Le jour il dort dans un vaste salon où circule un air pur, près d'un bassin de marbre, d'où s'élève un jet-d'eau limpide, & dont les bords sont entourés de jasmin d'Arabie, & de fleurs odorantes. Une fenêtre toujours ouverte, placée vers le sommet du dôme, & tournée du côté du nord, entretient la salubrité dans cet appartement. Tandis que les laboureurs, brûlés dans la campagne, arrosent la terre de leurs sueurs, il goûte un sommeil délicieux au milieu de la fraîcheur & des exhalaisons balsamiques des plantes. Vivre agréablement sans s'occuper des affaires de ce monde, est toute l'ambition du Turc qui n'est point en place ; les Beys au contraire, dévorés d'inquiétudes & de craintes, brillent un moment à la tête de la république qu'ils dévastent, pour périr ensuite par le fer de leurs collégues, ou le poison de leurs esclaves.

Depuis le grand nombre de siècles que le Nil inonde l'Egypte, il en a prodigieusement exhaussé le sol. Des obélisques enterrés de quinze à vingt pieds, des portiques, à moitié ensevelis, attestent ce fait. Les anciennes villes construites sur des levées artificielles, les digues opposées à l'impétuosité du fleuve annoncent que les Egyptiens craignoient beaucoup plus les grandes crues que les moyennes.

Aujourd'hui que le terrein s'est considérablement élevé, rarement l'inondation parvient à un point nuisible pour la culture des campagnes. Lorsqu'elle demeure au-dessous de seize coudées, le peuple est menacé de la famine; depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux coudées, il peut compter sur des années d'abondance. Au-dessus de ce terme, les eaux séjournant trop long-tems sur les terres empêchent de les ensemencer à tems. Cet évènement n'arrive guère; trop souvent on a des crues médiocres, & tous les champs élevés restent sans productions. Si l'on creusoit les canaux, si les digues étoient rétablies, & les grands réservoirs remplis, on pourroit arroser une bien plus grande étendue de pays, & procurer des récoltes infiniment abondantes.

Il seroit possible d'assurer à l'Egypte une inondation réglée, & une fertilité constante; mais il faudroit pour cela conquérir l'Ethiopie, ou former un traité avec les peuples qui l'habitent, par lequel ils permettroient d'établir des chaussées dans les endroits où les eaux du Nil se perdent dans les sables, & se répandent du côté de l'Occident.

» L'an 1106 (*m*), pendant le régne d'Elmestensor, Sultan d'Egypte, l'inondation manqua absolument. Ce prince envoya Michel, patriarche des Jacobites, vers l'Empereur d'Ethiopie avec de magnifiques présens. Le Roi vint à sa rencontre, lui fit un accueil favorable, & lui demanda le sujet de sa mission : le patriarche lui répondit que le défaut de la crue du Nil l'avoit amené, & que cet évènement qui faisoit craindre aux Egyptiens

[*m*] Elmacin, histoire des Arabes. Cet évènement arriva sous l'empire d'Aboulcasem, le vingt-septieme Calife Abasside, & le quarante-huitième depuis Mahomet.

» tiens les horreurs de la famine, les jettoit dans » la consternation. Sur ces remontrances, l'Empe- » reur fit couper une digue qui détournoit le fleuve; » & les eaux reprenant leur cours ordinaire mon- » tèrent de trois coudées en un jour. Michel revint » de son ambassade, & fut reçu avec de grands » honneurs ".

Ce trait démontre la possibilité de détourner le cours du Nil, mais il prouve en même temps qu'en arrêtant, par une digue, le grand bras qui communique avec le Niger, on augmenteroit prodigieusement le volume de ses eaux. Si un peuple puissant & éclairé possédoit l'Egypte, il lui seroit aisé d'opérer ces changemens merveilleux, qui la rendroient la contrée la plus riche de la terre. On a dans le pays un signe certain de l'inondation & du dégré où elle s'élèvera. Lorsque l'aquilon, pendant les mois dont je vous ai parlé, repoussé par les vents impétueux du midi, reflue vers les contrées septentrionales, les nuées se rendent en petite quantité dans la haute Abissinie, & la crue est très-foible. Les digues seroient alors d'une grande utilité. Quand au contraire le vent du nord domine dans cette saison, & repousse vers l'équateur les ouragans du sud, il y porte des nuages nombreux, & l'on est sûr que l'inondation sera favorable; il faudroit, dans cette circonstance, ouvrir les écluses de l'Ethiopie, & laisser aux eaux surabondantes leur ancien écoulement. On pourroit aussi se servir de cette augmentation pour tirer un canal depuis Cophtos jusqu'à Cosseir, & cet ouvrage seroit mis au nombre des plus fameux & des plus utiles de l'Egypte. Voilà, Monsieur, quelques idées jettées dans le vague du possible. Peut-être se réaliseront-elles un jour. L'ambition de plusieurs puissances tient les yeux ouverts sur ce beau royaume, gouverné par

des barbares incapables de le défendre. Il passera dans les mains de la première nation qui l'attaquera, & sans doute qu'il changera de face.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

A M. L. M.

Gouvernement de l'Egypte.

Au grand Caire.

JE vous ai promis, Monsieur, des détails sur le gouvernement de l'Egypte, presque inconnu en France, & j'espère que des observations de plusieurs années me mettront en état de remplir mes engagemens; mais auparavant il convient de vous donner quelques notions qui jetteront du jour sur les objets que je vais offrir à votre discernement.

Les Arabes ont possédé l'Egypte depuis le milieu du sixième siècle jusqu'en douze cent cinquante. Durant ce tems elle fit partie du vaste Empire des Califes. Ils y envoyoient des Visirs, pour y commander en leur nom. Revêtus d'un pouvoir sans bornes, ces Vice-rois exercèrent l'autorité suprême. Ayant droit de vie & de mort, ne rendant compte de leur conduite qu'aux Califes, ils gouvernèrent ce pays au gré de leurs caprices. Quelle que fut leur tyrannie, la voix du peuple opprimé ne pouvoit arriver jusqu'au trône, parce qu'ils avoient soin de gagner, par de riches présens, les personnes qui l'entouroient. Ce gouvernement étoit donc despotique, & le bonheur ou le malheur d'une nation dépendoit des ver-

tus ou des crimes d'un seul homme. Plusieurs de ces Visirs écrasèrent cette contrée sous un sceptre de fer; quelques-uns y firent fleurir le commerce, l'agriculture & les arts. D'autres, du nombre desquels fut le fameux Ebn Toulon, se révoltèrent contre leurs Souverains, & se firent déclarer Rois; mais rarement la couronne passoit à leurs enfans. Après la mort des rebelles, cette province retournoit à ses maîtres.

L'an 982, Moaz, Roi de la côte occidentale de l'Afrique & descendant des Califes Fatimites, qui, depuis deux siècles, y avoient fondé un royaume, conquit l'Egypte par ses Généraux, & vint y fixer le siège de son Empire. Sa postérité y règna jusqu'en 1189, que Salah Eddin y établit la dynastie des Aïoubites. Ce Prince guerrier, la terreur des Croisés, qu'il chassa presqu'entièrement de la Palestine, fut terrassé par Richard cœur de lion, près des murs de St. Jean d'Acre, & le nom du Monarque anglois devint le signal de l'épouvante dans les contrées orientales. Le Gouvernement de Salah Eddin, & de ses successeurs, étoit monarchique, & pendant leur domination l'Egypte devint florissante. On voit encore de nos jours, au grand Caire, les débris des académies qu'ils fondèrent, & où ils attirèrent, par de riches pensions, les savans orientaux. En douze cent cinquante, immédiatement après la défaite de St. Louis, les Mamlouks (*n*) baharites, Turcs d'origine, massacrèrent Touran Chah, le dernier Prince de la famille des Aïoubites, & le fils de Nejm Eddin, leur bienfaiteur. En sa personne finit la domination des Princes arabes sur l'Egypte. Depuis ce moment elle a toujours été gouvernée par des étrangers.

[*n*] Mamlouk signifie acquis, possédé. Ils se nommèrent *Baharites* ou *maritimes*, parce que Nejm Eddin qui les avoit créés, leur donna le gouvernement des châteaux placés au bord de la mer, dans l'île de Raouda.

Les Mamlouks baharites changèrent la forme du gouvernement, & le rendirent républicain. Les principaux d'entr'eux élurent un chef, auquel ils conférent une grande autorité. Il avoit droit de faire la guerre ou la paix en prenant l'avis du conseil dont ils formoient les membres. Il pouvoit créer des Ministres, des Ambassadeurs, des Gouverneurs, des Généraux, pourvu qu'il les choisît parmi les Mamlouks. La nécessité de gagner les suffrages des chefs marquoit les bornes de sa puissance. Sa politique consistoit à se concilier leur faveur, à s'assurer du parti le plus puissant, & à étouffer, dès leur origine, les trames que l'on formoit contre sa personne : car dans cette aristocratie, chacun des Mamloucks, parvenus aux premiers emplois, devoit tendre à renverser le Monarque du trône pour s'y asseoir à sa place. Quoique le peuple fut compté pour rien, le Prince devoit craindre son mécontentement, parce qu'un ambitieux en auroit profité pour lui enlever la couronne. On voit que le chef de cette république étoit environné de précipices, que la durée de son Empire dépendoit uniquement de ses qualités personnelles, & qu'il ne pouvoit transmettre sa puissance à ses enfans sans des talens distingués; aussi dans l'espace de cent trente-six ans, que les Mamlouks baharites, gouvernèrent l'Egypte, ils eurent vingt-sept Rois, ce qui annonce des règnes bien courts & bien orageux.

Vers le milieu du quatorzième siècle, les Mamlouks circassiens détrônèrent les Baharites, & conservèrent la même forme de gouvernement. Ils possédèrent l'Egypte jusqu'à la conquête de Selim, Empereur des Turcs, qui la leur enleva en 1517. Avant de vous parler des changemens qu'il fit à sa constitution, il importe de vous offrir des idées claires &

précises des Mamlouks. On donne ce nom, dont vous connoissez la signification, à des enfans qui, enlevés par des marchands ou des voleurs dans la Georgie, la Circassie, la Natolie, & les diverses provinces de l'Empire Ottoman, sont vendus ensuite à Constantinople, & au grand Caire. Les grands de l'Egypte qui ont une semblable origine, les élèvent dans leur maison, & les destinent à succéder à leurs dignités. L'antiquité de cet usage, remonte peut-être bien au-delà de Joseph qui, vendu de cette manière à Putiphar (o), grand-prêtre d'Héliopolis, devint l'intendant de l'Egypte. Aujourd'hui ces étrangers sont les seuls qui puissent avoir le titre de Bey, & remplir les charges de l'Etat. La loi est si expresse, que le fils d'un Bey ne sauroit être élevé à ce poste éminent. Il embrasse ordinairement le parti des armes. Le Divan lui assigne un honnête revenu, & le nomme *Ebn Elbalad*, enfant du pays (*p*).

Les Mamlouks sont presque tous de familles chrétiennes. Lorsqu'on les a achetés, on les force à embrasser le mahométisme, & on les circoncit. Des maîtres de langues leur apprennent le Turc & l'Arabe. Lorsqu'ils savent parfaitement lire & écrire, on leur enseigne le Coran, qui est le code de leur religion & de leurs loix. L'intelligence de ces loix claires, sim-

[o] Ce nom Egyptien vient de Potiphré, prêtre du soleil.

[p] D'après ce que je viens de dire, vous voyez, Monsieur, que le mot de Mamlouk differe beaucoup de celui d'Abd, qui signifie esclave. Les premiers sont destinés à remplir les postes les plus distingués, les autres servent aux emplois les plus vils, & ne parviennent jamais aux dignités. C'est donc improprement que les historiens donnent aux Mamlouks le nom d'esclave, & que dans l'histoire du bas-Empire on les appelle *Mammelus*. Les écrivains devroient s'attacher à ne point défigurer les noms des personnes & des choses, & à leur donner leur véritable signification. Alors l'histoire offriroit des idées distinctes, & des tableaux fidèles.

LIBRARY OF THE BOMBAY

ples, & précises les met en état de juger sur le champ avec équité toutes les affaires qui se présentent. Le Mahométan qui possède bien ce livre, sait tout ce qu'il doit à Dieu & aux hommes. Il peut dès-lors remplir toutes les charges civiles, militaires, & ecclésiastiques.

Dès l'âge le plus tendre, on apprend aux Mamlouks à monter à cheval, à lancer le javelot, à se servir du sabre & des armes à feu. On les exerce continuellement aux évolutions militaires, à supporter avec constance la chaleur du climat & la soif dévorante des déserts. Ils doivent à ces exercices une forte constitution, & un courage indomptable. Il ne leur manque, pour former d'excellens soldats, que des maîtres instruits de la tactique européenne. Si ce corps étoit discipliné par nos officiers, il ne céderoit en bravoure à aucune des nations de la terre; mais ils combattent sans ordre, & ignorent absolument l'art de l'artillerie si perfectionné de nos jours.

A quinze & dix-huit ans, ces jeunes gens manient avec adresse des chevaux indomptés, parlent & écrivent plusieurs langues, ont une connoissance approfondie du culte & des loix du pays, & sont capables de remplir les emplois auxquels on les destine. Ils passent successivement par les divers grades de la maison des Beys, & c'est ordinairement le mérite qui les y élève. Parvenus au poste de Cachef (*q*), ils gouvernent les villes qui se trouvent dans la dépendance de leurs patrons. Il leur est permis alors d'acheter des Mamlouks qui suivent leur sort, & deviennent les compagnons & les artisans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour monter au poste de Bey qui donne siège parmi les vingt-

[*q*] Les Cachefs sont les Lieutenans des Beys; ils commandent dans les villes dont leurs patrons, ont le gouvernement.

quatre membres du divan, ou conseil de la république; mais quand ils y sont parvenus, ils ne cessent point de se regarder comme les serviteurs de leur premier maître, & de conserver pour lui une profonde soumission. Telle est, Monsieur, l'origine des Mamlouks: telle est la carrière qu'ils ont à parcourir. Reprenons le fil de notre narration.

L'Empereur Selim ayant conquis l'Egypte, & terrassé les Mamlouks circassiens qui ne purent résister aux troupes innombrables avec lesquelles il leur livra de sanglantes batailles, fit pendre Thoman Bey, leur Roi, à l'une des portes du Caire. Cette action barbare avoit aliéné les esprits, & ils n'attendoient que le départ des Turcs pour reprendre les armes. Les fumées de la gloire, qui avoient enivré l'Empereur ottoman, s'étant dissipées, il sentit sa faute, & pour s'assurer cette conquête importante, il tâcha de regagner la bienveillance des Mamlouks. Pour y réussir, il changea peu de chose à la constitution de leur gouvernement, & leur accorda de grands privilèges spécifiés dans un traité dont voici les principaux articles.

» Quoique nos armées invincibles aient conquis » avec l'aide du Tout-puissant le royaume d'Egypte, » cependant, par un effet de notre bienveillance, nous » accordons aux vingt-quatre Sangiaks (r) de ce pays » un gouvernement républicain aux conditions sui» vantes ".

I. La république de l'Egypte reconnoîtra notre souveraineté & celle de nos successeurs, & pour marque de son obéissance, elle regardera comme notre représentant, le lieutenant qu'il nous plaira de lui envoyer, & qui fera sa résidence dans le château du

(r) On les nomme *Sangiaks* ou Beys.

grand Caire. Durant ſon adminiſtration, il n'entre-
prendra rien contre notre volonté, ni contre les in-
térêts de la république, mais il ſe concertera avec les
Beys pour ce qui concernera le bien de l'Etat. Si
notre lieutenant ſe rendoit déſagréable aux Beys, s'il
attentoit à leurs privilèges, nous les autoriſons à le
ſuſpendre de ſes fonctions, & à porter leurs plaintes
à notre ſublime Porte, afin qu'ils ſoient délivrés
de ſon oppreſſion.

II. En tems de guerre, la république ſera obligée de fournir à nous & à nos ſucceſſeurs, douze mille hommes de troupes commandées par des Sangiaks, & de les entretenir à ſes frais juſqu'à la paix.

III. Chaque année la république lèvera cinq cent ſoixante mille Aſlani (*s*), & les enverra ſous l'eſcorte d'un Bey à notre ſublime Porte, & il lui ſera délivré par notre Defterdar, tréſorier, une quittance en bonne forme, à laquelle ſeront appoſés notre ſceau & celui de notre Viſir.

IV. La république lèvera un ſemblable Khaſné, tréſor, de cinq cent ſoixante mille Aſlani, deſtiné à l'entretien de Médine & de la Caaba, ou temple de la Mecque. Ce tréſor ſera conduit tous les ans ſous l'eſcorte du Scheik Elbalad (*t*), ou de l'Emir Hajj qui le remettra au Chérif, ſucceſſeur de notre prophète, pour être employé au ſervice de la maiſon de Dieu, & diſtribué aux perſonnes qui y réſident,

---

[*s*] Cette ſomme a été portée depuis à huit-cent mille aſlani; mais comme les Beys prétextent des dépenſes exceſſives pour l'entretient des canaux & des fortereſſes, ils n'en envoient pas la moitié à Conſtantinople. L'aſlani eſt une monnoie d'argent qui vaut environ trois livres tournois.

[*t*] Scheik Elbalad, ſignifie proprement le *Vieux du pays*, c'eſt le titre que prend le premier des Beys, qui eſt le chef de la république. Emir Hajj, ſignifie *Prince de la caravane*. C'eſt la ſeconde dignité de la république.

afin d'obtenir leurs prières pour nous & les fidèles qui croient le Coran (*u*).

V. La république ne pourra entretenir, en tems de paix, plus de quatorze mille soldats ou Janissaires; mais nous lui permettons d'augmenter cette armée pendant la guerre, afin qu'elle puisse s'opposer à nos ennemis & aux siens.

VI. La république prélèvera annuellement sur les productions du pays un million de couffe (*x*) de grains, six cent mille de froment & quatre mille d'orge, pour être versées dans nos magasins.

VII. En vertu de l'exécution de ces articles, la république jouira d'un empire absolu sur tous les habitans de l'Egypte; mais dans les affaires qui concernent la religion, elle prendra l'avis du Mollah, ou grand prêtre, qui sera soumis à notre autorité & à celle de nos successeurs.

VIII. La république aura, comme par le passé, le droit de battre monnoie, & d'y mettre le nom de *Masr* (*y*), mais elle y joindra notre nom & celui de nos successeurs. Le lieutenant que nous enverrons, aura l'inspection sur la fabrication des pièces, afin que le titre n'en soit point altéré.

IX. Les Beys éliront entr'eux un Scheik Elbalad, qui, confirmé par notre lieutenant, sera leur représentant, & nos officiers le reconnoîtront pour le chef de la république. Dans le cas où notre lieutenant se rendroit coupable de tyrannie, & passeroit

[*u*] On ne porte point ce trésor en argent, mais en bleds, grains, & en productions du sol de l'Egypte.

[*x*] Sorte de panier ovale, fait de feuilles de dattier qui contient environ cent soixante & dix livres pesant.

[*y*] Masr est le nom que les Arabes donnent à l'Egypte en général, & au grand Caire en particulier, parce qu'ils prétendent que ce pays a été peuplé par Misraim, petit fils de Noé.

les bornes de son pouvoir, le Scheik Elbalad aura droit de répréfenter à notre sublime Porte les griefs de la république. S'il arrive que des ennemis étrangers en troublent la paix, nous promettons, nous & nos successeurs, de la protéger de toute notre puissance, sans pouvoir exiger d'elle aucune indemnité des dépenses faites pour la secourir.

Fait & signé par notre clémence en faveur de la république d'Egypte, l'an 887 de l'hégire (1517 de notre ère).

Ce traité vous fait connoître, Monsieur, la dernière révolution qu'a éprouvée le gouvernement égyptien, devenu monarchique & aristocratique. Le premier est réprésenté par le Pacha, le second par les Beys, qui composent essentiellement la république. Le Vice-roi n'est, à proprement parler, qu'un fantôme, que l'on renverse d'un souffle. Les Sangiaks, à la tête des provinces & des armées, jouissent réellement de tout le pouvoir. Les peuples sont abandonnés à leur merci. Cet acte n'offre pas un seul mot en leur faveur. Ne diroit-on pas un marchand, qui, pour cinq cent soixante mille aslani, vend trois ou quatre millions d'esclaves à vingt-quatre étrangers? En effet, on leur met dans les mains une puissance absolue; on leur permet de lever des tributs arbitraires, & d'exercer toute espèce de tyrannie, sans qu'aucun frein les arrête. C'est donc ainsi que les despotes vendent les nations? Et elles souffrent cet opprobre! & elles ne réclament point les droits sacrés qu'elles ont reçus de la nature! Il paroît que Selim, dans la vaste étendue de son Empire, ne voyoit point d'hommes, mais un vil troupeau d'esclaves, dont il pouvoit disposer à son gré. Les Beys sentent parfaitement les avantages de leur position, & ils en abusent à l'excès. Un Pacha ne reste en place qu'aussi,

long-tems qu'il favoriſe leurs deſſeins. S'il oſe élever la voix pour défendre les intérêts de ſon maître, ou ceux des Egyptiens, il devient criminel d'état : le divan s'aſſemble, & on le renvoie. Voici la manière dont on reçoit & dont on congédie ces lieutenans de l'Empereur ottoman.

Auſſitôt qu'un nouveau Pacha eſt débarqué au port d'Alexandrie, il donne avis de ſon arrivée au conſeil de la république. Le Scheik Elbalad envoie les plus adroits des Beys pour le complimenter. Ils lui portent des préſens, & lui marquent une grande ſoumiſſion. Pendant qu'ils environnent ſa perſonne, ils ſondent adroitement ſes diſpoſitions, étudient ſon caractère, & tâchent d'apprendre de ſa bouche, ou de celle de ſes officiers, quels ſont les ordres dont il eſt porteur. S'ils les trouvent contraires à leurs déſirs, ils expédient un courier au Scheik Elbalad, qui aſſemble le divan, & défend au Pacha d'avancer. On écrit à la Porte que le nouveau Vice-roi vient avec des intentions hoſtiles, propres à exciter une rébellion parmi ſes fidèles ſujets, & l'on demande ſon rappel, ce qui n'eſt jamais refuſé. Lorſque les chefs de la république penſent n'avoir rien à craindre du lieutenant qu'on leur envoie, ils l'invitent à ſe rendre au grand Caire. Les députés le font monter ſur une ſuperbe galère, & l'eſcortent pendant la route. Tous les bateaux qui l'environnent ſont agréablement pavoiſés, & pluſieurs remplis de muſiciens. Il s'avance lentement à la tête de la petite flotte, & aucune barque ne peut dépaſſer la ſienne. Malheur aux voyageurs qui remontent le Nil, car ils ſont obligés de groſſir ſon cortège! lorſqu'il eſt arrivé à Hellé (z), il s'arrête. Le Scheik Elbalad

(z) Petit village ſitué à une demi-lieue au-deſſous de Boulak.

députe pluſieurs Sangiaks pour le recevoir, ou il vient lui-même. A ſon débarquement, les chefs de la re-publique le félicitent de nouveau, & le Janiſſaire-Aga lui préſente les clefs du château, & le prie d'y faire ſa réſidence. On le conduit en pompe à la ville. J'ai vu l'entrée d'un Pacha, ainſi je puis vous en faire la deſcription.

D'abord les divers-corps d'infanterie, précédés de leur muſique bruyante, défilèrent ſur deux lignes, enſeignes déployées. La cavalerie ſuivoit. Les cavaliers, au nombre de cinq ou ſix mille, s'avançoient en bon ordre. Leurs habits étoient formés des étoffes les plus éclatantes. Des robes flottantes, d'énormes mouſtaches, de longues lances, armées d'un fer luiſant, leur donnoient un air majeſtueux & guerrier. Venoient enſuite les Beys, ſuperbement vêtus, & accompagnés de leurs Mamlouks, montés ſur des chevaux arabes pleins de feu, & couverts de houſſes brodées en or & en argent. Les brides de ceux des chefs étoient ornées de perles fines & de pierres précieuſes. Les ſelles étinceloient d'or. Ces divers cortèges, car chaque Bey avoit le ſien, étoient très-élégans. La beauté des jeunes gens, la richeſſe de leurs habits, l'adreſſe avec laquelle ils manioient leurs courſiers, formoient un coup d'œil fort agréable. Le Pacha terminoit la marche. Il s'avançoit gravement, précédé de deux cens cavaliers, & d'une troupe de muſiciens. Quatre chevaux de main, conduits par des eſclaves à pied, alloient au petit pas devant lui. Ils étoient couverts de houſſes traînantes, chargées d'une broderie en or & en perles. Le Vice-roi en montoit un Barbe d'une grande beauté, & portoit à ſon turban une aigrette de gros diamans, qui réfléchiſſoient en éclairs les rayons du ſoleil. Cette entrée me donnoit une idée de la pompe orientale, & du faſte qui en-

vironnoit les anciens Monarques de l'Aſie, lorſqu'ils ſe montroient en public. La marche commença vers huit heures du matin, & dura juſqu'à midi.

Le lendemain, le Pacha aſſemble le Divan, & invite les Beys à s'y rendre. Il ſe tient dans une tribune, devant une fenêtre grillée, comme le grand Seigneur. Son Kiaïa, ou lieutenant, lit les ordres de la Porte. Les Sangiaks s'inclinent profondément, & promettent d'obéir en tout ce qui ne ſera point contraire à leurs privilèges. Lorſque la lecture eſt finie, on ſert une collation, & au départ de l'aſſemblée, le Vice-roi fait préſent au Scheik Elbalad d'une riche fourure, & d'un cheval magnifiquement enharnaché, & aux autres Beys, d'un Caftan. Telle eſt, Monſieur, l'inſtallation du Pacha.

Le poſte qu'il occupe eſt une eſpèce d'exil. Il ne peut ſortir de l'enceinte de ſon palais, ſans la permiſſion du Scheik Elbalad. C'eſt véritablement un priſonnier d'état, qui, au milieu de la ſplendeur qui l'environne, doit ſentir le poids de ſes fers. Ses revenus, fixés ſur la douane de Suès, & ſur les marchandiſes qui arrivent par le golphe arabique, montent à près de trois millions de livres tournois. L'ambition des Beys lui offre une ſource féconde de richeſſes. Lorſque la connoiſſance de ſa poſition, & une politique raffinée lui ont appris à ſemer la diſſention parmi les chefs de la république, & à s'y former un parti puiſſant, chacun d'eux s'efforce de s'étayer de ſon crédit, & il reçoit l'or & l'argent à pleines mains. Les Sangiaks, nommés par le Divan, achètent auſſi du Pacha la confirmation de leur dignité. Les héritages des perſonnes qui meurent ſans enfans groſſiſſent encore ſes tréſors. C'eſt ainſi que le repréſentant du grand Seigneur peut ſe maintenir en place, & s'enrichir prodigieuſement dans un petit

nombre d'années; mais la plus grande circonſpection doit toujours diriger ſes démarches. Dans le poſte gliſſant qu'il occupe, la moindre faute peut le perdre. Souvent même des évènemens inattendus renverſent tous les reſſorts de ſa politique. Si parmi les Sangiacs quelque jeune audacieux détruit, à force de courage & de forfaits, le parti favoriſé par le Pacha, s'il parvient à la dignité de Scheik Elbalad, il aſſemble le conſeil, & le Vice-roi eſt ignominieuſement renvoyé. L'ordre de ſon départ eſt confié à un officier habillé de noir, qui le porte dans ſon ſein, s'avance dans la ſalle d'audience, s'incline profondément, & prenant un des coins du tapis qui couvre le ſopha, dit en le relevant, Inſel Pacha, deſcends Pacha: il ſort après avoir prononcé ces mots. Le Vice-roi eſt obligé ſur le champ de plier bagage, & de ſe retirer dans l'eſpace de vingt-quatre heures à Boulak, où il attend les ordres de Conſtantinople. Ordinairement ſa perſonne eſt en ſureté; mais ſi les Beys qui gouvernent ont des griefs contre lui, ils lui font rendre un compte rigoureux de ſon adminiſtration, des préſens qu'il a reçus, & partagent entr'eux ſes dépouilles. Pendant l'interrègne, le conſeil de la république élit un Caïmacam pour remplir ſa place, juſqu'à l'arrivée d'un nouveau Pacha. Voilà des évènemens, Monſieur, dont j'ai été témoin pluſieurs fois depuis mon ſéjour en Egypte. J'eſpère que ces détails ſerviront à vous faire connoître le gouvernement de ce pays. L'hiſtoire d'Ali Bey, & de quelques-uns de ſes ſucceſſeurs dont je vous tracerai le tableau dans les lettres ſuivantes, vous montrera les objets en ſcène, & vous fournira les moyens de faire l'application de ces principes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVI.

A M. L. M.

Histoire d'Ali Bey.

Au grand Caire.

ALI Bey nâquit en 1728 dans la Natolie, & reçut à sa naissance le nom d'*Iouseph*, Joseph. Daoud (*a*) son père, Prêtre grec d'une des familles les plus distinguées du pays, le destinoit à lui succéder dans sa dignité, & ne négligea rien pour son éducation; mais le sort en avoit ordonné autrement. A treize ans, Joseph, emporté par l'ardeur de son âge, chassoit avec des jeunes gens dans une forêt voisine. Des voleurs fondirent sur eux, & les emmenèrent malgré leurs cris & leur résistance. Le fils de Daoud ayant été conduit au grand Caire fut vendu à Ibrahim Kiaïa (*b*), ou lieutenant des Janissaires, qui le fit circoncire, le revétit de l'habit de Mamlouk, & l'appella du nom d'Ali, sous lequel il a été connu depuis. Il lui donna des maîtres de Turc, d'Arabe, & d'équitation. Contraint de céder à l'empire de la force, il déploroit dans son cœur la perte de ses parens, & son changement de religion. Insensiblement les bons traitemens de son patron, les dignités dont il flatta son amour-propre, & plus que tout cela, l'exemple de ses compagnons lui firent aimer son nouvel état. La vivacité de son esprit lui fournit les moyens de se

[*a*] Daoud, c'est-à-dire David.

[*b*] Le Kiaïa & l'Aga des Janissaires, c'est-à-dire, leur Lieutenant & leur Colonel ont le titre de Beys, jouissent ordinairement d'une grande considération.

distinguer. Dans peu d'années il posséda parfaitement les langues qu'on lui apprenoit. Il excella de même dans tous les exercices du corps. Aucun des Mamlouks ne manioit un cheval avec plus d'adresse, ne lançoit le javelot avec plus de force, & ne se servoit avec plus de dextérité du sabre & des armes à feu. Son application à l'étude, & ses manières gracieuses l'avoient rendu cher à Ibrahim Kiaïa. Charmé de ses talens, il l'éleva rapidement aux divers grades de sa maison. Bientôt il parvint au poste de Seliċtar Aga, porte-épée, & de Khaznadar, trésorier. L'intelligence qu'il montra dans ces emplois lui gagnèrent de plus en plus les bonnes graces de son patron, qui le créa Cachef à vingt-deux ans.

Devenu gouverneur de villes, il fit briller son équité naturelle dans l'administration de la justice, & son discernement dans l'acquisition des Mamlouks, auxquels il tâcha de communiquer son génie. Dès-lors il jettoit sourdement les fondemens de sa grandeur future. Non-seulement il avoit gagné l'affection d'Ibrahim; mais, jugeant que la faveur du Pacha pourroit servir ses desseins ambitieux, il s'étoit attaché à lui plaire. Ce Vice-roi se nommoit *Kahiph*; c'étoit un homme de mérite. Ayant reconnu dans le jeune Cachef, une ame droite & élevée, il lui avoit accordé son amitié, & s'étoit déclaré son protecteur. Il l'auroit en peu de tems élevé à la dignité de Bey, si une catastrophe imprévue n'eût dérangé ses projets. Rahiph, doué d'un de ces caractères heureux, qui portent avec eux un charme auquel on ne peut résister, avoit gagné la confiance des chefs de la république. Loin d'imiter ses prédécesseurs, qui tous fondoient leur autorité sur la dissention qu'ils semoient parmi les Sangiaks, il s'étoit efforcé d'entretenir parmi eux la paix & l'union. Pour la pre-

mière

mière fois, le répréſentant du grand Seigneur, & les premiers du gouvernement, unis enſemble, tendoient uniquement au bien général. Les peuples jouiſſoient d'une adminiſtration paiſible, & en déſiroient la durée. Les Beys eux-mêmes aimoient le Pacha, & craignoient ſon rappel. Il n'en fallut pas davantage pour armer l'envie. Ce monſtre veille ſans ceſſe pour le malheur des humains, & d'un bout à l'autre du monde ſouffle ſes poiſons. Les membres du divan de Conſtantinople répréſentèrent au Sultan Mahmoud la bonne intelligence qui règnoit entre ſon lieutenant & les chefs de la république, comme une conſpiration formée pour ſouſtraire le pays à ſon obéiſſance. Ils colorèrent leurs calomnies de ces raiſons ſpécieuſes, qui, dans les cours, paroiſſent ſouvent des preuves convaincantes. Sans porter plus loin ſon examen, le grand Seigneur voulut eſſayer la fidélité de Rahiph. Il lui envoya un Firman, par lequel il lui commandoit de mettre à mort au plutôt le plus de Beys qu'il pourroit. Cet ordre inique révolta le Pacha; mais il falloit perdre la tête ou obéir. Il balança pendant trois jours. Enfin, il choiſit le dernier parti. Ayant fait venir les plus fidèles de ſes eſclaves, il leur montra le Firman, & leur ordonna de tuer chacun un Bey à l'inſtant où ils ſeroient raſſemblés dans la ſalle d'audience. Au moment donc où ſe tenoit le divan, les ſatellites, qui avoient caché des épées ſous leurs robes, poignardèrent les malheureuſes victimes de la calomnie. Quatre demeurèrent morts ſur la place. Les autres n'ayant été que bleſſés ſe défendirent vaillamment, & ſe ſauvèrent. Encore aujourd'hui le marbre de la ſalle où ils furent aſſaſſinés eſt rougi de leur ſang. J'ai vu pluſieurs fois en frémiſſant, les ſignes de cette exécution barbare, com-

mandée sur un simple soupçon, par un gouvernement despotique.

L'étonnement des Sangiaks, échappés de cette boucherie, fut extrême. Ils ne pouvoient allier cette action atroce avec la conduite passée de Rahiph. Le conseil s'assembla; l'on résolut de punir un traître, & d'expier, par sa mort, l'outrage fait à la république. Mais lorsqu'on voulût s'assurer du coupable, il produisit le Firman de la Porte, & l'on se contenta de le bannir sur le champ. La Pachalie de Natolie, celle de Damas, & enfin le poste éclatant de grand Visir, devinrent la récompense de son crime.

Ce fâcheux évènement retarda l'élévation d'Ali. Il resta Cachef pendant plusieurs années. Son patron ayant été élu Emir Hajj, ou Prince de la caravane, qui est la seconde dignité de l'Egypte, il le prit avec lui pour escorter les pélerins. Durant la marche ils furent attaqués par les Arabes. Ali fondit sur eux à la tête des Mamlouks qu'il commandoit, & se comporta avec tant de valeur, qu'il repoussa les ennemis, & en laissa un grand nombre sur la place. Au retour, plusieurs tribus s'étant rassemblées, voulurent venger leur défaite. Le jeune Cachef leur livra combat. Il se précipita comme un foudre au milieu de leurs escadrons, & renversant tout ce qui s'opposoit à son passage, il remporta une victoire signalée. Les Arabes ne reparurent plus. Ibrahim fit valoir en plein conseil les services de son lieutenant, & proposa de le créer Sangiak. Ibrahim le Circassien, ennemi du premier, s'y opposa de tout son pouvoir, & employa toute son éloquence pour empêcher une nomination qui lui faisoit ombrage. L'Emir Hajj prévalut; le divan nomma Ali; Eddin Mohamed, Pacha, confirma ce choix, le revêtit d'un Caftan, & lui donna, suivant l'usage, le Firman de Bey.

Devenu l'un des vingt-quatre membres de la république, il n'oublia jamais ce qu'il devoit à son patron, & défendit ses intérêts avec une constance admirable. En 1758, l'Emir Hajj fut tué par le parti d'Ibrahim le Circassien. Dès ce moment Ali songea à la vengeance. Pendant trois ans, il enferma dans son cœur le ressentiment de ce meurtre, & employa toutes les ressources de son esprit pour parvenir au poste de Schejk Elbalad, la première dignité de la république. En 1763, il fut revêtu de ce titre dangereux, qui faisoit toute son ambition. Bientôt après il vengea le sang de son protecteur, en immolant de sa propre main Ibrahim le Circassien. La haine, plutôt que la prudence, l'avoit porté à commettre cette action désespérée; en effet, elle lui suscita des ennemis nombreux. Tous les Sangiaks attachés au parti du Circassien, conspirèrent contre lui. En bute à leurs traits & sur le point d'être massacré, il se sauva par la fuite. Après avoir traversé rapidement les déserts de l'Isthme de Suès, il se rendit à Jérusalem. Ayant gagné les bonnes graces du Gouverneur de cette ville, il se crut en sureté. Mais l'amitié n'a point d'asyle sacré parmi les Turcs, lorsque le despote commande. Ses ennemis le craignoient, même dans son exil. Ils écrivirent à la Porte pour demander sa mort, & sur le champ elle envoya ordre au Gouverneur de lui couper la tête. Heureusement que Rahiph, son ancien ami, l'un des membres du divan, l'avertit à tems, & lui conseilla de fuir promptement. Ali prévint donc l'arrivée du Capigi Bachi (*d*), & se réfugia près de Scheik Daher, Prince de St. Jean d'Acre. Ce vieillard respectable, qui, depuis cinquante ans, défendoit sa petite principauté contre toutes les forces de l'Empire

(*d*) Messagers du grand Seigneur, qui munis d'un firman, s'en vont couper les têtes des grands disgraciés.

ottoman, reçut à bras ouverts l'infortuné Scheik Elbalad, & lui donna l'hospitalité, ce gage précieux de la sureté des hommes, dont jamais les Arabes n'ont violé la sainteté. Il ne tarda pas à reconnoître le mérite de son hôte, & dès lors il le combla de caresses, & le nomma son fils. Il l'exhortoit à supporter avec courage l'adversité, relevoit ses espérances, calmoit ses chagrins, & lui faisoit trouver des plaisirs au sein même de sa disgrace. Ali Bey eut pu couler des jours paisibles auprès de Scheik Daher; mais l'ambition dont il étoit dévoré ne lui permettoit pas de se livrer au repos. Il entretenoit un commerce secret avec quelques-uns des Sangiaks attachés à ses intérêts. Il échauffoit leur zèle par l'appât des meilleurs gouvernemens. Le Prince d'Acre, de son côté, écrivoit à ses amis du grand Caire, & les pressoit de hâter le rappel du Scheik Elbalad. Sur ces entrefaites, Rahiph, devenu grand Visir, prit hautement la cause de son ancien protégé, & employa le crédit dont il jouissoit, pour opérer son rétablissement. Ces divers moyens réussirent au gré des vœux d'Ali. Les Beys l'invitèrent à revenir au grand Caire, & à reprendre sa dignité. Il partit sur le champ, & fut reçu aux acclamations du peuple.

Le Scheik Elbalad rétabli, connoissoit parfaitement l'incertitude de sa position. Il ne pouvoit compter sur une administration tranquille. Les haines étoient assoupies & non éteintes. De toutes parts l'orage grondoit autour de lui. Tous ceux que le meurtre d'Ibrahim le Circassien, avoit révoltés, lui tendoient sans cesse des pièges. Il falloit toute sa pénétration pour les éviter. Ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. La mort de Rahiph, arrivée en 1765, la leur fournit. Ils levèrent le masque, & lui déclarèrent une guerre ouverte. Sur le

point de succomber, il se sauva dans l'Arabie heureuse, visita les côtes de la Mer rouge, examina l'état du pays, & revint se réfugier auprès de Scheik d'Aher, qui le reçut avec la même tendresse. Ce sage vieillard, instruit par une expérience de quatre-vingts années, avoit éprouvé l'une & l'autre fortune. Il étoit propre à donner des consolations à un malheureux. Il charmoit, par la sagesse de ses discours, les ennuis de son hôte; il relevoit son courage par l'espoir d'un avenir heureux, & s'efforçoit de lui faire oublier ses malheurs. Tandis qu'il adoucissoit son destin, les Sangiaks du parti d'Ibrahim le Circassien, croyant leur ennemi absolument terrassé, s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations, & persécutèrent ceux qui étoient dévoués aux intérêts d'Ali. Cette imprudence ouvrit les yeux du plus grand nombre. Ils s'apperçurent qu'ils étoient les jouets de quelques ambitieux, & pour renforcer leur parti, rappellèrent l'ancien Scheik Elbalad, & s'engagèrent à le soutenir de tout leur pouvoir. Il partit aussi-tôt au milieu des embrassemens de Scheik Daher, qui fit des vœux pour sa prospérité.

De retour au grand Caire, en 1766, Ali tint conseil avec ses partisans. Il leur répresenta que sa modération n'avoit fait qu'exciter à la vengeance les amis d'Ibrahim, que, la fuite seule avoit pu le soustraire à leurs complots, & que pour opérer la sureté commune, il falloit sacrifier ces esprits turbulens. Toute l'assemblée applaudit à cette résolution, & le lendemain, on fit couper la tête à quatre des proscrits. Cette exécution assura la tranquillité d'Ali. Il se vit à la tête du gouvernement, & dans l'espace de six ans, il éleva seize de ses Mamlouks au poste de Bey, & l'un d'eux à celui Janissaire Aga. Les principaux étoient Mahamed-Abou-Dahab, Ismaël, Mourad, Hassan, Tentaoui & Ibrahim. Le premier

étoit son compatriote. Il l'avoit acheté en 1758, & conservoit pour lui une affection particulière.

Chef suprême de la république, il prit toutes les mesures pour rendre sa puissance durable. Non content d'avoir fait monter jusqu'à six mille le nombre de ses Mamlouks, il soudoya dix mille Mograbi (*e*). Il faisoit observer parmi ses troupes une discipline sévère, & en les exerçant continuellement au maniement des armes, formoit d'excellent soldats. Il s'attacha les jeunes gens qui composoient sa maison, par les soins paternels qu'il prit de leur éducation, & sur-tout par son attention à répandre les graces & les faveurs, sur ceux qui en étoient les plus dignes. Son parti devint si puissant, que ceux de ses collègues qui n'étoient pas de ses amis, redoutoient son pouvoir & n'osoient contrarier ses desseins. Croyant son autorité établie sur une base solide, il s'occupa du bien des peuples. Les Arabes répandus dans les déserts & sur les frontières d'Egypte, y causoient des ravages qu'un gouvernement mobile ne pouvoit arrêter. Il leur déclara la guerre, envoya contre eux des corps de cavalerie qui les battirent par-tout, & les repoussèrent au fond de leurs solitudes. L'Egypte commença à respirer, & l'agriculture encouragée, fleurit dans cette riche contrée. Ayant rendu les chefs de chaque village responsables des crimes commis par les habitans, il les punissoit, jusqu'à ce que l'auteur du délit fut remis entre les mains de la Justice. De cette manière, les principaux citoyens veillèrent à la sureté publique, & pour la première fois, depuis la domination turque, le voyageur & le négociant purent parcourir l'étendue du royaume sans crainte

(*e*) Mograbi signifie *Occidentaux*. Les Egyptiens donnent ce nom général aux habitans de la côte de Barbarie.

d'être insultés. Connoissant les excès auxquels des soldats mercenaires se portoient, & dans la capitale, & dans les provinces, il ordonna aux personnes lézées de lui adrèsser directement leurs plaintes, & jamais il ne manqua de leur rendre justice. Parmi les traits nombreux que l'on cite de son équité impartiale, je n'en rapporterai qu'un seul. Un Sangiak ayant rencontré un négociant vénitien, près du vieux Caire, le fit descendre de sa monture, & lui arracha son châle. Ali en ayant été instruit, fit venir le coupable, le réprimanda fortement en présence de l'étranger, le força de lui faire des excuses publiques, & fut sur le point de lui trancher la tête. Cette intégrité qu'il observoit dans toutes les parties de l'administration, rendit les Egyptiens heureux. Ils crurent revoir le siècle d'or. Encore aujourd'hui ils ne cessent de bénir sa mémoire & de chanter ses louanges.

Ali Bey avoit acheté une esclave enlevée dans la Russie rouge. Elle étoit belle. Des cheveux blonds qui descendoient jusqu'à terre, une taille noble, un teint d'une blancheur éblouissante, des yeux bleus couronnés de sourcils noirs, étoient les moindres des trésors dont la nature avoit orné la jeune Marie. Elle avoit une ame au-dessus de la beauté. Jamais le malheur de son sort ne put la faire condescendre aux désirs de son maître. Il fit parler sa puissance, mais elle lui montra qu'elle étoit libre au milieu des fers. Il voulut l'éblouir par l'éclat qui l'environnoit. Elle parut insensible aux attraits de la grandeur. Charmé de la hauteur d'un caractère dont il portoit l'empreinte dans son ame, il lui parla en homme passionné, & lui offrit sa main à condition qu'elle renonceroit au christianisme. Marie, quoiqu'elle se sentit du penchant pour un homme qui l'avoit traitée avec tous les égards dus à son sexe, eut le courage de refuser. Enfin il lui

permit de rester dans la religion de ses pères, pourvu qu'elle n'en donnât pas de marques extérieures, & il obtint son consentement. Il l'aima tendrement & tant qu'il vécut il n'eut point d'autre femme.

Parvenu au faîte de la grandeur, Ali n'avoit point oublié ceux dont il tenoit le jour. S'étant raccommodé avec la Porte, il confia à Tentaoui l'escorte du Khasné que l'on envoie tous les ans à Constantinople, & le chargea de passer dans la Natolie, & de lui amener son père & sa famille. Ayant appris leur arrivée à Boulak, il marcha à leur rencontre, suivi d'un nombreux cortège. Aussitôt qu'il apperçut le vieux Daoud, il descendit de cheval, courut au-devant de lui & se jettant à genoux lui baisa les pieds en le nommant son père. Le vieillard répandoit des larmes de joie, & ce jour fut le plus beau de sa vie. Il embrassa sa sœur, & un neveu qu'on lui présenta. Après cette tendre reconnoissance, il les conduisit dans son palais qui donnoit sur la place de l'Esbekié (*f*). Les Mamlouks s'empressèrent de laver les pieds du père de leur maître, & lorsqu'il eut été revêtu d'habits magnifiques, on l'introduisit dans le harem, où l'épouse d'Ali le combla de caresses.

Daoud monté sur un superbe cheval, fut conduit à la salle du divan. Les Beys, le Pacha lui-même, le complimentèrent, & lui firent des présens. Après sept mois de séjour en Egypte, il voulut retourner dans sa patrie, & Ali le renvoya dans sa ville natale sur un vaisseau chargé de richesses. Il garda sa sœur & son neveu. Vous voyez, Monsieur, que des évènemens qui ont beaucoup de rapport avec l'histoire de Joseph se renouvellent souvent en Egypte (*g*).

(*f*) C'est le nom de la plus grande place du Caire. La plupart des Beys y ont leurs palais.

(*g*) Jacob étant arrivé en Egypte, Joseph monta sur son

Le Scheik Elbalad, désirant donner une nouvelle preuve de son amitié à Mahamed Aboudahah, & se l'attacher par des liens indissolubles, lui fit épouser sa sœur. On célébra pendant trois jours ce mariage, par des illuminations, des courses de chevaux & des fêtes brillantes. C'étoit accumuler des bienfaits sur un perfide, qui méditoit en silence la ruine de son bienfaiteur. Lié secrétement avec les restes de la famille d'Ibrahim, il aspiroit à la souveraine puissance. L'ambition & la soif de l'or (*h*) avoient corrompu son cœur. Tous les moyens qui pouvoient le faire parvenir à la dignité de Scheik Elbalad, lui sembloient légitimes. Les Sangiaks, avec lesquels il étoit d'intelligence, connoissant son avarice, lui donnèrent des sommes considérables, pour l'engager à se défaire d'Ali. Sachant combien sa vigilance & l'amour de tout ce qui l'entouroit, rendoient difficile l'exécution de ce complot, & craignant pour sa vie, s'il étoit découvert, il le remit à des tems plus favorables, & garda l'or. Mais, pour augmenter la confiance de son ami, & l'aveugler davantage, il lui découvrit la conspiration. Cet avéu réussit au-delà de son espérance. La tendresse d'Ali pour un gendre, auquel il croyoit devoir la sureté de ses jours, devint extrême. Cependant Abou Dahab ne perdoit point de vue son infâme projet. Il tenta la fidélité de Tentaoui, & il lui offrit trois cent mille livres, pour massacrer son patron, tandis qu'il joueroit avec lui aux échecs. Ce brave chef courut sur le champ avertir Ali de cette

char, & marcha au-devant de son père. L'ayant apperçu il descendit promptement, se jetta à son col, & l'embrassa en pleurant, ch. 46. Le nouveau Joseph ne montra pas moins de tendresse pour ses parens.

(*h*) On l'avoit nommé *Abou Dahab*, père de l'or, à cause de son avarice.

proposition. Le Scheik Elbalad, trop prévenu en faveur de Mahamed, ne fit qu'en rire. Le traître, n'ayant pu réussir, essaya une autre voie. Il voulut forcer son épouse à empoisonner un frère qu'elle aimoit, en lui présentant une tasse de café. Elle rejetta sa proposition avec horreur, & envoya un esclave fidèle conjurer Ali de se tenir sur ses gardes, & de craindre Abou Dahab comme son plus dangereux ennemi. Tant d'avertissemens auroient dû lui dessiller les yeux, mais sa tendresse étoit à son comble. Il ne put croire des crimes que son cœur désavouoit, & ses bienfaits le rassurèrent.

En 1768, les Russes déclarèrent la guerre au grand Seigneur, & leurs flottes pénétrèrent dans la Méditerranée. Le Scheik Elbalad leva, suivant la coutume, douze mille hommes, pour les envoyer au secours de la Porte. Ses ennemis profitèrent de cette circonstance pour le perdre. Ils écrivirent au divan de Constantinople, que les troupes qu'il rassembloit, étoient destinées à servir dans les armées des Russes, avec lesquels il avoit fait un traité d'alliance. La lettre étoit signée de plusieurs Beys. La calomnie fut crue sans examen, & sur le champ le Sultan envoya un Capigi Bachi, avec quatre satellites, pour lui trancher la tête. Heureusement qu'Ali avoit un agent fidèle dans le conseil. Il lui expédia promptement deux couriers, l'un par terre, l'autre par mer, pour lui apprendre cette trahison. Ils arrivèrent avant les envoyés du grand Seigneur. Le Scheik Elbalad tint la chose secrète. Il fit venir Tentaoui, dans lequel il avoit beaucoup de confiance, & lui ayant découvert le mystère, lui commanda de se déguiser en Arabe, & d'aller, avec douze Mamlouks, à vingt milles du Caire attendre les émissaires de Constantinople. Vous leurs enleverez, ajouta-t-il, les dépê-

ches dont ils sont porteurs, & vous les mettrez à mort.

Tentaoui s'acquitta parfaitement de sa mission. Après avoir attendu quelque tems dans le poste qu'on lui avoit désigné, il vit paroître le Capigi Bachi & ses satellites. Il se saisit de leurs personnes, leur arracha l'ordre fatal, les fit massacrer, & ensevelir dans le sable. Muni du firman; le Scheik Elbalad assembla les chefs de la république, & après leur en avoir fait la lecture, il leur dit: « Jusqu'à quand serons-» nous les victimes du despotisme de la Porte otto-» mane? Quelle confiance pouvons-nous avoir dans » ses traités? Depuis quelques années, elle a fait » périr, contre toute justice, une partie des chefs » de cet état. Plusieurs d'entre vous ont assisté à » cette exécution sanglante, & en portent encore » les marques. Voyez le sang, dont quatre de vos » collègues ont rougi le marbre que nous foulons » aux pieds. Aujourd'hui on ordonne ma mort. De-» main on demandera la tête de celui qui remplira » ma place. Voici le moment de secouer le joug » d'un despote; qui, violant nos privilèges & nos » loix, semble disposer à son gré de nos vies. Unis-» sons nos armes à celles des Russes. Affranchissons » cette république de la domination d'un maître » barbare. Aidez-moi de vos efforts, & je vous » réponds de la liberté de l'Egypte ". Ce discours produisit tout l'effet qu'Ali avoit droit d'en attendre. Les seize Beys, qui étoient de son parti, crièrent d'une voix unanime qu'il falloit déclarer la guerre au grand Seigneur. Ceux qui lui étoient contraires, ne pouvant s'opposer à ce projet, promirent de le seconder de tout leur pouvoir. Sur le champ on signifia au Pacha l'ordre de quitter l'Egypte sous vingt-quatre heures. Le Scheik Elbalad fit part de cette résolution

au Prince d'Acre, & lui promit de joindre ses troupes aux siennes pour conquérir la Syrie.

Aussitôt que le divan de Constantinople eut connoissance de la rébellion des Beys, & de l'orage qui menaçoit la Syrie, il commanda au Pacha de Damas d'attaquer Scheik Daher, avant que les forces de l'Egypte l'eussent joint. A l'instant ce Vice-roi marcha, avec vingt mille hommes rassemblés à sa hâte, pour surprendre Saint-Jean d'Acre. Le vieux Prince, qui toute sa vie avoit fait la guerre aux Turcs, ne fut point allarmé de leur approche. Il monte à cheval, appelle ses sept fils, qui tous commandoient dans des châteaux fortifiés, & se mettant à la tête de neuf mille cavaliers, marche droit aux ennemis. Tandis que l'un de ses fils les harceloit avec un corps de cavalerie légère, Scheik Daher alla se poster près du lac de Tybériade. Il étoit averti de tous leurs mouvemens. Lorsqu'il sut que dans peu les Turcs arriveroient, il partagea ses troupes en trois divisions. Il enjoignit aux deux premières de se cacher sur les montagnes jusqu'au moment du signal. Pour lui, ayant laissé dans la plaine un camp rempli de vivres, il se retira à quelque distance. Au commencement de la nuit, le Pacha, s'imaginant surprendre les Arabes, s'avançoit en silence à la faveur des ténèbres. Il arrive au camp, & le peu de troupes qu'on y avoit laissées, se retirèrent précipitamment, après une légère escarmouche. Il crut que la crainte avoit causé leur fuite, & ses soldats, échauffés par une marche forcée, regardèrent comme une conquête les provisions abondantes qu'ils trouvoient, & burent avidement du vin. Au point du jour, Scheik Daher donna le signal convenu, & les trois corps de cavalerie se précipitèrent ensemble dans le camp, le sabre à la main. N'ayant trouvé que des gens ivres,

ils n'eurent la peine que de les maſſacrer. Ils en tuèrent huit mille, firent un grand nombre de priſonniers, & s'emparèrent des tentes, des armes & des bagages du Pacha, qui s'enfuit pendant le tumulte, & ſe ſauva dans les murs de Damas. L'Emir ſe hâta d'envoyer un courrier au grand Caire, pour y porter la nouvelle de la victoire, & retourna dans ſa principauté.

Ali, voyant ſon allié en ſureté, tourna ſes armes d'un autre côté. Il avoit parcouru l'Iemen & la côte orientale de la Mer rouge. Jugeant combien il retireroit d'avantages du commerce & des productions de ces contrées, s'il pouvoit les ſoumettre à ſon empire, il leva deux corps d'armées, l'un de vingt-ſix mille hommes de cavalerie, l'autre de neuf. Il donna le commandement du premier à ſon gendre, & celui du ſecond à Iſmaël Bey. Abou Dahab devoit attaquer l'Arabie heureuſe & les provinces intérieures; Iſmaël les villes maritimes & les ports de mer. Il remit aux Généraux le plan qu'ils devoient ſuivre, & équippa une flotte pour côtoyer le rivage de la Mer rouge, & leur porter des proviſions. Il avoit calculé, en habile guerrier, les obſtacles qu'ils auroient à ſurmonter, & le ſuccès dépendoit de leur fidélité à exécuter ſes ordres. Les cohortes égyptiennes partirent du grand Caire en 1770. Tandis qu'elles marchoient à la conquête de l'Arabie, le Scheik El-balad demeura dans la capitale, où il s'occupa plus particulièrement de la police intérieure du royaume, & du bonheur des peuples.

Les douanes de l'Egypte étoient depuis long-tems entre les mains des Juifs qui commettoient des déprédations criantes, & vexoient impunément les étrangers. Il les leur ôta & en confia l'adminiſtration à des chrétiens de Syrie, en leur recommandant expreſ-

sément de favoriser les négocians européens. Il avoit senti combien l'Egypte pouvoit devenir florissante par le commerce. Son projet étoit de l'ouvrir aux nations de toutes les contrées du monde, & de la rendre l'entrepôt des marchandises de l'Europe, de l'Inde & de l'Afrique. Il ne falloit pour cela que veiller à la sureté des caravanes, & mettre les négocians sous la protection des loix. C'est ce qu'il fit, en réprimant de tous côtés les Arabes vagabonds, & en établissant au grand Caire Selim Aga, & Soliman Kiaïa des Janissaires pour protéger les marchands, & leur faire rendre justice. Dans la même vue, il avoit ordonné à ses généraux de laisser des officiers dans les ports dont ils s'empareroient, pour accueillir les vaisseaux de l'Inde, & les défendre contre l'avidité des naturels du pays. Il ne tarda pas à jouir de la sagesse de son administration. Il eut le bonheur de voir les Egyptiens soulagés, les étrangers traités favorablement, la sureté publique établie, l'agriculture encouragée, & la république élevée à un point de splendeur auquel elle n'étoit pas parvenue depuis son établissement.

Tandis que ces soins l'occupoient, ses généraux triomphoient dans l'Arabie. Abou Dahab conquit l'Iemen dans une campagne, détrôna le Chérif de la Mecque, & mit à sa place l'Emir Abdalla, qui, pour faire sa cour à Ali, le gratifia du titre pompeux de Sultan de l'Egypte & des deux mers. De son côté Ismaël se rendit maître de toutes les villes qui bordent la côte orientale du golphe arabique. Ils revinrent au Caire couverts de lauriers. Les habitans les reçurent avec de grandes acclamations, & on célébra leurs triomphes par des fêtes éclatantes.

Ali n'avoit point oublié l'expédition de Syrie. En 1771, il envoya Mahamed Abou Dahab à la tête

de quarante mille hommes, tenter cette conquête. Tandis que les troupes traversoient le désert, des vaisseaux, partis de Damiette, portoient à St. Jean d'Acre les provisions dont elles avoient besoin. Profitant en habile politique de la circonstance actuelle, le Scheik Edbalad écrivit au comte Alexis Orlow. alors à Livourne, pour former un traité d'alliance avec l'Impératrice de Russie. Il offroit à l'Amiral, de l'or, des vivres & des soldats, lui demandoit des ingénieurs, & promettoit de joindres ses forces à celles des Russes pour renverser le trône ottoman. Le comte remercia Ali, l'encouragea dans sa glorieuse entreprise, lui fit de grandes promesses qui ne se réalisèrent point, & l'assura qu'il alloit envoyer ses dépêches à sa souveraine.

L'année d'auparavant il avoit député un négociant vénitien, nommé Rosetti, vers la république de Venise pour lui offrir son alliance, & l'encourager à reprendre aux Turcs les îles & les belles provinces qu'elle avoit possédées dans la Méditerranée. Il promettoit de l'aider de toutes les forces de l'Egypte, & d'y rétablir son ancien commerce; mais la république n'adopta pas cette hardie entreprise.

Pendant ces négociations Abou Dahab, aidé des conseils & des secours du prince d'Acre, enlevoit aux Ottomans les villes de Syrie, & les chassoit devant lui comme un troupeau. Arrivé le 9 Mars près des murs de Gaza, munie d'une forte garnison, il la prit d'assaut dans trois jours. Rama lui coûta plus de peines & de tems. Les assiégés se défendirent avec tant d'intrépidité, qu'il ne pût y entrer par force. Il en forma le blocus, & après un mois elle capitula. Le gouverneur s'étoit sauvé craignant le sort qui l'attendoit. Les Turcs n'osoient paroître en rase campagne, & se défendoient à l'abri de leurs murailles. Après

ces deux conquêtes, le vainqueur alla mettre le siège devant Naplous, autrefois Neapolis. La résistance opiniâtre des assiégés, jointe au peu d'usage que les Egyptiens avoient de l'artillerie, fit traîner le siège en longueur. On combattit long-tems autour des murs sans de grands succès. Abou Dahab, désespérant d'emporter la place d'assaut, resserra ses lignes de circonvallation, & l'enleva par famine. Il tourna ensuite ses armes contre Jérusalem, que les Mahométans ainsi que les chrétiens, appellent la ville sainte, & pour laquelle ils ont une grande vénération, parce qu'ils prétendent que Mahomet y a été transporté miraculeusement, & qu'il y a prié dans la compagnie des prophêtes (*i*). L'ayant sommée de se rendre, le gouverneur & le grand-Prêtre, lui envoyèrent une députation avec des présens. Ils le conjurèrent de détourner l'orage des murs de Jérusalem, de respecter le lieu où le prophête avoit prié, & l'assurèrent que s'il réduisoit Damas sous son obéissance, ils suivroient le sort de la capitale, & lui ouvriroient leurs portes. Le Général égyptien acquiesça à leur demande, & conduisit ses troupes devant Jaffa, l'ancienne Joppé. Elle est bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer. Ses fortifications, & l'avantage de son assiette, rendirent le siège long & meurtrier. Pendant deux mois, Abou Dahab battit les murailles avec toute son artillerie; mais comme elle n'étoit ni considérable, ni dirigée par des ingénieurs habiles, il ne fit pas de grandes brêches. Les Egyptiens livrèrent plusieurs assauts, & les intrépides Mamlouks

(i) « Louange à Dieu! qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple de la Mecque au temple de Jérusalem, dont nous avons béni l'enceinte pour y laisser des marques de notre puissance". Le Coran, chapitre 17.

Mamlouks parvinrent jusqu'au haut des remparts ; mais ils furent repoussés avec perte. Cependant une partie des assiégés avoit péri. Ceux qui restoient, craignant d'être passés au fil de l'épée, si la place étoit emportée de force, capitulèrent. Le général, après y avoir laissé garnison, se rendit à St. Jean d'Acre au commencement de Septembre. Le Prince Arabe l'y reçut avec joie, le félicita de ses succès, & lui fournit des vivres & des munitions.

Mahamed ayant laissé reposer ses troupes pendant quinze jours, alla attaquer Seide, l'ancienne Sidon, près de laquelle florissoit jadis la ville de Tyr, célèbre par son commerce, ses arts & sa marine. L'île sur laquelle elle étoit bâtie est jointe à la terre, & n'offre plus que des ruines. Seide se rendit à la première sommation. Maître des places les plus importantes de la Syrie, Abou Dahab conduisit son armée devant la capitale. Damas, située dans une riche plaine, est environnée de ruisseaux, & de jardins remplis d'orangers, de pistachiers, de grenadiers, & d'une multitude d'arbres fruitiers, dont les fruits sont délicieux. On en fait des pâtes excellentes qui servent à la composition du sorbet, & que l'on vend dans tout l'orient. Rien n'est plus beau, plus riant, plus frais, que les environs de cette ville. Ce ne sont de tous côtés que bosquets, ruisseaux, & pavillons charmans, où la mollesse turque s'endort sur des coussins de velours & de satin. Les Arabes la nomment *Ech-chams*, la ville du soleil. Les eaux y sont admirables pour la trempe de l'acier, & les armes, les poignards, les sabres qu'on y fabrique sont renommés dans tout le monde. Le Pacha s'y étoit enfermé avec une garnison nombreuse. Il la défendit pendant deux mois avec courage. A la fin de Novembre voyant les murs renversés, les forts avancés détruits, & les ennemis

prêts à monter à l'assaut, il s'enfuit pendant la nuit, & la ville fut rendue. La garnison s'étoit retirée dans la citadelle. Il fallut former un second siège, & ce ne fut qu'après bien des efforts que les Egyptiens s'en emparèrent.

Il ne restoit plus aux Turcs de places considérables qu'Alep. La prise de cette ville auroit assuré à la république d'Egypte la possession de la Syrie ; mais Abou Dahab craignoit que cette conquête ne retardât ses desseins. Il méditoit depuis long-tems la ruine d'Ali, son patron, son beau-frère & son ami. Le désir de gagner les soldats en les rendant compagnons de ses victoires, avoit armé son bras, & dirigé ses démarches. L'intérêt de l'Egypte que la réunion de la Syrie eût rendue indépendante de la Porte ottomane, n'entroit pour rien dans ses projets. Lorsqu'il fut sûr des officiers & des soldats, lorsqu'il leur eut fait prêter serment de fidélité, il leva l'étendard de la rébellion. Il tira toutes les garnisons des places conquises, & rendant inutile le fruit de tant de sang répandu, & d'une année de combats, il rentra dans l'Egypte. Aussi-tôt qu'il fut parti, les Turcs reprirent sans effort les villes qu'on leur avoit enlevées, relevèrent les murs, & y ajoutèrent de nouvelles fortifications. Abou Dahab, quoiqu'enflé de ses succès, n'osa d'abord attaquer la capitale, où son rival étoit trop puissant; il cotoya le rivage occidental de la mer rouge, traversa le désert, & se rendit dans la haute Egypte. Ce fut alors qu'il manifesta ouvertement ses coupables intentions. Il s'empara de Girgé & des villes importantes. Il gagna par force, ou par adresse, les Beys qui y commandoient, & descendit vers le Caire.

Ali Bey se répentit, mais trop tard, d'avoir plutôt suivi les mouvemens de son cœur que les conseils de la prudence, en mettant dans les mains d'un per-

fide le commandement qu'il n'auroit jamais dû lui confier. Il lui reſtoit des reſſources, & il ſe hâta de les oppoſer à ſon ennemi. Ayant raſſemblé vingt mille hommes, il mit à leur tête Iſmaël Bey, ſur l'expérience & la fidélité duquel il devoit compter. Abou Dahab étoit campé près de Gizé; Ali ordonna à ſon général de ſe poſter au vieux Caire, & d'empêcher les ennemis de traverſer le fleuve. Rien n'étoit plus aiſé; mais le perfide Iſmaël trahiſſant lâchement les intérêts de ſon patron, fit un traité d'alliance avec Abou Dahab, & paſſa dans ſon camp. La jonction des deux armées fut un coup de foudre pour le généreux Ali. Dans les premiers mouvemens de ſon déſeſpoir, il réſolut de s'enfermer dans le château du grand Caire avec le peu de braves qui lui reſtoient, & de s'enſevelir ſous ſes ruines. Les fils de Scheik Daher qui l'aimoient, lui répréſentèrent la folie de cette réſolution, & le conjurèrent de ſe ſauver avec eux à Saint-Jean d'Acre. Il goûta la ſageſſe de ce conſeil, & en profita. Sur le champ, il écrivit au comte Alexis Orlow, pour le prier de lui envoyer en Syrie des munitions de guerre & quelques officiers. Il chargea de ſes dépêches l'Arménien Jacob, qui s'étoit déja acquitté d'une ſemblable commiſſion, raſſembla ſes tréſors, & les fit charger ſur vingt chameaux. Il envoya demander à Mallem Réisk, auquel il avoit confié l'intendance des revenus de l'Egypte, tout ce qu'il avoit d'argent; mais le fourbe s'étoit caché, & il fut impoſſible de le trouver. Au milieu de la nuit, Ali Bey, accompagné des fils de Scheik Daher, de Tantaoui, Roſſuan, Haſſan, Kalil, Mourad, Abd Errohman, Latif, Mouſtafa, Ibrahim, Zoulficar, Hacheph, Oſman, Selim Aga, & Soliman Kiaïa des Janiſſaires, tous Beys de ſa création, & d'environ ſept mille hommes de troupes, ſortit

pour la troisième fois du grand Caire, & s'enfuit à travers les déserts. Il emportoit avec lui quatre-vingts millions en or & en argent. Après cinq jours d'une marche forcée il arriva le 16 Avril 1772, aux portes de Gaza, & ses troupes commencèrent à respirer. La trahison de deux hommes à l'amitié desquels il avoit le plus de droits, navroit son ame de tristesse. Il frémissoit au nom seul d'Abou Dahab, & le sang bouillonnoit dans ses veines. Cette agitation jointe à la fatigue d'une route aussi pénible, le firent tomber dans une grave maladie. Livré à la plus sombre mélancolie, il attendoit la mort avec une sorte de consolation. La liberté procurée à l'Egypte, l'Arabie soumise à sa domination, la justice rétablie dans les villes, le commerce florissant, tout le bien qu'il avoit fait aux peuples, tous les avantages qu'il désiroit leur assurer encore, il les voyoit évanouis pour toujours, & cette idée mettoit le comble à ses maux. Tandis qu'il étoit dévoré de ces soucis cuisans, le Scheik Daher ce respectable vieillard, son ami fidèle, son protecteur dans l'adversité, vint le visiter dans sa tente. Il mêla d'abord ses larmes aux siennes, il l'appella son fils, & tâcha, par des discours pleins de sens & de tendresse, d'apporter du soulagement à ses peines. Il lui représenta que son sort n'étoit point désespéré, que l'escadre Russe approchoit, & qu'avec ce secours, il pourroit remonter au poste, d'où la trahison l'avoit précipité. Combien les tendres consolations de l'amitié ont de pouvoir sur les cœurs sensibles! C'est un baume salutaire qui pénètre dans tous les sens, & guérit comme par enchantement, les blessures de l'ame & du corps. Ali en sentit l'effet, & l'espoir vint ranimer le flambeau de ses jours. Le Prince arabe avoit amené son médecin avec lui; il le laissa auprès du malade, qui dans quelques semaines recouvra la santé.

Un détachement de l'escadre russe ayant paru devant St. Jean d'Acre, Ali profita de cette occasion pour écrire au comte Orlow. Il lui faisoit les mêmes demandes, le prioit de lui envoyer des canons, quelques ingénieurs, & un corps de trois mille Albanois. Il l'assuroit qu'aussi-tôt après son rétablissement au grand Caire, toutes les forces de l'Egypte seroient à sa disposition. Il adressoit en outre une lettre à la Czarine, par laquelle il sollicitoit son alliance, & lui proposoit un traité de commerce avec l'Egypte. Zulficar Bey, porteur de ces dépêches, étoit chargé de présenter à l'amiral russe trois superbes chevaux richement enharnachés. Il est certain que si la Russie eût envoyé ce foible secours au Scheik Elbalad, il auroit triomphé de ses ennemis, & se seroit fait déclarer Roi d'Egypte. On ne peut douter que la reconnoissance ne l'eût porté à faire passer entre les mains des Russes le commerce des contrées orientales, & à leur céder des ports dans la Mer rouge, & la Méditerranée. Cette alliance eût pu changer la face de l'orient. Les vaisseaux russes mirent à la voile pour Paros, le 18 Mai 1772, & conduisirent l'ambassadeur d'Ali.

La retraite précipitée d'Abou Dahab avoit donné le tems aux Turcs de rentrer dans leurs possessions & de s'y fortifier. Ali tenta de les en chasser une seconde fois. Ayant formé un corps de six mille hommes, il en donna le commandement au brave Tentaoui, & lui ordonna d'attaquer Seide. Scheik Lebi, & Scheik Crim, l'un fils, l'autre gendre du prince d'Acre, se joignirent au chef égyptien, & marchèrent de concert. Ils rencontrèrent dans leur route, Hassan Pacha qui les attendoit dans un poste avantageux à la tête de treize mille hommes. Malgré leur infériorité, ils ne balancèrent pas à lui livrer combat.

LIBRARY OF THE BOMBAY

Leur cavalerie étoit excellente. Ils fondirent tous ensemble sur les Turcs, les enfoncèrent, en taillèrent un grand nombre en pièces, & mirent le reste en fuite. Les fuyards portèrent l'allarme dans Seide, qui ouvrit sur le champ ses portes aux vainqueurs. Tentaoui ayant laissé une garnison dans la ville sous les ordres de Hassan Bey, revint au camp, où il reçut les complimens d'Ali, & du prince d'Acre.

Le 13 Août, de la même année, Ali marcha contre Jaffa, accompagné des vaillans fils de Scheik Daher. Ce Prince équippa deux vaisseaux pour porter aux assiégeans des munitions & des vivres. Aussitôt que les troupes furent en présence de la place, le général somma le commandant de la rendre, & sur son refus l'assiégea. Il battit les murailles pendant quarante jours; mais son artillerie trop foible ne fit que des brêches peu considérables. Néanmoins il donna le signal de l'assaut, & ses soldats s'y portèrent avec intrépidité. La difficulté de l'escalade, & la valeur des assiégés, les forcèrent à la retraite. Ne croyant pas pouvoir l'emporter de force il la bloqua, & résolut de la prendre par famine. Pendant le blocus il envoya Tentaoui avec un détachement de cavalerie pour surprendre Gaza. Ce brave chef partit comme un éclair, enleva la place d'emblée, & après y avoir laissé garnison, retourna au camp couvert de lauriers. Les habitans de Jaffa recevant des secours par mer, se défendoient avec constance. La seule chose dont ils manquassent absolument, étoit le bois. La campagne des environs est délicieuse; elle est entrecoupée de jardins où les orangers, les citroniers forment de charmans ombrages. Des sources abondantes qui coulent du pied de la montagne les arrosent, & entretiennent leur verdure éternelle. Ces beaux arbres sont une partie

de l'année chargés de fleurs & de fruits. Ali les avoit épargnés. S'étant apperçu que les assiégés venoient les abattre & les enlever à la faveur des ténèbres, il les fit couper sur le champ, & détruisit ces riantes plantations.

Sur ces entrefaites, l'ambassadeur d'Ali & l'Arménien Jacob revinrent de leur mission à bord d'un vaisseau anglois, commandé par le capitaine Braoun. Le comte Orlow lui envoyoit deux officiers russes, avec des dépêches par lesquelles il l'assuroit de son amitié, & lui promettoit des secours puissans. Ces officiers lui présentèrent de la part de l'amiral trois canons de fonte de quatre livres de balles, sept barils de poudre, & cinq cens boulets. C'est à quoi se bornèrent les magnifiques promesses du comte Alexis.

Le siége continuoit toujours. Clinglinoff, capitaine russe, éleva une nouvelle batterie de trois canons de douze livres de balles, avec laquelle il fit beaucoup de mal à la ville. Il avoit déja renversé une partie de la muraille, lorsque voulant voir l'effet de l'artillerie, il regarda par une embrasure, & fut tué d'un coup de mousquet. Peu de tems auparavant ce brave officier s'étoit embarqué avec un seul homme pendant la nuit, pour brûler les vaisseaux turcs qui mouilloient dans le port. Ayant été découvert, avant d'avoir pu exécuter son dessein, le feu des remparts l'avoit forcé de se retirer précipitamment.

Le capitaine Braoun ajouta six canons à ceux qui tiroient déja contre la place. Ces diverses batteries formèrent des brêches praticables. Ali sonna la charge, & ses troupes montèrent à l'assaut. Malgré leur ardeur, elles furent obligées de céder à la valeur d'une garnison nombreuse, qui recevoit sans cesse de nouveaux renforts par mer. Plusieurs vaisseaux russes, à la prière d'Ali, s'approchèrent de Jaffa, bombardè-

rent la ville, pendant deux jours, & renversèrent une partie des maisons; mais craignant d'être jettés à la côte, si les vents d'ouest souffloient avec violence, ils quittèrent cette rade dangereuse. Ces attaques multipliées avoient réduit les assiégés à une grande extrémité. Ils ne voyoient autour d'eux que des monceaux de ruines. Le gouverneur effrayé se sauva pendant la nuit, & trompant la vigilance des ennemis, gagna Naplous où commandoit son frère. Le lendemain, 31 Janvier, Ali entra dans la ville. Ce siége meurtrier lui coûta trois Beys, & un grand nombre de Mamlouks. Il remit la place au prince d'Acre, qui avoit approvisionné son armée de vivres & de munitions.

Pendant qu'il campoit devant Jaffa, Mallem Reisk, intendant des douanes d'Egypte, vint le trouver dans sa tente, déguisé en Dervich. Son visage brûlé par le soleil, sa maigreur, ses vêtemens sales & déchirés le rendoient méconnoissable. Il dit pour s'excuser, qu'aussi-tôt qu'il avoit appris l'élévation d'Abou Dahab, craignant l'avarice de ce traître, il avoit enfoui ses richesses, s'étoit sauvé dans les déserts, où, depuis un an, il traînoit une vie misérable. Ali le voyant malheureux, eut pitié de son sort, oublia sa perfidie, & lui fit donner des habits & de l'argent. Dans le même tems, le camp fut témoin d'un autre exemple de la vicissitude des choses humaines. L'Emir Abdalla qui, par l'ordre d'Ali, avoit été élevé à la principauté de la Mecque, à la place du Cherif, venoit implorer son assistance. On avoit rétabli son rival, & il s'étoit vu contraint de prendre la fuite. Ali le consola, le combla de présens, & il s'en retourna à Médine. C'est ainsi que la disgrace du chef de la république d'Egypte, entraîne le malheur de toutes les personnes attachées à son parti.

Après la prise de Jaffa, le Scheik Elhalad conduisit ses troupes devant Rama, qui fut emportée l'épée à la main. Ces succès relevoient l'espérance de ses partisans, & leur donnoient la confiance de rentrer triomphans au grand Caire. Ali n'avoit point cessé d'entretenir des liaisons avec les chefs des Janissaires, qui ont beaucoup de pouvoir dans la capitale. Les promesses dont il les flattoit, & l'aversion que leur inspiroit l'avarice d'Abou Dahab, les déterminèrent à prendre ouvertement son parti, & à demander son rappel. Ils lui écrivirent qu'il pouvoit revenir, & qu'ils défendroient ses intérêts. Cette nouvelle le combla de joie; il en fit part à ses amis, & il se disposa à rentrer en Egypte. Scheik Daher étoit d'un avis contraire. Il lui conseilloit d'attendre les secours promis par la Russie; de fomenter la division parmi les chefs de la république; de s'assurer davantage de la disposition des troupes à son égard, & de ne pas hasarder légèrement sa fortune & sa vie. Ces conseils dictés par la prudence, ne furent point suivis. Ali impatient de retourner au grand Caire, & d'humilier ses ennemis, crut marcher à la victoire. Il réunit les garnisons des villes conquises, y leva des contributions, arriva le 21 Mars à Gaza, & en partit le 4 Avril 1773.

Toute sa cavalerie consistoit en deux mille hommes, & deux cent cinquante Mamlouks. Trois mille quatre cens Mograbi composoient son infanterie. Tentaoui, Kalil, Latif, Hassan, Abd Errohman, Mourad, Selim Aga & Soliman Kiaïa des Janissaires étoient les seuls Beys qui lui restoient. Six cent soixante chevaux, commandés par le fils & le gendre de Scheik Daher, se joignirent à cette petite armée qui formoit, en tout, six mille trois cent dix combattans.

Abou Dahab avoit envoyé douze mille hommes

à Salakia, ville située dans l'isthme de Suès, pour empêcher Ali de passer outre. Aussi-tôt donc qu'il s'approcha de cette place, ces troupes s'avancèrent à sa rencontre, & se mirent en ordre de bataille. Le Scheik Elbalad, sans balancer, leur livra combat. Il fondit sur elles avec la rapidité de l'éclair. Il combattoit le sabre à la main à la tête de Mamlouks, qui, encouragés par sa présence, portoient le ravage dans tous les rangs. Les ennemis soutinrent ce choc terrible pendant quatre heures. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils s'enfuirent dans le désert, & laissèrent un grand nombre des leurs sur la place. Cette victoire glorieuse encouragea la petite troupe d'Ali, qui, sous un si brave chef, se crut invincible. Profitant de l'ardeur de ses guerriers, il marcha droit au grand Caire. Les fuyards y portèrent la nouvelle de leur défaite, & de son approche. Abou Dahab assembla les Beys, vendus à ses intérêts, & les principaux du peuple, & leur parla en ces termes : « Braves chefs de la république, & vous Egyptiens, » qui chérissez la loi de notre prophête, vous con» noissez Ali. Il est chrétien dans le cœur, & a » contracté des alliances avec les infidèles. Il veut » soumettre ce pays pour abolir la réligion de » Mahomet, & vous forcer à embrasser le christia» nisme. Rappellez-vous ce que les Européens ont » fait dans l'Inde ; les Musulmans de ces riches con» trées les ont accueillis avec bonté, les ont reçus » dans leurs ports, leur ont accordé des comptoirs, » & ont formé avec eux des traités de commerce. » Qu'en est-il arrivé ? Les Chrétiens ont ravagé » leurs provinces, détruit leurs villes, conquis leurs » royaumes, & après les avoir réduits en esclavage, » ont établi l'idolâtrie (k) sur les ruines de la vraie

(k) Les Mahométans nous appellent idolâtres, parce que

» réligion. Fidèles Musulmans, un pareil sort vous » attend. Ali, l'allié des Européens, va renverser » la constitution de votre empire, ouvrir l'Egypte » aux infidèles, & vous forcer à devenir Chrétiens. » Aidez-moi à repousser l'ennemi de la république, » de vos loix, & de Islamisme, ou préparez-vous » à tous les maux qu'ont soufferts vos frères du » Bengale. Choisissez entre lui & moi ". En finissant ce discours, Abou Dahab fit semblant de vouloir abdiquer la dignité de Scheik Elbalad, & de se retirer. Mais toute l'audience cria d'une voix unanime anathème contre Ali, & promit de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la cause commune. Profitant adroitement de ce moment d'enthousiasme, Abou Dahab fit publier par la ville que quiconque aimoit sa réligion & sa patrie eût à prendre les armes, & avant la fin du jour, vingt mille hommes se rangèrent sous ses drapeaux. Il partit sur le champ à la tête de cette armée, pour attaquer son ennemi. Les Janissaires fideles à leur parole, refusèrent de le suivre, & attendirent tranquillement le succès du combat.

Ali n'étoit point préparé à cet évènement. Lorsqu'il apprit qu'Abou Dahab approchoit avec des troupes, trois fois supérieures aux siennes, il s'abandonna au désespoir, & tomba dangereusement malade. On lui conseilla de retourner à St. Jean d'Acre, mais il déclara qu'il mourroit plutôt que de faire un pas en arrière.

Le 13 Avril 1773, l'armée du grand Caire parut devant son camp. Aussi-tôt il rangea ses troupes en ordre de bataille. Scheik Lebi & Scheik Crim eurent le commandement de l'aîle gauche. Il donna celui

---

ne pouvant comprendre nos mystères, ils disent que nous adorons plusieurs dieux.

de la droite à Tentaoui, & plaça son infanterie au centre. Après avoir fait ces sages dispositions, & exhorté les chefs à combattre vaillamment, il se fit transporter dans sa tente, car il étoit si foible qu'il ne pouvoit se tenir à cheval. La bataille se livra vers onze heures du matin. Les deux partis se chargèrent avec fureur, & malgré l'infériorité des troupes d'Ali, elles eurent d'abord l'avantage. Scheik Lebi & Scheik Crim repoussèrent glorieusement la cavalerie égyptienne. Tentaoui, accompagné des braves Mamlouks, renversa tout ce qui se trouvoit devant lui. La victoire se déclaroit pour Ali, lorsque les Mograbi, ces troupes mercenaires toujours conduites par l'appât du gain, se laissèrent corrompre par les offres magnifiques d'Abou Dahab, & passèrent de son côté. La fortune changea de face. Les fuyards se rallièrent, & n'ayant plus que trois mille hommes à combattre, les enveloppèrent de toutes parts, & en tuèrent un grand nombre. Le généreux Tentaoui ne put survivre à sa défaite. Il se précipita au milieu des escadrons, & tomba percé de coups sur un monceau de morts qu'il avoit immolés. Scheik Lebi, le vaillant fils du prince d'Acre, se défendit pendant long-temps avec les Arabes qu'il commandoit, & mourut en combattant. Scheik Crim s'ouvrant un passage à travers les égyptiens, courut à bride abattue à la tente d'Ali, & les conjura de se sauver avec lui à St. Jean-d'Acre. Mourad, Ibrahim, Soliman, & Abd Errohman y arrivèrent aussi, & lui firent les mêmes remontrances. Mes amis, leur répondit-il, fuyez, je vous le commande; pour moi mon heure est venue. A peine l'avoient-ils quitté que les troupes victorieuses l'environnèrent. Les Mamlouks qui se trouvoient devant sa tente, défendirent leur maître jusqu'à la dernière goutte de leur

ſang, & périrent tous les armes à la main. Le déſeſpoir ayant donné des forces au malheureux Scheik Elbalad, il ſe leva & tua les deux premiers ſoldats qui voulurent le ſaiſir. On fit feu ſur lui, & il fut bleſſé de deux balles. Dans ce moment le lieutenant d'Abou Dahab ayant paru le ſabre à la main, Ali le renverſa d'un coup de piſtolet. Noyé dans ſon ſang, il ſe battoit comme un lion, mais un ſoldat l'ayant terraſſé par derrière d'un coup de ſabre, on ſe jetta ſur lui, & on l'emporta dans la tente du vainqueur. Le traître pouſſant la perfidie juſqu'au bout, répandit des larmes feintes en le voyant dans cet état, & voulut le conſoler de ſa diſgrace. Ali détourna les yeux, & ne lui dit pas une parole. Il mourut huit jours après de ſes bleſſures. D'autres m'ont aſſuré qu'elles n'étoient pas mortelles, & que ſon infâme beau-frère le fit empoiſonner. C'étoit mettre le comble à ſes attrocités, & l'on ne peut ſans frémir voir à quelles horreurs l'ambition porte les hommes.

Ali étoit d'une taille au-deſſus de la moyenne. Il avoit les yeux grands & pleins de feu. Son air étoit noble & gracieux, & ſon caractère franc & généreux. La nature l'avoit doué d'un courage indomptable, & d'un génie élevé. Bien éloigné de cet orgueil barbare qui porte les Turcs à mépriſer les étrangers, il les aimoit à cauſe de leurs talens, & payoit généreuſement leurs ſervices. Il déſiroit ardemment des officiers pour diſcipliner ſes troupes, & leur apprendre la tactique européenne. Il mourut victime de l'amitié. Son malheur vint d'avoir nourri & élevé un traître qui profita de ſes bienfaits pour empoiſonner ſes jours, & le conduire à la mort. Si la Ruſſie eût profité de ſes offres, ſi elle lui eût accordé des ingénieurs, & trois ou quatre mille

hommes de troupes, il se seroit rendu souverain de la Syrie & de l'Egypte, & eût fait passer dans les mains de son aliiée le commerce de l'Arabie & de l'Inde. Il périt à l'âge de 45 ans. Les Egyptiens pleurèrent sa perte, & se virent replongés dans les maux dont il les avoit délivrés.

Aussi-tôt que Scheik Daher apprit la mort d'Ali, & celle de son fils, il s'abandonna à la douleur & aux regrets. Le malheureux vieillard se jetta la face contre terre, se couvrit de poussière, & versa des torrens de larmes. Bientôt il fallut songer à défendre sa vie & ses états. Abou Dahab, glorieux de son triomphe, voulut se venger de la protection que le Prince arabe avoit accordé à Ali. Il marcha contre la Syrie avec toutes les forces de l'Egypte, & laissa Ismaël pour gouverner en son absence. Jaffa fût la première ville attaquée. Scheik Crim la défendoit avec courage, & le siège traînoit en longueur. Malheureusement un Européen, gagné par les promesses d'Abou Dahab, creusa une mine, dont l'effet renversa une partie considérable des murs. Les Egyptiens entrèrent par la brêche, & passèrent au fil de l'épée tous les habitans. Après cette barbare exécution, ils marchèrent vers St. Jean d'Acre. Scheik Daher qui aimoit ses peuples, & qui craignoit de les exposer à un sort aussi cruel, leur conseilla d'ouvrir les portes de la ville au vainqueur, & se retira dans les montagnes avec ses enfans. Abou Dahab n'ayant trouvé aucune résistance, épargna le sang. S'imaginant que les moines de Nazareth gardoient les trésors du prince, il les fit venir, & leur commanda de les livrer sur le champ. Ces malheureux assurèrent vainement qu'ils n'en avoient aucune connoissance. Il fit trancher la tête à trois d'entr'eux. Non content de cette cruauté, il fit mourir dans les

tortures Mallem-Ibrahim Saba, intendant de Scheik Daher, pour le forcer à découvrir ces trésors imaginaires. Quelques-uns des fils du Prince arabe, éprouvèrent un pareil sort sans plus de succès.

Ici finirent les crimes d'Abou Dahab. Un matin on le trouva mort dans son lit. On prétend qu'il fut empoisonné par un de ses esclaves; mais ce fait est incertain. A cette nouvelle les troupes égyptiennes reprirent la route du grand Caire, & Ismaël fut élu Scheik Elbalad. Aussi-tôt le prince d'Acre descendit des montagnes, & rentra dans sa principauté. Les peuples célébrèrent son retour par des cris de joie, & des fêtes solemnelles.

Pendant que ces choses se passoient, une escadre turque vint mouiller sur la côte de Syrie. Le Capitan Pacha ayant obtenu de Scheik Daher la permission de le visiter, lui apporta un firman du grand Seigneur, qui accordoit à lui & à ses descendans la souveraineté d'Acre, & le pardon du passé. Le vieillard fut au comble de la joie. Si près du tombeau, il dit qu'il y descendroit sans regret, puisqu'il voyoit légitimer une puissance qu'il avoit achetée par soixante ans de guerres & de travaux. Il traita magnifiquement l'amiral turc, & le combla de présens. Le Capitan Pacha lui en témoigna ses remercîmens, & avant de partir, le pria instamment de venir dîner à son bord. Le Prince arabe, après le firman qu'il avoit reçu, n'eût aucun soupçon de la trahison qu'on méditoit, & se rendit à son invitation. Aussi-tôt qu'il fut entré dans le vaisseau, on le salua d'une décharge d'artillerie, & un instant après l'amiral tira de son sein un autre firman qui ordonnoit sa mort, & lui fit trancher la tête. Ce respectable vieillard si lâchement trahi, avoit 86 ans. Il étoit adoré des peuples qu'il avoit défendus toute sa vie contre la tyran-

nie des Pachas. C'est ainsi que le divan de Constantinople traite les grands de sa domination ! Mais un gouvernement qui emploie de pareils moyens pour faire rentrer dans le devoir les princes & les gouverneurs, décèle son impuissance; & un empire qui n'a d'autres armes pour conserver ses provinces, que la perfidie, est sur le penchant de sa ruine. Lorsque les Empereurs grecs, corrompus par la mollesse, la flatterie & l'esprit de secte, détruisirent par le fer & le poison tous ceux qui leur faisoient ombrage dans l'étendue de leurs états, ils ne tardèrent pas à être détrônés, & Constantinople passa dans les mains d'un peuple plus généreux. Aujourd'hui que les Ottomans avilis usent de semblables moyens, un pareil sort les attend. Je crois que ces réflexions sont justes, car en parcourant avec attention les Annales de l'Histoire, on voit les royaumes s'éteindre avec la vertu & les mœurs des nations.

LETTRE XVII.

A M. L. M.

Suite de l'histoire d'Ali.

Au grand Caire.

J'ESPÈRE, Monsieur, qu'il vous sera agréable de connoître des évènemens qui pourront servir de suite à l'histoire d'Ali, & de la plûpart desquels j'ai été spectateur. Après la mort de ce vaillant chef, & celle de Mahamed Abou Dahab, Ismaël jouissoit tranquillement du fruit de sa trahison. Elu Scheik Elbalad, il gouvernoit l'Egypte en souverain. Ayant distribué

distribué les provinces à ses créatures, il ne voyoit autour de lui que des protégés, & règnoit au grand Caire. Pour assurer sa domination, il l'étaya du crédit du Pacha, homme adroit & entreprenant. Lorsqu'il eût gagné le Vice-roi, & les officiers des Janissaires, il envoya ses ordres d'un bout à l'autre de l'Egypte, & ses volontés devinrent des loix. Elevé par Ali, il étoit exercé au métier des armes, avoit du courage, & une grande intelligence des affaires. L'avarice ternissoit ces qualités. Il rassembloit l'or de toutes parts, & au lieu de s'occuper du bien des peuples, & de la gloire de l'état, il ne songeoit qu'à grossir ses trésors. Tandis qu'il croyoit n'avoir rien à craindre, Mourad & Ibrahim brûloient du désir de venger la défaite de leur patron. Le premier, plein de feu & d'ardeur, étoit courageux, franc, mais inconsidéré; l'autre, joignoit à un caractère modéré, un esprit fin, propre à former un parti. S'étant jurés une amitié fidèlle, ils partirent de Syrie avec un petit nombre de Mamlouks attachés à leur sort, traversèrent les déserts, & se rendirent dans le Saïd. Avant qu'ils eussent pu s'y former des partisans, Ismaël envoya une armée contr'eux. Mourad vouloit combattre avec une poignée de soldats, la prudence d'Ibrahim l'en empêcha, & ils se retirèrent au fond des solitudes où les ennemis n'osèrent les poursuivre. Tandis qu'ils y séjournoient, ils mirent dans leurs intérêts un Prince arabe indépendant, & lui promirent d'augmenter ses états, si, par son moyen, ils pouvoient rentrer dans la capitale. L'Emir, charmé d'accorder sa protection à des Beys disgraciés, contre Ismaël qui avoit voulu lever des contributions sur ses terres, jura qu'il les aideroit de tout son pouvoir. Sur le champ, il ordonna aux Arabes de sa domination de prendre les armes,

& dans un instant six mille cavaliers se rangèrent sous ses drapeaux. Avec cette petite armée, ils cotoyèrent le fleuve, s'emparèrent des principales villes situées sur ses bords, & descendirent vers le Caire. Après avoir battu différens partis qu'Ismaël leur avoit opposés, ils vinrent, en 1777, camper près de Gize. Le Scheik Elbalad sortit du château à la tête d'une armée nombreuse, pour les arrêter au passage du Nil. Tandis que les troupes étoient en présence, les généraux s'envoyèrent réciproquement des députés, & parlèrent d'accomodement. Ismaël, qui redoutoit la valeur impétueuse de Mourad, & la sagesse d'Ibrahim, ne voulut pas exposer sa fortune au sort d'un combat, & leur offrit de reprendre leur place parmi les membres de la république. La paix fut signée à cette condition. Ils entrèrent donc dans la capitale, précédé du Prince arabe, qui, monté sur un cheval superbe, marchoit à la tête de ses cavaliers, armés de sabres & de lances. Après avoir demeuré trois jours au Caire, voyant ses desseins accomplis, il retourna dans sa principauté, chargé de présens & de promesses flatteuses. La réconciliation n'étoit qu'apparente. Ismaël avoit attiré ses ennemis pour les détruire sans combattre. Possédant les trésors & la puissance, il pensoit qu'il viendroit facilement à bout de ce dessein. Les nouveaux Beys marchoient donc environnés de précipices. Il falloit beaucoup d'adresse pour éviter les pièges qu'on leur tendoit. En 1778, le Scheik Elbalad craignant que, s'il les attaquoit dans leur palais, où ils se tenoient sur leurs gardes, le peuple ne prît parti pour les restes de la maison d'Ali, forma, avec le Pacha & ses partisans, la résolution de les massacrer le premier jour où ils se rendroient au divan. Ils eurent avis du complot, & se sauvèrent pendant la nuit dans la haute Egypte. Ils se forti-

fièrent dans Girgé, appellèrent les Arabes à leurs secours, & attendirent de pied ferme leur ennemi. Ismaël envoya un corps de cavaliers à leur poursuite. Les fugitifs leur livrèrent combat, & les mirent en déroute. Il vint lui-même avec trente mille hommes de troupes. Plein de confiance dans ses forces, il comptoit sur une victoire certaine. Mais l'adroit Ibrahim employa contre lui la ruse qui avoit si bien servi Abou Dahab. Connoissant son avarice, & sachant qu'il payoit mal ses soldats, il leur offrit une paye beaucoup plus considérable, & promit d'avancer les Officiers. Il n'en fallut pas davantage pour débaucher une partie de ces troupes mercénaires, toujours disposées à se vendre au plus offrant. Aussi-tôt qu'Ismaël s'apperçut qu'il étoit abandonné, il s'enfuit précipitamment au Caire, chargea cinquante chameaux d'or, d'argent & de ses effets les plus précieux, & se sauvant à travers l'Isthme, se réfugia dans la Syrie. Ce lâche, justement puni d'avoir trahi son ami & son maître, a traîné depuis ce moment une vie misérable, dans les diverses provinces de l'Empire ottoman. On m'a assuré qu'il s'étoit rendu à Constantinople sur la foi des promesses de la Porte, dont il avoit rétabli l'autorité en Egypte, & que le divan, après l'avoir dépouillé de ses trésors, l'avoit livré à son malheureux sort.

La retraite d'Ismaël rendoit Ibrahim & Mourad maîtres du Royaume. Ils rentrèrent triomphans au grand Caire, & le peuple les reçut avec de grandes acclamations. L'un se fit nommer Scheik Elbalad & l'autre Emir Hajj. Leur premier soin fut de déposer le Pacha qui avoit eu l'imprudence de prendre parti contr'eux, en les déclarant ennemis du grand Seigneur. L'émissaire habillé de noir se rendit à son appartement, plia le coin du tapis, & le Vice-roi se

retira sur le champ à Boulak, où il attendit les ordres de Constantinople. Lorsqu'on leur en eût envoyé un nouveau, ils songèrent à élever leurs Mamlouks à la dignité de Bey. J'assistai à cette nomination à la faveur de mon habit turc. Les Sangiaks étoient assis à l'extrémité de la salle du conseil, près de la grille où se tenoit le Pacha. Le peuple remplissoit le reste de l'appartement. Après qu'ils eurent remis au Kiaïa le nom de ceux qu'ils vouloient créer, il les lut à haute voix, les revêtit d'un caftan, leur donna le firman de Sangiak, & ils furent proclamés Beys. Lorsque la cérémonie fut finie, ils reconduisirent en pompe le Scheik Elbalad, & l'Emir Hajj à leurs palais. La marche étoit très-brillante. Ibrahim & Mourad, montés sur des chevaux couverts d'or & de diamans, saluoient à droite & à gauche le peuple rangé en haie, qui répétoit leurs noms avec des cris de joie, & leur souhaitoit toutes sortes de prospérités. Ces deux chefs jettoient à chaque instant des poignées de médins, de piastres & de sequins que les Egyptiens ramassoient avec avidité. Ils étoient précédés de six cens Mamlouks magnifiquement vêtus, & montés sur des coursiers richement caparaçonnés. Les Janissaires, les Azabs, & les différens corps de troupes, suivoient en bon ordre. Cette pompe dura pendant deux heures. Plus de quatre cent mille hommes en furent spectateurs. J'étois bien surpris qu'un troupeau aussi nombreux se soumit volontairement à sept ou huit mille étrangers qui ne s'occupent qu'à le dévorer. Mais les naturels de l'Egypte, doux, paisibles, sans force & sans énergie, paroissent destinés à un éternel esclavage. Courbés depuis des siècles sous le joug du despotisme, ils souffrent tous les maux, sans jamais lever la tête. S'ils étoient soumis à un gouvernement modéré, il n'y auroit point de peuple plus heureux sur la terre.

Malgré les malheurs de leur ſort, ils aiment leur pays avec paſſion, & rien ne peut les en arracher.

Ibrahim & Mourad ayant chaſſé Iſmaël du grand Caire, réſolurent d'éteindre entièrement les rejettons de ſa maiſon. Ils redoutoient ſur-tout Haſſan Bey, qui, par ſa générosité, ſa juſtice & ſa valeur, avoit gagné la faveur du peuple & des grands. N'ayant pu le faire périr par la ruſe, ils employèrent la force ouverte. S'étant retirés dans le château, ils dreſsèrent une batterie de ſix canons contre ſon palais & diſtribuèrent des corps de troupes dans les environs, pour l'aſſaillir de toutes parts. Haſſan ſe défendoit courageuſement avec ſes Mamlouks, & repouſſoit tous les aſſauts qu'on lui livroit. Le bruit de l'artillerie jetta l'effroi dans le cœur des habitans. La guerre ſe faiſoit au milieu des rues, & du haut des toits. On entendoit de tous côtés le tumulte des combattans, les maiſons qui s'écrouloient, & les cris des malheureuſes victimes de la diſſention. Des bandes de ſcélérats, profitant du déſordre, couroient dans tous les quartiers de la ville, enfonçoient les portes, entroient dans les maiſons & mettoient tout à feu & à ſang. Les négocians françois étoient dans la conſternation. Ils s'attendoient à chaque inſtant de voir la porte de leur contrée renverſée, leur fortune détruite, & à périr au milieu de leurs femmes & de leurs enfans. J'aſſiſtai à cette tragédie, & réſolus avec quelques jeunes gens de défendre l'entrée de la rue, jusqu'à la dernière goutte de notre ſang, & de mourir au moins en combattant. Nos alarmes n'étoient pas ſans fondement. Environ deux cens brigands vinrent avec des haches & des armes de toute eſpèce, pour abattre la ſeule porte qui nous mettoit à l'abri; mais comme elle étoit très-forte, & qu'ils s'attendoient à trouver de la réſiſtance, ils tournèrent leurs pas d'un autre

côté, & pillèrent les maisons voisines. Cette scène d'horreur dura deux jours & deux nuits, pendant lesquels le bruit du canon, de la mousquetterie, & les cris du désespoir ne cessèrent point de se faire entendre. Nous pûmes en juger à notre aise, car personne d'entre nous n'eût envie de se livrer au sommeil. Enfin, le troisième jour du combat, nous apperçûmes du haut des terrasses, Hassan Bey, qui, accompagné de deux cens Mamlouks, s'ouvroit, le sabre à la main, un passage à travers les ennemis, & se sauvoit du grand Caire. Ayant voulu gagner la Syrie, il rencontra dans le désert un corps de trois mille Arabes du parti ennemi, qui lui coupèrent la retraite. Il s'efforça de se faire jour à travers leurs escadrons, & combattit en désespéré. Tous ses Mamlouks périrent à ses côtés. Quoique couvert de sang, il se défendit pendant une heure. Ayant été pris, les Arabes le ramenèrent vers la capitale. Arrivé à Boulak, il les conjura de lui permettre d'entrer un instant dans la maison d'un Scheik de ses amis, pour lui dire un dernier adieu. Ils acquiescèrent à sa demande, & dépêchèrent un courier pour avertir Mourad qu'ils amenoient son ennemi prisonnier. A cette nouvelle, l'Emir Hajj envoya deux cens satellites pour lui couper la tête. Ils environnèrent la maison, & le demandèrent à haute voix. Le Scheik le refusa, & déclara qu'il ne violeroit jamais les loix de l'hospitalité, en leur livrant son ami. Ils se disposèrent à l'enlever par force. « Je » ne souffrirai point, lui dit Hassan, que vous soyez » exposé à la violence de ces forcénés, qui massa- » creroient vous, votre femme & vos enfans. Laissez- » moi sortir ». En finissant ces mots, il s'arrache des bras du Scheik, monte sur la terrasse, passe de-là sur une autre, & s'étant apperçu que la porte de la maison n'étoit gardée que par un soldat, il descend sans faire

de bruit, l'ouvre, arrête le bras qui va le frapper, renverse le cavalier, lui arrache son sabre, saute sur son cheval & fuit à bride abattue, vers le grand Caire.

A ce spectacle, les satellites demeurèrent comme immobiles de surprise. Revenus à eux, ils firent feu sur le fugitif, & le poursuivirent de toute leur force. Deux des cavaliers l'avoient atteint; il les renversa à coups de sabre, & continua sa course. Toutes les rues du grand Caire ont des portes pour la sureté publique. Il en fit fermer plusieurs, & emportant les clefs avec lui, arrêta ses ennemis. S'étant rendu au palais d'Ibrahim, il entra par la cour du harem, se couvrant le visage de son chale, pour n'être pas reconnu. L'épouse du Scheik Elbalad étoit sa parente: il la pria d'intercéder pour lui auprès de son mari. Elle alla se jetter à ses genoux, & lui demanda la vie de son cousin. Ibrahim se laissa fléchir, prit Hassan sous sa protection, le fit guérir de ses blessures, & résista long-tems à Mourad, qui sollicitoit sa mort. Voyant que l'Emir Hajj se préparoit à lui faire la guerre, s'il n'obtenoit sa demande, il se racommoda avec lui, en consentant que le prisonnier fût relégué à Gedda. On le conduisit à Suès, & on le remit au patron d'un petit bâtiment, qui reçut ordre de le transporter au lieu de son exil. Deux de ses esclaves, compagnons volontaires de son infortune, l'avoient suivi par attachement. Ils surent que le capitaine étoit chargé d'un firman, signé de Mourad, qui condamnoit la tête de leur maître, aussitôt qu'il seroit débarqué, ils se hâtèrent de l'en instruire. Hassan, feignant d'ignorer sa destinée, pria le patron de le descendre sur le rivage de l'Egypte, au lieu de le conduire à Gedda. Ses promesses & ses menaces ne purent l'y faire consentir. Sur son refus, il se saisit pendant la nuit des armes qui étoient à bord, &, aidé de ses

deux esclaves, coupa la tête du capitaine & de trois matelots, précipita les autres dans la mer, & prenant le gouvernail du vaisseau, le conduisit à Coseir, d'où il se rendit dans le Said, emportant avec lui une somme de quatre cent mille livres, qu'il trouva dans le vaisseau. Depuis ce moment, il travaille à s'y faire des partisans, & peut-être parviendra-t-il un jour à rentrer au Caire, où les vœux du peuple le rappellent.

La mort de six Beys du parti d'Ismaël, & la fuite des autres, rendoit Ibrahim & Mourad maîtres absolus au grand Caire. Rien ne leur faisant plus d'ombrage, l'Emir Hajj se disposa, suivant la coutume, à conduire la caravane de la Mecque. Les pélerins se rassemblèrent de toutes parts dans la plaine de Hellé, voisine de la ville. Environ dix mille tentes y furent dressées. Elles couvroient une grande étendue de terrein. Celles des officiers & des chefs étoient composées de toiles peintes, revêtues intérieurement de soie & de satin, & ornées de coussins, couverts d'étoffes brochées en or & en argent. Pendant la nuit on alluma autour de chaque tente un grand nombre de petites lampes de verre coloré, qui produisoient une illumination brillante & diversifiée. Les reflets de la lumière, dorant le feuillage des orangers & des dattiers, répandus dans la campagne, formoient un charmant spectacle. Les parens & les amis des pélerins vinrent passer cette nuit avec eux. Au point du jour l'Emir Hajj donna le signal avec le tambour & les trompettes. Chacun plia sa tente & chargea ses bagages & ses provisions sur des chameaux, & l'on se mit en route. L'avant-garde, escortée par un corps de cavaliers bien montés, partit d'abord. On vit ensuite le chameau qui portoit le tapis destiné à couvrir le Caaba, ou la maison de Dieu. Sa tête étoit ornée d'un panache superbe, & son dos cou-

vetu d'un drap d'or. Des prêtres l'entouroient en chantant les hymnes du Coran. Environ quarante mille pélerins ſuivoient à pied, à cheval & ſur des chameaux. Cinq mille hommes de cavalerie diſtibués en divers corps; ſous les ordres de l'Emir Hajj, marchoient ſur les flancs de la caravane. Un petit nombre de dames, portées dans des litières, faiſoient auſſi le voyage. Rien n'eſt plus magnifique que le départ de la caravane. Les hommes, proprement vêtus, paroiſſent pleins de vigueur & de ſanté; les chevaux ſont remplis de feu & d'ardeur. Au retour tout eſt changé: les animaux, maigres & languiſſans, & les pélerins pâles, décharnés, brûlés par le ſoleil, reſſemblent à des ſquelettes. En effet, ce voyage, extrêmement pénible, dure quarante jours, à travers des déſerts, où l'on fait quelquefois cinquante lieues, ſans trouver une ſeule goutte d'eau bonne à boire. L'ardeur du ſoleil eſt exceſſive, & la pouſſière qui s'élève de deſſous les pieds de cette multitude d'hommes & d'animaux, obſcurcit l'air, remplit les yeux & la bouche, & ôte la reſpiration. Quelquefois les vents empeſtés du ſud-eſt en roule des tourbillons ſi terribles que trois ou quatre cens hommes périſſent dans un jour. Ce fléau produit de grands avantages à l'Emir Hajj, qui hérite des bagages & des objets de commerce de tous ceux qui meurent dans la route. Auſſi revient-il ſouvent au grand Caire, avec le tiers des biens qui en ſont ſortis.

La caravane que Mourad conduiſoit, après avoir tourné l'extrémité de la Mer rouge, entra dans l'Arabie déſerte. Les Arabes ſe préſentèrent, & voulurent exiger le tribut accoutumé. Il fit couper la tête aux chefs, & les autres, n'étant pas aſſez forts pour lui diſputer le paſſage, emportèrent dans leurs tentes le déſir de la vengeance. La caravane parvint heu-

reusement à Bedder, où elle se joignit, suivant l'usage, à celle de Damas, &, après six jours, elles arrivèrent à la Mecque. Pendant les quatorze jours que les mahométans, rassemblés de toutes les parties du monde, restent dans cette ville pour vaquer aux devoirs de la religion, il s'y fait un commerce immense. Une partie des pélerins s'y rendent, pour remplir le précepte qui ordonne à tout musulman de visiter, une fois en sa vie, la maison de Dieu. Les autres y sont attirés par l'appât du gain, & y transportent les choses les plus rares de leur pays. On y trouve abondamment les étoffes précieuses & les diamans de l'Inde, les belles perles du golphe persique, le baume si recherché des orientaux, les armes d'acier de Damas, le café Moka, la poudre d'or de l'Afrique & les sequins du grand Caire. C'est peut-être la foire la plus riche du monde. Plus de cent mille marchands y sont rassemblés; & comme le tems est court, on ne peut nombrer à combien de millions se monte la vente qui s'y fait dans quatorze jours. Il seroit bien à souhaiter qu'un Européen, instruit de la langue arabe, & déguisé en marchand, pût assister à cette solemnité & en donner des détails, que nous sommes forcés de recevoir de la bouche de ceux qui s'y sont trouvés, & qui ne peuvent jamais inspirer une confiance parfaite, parce que les musulmans ne s'entretiennent pas volontiers avec les infidèles de ce qui concerne leur culte. Des vaisseaux, qui, à cette époque, aborderoient à Gedda, chargés de certaines marchandises de l'Europe & de l'Inde, seroient assurés de vendre en peu de momens leurs cargaisons, qui seroient payées sur le champ en or. Les Anglois ont fait avec succès quelques expéditions de cette nature, & ils auroient continué sans doute, si des vues politiques & des disputes élevées entr'eux & les naturels du pays, n'y eussent mis obstacle.

Mourad Bey ne fut pas auſſi heureux à ſon retour, qu'il l'avoit été en allant. Diverſes tribus arabes avoient réuni leurs armes pour venger le ſang de leurs chefs. Ils attendirent le moment où la caravane paſſoit entre des montagnes, & l'attaquèrent avec avantage. Ce ne fut d'abord que déſordre & confuſion parmi ce grand nombre d'hommes, qui ſe culbutoient les uns les autres pour prendre la fuite. Il y en eut un grand nombre d'écraſés, & beaucoup de tués par le feu continuel des ennemis. L'Emir Hajj ayant réuni ſes troupes, ſe mit en devoir de les repouſſer. Il marcha à la tête des Mamlouks, & malgré les décharges de l'artillerie des Arabes, il gravit les montagnes, & leur livra un ſanglant combat. Il perdit beaucoup de monde, & eut la cuiſſe & le bras percés de deux balles. Ces bleſſures ne l'empêchèrent pas de vaincre les Arabes & de les forcer à prendre la fuite en déſordre. Durant la route, ils ne reparurent plus. Il arriva au grand Caire épuiſé de fatigue, & preſque mourant. Mr. Grace, médecin françois, fut appellé, & le guérit, non ſans de graves inquiétudes; car ſa vie répondoit de celle du malade. Tous les habitans du grand Caire ſortirent pour recevoir leurs parens & leurs amis. Les uns pleuroient la perte d'un frère, d'un père, d'un époux, & ſe répandoient en lamentations. Des mères déſolées déchiroient leurs habits, & ſe couvroient la face de pouſſière. D'autres, joyeuſes du retour des perſonnes qu'elles chériſſoient, rempliſſoient l'air de leurs cris d'allégreſſe, & béniſſoient le ciel. Il eſt impoſſible d'exprimer les ſentimens divers que ce ſpectacle inſpiroit. On voyoit tour-à-tour & l'excès de la douleur, & l'ivreſſe de la joie. En rentrant dans ſa maiſon, chaque pélerin trouvoit, ſuivant ſon état, un appartement préparé. On avoit peint les murs;

tous les meubles, les tapis, les ſophas, les couſſins étoient renouvellés, comme ſi quelque choſe d'ancien eût été indigne d'appartenir à un homme qui arrivoit du ſaint pélerinage. Ces traits atteſtent, Monſieur, la tendreſſe filiale des Egyptiens & leur piété, & l'idée ſublime qu'ils ont de leur religion. Les perſonnes arrivées de la Mecque prennent pour le reſte de leurs jours le ſurnom de *Hajji* (*l*), & le portent comme un titre honorable. Les riches, qui redoutent les fatigues du voyage, croient remplir le précepte en envoyant quelqu'un à leur place, & en le défrayant pendant la route.

Ayant quitté l'Egypte, à la fin de 1779, je ne puis donner un détail circonſtancié des évènemens qui y ſont arrivés depuis. Seulement j'ai appris par des lettres du grand Caire, que le fougueux Mourad, voulant parvenir au poſte de Scheik Elbalad, avoit déclaré la guerre à ſon rival, qu'ils s'étoient battus, réconciliés, & qu'en 1784, brouillés de nouveau, ils étoient chacun à la tête d'une armée & prêts à combattre. J'ignore le ſuccès du combat; mais quel que ſoit le vainqueur, il s'efforçera d'élever ſes créatures, & d'exterminer tous les Beys du parti ennemi, juſqu'à ce que la trahiſon ou la victoire lui aient fait éprouver une ſemblable deſtinée.

Vous jugez bien, Monſieur, quel doit être le ſort de l'Egypte livrée au brigandage de huit mille étrangers qui en dévorent les riches provinces, & leur font ſans ceſſe éprouver les horreurs de la guerre. Mais quelque idée que vous vous formiez de ſes malheurs, elle eſt au-deſſous de la réalité. L'agriculture détruite, les canaux qui portoient par-tout l'abondance, comblés, des tributs arbitraires levés avec vio-

(*l*) Pélerin.

lence, les gens de bien dépouillés & massacrés, des brigands dans tous les emplois, la guerre, la peste, la famine, suites ordinaires de la discorde des chefs; tels sont les maux auxquels le peuple d'Egypte est condamné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVIII.

A M. L. M.

Observations sur l'agriculture du pays.

Au grand Caire.

L'AGRICULTURE, Monsieur, étoit en honneur parmi les anciens Egyptiens. Ils l'avoient rendue très-florissante dans toute l'étendue de leur empire, témoins les travaux immenses qu'ils ont faits, pour la distribution des eaux & l'arrosement des terres. Actuellement on y compte encore quatre-vingts canaux semblables à des rivières, tous creusés de main d'homme, & dont plusieurs ont vingt, trente & quarante lieues de long. Ils reçoivent l'inondation, & la distribuent dans les campagnes. Six seulement ont de l'eau toute l'année. Les autres presque comblés, tarissent lorsque le Nil est bas. Les grands lacs de Mœris, de Behiré, de Mareotis, formoient de vastes réservoirs propres à retenir les eaux surabondantes, & à les verser ensuite sur les plaines des environs. On les faisoit monter sur les terreins élevés par le moyen des roues à chapelets, dont l'invention est due aux Egyptiens. Un bœuf suffit pour les tourner, & pour arroser un vaste champ. Ces roues don-

nèrent à Archimède, lors de ſon voyage en Egypte, l'idée du chapelet ingénieux dont on fait encore uſage de nos jours. Outre ces réſervoirs, toutes les villes, un peu éloignées du Nil, ſont environnées de ſpacieux étangs deſtinés aux beſoins des habitans, & aux avantages de la culture. De grandes digues, dont on voit encore les débris, ſervoient à contenir le fleuve; d'autres arrêtoient les torrens de ſable qui tendent ſans ceſſe à couvrir la ſurface de l'Egypte. Des aqueducs portoient les eaux juſqu'au ſommet des collines. Elles étoient reçues dans des baſſins immenſes creuſés dans le rocher, d'où elles couloient enſuite au milieu des déſerts qu'elles transformoient en campagnes fécondes. On reconnoît près de Babain les ruines d'un de ces aqueducs qui dirige ſon cours du côté de la Libye. Il porte l'empreinte de la majeſté des ouvrages Egyptiens. Ces travaux, non moins merveilleux que les pyramides & les coloſſes de la Thébaïde, avoient plus d'utilité. Ils prévenoient les ravages des crues extraordinaires, ſuppléoient au défaut des médiocres, & nourriſſoient des millions d'habitans.

Depuis 1200 ans que ce pays eſt ſoumis à des peuples qui ne ſont point agriculteurs, ils ont laiſſé dépérir la plûpart de ces grands ouvrages. La barbarie du gouvernement actuel achèvera de les detruire. Chaque année, les limites de l'Egypte cultivée ſe reſſerrent, & les ſables ſtériles s'y accumulent de toutes parts. En 1517, époque de la conquête des Turcs, le lac Mareotis s'approchoit encore des murs d'Alexandrie, & le canal, qui conduit les eaux dans cette ville, étoit navigable. Aujourd'hui ce lac a diſparu, & les terres qu'il arroſoit, & qui au rapport des hiſtoriens, produiſoient en abondance du bled, du vin, & des fruits divers, ſont changées en déſerts où le voyageur attriſté ne trouve ni arbriſſeau, ni plante,

ni verdure. Le canal lui-même, l'ouvrage d'Alexandre, néceſſaire à la ſubſiſtance des habitans de la ville qu'il avoit bâtie, eſt preſque comblé. Il ne reçoit les eaux que lorſqu'elles ſont parvenues au plus haut point de l'inondation, & ne les garde que peu de tems. Il y a quarante ans qu'on ôta une partie du limon que le fleuve y dépoſe, & il conſerva l'eau pendant trois mois de plus. En le creuſant entièrement, il reprendroit ſon ancienne utilité. La branche péluſiaque qui ſe déchargeoit dans la partie orientale du lac de Tanis ou Menzalé, eſt abſolument détruite. Avec elle ont péri la belle province qu'elle fertiliſoit, & le fameux canal commencé par Necos (*m*), & achevé par Ptolémée Philadelphe. Il étoit tiré de cette branche à Aggeroud (*n*), l'ancienne Arſinoé, placée à l'extrémité de la mer rouge. Comme on craignoit qu'en ouvrant cette communication, le golphe arabique que l'on croyoit d'onze pieds plus élevé que la Méditerranée, n'inondât le pays, on avoit placé à ſon ouverture de grandes écluſes. Mais je penſe que cette ſuppoſition étoit ſans fondement, puiſque d'autres canaux, tirés depuis du Nil au golphe arabique, n'ont point produit cet inconvénient. Ces ouvrages immortels, exécutés par des Rois qui faiſoient leur bonheur de la proſpérité des peuples, & de la gloire de leur Empire, n'ont pu réſiſter aux ravages des conquérans, & au deſpotiſme qui détruit tout, juſqu'à ce qu'il ſoit enſeveli, ſous les débris des royaumes, dont il a ſappé les fondemens. Enfin, le canal d'Amrou, le dernier des grands travaux faits

---

(*m*) Strabon, Pline, atteſtent ce fait.

(*n*) Depuis Ptolémée juſqu'à nos jours, la Mer rouge s'eſt retirée de deux lieues, car Aggeroud eſt aujourd'hui à cette diſtance du Suès.

en Egypte, & qui communiquoit de Fostat à Colzoum, ne s'étend qu'à quatre lieues au-delà du Caire, & se perd dans le lac des pélerins. Tel est, Monsieur, l'état actuel du pays. On peut assurer que plus d'un tiers des terres cultivées autrefois, se sont changées en déserts dont l'aspect épouvante le voyageur.

Il en est de même de la population. L'Egypte ancienne fournissoit à la subsistance d'environ huit millions d'habitans & nourrissoit encore l'Italie & les provinces voisines. Aujourd'hui on n'en compte pas la moitié. Je ne croirai point avec Hérodote & Pline qu'il y ait eu vingt mille villes dans ce royaume, du tems du Pharaon Amasis; mais les ruines étonnantes qu'on y trouve à chaque pas, & dans des lieux inhabités, annoncent qu'elles ont dû être trois fois plus nombreuses qu'elles ne le sont de nos jours. Si vous avez daigné lire avec attention le tableau que je vous ai tracé du gouvernement actuel, vous ne serez point étonné de la décadence de cette contrée. La population d'un état n'est jamais qu'en proportion des moyens de subsistance. Elle s'accroît, diminue, & s'éteint avec eux. Aujourd'hui que huit mille étrangers dépouillent à leur gré les négocians & les laboureurs, les uns abandonnent les soins du commerce, les autres renoncent aux travaux de l'agriculture, & le pays se dépeuple sensiblement.

Toutes les terres appartiennent aux chefs. Ils les vendent aux particuliers. A la mort des propriétaires elles retournent au fisc. Le fils est obligé d'acheter l'héritage de son père, mais il n'est pas sûr de l'obtenir. Le plus offrant, ou celui qui a plus de crédit s'en fait accorder l'investiture. Que peut faire pour l'amélioration des campagnes le laboureur qui n'est pas assuré de transmettre ses possessions à ses enfans? Il ne songe qu'à vivre, & laisse en friche une partie

de

de ses domaines. Les Cachefs & les Sangiaks autorisés par le traité du grand-Seigneur à lever des tributs arbitraires, commettent des vexations inouies. Souvent le malheureux agriculteur, au milieu de l'abondance qui l'entoure, manque du nécessaire, & vend les instrumens du labourage pour payer les impositions. Cette tyrannie le met dans l'impuissance de cultiver les plus riches campagnes du monde.

Un autre mal qui produit des ravages non moins funestes résulte de la vicissitude du gouvernement. Tandis que les Beys se font la guerre, les peuples prennent parti dans leurs querelles, & employent le fer & le feu pour se détruire mutuellement. J'ai vu plus d'une fois des villages incendiés, tous les habitans massacrés par leurs voisins, & le fruit de la récolte périr dans les flammes.

Les chefs de la république, retiennent sur le tribut qu'ils envoyent chaque année à Constantinople des sommes considérables qu'ils doivent employer à l'entretien des édifices publics & des canaux. Leurs dissentions continuelles, le besoin qu'ils ont d'amasser de l'or pour acheter des Mamlouks, soudoyer des troupes, & grossir leur parti, les empêchent de s'occuper de ce travail indispensable. Cette négligence porte un coup mortel à l'agriculture. Tout un canton, qui devoit sa fertilité & ses richesses aux eaux d'un canal, n'en recevant plus une quantité suffisante, devient inculte & abandonné. Le Nil dans un cours de neuf cens lieues, traversant des déserts & des pays arides, entraîne une quantité prodigieuse de sable & de limon. J'ai vu creuser des ruisseaux, où pendant un an de séjour, il avoit déposé trois pieds de vase : jugez avec combien de rapidité il doit combler les canaux les plus utiles, si l'art humain ne veille con-

tinuellement à leur entretien. Ce fait seul vous expliquera pourquoi des lacs immenses sont aujourd'hui desséchés, & des provinces autrefois fécondes, sont stériles & inhabitées.

Combien ils sont coupables, ceux qui laissent ainsi tarir les sources de la fécondité? car par-tout où l'on conduit les eaux bienfaisantes du Nil, la terre se couvre de trésors : elle ne demande qu'à produire. Dans le Delta, comme au Saïd, on se sert de la charrue pour labourer. Lorsque le bœuf y a tracé un sillon peu profond, on hache la glebe avec la houe, & on l'égalise comme celle d'un jardin. Lorsqu'on y a confié la semence, on la herce légèrement. Ici finissent les travaux du laboureur jusqu'à la moisson, qui est extrêmement abondante, & ne manque jamais qu'avec la crue du Nil. Lorsque l'orge & le bled sont mûrs, on les coupe, & on les étend sur l'aire. Un laboureur assis sur une charette, dont les roues sont tranchantes, & traînée par des bœufs, un bandeau sur les yeux, se promène sur la paille, & la hache en morceaux. On la sépare du grain avec le van. Ce grain est jaune, gros, & d'une très-bonne qualité. Les Égyptiens en font un pain roux, à moitié cuit, & mauvais, parce qu'au lieu d'employer les moulins à eau & à vent, ils ne se servent que de la meule à bras, & ne bluttent point assez la farine. Le boulanger des François faisoit avec ce même bled, du pain blanc comme la neige & d'un goût excellent. Le riz, comme je vous l'ai déja dit, demande un peu plus de soins. Il faut inonder le champ qu'on lui destine, en arracher les racines des herbes étrangères, l'arroser tous les jours lorsqu'il est planté, ce qui se fait par le moyen des roues à chapelets. Au bout de cinq mois, on le coupe, & on recueille ordinaire-

ment quatre-vingts boisseaux pour un. Outre ces grains, l'Egypte produit abondamment, du doura ou millet d'Inde, du lin, autrefois si renommé, du chanvre, du chartame, ou safranon, & une multitude de melons exquis, & de légumes dont les peuples se nourrissent pendant les chaleurs.

Le tems des semailles est différent suivant les provinces, & l'exposition des terres. Près de Siène, on seme l'orge & le bled en Octobre, & l'on récolte en Janvier. Vers Girgé, on les coupe au mois de Février, & en Mars, aux environs du grand Caire. Telle est la marche ordinaire des moissons dans le Saïd. Il y en a une foule d'autres particulières, suivant que les terreins sont plus près ou plus loin du fleuve, plus bas ou plus élevés. Dans la basse Egypte, on seme & on recueille toute l'année. Par-tout où l'on peut jouir des eaux du fleuve, la terre ne se repose jamais, & donne trois récoltes par an. C'est-là que le voyageur a sans cesse sous les yeux le spectacle charmant des fleurs, des moissons & des fruits, & que le printems, l'été, & l'automne, offrent à la fois leurs trésors. En descendant des cataractes, au commencement de Janvier, on apperçoit les bleds presque mûrs, plus bas ils sont en épis, & en s'avançant davantage les plaines se couvrent de verdure.

La luzerne, que l'on coupe trois fois depuis Novembre jusqu'en Mars, est le seul foin des Egyptiens. Il sert principalement à la nourriture des troupeaux. Les chevaux, les ânes, les mulets & les chameaux paissent dans les prairies pendant l'hiver. Le reste de l'année ils mangent de la paille hachée, de l'orge & des fèves. Cette nourriture entretient leur santé, & leur donne beaucoup de force & d'ardeur. Les Arabes accoutument leurs chevaux à la plus grande

sobriété. Ils ne les mènent boire qu'une fois le jour, & les nourrissent avec un peu d'orge & de lait.

Les Egyptiens, ne cultivant guère l'olivier, achètent leur huile en Crète & en Syrie. Mais, comme ils ont reçu de leurs pères le goût des illuminations, ils tirent de l'huile de différentes plantes. La plus commune est celle que produit le sésame, & qu'ils nomment *sireg*, huile à brûler. Ils en font aussi avec la graine de chartame, du lin, du pavôt & de la laitue. Le peuple mange de celle du chartame.

Je vous ai parlé, Monsieur, de l'art avec lequel les Egyptiens font éclore les poulets, & qui leur est particulier. Leur manière d'élever les abeilles n'est pas moins extraordinaire, & annonce beaucoup d'intelligence. Comme la haute Egypte ne conserve sa verdure que pendant quatre ou cinq mois, que les fleurs & les moissons y paroissent plutôt, les habitans de la basse profitent de ces momens précieux. Ils rassemblent sur de grands bateaux, les abeilles des différens villages. Chaque propriétaire leur confie ses ruches, désignée par une marque particulière. Lorsque la barque est chargée les hommes qui doivent la conduire, remontent doucement le fleuve, & s'arrêtent dans tous les lieux où ils trouvent de la verdure & des fleurs. Les abeilles, à la pointe du jour, sortent par milliers de leurs cellules, & vont cueillir les trésors dont elles composent leur nectar. Elles reviennent plusieurs fois chargées de butin. Le soir elles rentrent dans leur maison, sans que jamais ces travailleurs intelligens se trompent de demeure. C'est ainsi qu'après trois mois de séjour sur le Nil, les abeilles ayant moissonné les parfums de la fleur d'orange du Saïd, l'essence des roses du Faïoum, les trésors du jasmin d'Arabie & des fleurs diverses, sont

rapportées dans les lieux dont on les avoit enlevées, & où elles trouvent de nouvelles richesses. Cette industrie procure aux Egyptiens un miel délicieux & de la cire en abondance. Au retour, les propriétaires paient aux bateliers une rétribution proportionnée au nombre des ruches qu'ils ont promenées d'un bout à l'autre de l'Egypte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du second Volume.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

LETTRE PREMIERE, *page* 1.

Route du vieux Caire à Tamieh, dans la province du Faïoum.

DÉPART de Foſtat au mois de Novembre. Deſcription de la moſquée nommée *Athar Ennabi.* Réflexions ſur le pélerinage qui s'y fait. Etat où ſe trouve la plaine d'Egypte dans cette ſaiſon de l'année. Réflexions ſur les pyramides comparées au tombeau de Mauſole, & au Morrai d'Otahiti. Détails ſur la plaine des Momies, ſur les cailloux d'Egypte, ſur Dachhour autrefois Achantus. Arrivée à Tamieh dans le Faïoum.

LETTRE II, *pag.* 16.

Deſcription des monumens de la province d'Arſinoé, aujourd'hui le Faïoum.

Topographie comparée de cette province. Recherches ſur ſes monumens dont la poſition eſt fixée par les anciens, & les ruines actuelles. Situation du labyrinthe, confirmée par les témoignages d'Hérodote, de Pline, de Diodore de Sicile, de Ptolémée, & par les débris de Balad Caroun & de Caſr Caroun. Deſcription de cet édifice merveilleux. Réflexions à ce ſujet. Détails ſur le lac Mœris. Son étendue, juſqu'à préſent incertaine, fixée par les paſſages dont on s'étoit ſervi pour la combattre. Méchaniſme de ſes canaux & de ſes écluſes, dévoilé au grand jour. Circonférence actuelle de ce grand lac.

LETTRE III, *pag.* 30.

Détails sur la culture & les habitans du Faïoum.

Remarques sur les productions qui croissent dans cette province, sur ses manufactures, ses arts, ses habitans. Tableau de ses campagnes ombragées de bois d'orangers, de massifs de rosiers, dont la fleur distillée donne d'excellente eau rose. Pêche abondante du lac & des canaux. Oiseaux nombreux dont les eaux sont couvertes. Détails sur la ville capitale de son gouvernement.

LETTRE IV, *page* 36.

Voyage dans le désert du côté de la mer rouge.

Description du pays, des montagnes, des sables qu'il faut traverser pour arriver au monastère de St. Antoine. Observations sur les plantes qui croissent dans ces déserts, sur les animaux qui les habitent, sur les carrières de marbres divers, & les cailloux qu'on y trouve. Vie des Religieux du monastère de St. Antoine & de St. Paul. Tableau des lieux que l'on découvre du sommet du mont de Colzoum. Réflexions sur les grands évènemens qui y sont arrivés.

LETTRE V, *page* 43.

Route depuis Baïad jusqu'à Achmounain.

Description des villes & des villages qui bordent les deux rives du fleuve. Tableau de leurs aspects diversifiés. Détails sur leur gouvernement. Position des deux branches qui forment le grand canal appellé *Bahr Iouseph*. Description du sacrifice offert au soleil, sculpté sur un rocher près de Babain. Réflexions à ce sujet. Remarques sur la principauté de Melaoui, dépendante de la Mecque, & sur le portique superbe d'Achmounain, suivies de l'aventure du père Sicard.

LETTRE VI, *page* 51.

Description du pays, depuis Achmounain jusqu'à Achmim.

Description d'Ensiné autrefois Antinoé, bâtie par Adrien en l'honneur de son favori Antinoüs. Etendue

de cette ville. Il y reste encore des colonnes & des portes d'une belle architecture. Ces monumens ne sont pas comparables au portique d'Achmounain. Détails des principales villes situées sur les bords du Nil, avec la géographie comparée de leur position ancienne & moderne. Description d'Achmim, autrefois Chemmis ou Panople. Remarques sur les débris du temple antique qui subsistoit encore du temps d'Abulféda, & sur le serpent Haridi dont les religieux Mahométans se servent pour tromper le peuple.

LETTRE VII, *page* 61.

Route depuis Achmim jusqu'à Dendera.

Description de Souadi, à l'occident duquel on trouve deux anciens monastères entourés de débris qui fixent l'emplacement de Crocodilopolis. Observations sur Menchié & sur l'ancienne Ptolémaïs d'Hermès, dont les ruines n'en sont pas éloignées. Tableau de la campagne des environs. Remarques sur Girgé, la capitale de la haute Egypte, & sur Abydus placée à l'occident. On y remarque le temple fameux d'Osiris, où les chanteurs & les musiciens avoient défense d'entrer. Détails sur Farchout & ses vergers charmans. Description des monumens de Tentyra, située près de Dendera. Haine des anciens habitans de Tentyra pour les crocodiles.

LETTRE VIII, *page* 71.

Description de Giéné, Cophtos, Cous, & de la route qui conduit de ces villes à Cosseir sur la mer rouge.

Cophtos & Cous firent successivement le commerce de la mer rouge. Giéné en est actuellement en possession. Travaux des Ptolémées pour le protéger. Etat actuel de ce négoce. Description de la route qui conduit de Giéné à Cosseir. Cette ville n'est plus qu'une bourgade avec un petit port, & une bonne rade. Précautions qu'il faut prendre pour traverser le désert. Moyens de rendre cette voie plus sure. Avantages qui en résulteroient.

LETTRE IX, *page* 80.

Voyage de Cous à Thèbes. Description de la partie orientale de cette ville.

Description de Thèbes, tirées de Diodore de Sicile & de Strabon. Etat de cette ville sous les Pharaons, sous les Romains, & sous l'empire des Turcs. Portiques, avenues de sphinx, ruines & édifices du grand temple situé près de Carnack, dans la partie orientale de Thèbes. Ces bâtimens & ces débris occupent une demi-lieue de circuit. La plaine qui s'étend de Carnac à Luxor, & qui étoit autrefois couverte de maisons, est aujourd'hui labourée. Description des restes du temple de Luxor, & des obélisques superbes placés auprès. Ce sont les plus beaux de l'Egypte & du monde entier.

LETTRE X, *page* 90.

Description de la partie occidentale de Thèbes.

Visite des tombeaux des rois Thébains, creusés dans la montagne. Description de ces lieux souterrains, de leurs sarcophages, leurs galeries & leurs hiéroglyphes. Détails sur un grand temple dont le toit étoit soutenu par des pilliers carrés qui portoient des statues. On remarque parmi ses ruines des tronçons d'un colosse prodigieux. Débris du Memnomium, désignés par des marbres entassés & des files de statues, ou mutilées, ou enfoncées en terre jusqu'au tiers de leur hauteur, & sur-tout par le colosse de Memnon, fameux dans l'antiquité par les sons qu'il articuloit au lever du soleil.

LETTRE XI, *page* 99.

Route depuis Thèbes jusqu'à Esné.

Description d'Armant, autrefois Hermunthis, décorée de deux temples antiques bâtis en l'honneur de Jupiter & d'Apollon. Ce dernier est bien conservé. Détails sur Oksor & ses manufactures de poterie. Temple antique situé dans la ville d'Esné, & dont les Turcs se servent pour renfermer leur bétail. Autre temple à l'occident de cette ville, où les Egyptiens adoroient Neith, que les Grecs nommèrent *Minerve*. Détails sur

le couvent fondé par sainte Hélène, & sur le cimetière des Martyrs. Remarques sur la pierre de Baram, que l'on emploie pour faire des ustensiles de cuisine.

LETTRE XII, *page* 104.

Route d'Esné à la dernière cataracte.

Description d'Edfou, où l'on admire un temple construit en l'honneur d'Apollon. Passage dangereux de Hajar Salsalé. Situation de Coum Ombo, l'ancienne Ombos. Remarques sur les crocodiles que l'on rencontre par troupes vers cette hauteur. Arrivée à Siène, aujourd'hui Assouan. Description de cette ville, de ses monumens, du puits du solstice, au fond duquel l'image entière du soleil descendoit, lorsqu'il décrivoit le tropique du cancer. Détails sur les îles de Philé & d'Eléphantine, avec les temples & les antiquités qu'elles possèdent. Observations sur les carrières de granit, situées à l'occident de la cataracte. Tableau rapide du pays depuis le grand Caire jusqu'à Siène.

LETTRE XIII, *page* 113.

Description des Oasis & du temple de Jupiter Ammon, avec les routes qui y conduisent.

Situation des Oasis, fixée par Ptolémée & les géographes arabes. Description de ces lieux habités au milieu des déserts. Voyage d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon, tracé sur la carte qui est à la tête de ce volume. Détails sur ce temple & les habitans qui l'environnoient. Anéantissement de l'armée de Cambyse, envoyée pour le piller. Expédition malheureuse de ce conquérant barbare contre les Ethiopiens, suivie de la perte d'une partie des troupes qu'il commandoit. Les Oasis devinrent, sous les Monarques du bas empire des lieux d'exil, où St. Athanase & d'autres personnages furent relégués.

LETTRE XIV, *page* 121.

Observations sur la crue du Nil.

Remarques sur le Nil, ses sources & les phénomènes de son débordement annuel. Tems où l'on coupe la digue placée à la tête du canal qui conduit les eaux au grand Caire. Description des fêtes & des réjouissances que l'on célèbre alors. Promenades nocturnes

sur les eaux qui remplissent les grandes places de la capitale. Agrémens qu'elles procurent. Moyens que l'on pourroit employer pour assurer à l'Egypte une inondation régulière & une abondance intarissable.

LETTRE XV, *page* 130.

Gouvernement de l'Egypte.

Gouvernement égyptien, depuis la conquête des Arabes jusqu'à nos jours. Changemens qu'il a subi dans les diverses révolutions que le pays a éprouvées. Articles du traité accordé par l'Empereur Sélim en faveur des Mamlouks circassiens. Limites du pouvoir des Pachas. Puissance prépondérante des Beys. Elle réside sur-tout dans les dignités de Scheik Elbalad & d'Emir Hajj. Comment les répréséntans du grand Seigneur sont reçus en Egypte. Manière honteuse dont on les renvoie. Observations sur le peu d'autorité que la Porte ottomane conserve actuellement en Egypte.

LETTRE XVI, *page* 143.

Histoire d'Ali Bey.

Naissance d'Ali Bey. Son enlèvement, son changement de religion, après qu'il eût été vendu à un Bey du grand Caire. Son élévation aux diverses charges de la république. Conduite de la caravane. Défaite des Arabes, suivie de la dignité de Bey, qui donne siège parmi les membres du divan. Mort de son patron, massacré par le parti contraire. Ali parvient au grade de Scheik Elbalad, & venge le sang de son protecteur. Ligue formée pour le perdre. Il se sauve à Jérusalem, & ensuite à St. Jean d'Acre, où Scheik Daher le reçoit à bras ouverts. Rappellé dans la capitale, il ne peut triompher de la haine de ses ennemis, & pour sauver ses jours, il est obligé de fuir une seconde fois. Il visite l'Arabie, & se retire à St. Jean d'Acre, où Scheik Daher lui prodigue les soins d'une amitié sincère. Il revient au Caire, immole ses rivaux à son ressentiment, & gouverne l'Egypte avec sagesse. Trahison de quelques Beys & du divan de Constantinople. Il fait mettre à mort les officiers envoyés pour demander sa tête, & se lie aux Russes pour se venger de l'injustice des Ottomans. Il réprime des Arabes errans, protège le commerce, conquit l'Arabie & la Syrie par ses

Généraux. Mahamet Abou Dahab, ſon gendre, le trahit, le force à ſe ſauver une troiſième fois en Syrie. Ali Bey s'empare de plufieurs villes, rentre à main armée en Egypte, terraſſe une armée beaucoup ſupérieure à la ſienne, & eſt vaincue par la perfidie de ſon infanterie, qui paſſe du côté d'Abou Dahab. Mort d'Ali, de Mahamed & de Scheik Daher, lâchement aſſaſſiné par ordre de la Porte ottomane.

LETTRE XVII, *page* 176.

Suite de l'hiſtoire d'Ali.

Hiſtoire d'Iſmaël Bey, devenu Scheik Elbalad. Paſſage de Mourad & d'Ibrahim, Beys, dans la haute Egypte. Leurs liaiſons avec les Arabes. Iſmaël envoie des troupes contr'eux, & ils ſe retirent dans le déſert. Ils ſe fortifient, s'emparent des principales villes du Saïd, deſcendent juſqu'à Gizé, & font un traité d'alliance avec Iſmaël. Rentrés au grand Caire, & ſur le point d'y être maſſacrés, ils prennent la fuite, ſe ſauvent à Girgé, appellent les Arabes à leur ſecours, & défont les ſoldats qu'Iſmaël envoie pour les combattre. Il y vient lui-même à la tête d'une armée. Ils la débauchent, & le Scheik Elbalad ſe ſauve en Syrie avec ſes tréſors. De retour dans la capitale, ils élèvent leurs créatures à la dignité de Bey, & dominent en Egypte. Combat contre Haſſan Bey, livré dans les rues du grand Caire, & ſes ſuites. Mourad conduit la caravane de la Mecque, & fait couper la tête aux Arabes qui lui demandent le tribut accoutumé. Attaqué & bleſſé à ſon retour, il force les ennemis à la retraite. Ses brouilleries avec Ibrahim.

LETTRE XVIII, *page* 189.

Obſervations ſur l'Agriculture du pays.

L'agriculture autrefois floriſſante en Egypte. Les grands travaux faits pour contenir le fleuve, & arroſer les terres. Dépériſſement de ces monumens utiles. Productions du ſol. Tems des ſemailles & des récoltes, différent ſuivant la ſituation des terreins. Combien ils étoient abondans autrefois. Ce qu'il faudroit faire pour leur rendre cette fertilité prodigieuſe. Manière dont les Egyptiens élèvent les abeilles qu'ils promènent en bateau d'une extrémité à l'autre du royaume.

Fin de la Table du ſecond Volume.

LETTRES SUR L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ces habitans, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement du pays, & la descente de St. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques.

PAR MR. SAVARY.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Et se trouve chez EM. FLON, Imp. Libraire, rue des Fripiers, à Bruxelles.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LETTRES SUR *L'EGYPTE.*

LETTRE PREMIERE.

A M. L. M.

Détails sur la température du climat.

Au grand Caire.

VOUS connoiſſez, Monſieur, l'Egypte & ſes productions, mais il doit vous reſter des doutes ſur la ſalubrité de ſon climat. Les débordemens du Nil, les eaux ſtagnantes en pluſieurs endroits ont dû vous porter à croire que ce pays étoit mal-ſain, & que ſes habitans ſont ſujets à beaucoup de maladies. Une aſſez longue expérience, & des renſeignemens pris ſur les lieux, vous offriront des réſultats propres à calmer vos craintes, & à fixer votre jugement.

Ce royaume commence à la zône torride, & ſe prolonge l'eſpace de neuf dégrés dans la zône tempérée. Il eſt vrai que les chaleurs de la Thébaïde ſur-

LIBRAR

paſſent celles que l'on éprouve dans beaucoup de contrées, directement ſous l'équateur. Le thermomètre de Réaumur, quand l'haleine embraſée du vent de ſud ſe fait ſentir, monte quelquefois à trente-huit dégrés au-deſſus du terme de la glace, & ſouvent à trente-ſix. Il faut attribuer ce phénomène à l'aridité des plaines de ſable, dont la haute Egypte eſt environnée, & à la réverbération des monts, qui la reſſerrent dans toute ſa longueur. Si la chaleur étoit le principe des maladies, le Saïd ſeroit inhabitable. La ſeule qu'elle paroît occaſionner, eſt la fièvre ardente, à laquelle les habitans ſont ſujets, & dont ils ſe débarraſſent avec la diète, en buvant beaucoup d'eau, & en ſe baignant dans le fleuve. Ils ſont d'ailleurs ſains & robuſtes. On y voit un grand nombre de vieillards, & pluſieurs montent à cheval à l'âge de quatre-vingts ans. Le régime qu'ils obſervent, pendant la ſaiſon brûlante, contribue beaucoup à la conſervation de leur ſanté. Ils ne ſe nourriſſent preſque que de végétaux, de légumes & de lait. Ils uſent fréquemment du bain, mangent peu, boivent rarement des liqueurs fermentées, & mêlent beaucoup de jus de citron dans leurs alimens. Cette ſobriété conſerve leur vigueur jusque dans un âge très-avancé.

Auſſitôt après l'inondation, les champs ſe couvrent de moiſſons. Les exhalaiſons des eaux que le ſoleil élève pendant le jour, condenſées par la fraîcheur des nuits, retombent en roſées abondantes. Le vent de nord, qui, durant l'été, ſouffle continuellement, ne trouvant point d'obſtacle à ſon cours, dans l'étendue de l'Egypte, dont les montagnes ſont peu élevées, chaſſe, vers l'Abiſſinie, les vapeurs des marais & des lacs, & renouvelle ſans ceſſe l'atmoſphère. Peut-être que les émanations balſamiques de

la fleur d'orange, des roses, du jasmin d'Arabie, & des plantes odorantes, contribuent à rendre l'air salutaire. Sans doute aussi que les eaux du Nil, plus légères, plus douces, plus agréables au goût qu'aucunes de celles que je connoisse, ont une grande influence sur la santé des habitans. Toute l'antiquité a reconnu leur excellence (*a*). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on les boit avec une sorte de volupté, & la quantité ne fait jamais de mal. Seulement, comme elles sont légèrement imprégnées de nitre, elles purgent doucement ceux qui en usent avec excès. Je ne dirai point, avec plusieurs écrivains, qu'elles procurent la fécondité aux femmes, qu'elles donnent de la vigueur & de l'embonpoint aux hommes. L'historien fidèle doit s'arrêter là où commence le merveilleux, & ne citer que les faits qu'il peut garantir.

Dans la basse Egypte, le voisinage de la mer, la grandeur des lacs, l'abondance des eaux amortissent les feux du soleil, & y entretiennent une température charmante. Strabon & Diodore de Sicile, qui ont demeuré long-tems dans ce pays, ne l'ont point regardé comme une contrée mal-saine.

Ils ont loué la fertilité de son sol, la bonté de ses productions, la grandeur de ses monumens, & sa population nombreuse, sans parler des maladies effrayantes, dont les modernes y placent le foyer. Hérodote dit positivement : « Les Egyptiens sont le

(*a*) Ptolémée Philadelphe ayant marié sa fille Bérénice à Antiochus, roi de Syrie, lui envoyoit de l'eau du Nil, la seule qu'elle pût boire. *Athénée.*

Les Rois de Perse se faisoient apporter de l'eau du Nil & du sel ammoniac. *Dinon, histoire de Perse.*

Seuls de tous les peuples, les Egyptiens conservoient l'eau du Nil dans des vases scellés, & la buvoient lorsqu'elle y avoit vieilli, avec le même plaisir que nous buvons le vin vieux. *Le Rhéteur Aristide.*

» peuple le plus ſain de la terre, avantage qu'ils
» doivent à la ſalubrité de l'air, & à la température
» de leur climat, qui varie très-peu; car on doit
» attribuer preſque toutes les maladies des hommes
» aux viciſſitudes rapides des ſaiſons ". Il étoit ré-
ſervé à quelques modernes, qui n'ont point voyagé
dans ce beau royaume, & ſur-tout à Mr. Paw, de
nous enſeigner une doctrine contraire. Il prétend que
de nos jours « cette contrée eſt devenue, par la né-
» gligence des Turcs & des Arabes, le berceau de
» la peſte (*b*), qu'il s'y manifeſte de tems en tems
» une autre épidémie auſſi terrible, apportée au Caire
» par les caravanes nubiennes; que la culture du riz
» ſuffit pour engendrer des maladies nombreuſes; que
» le défaut de pluie & de tonnerre, fait que l'air
» acquiert dans la Thébaïde aſſez de violence pour
» faire fermenter les humeurs du corps humain, &c."
Ces aſſertions ont un air de vraiſemblance, qui pourroit en impoſer aux perſonnes qui n'ont point habité l'Egypte. Mais Mr. Paw les a hazardées du fond de ſon cabinet, ſans avoir pour guide l'expérience. S'il avoit demeuré ſur les lieux, les faits lui auroient démontré le contraire.

Dans des vallées fermées par de hautes montagnes, où l'atmoſphère ne peut être ſans ceſſe renouvellé par un courant d'air, la culture du riz eſt mal-ſaine, & les laboureurs paient ſouvent de leur vie les riches moiſſons qu'ils demandent à la terre. Il n'en eſt pas de même aux environs de Damiette & de Roſette. Les plaines ſont preſque de niveau avec la mer. Aucune éminence, aucune colline n'arrête le ſouffle rafraîchiſſant du vent de nord. Il pouſſe vers le midi les nuages & les exhalaiſons des champs,

(*b*) Recherches ſur les Egyptiens & les Chinois.

inondés. Il purifie continuellement l'atmosphère, & conserve la santé des habitans. Soit qu'il faille l'attribuer à cette cause, soit à d'autres que j'ignore, au moins est-il certain que les laboureurs, attachés à la culture du riz, ne sont pas plus sujets aux maladies que ceux de la Thébaïde, qui ne le cultivent point. J'ai passé une année entière au milieu des rizières, dont j'allois tous les jours examiner les arrosemens, sans avoir éprouvé la moindre incommodité. Un vieux chirurgien, originaire de Nice, & qui, depuis trente ans, faisoit la médecine à Damiette, m'a cent fois confirmé ce que j'avance sur la salubrité du pays. Ce qui tourmente le plus les habitans, sont les cousins & les moustiques innombrables, qui, s'élevant par milliers des marais, remplissent l'air & les maisons. Le jour, il faut sans cesse tenir un émouchoir à la main, c'est la première chose qu'on vous présente, lorsque vous allez en visite. La nuit on est obligé de dormir sous des moustiquières.

Les maladies des yeux sont les plus communes en Egypte. Les borgnes & les aveugles s'y trouvent en grand nombre. On ne doit pas attribuer cette calamité seulement à la réverbération d'un soleil ardent; car les Arabes, qui vivent au milieu des sables, ont ordinairement les yeux sains & la vue perçante. Il ne faut pas croire non plus, avec Mr. Hasselquist (c), qui a fait un court séjour dans ce pays, que ce mal provient des vapeurs qu'exhalent les eaux stagnantes; car les négocians François, dont les maisons bordent le canal du grand Caire, qui, pendant six mois de l'année, contient une eau croupissante, dont l'odeur est insupportable, seroient tous aveugles, & depuis

(c) Voyage d'Egypte.

cinquante ans, aucun d'eux n'a perdu la vue(*d*). L'usage où sont les Egyptiens de dormir en plein air pendant l'été, ou sur les terrrasses de leurs maisons, ou près de leurs cabanes, est sans doute l'origine de cette infirmité. Le nitre, universellement répandu dans l'air, les rosées abondantes des nuits attaquent l'organe délicat de la vue, & les rendent borgnes ou aveugles. La grande mosquée du Caire renferme huit mille de ces malheureux, & leur fournit une honnête subsistance.

La petite vérole & les hernies sont aussi très-communes en Egypte, sans cependant y causer de grands ravages. Quant à la phthisie & aux fluxions de poitrine, qui, dans les contrées froides, enlèvent tant de personnes à la fleur de leur âge, elles sont inconnues sous cet heureux climat. Jamais on n'y éprouve de douleurs de poitrine. Je suis persuadé que ceux qui sont attaqués de ces cruelles maladies recouvreroient la santé, dans un pays où l'air gras, chaud, humide, rempli du parfum des plantes & de l'huile de la terre, semble très-favorable aux poumons (*e*).

Cependant il faut avouer qu'il est une saison malsaine en Egypte. Depuis Février jusqu'à la fin de Mai, les vents du midi soufflent par intervalle. Ils remplissent l'atmosphère d'une poussière subtile qui

(*d*) Un seul de ces négocians a perdu la vue; mais il demeuroit dans l'intérieur de la ville, & non sur le bord du canal. Ainsi ce fait ne prouve rien en faveur de l'opinion de Mr. Hasselquist.

(*e*) Mr. Paw prétend que la lépre a de tout tems affligé les Egyptiens. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile qui connoissoient bien ce pays, ne font point mention de cette maladie, preuve qu'elle y étoit ignorée de leur tems. J'ai vu des lépreux dans les îles de l'Archipel, séquestrés de la société comme l'étoient les Juifs, ils habitent des chaumières sur le bord des chemins, & demandent l'aumône aux passans. Mais en Egypte, où j'ai beaucoup voyagé, je n'ai pas rencontré un seul de ces malheureux.

gêne la respiration, & chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses. La chaleur devient quelquefois insupportable, & le thermomètre monte tout-à-coup de douze dégrés. Durant cette saison que les habitans nomment *Khamsin*, cinquante, parce que ces vents se font plus particulièrement sentir depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte, ils se nourrissent de riz, de légumes, de poisson frais & de fruits. Ils se baignent fréquemment, & font grand usage du jus de limon & des parfums. Avec ce régime, ils se mettent à l'abri des effets dangereux du Khamsin.

Il ne faut pas croire que ce vent qui corrompt en peu d'heures les viandes & les substances animales, dure pendant cinquante jours; il rendroit l'Egypte déserte. Il souffle rarement trois jours de suite. Quelquefois ce n'est qu'un tourbillon impétueux qui passe rapidement, & ne fait de mal qu'au voyageur surpris au milieu des déserts. Au mois de Mai, me trouvant à Alexandrie, un ouragan de cette espèce s'éleva tout-à-coup, roulant devant lui des torrens de sable embrasé. La sérénité du ciel disparut; un voile épais enveloppa le firmament; le soleil paroissoit couleur de sang. La poussière pénétroit jusques dans les appartemens, & brûloit le visage & les yeux. Au bout de quatre heures, la tempête se calma, & le ciel reprit sa sérénité. Des malheureux qui s'étoient trouvés dans le désert furent étouffés. J'en vis rapporter plusieurs morts, & quelques-uns baignés dans l'eau froide revinrent à la vie. Les habitans du grand Caire, plus enfoncés dans les terres, souffrirent davantage de ce fléau, & un négociant françois, chargé d'embonpoint, y mourut suffoqué par la chaleur. De pareils phénomènes ont enseveli des armées & des caravanes entières.

Plusieurs auteurs modernes, à la tête desquels pa-

roît Mr. Paw, ont écrit que la peste étoit originaire d'Egypte. Si ce fait étoit véritable, il diminueroit de beaucoup les avantages de ce pays, car la fertilité & les richesses ne sauroient balancer les maux que ce fléau cause à l'humanité. Les informations que j'ai prises, & des naturels du pays, & des médecins étrangers qui y demeurent depuis vingt & trente ans, tendent à prouver le contraire. Ils m'ont assuré que cette épidémie y étoit apportée par les Turcs, & qu'elle y causoit ensuite de grands ravages. Voici ce que j'ai vu. En 1778, les caravelles du grand-Seigneur abordèrent à Damiette, & débarquèrent, suivant la coutume, les soies de Syrie. La peste est presque toujours à leur bord. Ils mirent à terre sans opposition leurs marchandises & leurs pestiférés. C'étoit au mois d'Août, & comme l'épidémie s'éteint en Egypte dans cette saison, elle ne se communiqua point. Les vaisseaux mirent à la voile, & allèrent empoisonner d'autres lieux. L'été suivant, des navires de Constantinople infectés de cette maladie, arrivèrent au port d'Alexandrie. Ils débarquèrent leurs malades sans que les habitans en reçussent aucun dommage. Depuis cette époque, des navires de Smyrne y ont apporté cette contagion au commencement de l'hiver. Elle s'est répandue dans le pays, & a fait périr une partie des Egyptiens.

Voici une observation faite depuis des siècles. Pendant le mois de Juin, de Juillet & d'Août, si l'on introduit en Egypte des marchandises infectées de ce poison, il meurt de lui-même, & les peuples sont sans alarmes. S'il y a été apporté dans d'autres saisons, & qu'il se soit communiqué, il cesse à cette époque. Ce qui semble démontrer qu'il est étranger à ce royaume, c'est qu'excepté dans les tems d'une grande famine, on ne le voit point éclorre au grand Caire,

ni dans les villes intérieures. Il commence toujours dans les ports de mer, à l'arrivée des bâtimens Turcs, gagne de proche en proche, & parvient à la capitale, d'où il remonte jusqu'à Siène. Quand il a parcouru sa période au grand Caire, & qu'il y est introduit de nouveau par les habitans de la Thébaïde, il se renouvelle avec plus de fureur, & détruit quelquefois deux à trois cent mille hommes; mais toujours il s'arrête au mois de Juin, & ceux qui le gagnent alors, guérissent. Faut-il en attribuer la cessation aux grandes chaleurs, aux vents salubres du nord qui règnent pendant l'été, ou aux rosées qui tombent en abondance? Peut-être que ces causes diverses y contribuent ensemble (*f*). Une autre remarque digne de fixer l'attention, c'est que cette contagion terrible redoute également l'excès des chaleurs & du froid. L'hiver la fait cesser à Constantinople. L'été la tue en Egypte. Elle ne remonte guère au cercle polaire, & ne passe point le tropique. Les caravanes du grand Caire, de Damas & d'Ispahan, qui quelquefois en sont

---

(*f*) Je ne puis, Monsieur, m'empêcher de vous citer un fait qui m'a été raconté par un capitaine digne de foi, parce qu'il peut procurer des lumières aux médecins qui cherchent un antidote contre ce fléau destructeur : « Je sortois de » Constantinople où la peste exerçoit ses ravages. Mes matelots avoient contracté cette épidémie. Deux d'entr'eux » moururent subitement. En leur donnant des soins, je gagnai » la contagion. J'éprouvai une chaleur excessive qui faisoit » bouillonner mon sang. Ma tête fut bientôt prise, & je » m'apperçus que je n'avois que quelques momens à vivre. » J'employai le peu de jugement qui me restoit pour tenter » une expérience. Je me déshabillai tout nud, & me couchai » pendant la nuit sur le tillac du vaisseau. La rosée abondante qui tomboit me pénétra jusqu'aux os. Elle me rendit en peu d'heures la respiration plus libre, & la tête plus » saine. L'agitation de mon sang se calma, & le matin après » m'être baigné dans l'eau de la mer, je fus parfaitement guéri ». J'ignore si ce remède est infaillible, mais je suis certain que toutes les matières pestiférées que l'on passe dans l'eau, ne communiquent plus le poison.

infectées, ne la propagent jamais à la Mecque, & l'Iemen est à l'abri de ce fléau.

En lisant l'histoire, on voit rarement la peste à Lacédémone, Athènes & Bisance. Lorsqu'elle se répandoit dans la Grèce, les peuples la faisoient cesser en tenant de grands feux allumés dans les places publiques, en nétoyant les canaux; en coupant les collines qui arrêtoient les vapeurs, & en empêchant la communication. L'air, l'eau, le soleil de ces belles contrées n'ont point changé. La même salubrité y règneroit si elles étoient habitées par des nations dont la police veillât au bien-être des citoyens, & à la santé publique. De nos jours, Smyrne & Constantinople sont le foyer de cette affreuse maladie. Il en faut attribuer la cause au peu de cas que le gouvernement turc fait de la vie des hommes, & à leurs idées absurdes sur la prédestination. Qu'importe au despote que la moitié de son peuple périsse, si, enfermé au fond de son sérail, il peut braver la mort? Qu'importe au Mahométan que la peste enlève des milliers d'hommes à ses côtés? Puisqu'il ne peut cesser de vivre que quand son heure est venue, il ne fera rien pour la reculer.

Lorsque la contagion s'introduit dans les maisons des Européens & des Grecs, ils les purifient par des fumigations, ils laissent les fenêtres ouvertes afin que l'air circule librement, & brûlent tous les effets qui ont appartenu aux pestiférés. Ils n'en est pas ainsi des Arméniens & des Turcs. Ils ne brûlent & ne purifient rien. Quand la plupart des membres d'une famille nombreuse sont éteints, les Juifs achetent à vil prix les meubles & les marchandises qui leur appartenoient, & les renferment dans des magasins. Aussitôt que le fléau a cessé, ils les vendent fort cher aux personnes qui en ont besoin, & communiquent avec

eu le venin pistilentiel (*g*). Il se rallume bientôt, & cause de nouveaux ravages. C'est ainsi que cette nation, couverte d'opprobres, estimant plus l'or que la vie, vend la peste aux Musulmans qui l'achetent sans crainte & dorment avec elle jusqu'au moment, où se réveillant de son assoupissement, elle les précipite dans la tombe.

Le spectacle qu'offre cette calamité, sur-tout au grand Caire, glace un Européen d'effroi. Cette immense cité, au rapport des intendans des douanes, rassemble huit à neuf cent mille habitans. Ils y sont entassés par milliers. Deux cens citoyens y occupent moins d'espace que trente à Paris. Les rues sont fort étroites & toujours remplies de peuple. On s'y presse, on s'y heurte & quelquefois on est obligé d'attendre plusieurs minutes avant de pouvoir percer la foule. Un seul pestiféré communique le poison à cent malheureux. Le mal fait des progrès rapides, & se répand avec la violence d'un incendie dont le vent augmente les flammes. Les Mahométans meurent dans leurs maisons, dans les places publiques, dans les rues, sans qu'aucun d'eux songe à se mettre à l'abri. Ell-moukaddar, disent-ils, c'est la destinée. Cependant ils ont devant les yeux l'exemple des Européens, qui seuls échapent au désastre général.

Lorsque l'épidémie s'est déclarée, les François ferment leur contrée & interrompent tout commerce avec la ville. Des domestiques Arabes, qui vivent extérieurement, leur apportent chaque jour les provisions dont ils ont besoin pour leur nourriture. A l'exception du pain qui ne communique point le poison, ils les jettent par un guichet pratiqué à chaque porte,

(*g*) La dernière peste de Moskou, qui enleva deux cent mille habitans, y fut portée par des marchandises pestiférées, sorties des magasins des Juifs.

& elles tombent dans un grand baquet rempli d'eau. Ce fluide les purifie, & on les en retire ſans crainte. Avec ces précautions, les négocians François conſervent leur ſanté & leurs jours, tandis qu'ils ſont environnés de toutes les horreurs de la mort. Continuellement des convois funèbres ſuivis du deuil & de larmes rempliſſent les rues. Lorſque les Egyptiens portent en terre leurs parens & leurs amis, des pleureuſes gagées font retentir l'air de leurs gémiſſemens (*h*); des mères déſolées ſe répandent en lamentations, ſe couvrent la face de pouſſière, déchirent leurs vêtemens, & conduiſent juſqu'au bord du monument l'enfant qu'elles ont ſerré dans leurs bras, & qu'elles ſuivent quelques inſtans après; car les Orientaux, plus pieux que nous, n'abandonnent point leurs parens peſtiférés. Ils leur donnent des ſoins juſqu'au dernier moment, quoiqu'ils ſoient preſqu'aſſurés que cette tendreſſe leur coûtera la vie. Ces cris du déſeſpoir, ces pompes funèbres, répandent une conſternation générale, & les François tremblent au ſein de leurs aſyles. Et qui pourroit voir ſans douleur & ſans effroi l'humanité gémir ſous la rigueur d'un fléau ſi terrible? Tous ceux qui en ſont attaqués ne périſſent pas. Pluſieurs guériſſent, mais on m'a aſſuré que la peſte enlevoit quelquefois au grand Caire trois cent mille habitans. Concevez-vous que l'exemple des François qui ſortent ſains & ſaufs de leurs demeures,

(*h*) Du tems d'Hérodote le deuil étoit le même. Voici ce qu'il rapporte : « Lorſqu'il meurt une perſonne de quelque » importance, toutes les femmes de ſa famille ſe couvrent » le viſage de boue. Elles courent par la ville les cheveux » épars, le ſein découvert, les habits retrouſſés, & ſe frap- » pent la poitrine en pouſſant de grand cris ». *Euterpe.*

Les inſulaires de la mer du Sud pouſſent encore plus loin leur piété filiale, leur tendreſſe maternelle, puiſqu'à la mort de leurs parens, ils ſe font de profondes bleſſures au viſage, & ſignalent leur douleur en verſant des flots de ſang.

lorsque la contagion s'est dissipée, ne puisse porter les Turcs à user de semblables précautions? Concevez-vous que dans l'étendue de l'Empire Ottoman, il n'y ait pas un seul port où l'on fasse quarantaine? Une semblable nation mérite-t-elle d'occuper la patrie des anciens Grecs, & des Egyptiens, leurs maîtres? Elle y a détruit les arts, la liberté, le commerce. Elle y laisse périr, faute de police, les malheureux qu'elle a réduits en esclavage. Elle y perpétue le plus destructeur des fléaux, & change en déserts les royaumes, les îles fameuses & les cités florissantes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

A M. L. M.

Observations sur les divers habitans de l'Egypte.

Au grand Caire.

JE ne vous ai parlé que vaguement, Monsieur, des différens peuples qui habitent l'Egypte. Il convient de faire connoître plus particulièrement leur caractère, leurs coutumes, & leurs arts. Les Arabes sur-tout qui environnent ce royaume, & qui l'occupent en partie, méritent de fixer vos regards. Les détails que je vais vous offrir, vous expliqueront comment il est possible que quatre millions d'hommes soient soumis au joug de huit mille étrangers, & comment une nation errante a conservé sa liberté & ses loix au milieu des puissances formidables qui l'enveloppoient.

Les vrais naturels de l'Egypte ſont les Cophtes, qui, ſuivant quelques auteurs, tirent leur nom de Cophtos, ville autrefois célèbre dans la Thébaïde; & ſuivant d'autres de Cobtos, coupé, parce qu'ils ont toujours conſervé l'uſage de la circonciſion. Ce ſont les ſeuls deſcendans des Egyptiens. Aſſujettis depuis plus de deux mille ans à des Princes étrangers, ils ont perdu le génie & les ſciences de leurs pères; mais ils ont gardé beaucoup de leurs uſages, & l'ancienne langue vulgaire du pays. La connoiſſance qu'ils ſe ſont tranſmiſe de père en fils de toutes les terres labourables, de leur valeur, de leur étendue, les a fait choiſir pour être les écrivains des Beys, & les intendans de tous les gouverneurs. Afin de dérober à ces ſeigneurs l'intelligence de leurs livres de compte, la plupart les écrivent en Cophte. Cependant ils ne ſavent pas parfaitement la langue dont ils ſe ſervent; mais comme leurs Miſſels, le Pentateuque, & pluſieurs des ouvrages qu'ils poſsèdent ſont accompagnés d'une traduction arabe, l'ancienne langue vulgaire de l'Egypte n'eſt point perdue. Elle fournira peut-être un jour aux ſavans les moyens d'éclaircir les ténèbres répandues ſur les premiers âges de la monarchie des Pharaons, & de ſoulever le voile qui couvre les myſtères hiéroglyphiques.

Les Cophtes embraſsèrent le chriſtianiſme dès ſa naiſſance. Après qu'Amrou eût conquis l'Egypte, il leur permit le libre exercice de la religion chrétienne. Ils ont toujours eu depuis des Egliſes, des Prêtres, des Evêques, & un patriarche qui fixa ſon ſiège au grand Caire, lorſque cette ville devint la capitale. Livrés aux erreurs du Monothéliſme, leur ignorance ne leur permet pas de découvrir l'aveuglement où ils ſont plongés. L'entêtement & l'eſprit de ſecte les y retiennent, & rien ne ſauroit leur faire changer de croyance

croyance. Ils mêlent dans leur culte une foule de pratiques ſuperſtitieuſes, qu'ils ont reçues de leurs ancêtres. Au reſte, les Cophtes ſont doux, humains & hoſpitaliers. La tendreſſe paternelle & l'amour filial font le bonheur de leurs familles. Tous les liens du ſang y ſont honorés & chéris. Le commerce intérieur, l'art de faire éclore les poulets & d'élever les abeilles, forment preſque toute leur ſcience. Souvent les régies qu'on leur confie, les enrichiſſent prodigieuſement; mais ils ne jouiſſent point tranquillement du fruit de leurs travaux. Le Bey, qui les voit dans l'opulence, les dépouille ſans pitié de leurs richeſſes, & ils ſont trop heureux s'ils peuvent racheter leur vie par la perte de leur fortune. Ces vexations ne les excitent jamais à la révolte. Leur peu d'énergie les tient enchaînés dans l'aviliſſement & la misère, & ils les ſupportent ſans murmurer.

Les Arabes ſont, après les Cophtes, le plus ancien peuple de l'Egypte. Ils y ont régné deux fois. La première époque de leur domination remonte à la plus haute antiquité, &, ſuivant de graves écrivains, précède l'entrée de Joſeph dans ce pays. La ſeconde a commencé avec le ſeptième ſiècle, & fini dans le douzième. Ils compoſent encore les deux tiers des habitans. Leurs mœurs diffèrent ſuivant la poſition où ils ſe trouvent. Ceux qui, devenus laboureurs, vivent ſous la domination des étrangers qui gouvernent ce pays, offrent au philoſophe un exemple frappant de l'influence des loix ſur les hommes. Soumis à un gouvernement tyrannique, ils ont perdu la bonne-foi, la droiture qui caractériſent leur nation. Ils prennent parti dans les querelles de leurs maîtres. Les villages s'arment contre les villages, les villes contre les villes. Durant les révolutions, ſans ceſſe renaiſſantes au grand Caire, les campagnes pré-

ſentent une ſcène effrayante de carnage & d'horreur. Les flammes dévorent les récoltes, & le ſang des laboureurs inonde la terre où ils entretenoient l'abondance. Comme les haines ſont inextinguibles parmi ces peuples, comme la mère fait ſucer avec ſon lait le déſir de la vengeance à ſon fils au maillot, les hommes ne naiſſent que pour ſe détruire. Ces Arabes dégénérés, connus ſous le nom de *Fellah*, rendent la navigation du Nil très-dangereuſe. Ils attaquent les bateaux à la faveur des ténèbres, maſſacrent les voyageurs, s'emparent de leurs marchandiſes, & commettent toutes ſortes de brigandages.

Une autre partie des Arabes, que l'on peut auſſi nommer agriculteurs, vivent ſous l'empire de leurs Scheiks, qui poſsèdent diverſes principautés dans la Thébaïde. Ce mot, qui ſignifie *vieillard*, eſt le ſigne glorieux de leur puiſſance. Ils ſont encore, comme autrefois, les juges, les pontifes & les ſouverains de leurs peuples. Ils les gouvernent plutôt en pères de famille qu'en Rois. Ces vénérables patriarches prennent ordinairement leurs repas à la porte de leurs maiſons ou de leurs tentes, & y invitent ceux qui ſe préſentent. Lorſqu'ils ſe lèvent de table, ils crient à haute voix : *Au nom de Dieu, que celui qui a faim s'approche & mange.* Cette invitation n'eſt point une politeſſe ſtérile. Tout homme, quel qu'il ſoit, a droit de s'y aſſeoir & de ſe nourrir des alimens qui s'y trouvent. Permettez que je rapproche le paſſage de la Geneſe (*i*), où Abraham reçoit les anges, afin que vous puiſſiez comparer les mœurs de ces peuples dans des ſiècles ſi éloignés.

» Abraham étoit aſſis à la porte de ſa tente pen-
» dant la plus grande chaleur du jour, dans la vallée
» de Mambré.

(*i*) La Geneſe, chap. 18.

» Ayant levé les yeux, il apperçut trois hommes » qui s'avançoient vers lui. A l'instant il se leva, » marcha à leur rencontre, & s'inclinant profondément devant eux, leur dit : Seigneurs, si votre serviteur a trouvé grace devant vous, ne lui faites » pas le déplaisir de passer outre. J'apporterai de » l'eau pour vous laver les pieds, & vous vous reposerez sous cet arbre. Lorsque vous aurez pris » un peu de nourriture pour réparer vos forces, vous » continuerez votre route.

» Aussitôt Abraham se rendit à sa tente, & dit » à Sara : Paîtrissez vîte trois mesures de farine, & » faites cuire des pains sous la cendre. Il courut » ensuite au troupeau, prit un veau gras & tendre, » & le donna à un serviteur, qui se hâta de le rôtir; » il servit à ses hôtes du beurre, du lait, le veau » rôti, & se tint de bout à côté d'eux sous l'ombrage".

Les Arabes font la même réception aux étrangers & aux voyageurs qui abordent à leurs tentes. Des serviteurs leur lavent les pieds. Les femmes paîtrissent des pains sans levain, qu'elles font cuire sous la cendre, & on leur sert des moutons rôtis, du lait, du miel & les meilleurs alimens que l'on possède. Les impositions légères que les Scheiks lèvent dans l'étendue de leurs domaines, ne foulent point leurs sujets. Ils jouissent de leur affection. L'Arabe vient exposer ses affaires à leur tribunal. Elles ne sont pas compliquées, & les lumières de la raison naturelle, aidées des loix simples & claires du coran, leur suffisent pour les terminer sur le champ. L'équité dicte presque toujours leurs jugemens. Sous cet empire paternel, l'homme jouit de toute sa liberté, & n'est attaché à son Prince que par les liens du respect & de la reconnoissance. Il peut donc lui parler librement; le louer ou le blâmer suivant les occasions.

Je vous citerai un trait qui prouve jusqu'où les Arabes portent cet esprit de franchise.

» Elmansor, le second Calife Abasside, jetta les » fondemens de Bagdad l'an 769. Il se rendit fameux » par ses victoires, sa puissance, & l'art avec le» quel il sut gouverner d'immenses états. Son affa» bilité étoit extrême. Tant de belles qualités fu» rent flétries par une avarice sans bornes. Un jour » un Arabe l'aborda, & lui dit : Salut au père de » Jafar! Salut à toi, lui répondit Elmansor. — Tu es » le rejeton de la race généreuse de Haschem; ac» corde-moi une petite partie des immenses trésors » que tu possèdes. — Ce n'est point à moi, c'est » à l'Apôtre de Dieu que tes vœux doivent s'adres» ser. — Mes habits sont en lambeaux; les années » ont épuisé mes forces. — Changeons; voici les » miens. Il les dépouilla sur le champ, & les lui » donna. L'Arabe, s'appercevant qu'ils étoient usés » & rappiécés, lui dit : Prince, ignores-tu cette sen» tence du fils de Harima : *Le riche qui se couvre de* » *haillons, n'en est pas moins sujet à la mort* ".

C'est avec cette liberté que les Arabes parlent à leurs chefs. Entièrement dévoués à leurs intérêts, au moindre signe de leur volonté, ils s'arment pour repousser l'oppression des Turcs, qui n'ont jamais pu les assujettir. Si la victoire se déclare en leur faveur, ils restent en possession de leurs territoires. S'ils sont vaincus, ils les abandonnent, & emmènent avec eux leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux au fond des déserts. Ils profitent ensuite des tems de trouble & de désordre, reviennent à main armée attaquer leurs ennemis, & rentrent dans leurs possessions. Si ces chefs unissoient leurs forces, s'ils formoient une ligue contre les Turcs, ils les chasseroient sans peine de l'Egypte, & s'en rendroient

ſouverains. La politique des Beys empêche ces alliances, en ſemant la diſſention parmi eux, en aidant le foible contre le fort, en ne confirmant que l'autorité de ceux qu'elle croit favorable à ſes deſſeins, & ſur-tout en faiſant périr par la fraude, ou le poiſon, les Emirs dont elle redoute le pouvoir, les talens & l'ambition.

Ces Arabes ſont le meilleur peuple de la terre. Ils ignorent les vices des nations policées. Incapables de déguiſement, ils ne connoiſſent ni la fourbe, ni le menſonge. Fiers & généreux, ils repouſſent une inſulte à main armée, & ne ſe vengent point par la trahiſon. L'hoſpitalité eſt ſacrée parmi eux. Leurs maiſons & leurs tentes ſont ouvertes à tous les voyageurs de quelque réligion qu'ils ſoient. Ils traitent leurs hôtes avec autant d'égards & d'affection que leurs propres parens. Cette vertu honorable eſt portée ſi loin, que l'ennemi dont ils ont juré la mort, s'il peut ſe ſoumettre à venir boire le café chez eux, n'a plus rien à craindre pour ſes jours. C'eſt la ſeule circonſtance où ils oublient leur reſſentiment, & où ils renoncent au plaiſir de la vengeance. Le fait ſuivant, dont j'ai été témoin, vous donnera une idée de leur droiture. Depuis long-tems un Scheik arabe vient chaque année à la contrée des François. Il prend des marchandiſes d'un négociant ſans autre gage que ſa parole. L'année ſuivante il revient à pareille époque apporter le prix des étoffes & en acheter de nouvelles. Une année la maladie l'empêcha de ſe rendre au terme marqué. Il envoya ſon fils porter l'or, & entretenir ce commerce qui fait également honneur aux deux nations.

La troiſième eſpèce d'Arabes eſt compriſe ſous la dénomination générale de Bedaoui, habitans du déſert. Ces peuples paſteurs rempliſſent les ſolitudes brûlantes

qui s'étendent à l'orient & à l'occident de l'Egypte. Divisés en tribus, ils ne cultivent point la terre, & se nourrissent d'orge, des fruits du dattier, de la chair, & du lait de leurs troupeaux. Ils les conduisent dans les vallées où ils trouvent de l'eau & des pâturages. Quand les productions sont épuisées, ils chargent leurs tentes, leurs femmes & leurs enfans sur des chameaux, montent à cheval, & toute la tribu va former une autre habitation. Ces souverains des déserts, ennemis de toutes les caravanes, les attaquent par-tout où ils les rencontrent, & les forcent à payer un tribut, ou à combattre. S'ils éprouvent trop de résistance, ils se retirent sans appréhender la poursuite des ennemis. S'ils sont vainqueurs, ils dépouillent tout le monde, partagent le butin, mais ils ne tuent jamais personne que pour venger le sang de leurs compagnons. Le voyageur qui se met sous leur protéction n'a rien à craindre ni pour sa vie, ni pour ses richesses, car leur parole est sacrée. Je n'ai point lu dans l'histoire, je n'ai point appris sur les lieux qu'aucun Arabe ait jamais violé la foi jurée. C'est un trait qui caractérise cette nation, & qui la sépare de toutes celles de la terre. Leur goût pour le pillage ne les a point fait renoncer aux devoirs de l'hospitalité. Elle n'est pas moins honorée chez eux que parmi les Arabes cultivateurs. Mr. de St. Germain, après les malheurs qu'il éprouva dans sa traversée de Suès, étant arrivé mourant à la tente d'un Bedouin, dut la vie aux soins généreux de son hôte, qui le conduisit au grand Caire aussi-tôt que sa santé fut rétablie. Mr. Pagès fuyant à travers les sables de l'Arabie déserte, avec sept arabes, perdit son eau & ses provisions. Tombé de chameau, il alloit être immolé au ressentiment d'une tribu qu'on avoit insultée. Un de ses compagnons descendit au péril de sa vie, fit mon-

ter le François en croupe derrière lui, jusqu'à ce qu'il fut arrivé dans un lieu de sureté. Pendant la route, les Arabes qui n'avoient par jour qu'un modique gâteau d'orge pour toute nourriture, le divisèrent en huit portions, & celle qu'ils donnèrent à l'étranger fut toujours double des leurs.

L'amour excessif de la liberté leur fait préférer des déserts affreux où ils vivent indépendans, aux riches plaines de l'Egypte qui les rendroient esclaves. Plus d'une fois le gouvernement leur a offert des terres, & il les ont toujours refusées, parce qu'il leur auroit fallu se soumettre à des despotes. Cet esprit d'indépendance si bien peint dans l'écriture, ils l'ont inviolablement gardé depuis Ismaël leur père. Hérodote un des plus anciens historiens nous les répréfente ainsi :
» Cambise (*k*) voulant conduire une armée en Egypte, envoya des Ambassadeurs au Roi des Arabes, » pour lui demander la sureté du passage. Il obtint » sa demande, & les deux nations se donnèrent leur » foi mutuelle. De tous les peuples, les Arabes sont » ceux qui gardent leurs sermens avec plus de fidélité. Voici comment ils concluent leurs traités. Un » d'eux, debout entre les contractans, s'ouvre la paume » de la main avec une pierre tranchante; il prend » le bord de leurs robes, les teint de sang, & en » frotte sept pierres qu'il place au milieu d'eux, en » invoquant Bacchus & Uranie. Si celui qui a sollicité l'alliance est étranger, il devient après cette » cérémonie leur hôte sacré, & s'il est du pays, » on le regarde comme citoyen de la tribu avec laquelle le traité a été formé. Ce pacte est à jamais » inviolable ". Ces cérémonies ne s'observent plus parmi les Arabes. Dans les occasions où ils traitent

(*k*) Hérodote, Thalie.

ensemble, ils se contentent de se serrer mutuellement la main, & de jurer par leur tête qu'ils garderont fidèlement les conditions dont on est convenu, & ils ne sont jamais parjures à leurs sermens.

Diodore de Sicile, qui écrivoit plusieurs siècles après Hérodote, nous les peint avec les mêmes couleurs. J'ajouterai ce passage parce qu'il vous fera connoître combien ces peuples ont peu changé, & que c'est peut-être le seul portrait dans l'histoire, qui après dix-huit cens ans, puisse convenir à la même nation (*l*). « Les Arabes errans habitent en pleine cam-» pagne, sans aucun toit. Ils appelent eux-mêmes » leur patrie une solitude. Ils ne choisissent point pour » leur séjour des lieux abondans en rivières & en » fontaines, de peur que cet appât même n'attire » des ennemis dans leur voisinage. Leur loi ou leur » coutume ne leur permet ni de semer du bled, ni de » planter des arbres fruitiers, ni d'user de vin, ni » d'habiter dans des maisons. Celui qui violeroit ces » usages seroit infailliblement puni de mort, parce » qu'ils sont persuadés que quiconque peut s'assujettir » à de pareilles commodités, se soumettra bientôt » à des maîtres pour les conserver. Les uns font » paître des chameaux, les autres des brebis. Ces » derniers sont les plus riches; car outre les avan-» tages qu'ils retirent de leurs troupeaux, ils vien-» nent vendre dans les ports de mer, l'encens, la » myrrhe & d'autres aromates précieux qu'ils ont » reçus des habitans de l'Arabie heureuse. Extrême-» ment jaloux de leur liberté, à la nouvelle de l'ap-» proche d'une armée, ils se réfugient au fond des » déserts, dont l'étendue leur sert de rempart. En effet, » les ennemis n'appercevant point d'eau, n'oseroient

(*l*) Diodore de Sicile, liv. 19.

» les traverser, tandis que les Arabes s'en étant fournis
» dans des vaisseaux cachés sous terre, & dont eux
» seuls ont la connoissance, se mettent à l'abri de
» ce besoin. Tout le sol étant composé d'une terre
» argilleuse & molle, ils trouvent moyen d'y creuser de profondes & vastes citernes de forme carrée, dont chaque côté est de la longueur d'un arpent. Les ayant remplies d'eau de pluie, ils en
» bouchent l'entrée qu'ils rendent uniforme au terrein
» des environs, & sur laquelle ils laissent quelque
» indice imperceptible qui n'est connu que d'eux seuls.
» Ils accoutument leurs troupeaux à ne boire que
» tous les trois jours (*m*), afin que dans les cas où
» il faudroit fuir à travers des sables arides, ils soient
» habitués à supporter la soif. Pour eux, ils vivent
» de chair, de lait, & de fruits communs & ordinaires. Ils ont dans leurs champs l'arbre qui porte
» le poivre (*n*), & beaucoup de miel sauvage qu'ils
» boivent avec de l'eau. Il y a d'autres Arabes qui
» cultivent la terre. Ils sont tributaires comme les
» Syriens, & ont avec eux d'autres conformités,
» excepté qu'ils n'habitent pas dans des maisons.
» Telles sont à-peu-près les mœurs de ces peuples ".

Ce tableau tracé par la main d'un historien éclairé, est d'une vérité frappante. On y reconnoît encore les Bedouins de nos jours. Qu'il me soit permis d'extraire du même auteur un morceau qui peint merveilleusement & leur droiture & la fourbe des Grecs. « Les
» Arabes Nabathéens avoient quitté leurs déserts,
» pour se rendre à une place de négoce, où se tenoit

(*m*) Les Abyssins qui partent de Girgé pour retourner dans leur pays ayant un désert de sept journées à traverser, habituent leurs chameaux à passer tous ce tems sans boire.

(*n*) Je crois que Diodore se trompe, & que le poivre est apporté en Arabie par les vaisseaux qui viennent de l'Inde.

» une foire fameuse. Avant de partir, ils avoient laissé » dans les antres d'une montagne, leurs femmes, leurs » enfans, leurs richesses. Ce rocher, situé à deux jour» nées de distance de toute habitation, & défendu » par son assiette & par des solitudes brûlantes, leur » paroissoit à l'abri des ennemis; mais les Grecs affa» més d'or profitèrent de ce moment pour l'attaquer. » Athénée, un des capitaines d'Antigone, partit de l'I» dumée avec un corps de troupes armées à la lé» gère, fit quatre-vingt onze lieues dans trois jours » & trois nuits, & parvint à l'asyle des Nabathéens. » Il y entra de force, tua une partie des malheureux » qui y étoient renfermés, fit un grand nombre de » prisonniers, enleva l'encens, la myrrhe, & qua» tre cens talens d'argent qu'on y avoit déposés. Il » n'y demeura que trois heures, & s'enfuit à travers » le désert, avec son butin. Arrivé à dix lieues du » rocher, la chaleur & la fatigue le forcèrent à se » reposer. On dressa un camp à la hâte. Les soldats » accablés de lassitude, & croyant n'avoir rien à » craindre, se livrèrent aux douceurs du sommeil. » Cependant des coureurs avoient appris aux Naba» théens l'invasion des Grecs. Partis sur le champ, » ils s'étoient rendus à leur habitation. Le sang de » leurs vieillards, les plaintes des blessés, les rem» plirent d'horreur. Ils coururent à la vengeance, & » en peu d'heures atteignirent leurs ennemis. Quel» ques prisonniers, profitant de la négligence des Grecs, » brisèrent leurs liens, & donnèrent avis de l'état » où ils se trouvoient. A cette nouvelle, les Arabes » attaquèrent le camp de tous côtés, & y entrèrent » à la faveur des ténèbres. Ils égorgèrent les soldats » qui étoient endormis, & percèrent de leurs traits » ceux qui se levoient pour prendre les armes. Le » massacre fut général. Il n'échappa que cinquante

» cavaliers la plupart bleſſés. Les Nabathéens ayant
» recouvré leurs priſonniers & leurs richeſſes, les ra-
» menèrent à leur habitation. Après avoir donné cette
» leçon aux Grecs, ils écrivirent à Antigone pour
» ſe plaindre d'Athénée, & juſtifier leur conduite.
» Ce Prince déſavoua l'expédition de ſon Général,
» dit qu'il l'avoit entrepriſe ſans ſa participation, &
» que leur défenſe étoit légitime. Il uſoit de cette
» diſſimulation pour les mettre hors de toute défian-
» ce, eſpérant profiter d'un inſtant favorable pour
» venger la défaite de ſes troupes; mais les Arabes
» comptant peu ſur la foi des Grecs, ſe tinrent ſur
» leurs gardes, & placèrent des ſentinelles dans les
» endroits élevés pour donner avis de la marche des
» ennemis. Ils reconnûrent la ſageſſe de cette pré-
» caution. Quelques mois s'étant écoulés, Antigone
» envoya contre eux huit mille hommes d'élite com-
» mandés par ſon fils Démétrius. Ce corps d'armée
» marcha par des lieux détournés à deſſein de les
» ſurprendre. Les Nabathéens, avertis par leurs eſ-
» pions, firent retirer leurs troupeaux vers l'extré-
» mité du déſert, & ſe fortifièrent dans la montagne.
» Démétrius la trouva gardée par une brave jeuneſſe
» qui lui oppoſa une vigoureuſe réſiſtance. Après
» l'avoir attaquée vainement avec toutes ſes forces,
» il ſe retira & fit ſemblant de prendre la fuite. Le
» lendemain à la pointe du jour, il revint à l'aſſaut
» ſans être plus heureux. Alors un Arabe lui cria d'une
» voix forte : Roi Démétrius, qui peut vous porter
» à faire la guerre à un peuple qui habite un déſert
» ſans eau, ſans vin, ſans proviſions, en un mot
» manquant de toutes les choſes qui font l'objet de
» votre cupidité & de vos concuſſions? L'horreur
» de l'eſclavage nous a conduits dans cette ſolitude
» privée de tous les biens que recherchent avidement

» les hommes. Elle nous a réduits à une vie solitaire
» & sauvage qui nous met hors d'état de vous nuire.
» Nous vous supplions donc vous & le Roi votre père
» de nous laisser en repos. Nous vous ferons même
» des présens pour vous engager à retirer votre ar-
» mée, & à mettre les Nabathéens au nombre de
» vos amis fidèles. Si ces raisons ne peuvent vous
» persuader, la nécessité vous obligera de quitter un
» désert où vous manquerez bientôt d'eau & de vivres.
» Jamais vous ne nous assujettirez à d'autres coutu-
» mes. Qu'espérez-vous donc de cette expédition ?
» Elle se bornera tout au plus à nous enlever quelques
» esclaves qui ne vous serviront que malgré eux, &
» que vous ne plierez jamais à vos mœurs & à vos
» usages. Frappé de ce discours, Démétrius fit la
» paix avec les Nabathéens ".

Tels étoient, Monsieur, les Arabes avant & après Alexandre, tels ils sont de nos jours. L'amour de l'indépendance vit encore dans leur cœur. Leur aversion pour toute domination étrangère, leur fait préférer l'horreur des déserts aux établissemens les plus avantageux. La liberté a tant de charmes pour eux, qu'avec elle ils supportent courageusement la faim, la soif & les ardeurs dévorantes du soleil. Humiliés quelquefois, mais jamais soumis, ils ont bravé toutes les puissances de la terre, & repoussé les fers qui ont tour-à-tour enchaîné les autres nations. Les Romains, ces maîtres du monde, ont perdu les armées qu'ils ont envoyées à la conquête de leur pays. Les Egyptiens, les Perses & les Ottomans n'ont jamais pu les soumettre à leur puissance. Aussi ce peuple fier est le seul qui ait conservé cette hauteur de caractère, cette générosité, cette fidélité inviolable qui honorent l'humanité. La fourberie & le parjure leur sont inconnus. Ignorans sans mépriser les sciences, une

raison saine, un esprit droit, une ame élevée les distinguent de tous les Orientaux. Devant les étrangers, comme devant leurs princes, ils gardent toujours la dignité de l'homme, & ne s'abaissent jamais à de viles flatteries. Sérieux sans morgue, spirituels sans ostentation, francs sans impudence, ils connoissent les charmes d'une conversation, tantôt sage, tantôt enjouée. L'amitié est sacrée parmi eux, & les amis sont des frères. Les délicatesses du sentiment ne leur sont point étrangères. Leurs poëmes offrent la peinture de cet amour brûlant qu'ils respirent avec les feux du soleil, & quelquefois de cette galanterie qui semble être le partage des peuples policés. Tels sont, Monsieur, ces Arabes que le génie d'un seul homme sut réunir pour renverser les trônes voisins, conquérir des royaumes, & donner des loix aux deux tiers de la terre. Ils ont perdu leurs conquêtes, mais ils ont gardé leur caractère, leur religion & leurs mœurs. S'il se trouvoit dans l'Orient un autre Mahomet capable de rassembler sous un même drapeau leurs tribus divisées, il pourroit encore soumettre l'Asie & l'Afrique à leur domination. C'est chez les Arabes que le philosophe devroit aller étudier l'homme primitif, & non parmi les peuples dont le despotisme & la servitude ont corrompu l'esprit, le cœur & les affections.

Après les Cophtes & les Arabes, les Mograbins, ou Mahométans occidentaux, sont les habitans les plus nombreux de l'Egypte. Les uns se livrent au commerce, les autres servent dans les armées. Il ne faut pas juger leur nation sur les individus qui viennent au grand Caire. Ceux d'entr'eux qui embrassent le parti des armes sont des aventuriers presque tous coupables de grands crimes, & que la crainte de la justice a bannis de leur patrie. Ces soldats mercenaires,

ſans foi, ſans loi, s'abandonnent à tous les excès, & ſe vendent toujours au Bey qui leur promet une plus haute paie.

Les vrais Turcs ſe trouvent en petit nombre dans ce pays. Les corps des Janiſſaires & des Azabs en ſont composés. Ils abuſent de leur pouvoir pour piller les Egyptiens & les étrangers, & employent tous les moyens pour amaſſer de grandes richeſſes. Quelquefois ils ſe rendent redoutables au Pacha & aux Beys, & vendent leur ſuffrage à prix d'or. Ces troupes, ainſi que les Mograbins, n'ont aucune diſcipline, & ignorent abſolument l'art de l'artillerie. Il leur ſeroit impoſſible de réſiſter à la tactique européenne.

Les Chrétiens de Syrie, les Grecs & les Juifs, s'ocupent entièrement du commerce, du change & des arts. La ſubtilité de leur eſprit les a rendus tour-à-tour directeurs des douanes, & intendans des revenus de l'Egypte. On ne peut compter ſur leur droiture. Il faut toujours être en garde contre leurs artifices. Lorſqu'ils ont du crédit ils s'en ſervent pour opprimer les négocians européens, leur ſuſciter des avanies, & mettre des entraves à leur négoce. La plupart ſont orfèvres & travaillent l'or, l'argent & les pierres avec aſſez de perfection. Leurs ouvrages en filagramme méritent l'eſtime des connoiſſeurs. Pluſieurs d'entr'eux ont établi des manufactures d'étoffes légères, qu'ils fabriquent avec le coton du Bengale, & les ſoies de Syrie. Les naturels en achètent pour leur uſage. Ces étoffes bien tiſſues péchent par la teinture. Les couleurs n'ont ni l'éclat, ni la durée de celles de l'Inde. C'eſt à l'ignorance des artiſtes qu'il faut s'en prendre; car l'Egypte produit d'excellent indigo, le carthame & diverſes ſubſtances colorantes. Il en eſt de même de leurs toiles. Le lin d'Egypte, autrefois ſi renommé, n'a rien perdu de ſa qualité.

Il eſt long, doux, ſoyeux, & formeroit du linge ſuperbe ; mais le défaut de fileuſes qui ſachent l'employer, fait qu'on ne fabrique que des toiles groſſières.

Tous ces habitans, Monſieur, de mœurs, de religion, de nations différentes, ſe montent à près de quatre millions. Huit mille Mamlouks les gouvernent. Si vous êtes ſurpris que ce petit nombre d'étrangers puiſſe tenir ſous le joug ce grand troupeau, vous reviendrez de votre étonnement lorſque vous ſaurez que du temps d'Auguſte, trois cohortes ſuffiſoient pour garder la Thébaïde. Strabon, témoin oculaire, & l'un des plus ſages hiſtoriens de l'antiquité, nous rapporte ces faits intéreſſans.

« La nation égyptienne, extrêmement nombreuſe n'eſt point guerrière. Les peuples voiſins ne le ſont pas davantage. Cornelius Gallus, le premier gouverneur romain envoyé en Egypte, marcha contre les habitans d'Héroopolis (*a*), qui s'étoient révoltés, & les fit rentrer dans le devoir avec un petit nombre de ſoldats. La dûreté des impôts ayant cauſé un ſoulèvement général dans la Thébaïde, il parut, & la rébellion ſe calma ſur le champ. Après lui Pétrone, à la tête de quelques cohortes, arrêta l'impétuoſité de pluſieurs milliers d'Alexandrins qui l'avoient attaqué, & en laiſſa un grand nombre ſur le champ de bataille. Elius Gallus étant entré dans l'Arabie avec une partie des troupes qui gardoient l'Egypte, montra par ſes victoires combien ces peuples étoient peu belliqueux, & auroit conquis l'Iemen ſans la trahiſon de Syllæus. Les Ethiopiens, profitant de ſon abſence, firent une irruption dans la Thébaïde, renversèrent les ſtatues de Céſar, emportèrent un riche butin, &

(*a*) Cette ville eſt abſolument détruite. Ses ruines ſont enſevelies ſous les ſables de l'iſthme de Suès.

emmenèrent prisonnières les foibles garnisons de Philé & d'Eléphantine. Pétrone les poursuivit avec dix mille hommes d'infanterie, & huit cens chevaux ; & quoique leur armée fut composée de trente mille soldats, il la força de se retirer à Pselcha, ville d'Ethiopie. N'ayant pu obtenir par ses Ambassadeurs la restitution des captifs, il pénétra dans l'intérieur du pays, & leur livra combat. Ces troupes, mal armées & sans discipline, ne purent tenir contre la valeur des Romains. Les uns s'enfuirent dans les déserts, d'autres se mirent à l'abri dans les murs de la capitale, & le plus grand nombre se sauva à la nage dans une île du fleuve. Parmi ces derniers se trouvoient plusieurs généraux de Candace, femme guerrière, alors Reine d'Ethiopie. Pétrone traversa le Nil sur des bateaux, les fit tous prisonniers, & les envoya dans la ville d'Alexandrie. Il mit ensuite le siège devant Pselcha, & la prit. Une partie des habitans périt dans cette attaque. Après cette conquête il marcha vers Premnin, ville fortifiée par la nature, & traversa, pour y arriver, les vastes solitudes de sable, où l'armée de Cambyse fut étouffée par les vents (*p*). L'ayant emportée d'assaut, il alla assiéger Napata où se trouvoit le palais de Candace avec son fils. La Reine, enfermée dans une forteresse voisine, envoya des Ambassadeurs au Général romain pour traiter de la paix, & lui offrir la restitution des captifs, & des statues enlevées. Sans écouter ces propositions, il attaqua la place & s'en rendit maître, mais le jeune Prince se sauva par la fuite. Croyant qu'il seroit difficile de pénétrer plus avant, il retourna sur ses pas, emportant avec lui de grandes richesses. Il laissa quatre cens hommes

[*p*] Ce passage confirme ce que je vous ai raconté de ce désastre sur la foi d'Hérodote.

hommes de garnifon à Premnin, avec des vivres & des munitions pour deux ans, & rentra en Egypte.

Ce morceau, Monfieur, dévoile parfaitement la foibleffe des Egyptiens & des Ethiopiens du tems des Romains. Ils n'ont pas changé depuis. Un long efclavage n'a plutôt fervi qu'à éteindre le peu d'énergie qu'ils montrèrent alors. Leur ignorance, dans le métier des armes, furpaffe encore leur lâcheté. Pendant ces jours de calamité où la guerre étoit allumée au grand Caire, nous entendions tirer les fix pièces de canon du château contre la ville. Nous obfervâmes qu'il falloit aux artilleurs une demi-heure pour les charger, car il s'écouloit toujours cet efpace de tems entre chaque volée. Jugez, Monfieur, fi de femblables troupes pourroient tenir un inftant contre quelques régimens européens. Une nation guerrière qui attaqueroit l'Egypte s'en empareroit fans obftacle; elle pourroit avec autant de facilité conquérir l'Ethiopie, s'affurer de l'or de ces contrées, & maîtreffe des eaux du Nil, les faire couler à fon gré dans l'Egypte, où elle entretiendroit une abondance intariffable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

A M. L. M.

Obfervations fur le mariage parmi les Egyptiens.

Au grand Caire.

CHEZ les chrétiens, Monfieur, le mariage élevé à la dignité de facrement, devient un engagement indiffoluble. Les loix, en certains cas, en fufpendent

l'effet, mais elles ne l'anéantiſſent jamais. Il importe donc que les parties contractantes ſe connoiſſent parfaitement, que leurs volontés ſoient libres, puiſque leur félicité, & celle de leurs enfans, dépendent de cette connoiſſance, & de cette liberté. Les mœurs des Orientaux ſi différentes de celle de l'Europe, ont forcé les législateurs à ne pas faire de cet acte, un contrat indeſtructible. Parmi ces peuples, les deux ſexes vivent ſéparés, & ne converſent point enſemble. Comment le jeune homme, & la vierge qui ne ſe ſont jamais vus, pourroient-ils ſe jurer un amour, & une fidélité inviolables? Ce ſerment, en les expoſant au parjure, ſeroit la ſource des plus grands déſordres. Mahomet qui connoiſſoit bien les hommes, & qui étoit autoriſé, par l'exemple d'Abraham & des autres Patriarches, a donc permis la répudiation. Après s'être efforcé de la prévenir en preſcrivant aux deux époux ces égards, cette tendreſſe, qui doivent faire le charme de leurs jours, il a dit : *Ceux qui jureront de n'avoir plus de commerce avec leurs femmes, auront un délai de quatre mois* (q) ; *ſi pendant ce tems ils reviennent à elles, le Seigneur eſt indulgent & miſéricordieux.*

Si le divorce eſt fermement réſolu, Dieu voit & entend tout.

Ce précepte, Monſieur, autoriſe la répudiation, mais il laiſſe Dieu juge de la légitimité de cette action. Dans la ſuite de ce chapitre, qui eſt l'abrégé de toutes les loix des Mahométans, le législateur s'eſt efforcé de mettre des bornes à la fantaiſie des hommes. Un

---

(q) " Loſqu'un Mahométan a fait ſerment de n'avoir plus de commerce avec ſa femme, il a quatre mois de délai pendant leſquels il peut ſe réconcilier avec elle. S'il laiſſe paſſer ce terme, il eſt obligé de la répudier. Elle devient libre, & peut former de nouveaux nœuds ". Le Coran, chap. 2, pag. 38.

Muſulman ne peut épouſer une femme ſans lui aſſigner une dot proportionnée à ſes facultés. S'il veut s'en ſéparer, il fait venir le juge, & déclare en ſa préſence qu'il la répudie; & lorſque les quatre mois de grace ſont expirés, il lui remet la dot portée dans le contrat de mariage, & les biens qu'il en a reçus. S'ils ont des enfans, le mari retient les garçons, & la femme emmène les filles. Dès ce moment ils deviennent libres de contracter de nouveaux engagemens. Les femmes ne ſont point aſſervies, comme on le croit en Europe, à un eſclavage éternel. Lorſqu'elles ont des cauſes graves de ſéparation, elles implorent la protection des loix, & briſent leurs chaînes. Elles perdent dans cette occaſion, leur dot, & les richeſſes qu'elles ont fait entrer dans la maiſon du mari; mais elles recouvrent leur liberté.

Quelquefois un Mahométan jure ſans de juſtes raiſons, qu'il n'aura plus de commerce avec ſa femme. Ramené par le repentir, il peut ſe réconcilier avec elle, ſans l'intervention du Cadi. Le légiſlateur a mis un terme à ce caprice dans ce verſet : *Celui qui répudiera trois fois une femme, ne pourra la reprendre, qu'après qu'elle aura paſſé dans la couche d'un autre époux qui l'aura répudiée. Il leur ſera permis alors de ſe réunir, s'ils croyent pouvoir obſerver les commandemens de Dieu* (r).

Le coupable qui ſe trouve dans cette circonſtance, & qui redoute une ſéparation dont il a prononcé l'arrêt, tâche d'éluder le précepte. Il cherche un ami ſur la diſcrétion duquel il puiſſe compter, l'enferme avec ſon épouſe en préſence de témoins, & attend à la porte l'évènement de cette ſcène ſingulière. L'épreuve eſt délicate, & ne réuſſit pas toujours au gré

[r] Le Coran, chap. 2, pag. 39.

de ſes déſirs. Si l'officieux ami, dit en ſortant : *Voilà ma femme, & je la répudie*, le premier a droit de la reprendre; mais ſi oubliant l'amitié dans les bras de l'amour, il déclare qu'il la reconnoît pour ſon épouſe, il l'emmène ſans que l'on puiſſe s'y oppoſer. Telles ſont les loix par leſquelles Mahomet à tâché d'aſſurer la paix & le bonheur des mariages. Il en a fait un état de ſociété; dont les attentions réciproques & la naiſſance des enfans, doivent ſans ceſſe reſſerrer les nœuds. Les contractans n'uſent pas ſouvent de la liberté qu'il leur laiſſe. La répudiation eſt beaucoup plus rare parmi eux qu'on ne penſe communément. Pluſieurs même ſe contentent d'une ſeule épouſe, & ne profitent pas des avantages de la loi, qui leur permet d'en avoir quatre à la fois. Il faut attribuer cette modération à la ſéparation des deux ſexes, à la vie privée dont ils ſentent vivement les charmes, & ſurtout à la tendreſſe qui les attache de part & d'autre à leurs enfans, qui, élevés au ſein de la maiſon paternelle, deviennent l'appui & la conſolation des auteurs de leurs jours.

Ce ſont les parentes d'un jeune homme, qui prennent ſoin de ſon établiſſement. Elles ont vu au bain la plupart des filles de la ville. Elles lui en font le portrait au naturel. Lorſque ſon choix eſt fixé, on parle d'alliance au père de la future, on ſpécifie la dot, & s'il ſe décide, on lui fait des préſens. Lorſque les parties ſont d'accord, les parentes, les amies, les connoiſſances de la jeune vierge, la conduiſent au bain. On la déshabille avec ſolemnité. Elle eſt baignée, maſſée, parfumée. On donne aux ongles de ſes pieds & de ſes mains une couleur aurore avec le henné. On noircit ſes paupières avec le cohel. On mêle dans ſes cheveux des eſſences précieuſes, & on lave tout ſon corps avec de l'eau roſe. Les dames, ſans autre ornement que

les tresses flottantes de leur longue chevelure, promènent la jeune novice autour de l'appartement, & la préparent aux mystères de l'hymen. Elles calment les allarmes de son cœur timide, en lui parlant du bonheur dont elle va jouir, & en lui vantant la beauté, les richesses de son jeune époux. Le reste de la journée se passe en festins, en danses, & en chansons analogues à la fête.

Le lendemain, les mêmes personnes se rendent chez la future, & l'arrachent comme par violence des bras de sa mère éplorée. Elles la conduisent en triomphe à la maison du mari. C'est ordinairement le soir que la marche commence. Des baladins, les pieds attachés sur de longs bâtons la précèdent, un balancier à la main. De nombreux esclaves étalent aux yeux du peuple les effets, les meubles, les bijoux destinés à l'usage de la mariée. Des troupes de danseuses s'avancent en cadence au son des instrumens. Des matrônes, richement vêtues, marchent gravement. La jeune victime paroît sous un dais magnifique porté par quatre esclaves. Sa mère, & ses sœurs la soutiennent. Un voile d'or, enrichi de perles & de diamans, la couvre entièrement. Une longue suite de flambeaux éclaire le cortège. De tems en tems, des chœurs d'Almé chantent des couplets à la louange des nouveaux époux. J'ai vu vingt fois la pompe que je décris passer dans les rues du Caire. On prend toujours la route la plus longue, parce que l'on est jaloux de montrer aux yeux du peuple toute la magnificence qu'on étale dans ces circonstances.

Lorsqu'on est arrivé à la maison du mari, les femmes montent au premier étage, d'où elles apperçoivent, à travers les jalousies d'une galerie, tout ce qui se passe en bas. Les hommes rassemblés dans le salon ne se mêlent point avec elles. Ils passent une partie

de la nuit en feſtins, à boire le café, le ſorbet, & à entendre de la muſique. Les danſeuſes y deſcendent, quittent leurs voiles, & font briller leur légèreté & leur adreſſe. Elles jouent au bruit du tambour de baſque, des cymbales & des caſtagnettes, des ſcènes muettes, dans leſquelles elles répréſentent les combats de l'hymen, la réſiſtance de la jeune épouſe & les ruſes de l'amour. Rien n'égale la volupté de leurs mouvemens & la licence de leurs poſtures. Il n'eſt pas beſoin de paroles pour entendre leurs pantomimes. Tout y eſt peint d'une manière ſi naturelle, que l'on ne ſauroit s'y méprendre. J'ai aſſiſté pluſieurs fois à ces répréſentations, & toujours j'ai été ſurpris comment un peuple qui conſerve en public un ſi grand reſpect pour les femmes, aime avec tant de paſſion ces danſes laſcives. Lorſqu'elles ſont finies, un chœur d'Almé entonne l'épithalame célébré chez les Grecs, exalte les appas de la jeune épouſe plus belle que la lune, plus fraîche que la roſe, plus odorante que le jaſmin, & la félicité du mortel qui va jouir de tant de charmes. Durant la cérémonie, on la fait paſſer pluſieurs fois devant ſon époux, toujours ſous des habits nouveaux pour montrer ſa grace & ſa richeſſe. Enfin, quand l'aſſemblée s'eſt retirée, le mari entre dans la chambre nuptiale; le voile ſe lève & il voit ſa femme pour la première fois. Quand c'eſt une fille, il faut que les ſignes de la virginité paroiſſent, autrement il eſt en droit de la renvoyer le lendemain à ſes parens, & c'eſt le plus grand déshonneur qui puiſſe arriver à une famille. Auſſi il n'y a point de pays ſur la terre où les jeunes filles ſoient gardées avec plus de ſoin, & où l'on ſoit plus ſûr d'épouſer une vierge.

Telles ſont parmi les Egyptiens les loix & les cérémonies du mariage. Le pauvre comme le riche

les obſerve ſcrupuleuſement. La fille de l'artiſan eſt conduite de la même manière à ſon époux. Toute la différence conſiſte dans l'appareil qui l'entoure. Au lieu de flambeaux on la promène à la lueur du bois de ſapin qui brûle dans des réchauts de fer, portés ſur de longs bâtons. Au lieu de danſeuſes & de muſiciens, elle eſt précédée de tambours de baſque & de baladins. Enfin, la fille du pauvre qui ne peut avoir un dais & un cortège, emprunte un voile, marche au bruit des cymbales, ou de morceaux de métal que des malheureux agitent en cadence.

Les Cophtes obſervent à-peu-près les mêmes cérémonies; mais ils ont coutume de fiancer de jeunes filles de ſix à ſept ans. Un anneau qu'ils leur paſſent au doigt, eſt le ſigne de cette alliance. Souvent ils obtiennent des parens la permiſſion de les élever chez eux, juſqu'à ce qu'elles ſoient nubiles. La répudiation, les bains, la conduite pompeuſe de la mariée ſont auſſi d'uſage parmi ces chrétiens ſchiſmatiques. Seulement ils ne peuvent avoir qu'une femme à la fois. Vous trouverez, Monſieur, dans les Contes arabes des deſcriptions qui ont beaucoup de rapport à celle que je viens de vous offrir, parce que l'auteur de cet agréable ouvrage, connoiſſant parfaitement les mœurs & les uſages de ſon pays, les a décrits en peintre habile. Ce ſont ces peintures fidèles qui rendent ſon livre infiniment précieux. C'eſt auſſi dans ce point que pèchent les romanciers, qui, n'ayant jamais voyagé dans l'orient, nous donnent, ſous le nom de Contes orientaux, les folies de leur imagination. Vous y voyez des Turcs, des Arabes, des Perſans, ridiculement traveſtis en François, & toujours des portraits groteſques au lieu de la nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

A M. L. M.

Révolutions que le commerce d'Egypte a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

Au grand Caire.

LES lettres précédentes, Monsieur, vous offrent quelques détails particuliers sur le trafic des principales villes de l'Egypte. Ces notions éparses seroient insuffisantes dans un siècle où toutes les cours de l'Europe regardent le commerce comme une source intarissable de richesses & de puissance. Je vais donc essayer de vous tracer le tableau rapide des révolutions qu'il a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Quelque difficile que soit ma tâche, l'utilité qui peut en résulter pour ma patrie m'encourage à l'entreprendre,

Les Pharaons Egyptiens connurent les avantages du négoce. Les canaux nombreux qu'ils firent creuser avoient un double objet; celui de répandre la fertilité avec les eaux du Nil, & celui de transporter avec facilité les productions du pays, d'un bout à l'autre de l'Empire. Les foires qu'ils établirent dans le Delta & la Thébaïde, réunissoient les habitans des provinces les plus éloignées. Chacun y apportoit le fruit de son industrie, & par des échanges mutuels, la nation entière jouissoit des inventions, des arts & des productions de tout le royaume. Le charme des voyages sur l'eau, la fraîcheur qu'on y respire, la beauté des rives du fleuve, la nécessité de naviguer pendant l'inondation, rendirent les Egyptiens marins, & l'on pour-

roit croire que les premières barques sur lesquelles les hommes osèrent se confier à l'inconstance des flots, furent construites en Egypte. Le plaisir, l'intérêt, la réligion, ces puissans mobiles de nos actions, les faisoient voguer d'un temple à l'autre. C'étoient par-tout des fêtes, des illuminations & des assemblées où les commerçans, ainsi que les gens riches, trouvoient leurs avantages. Les Egyptiens doivent donc être regardés comme un des plus anciens peuples navigateurs. Ils voyageoient sur la mer rouge, bien avant l'expédition fameuse des Argonautes. Danaüs (*s*) porta dans la Grèce, encore barbare, l'art de la navigation & du commerce. Bientôt après, Sésostris, son frère, partit avec deux armées, l'une de terre, l'autre de mer, pour conquérir l'Asie. Tandis qu'il soumettoit les royaumes intérieurs, une flotte de quatre cens voiles s'emparoit des ports du golphe Arabique, débouquoit le détroit de Bab Elmandel (*t*) & pénétroit dans l'océan indien, qui jamais n'avoit vu des vaisseaux d'une pareille grandeur. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter le commerce de l'Egypte avec l'Asie. Depuis ces siècles reculés, il n'a point été interrompu.

Sésostris, pendant le cours de ses conquêtes, avoit fondé diverses colonies : l'une d'elles se fortifioit sur la côte de Phénicie. Tyr élevoit ses remparts, abattoit les cèdres du Liban pour construire des vaisseaux, & se préparoit à disputer à la mère patrie la gloire de la navigation. Elle envoya ses navires jusqu'aux colonnes d'Hercule, & étendit par-tout les arts avec le commerce (*u*). De leur côté les Egyptiens, remontant le

---

[*s*] Hérodote.

[*t*] Bab Elmandel signifie *la porte des Mouchoirs*, parce que c'est par-là que l'Egypte a reçu de tous tems, les toiles de coton dont on forme les mouchoirs que l'on nomme encore aujourd'hui *Mandel*.

[*u*] Clément d'Alexandrie dit : « Les Phéniciens reçurent » les lettres des Egyptiens, & les transmirent aux Grecs ».

Bosphore, entroient dans la mer noire, échangeoient avec leurs frères établis dans la Colchide (x), les productions de leur pays contre celles des contrées du nord; tandis que les flottes de la mer rouge alloient chercher les perles, les diamans, les parfums & les étoffes précieuses des pays orientaux.

L'Egypte commerçante parvint bientôt à un haut dégré de puissance. Elle élevoit de toutes parts ces statues colossales, ces temples, ces obélisques, que l'on peut contempler sans admiration. Les collèges des prêtres, étudiant continuellement le ciel, apprenoient aux navigateurs l'astronomie, qui leur sert de flambeau à travers l'immensité des mers. Puissante au-dehors, riche de ses productions, elle propageoit avec son négoce la lumière des sciences. Ayant répandu parmi les nations sauvages de la Grèce, la culture du bled, elle les a disposées à la civilisation. C'est ainsi que les hardis marins de l'Europe, envoyés par des Rois, amis de l'humanité, tireront de la barbarie les insulaires de la mer du sud, en leur communiquant nos productions & nos arts. Sans doute que le farouche antropophage de la nouvelle Zélande cessera de dévorer son semblable, lorsque nos brebis, nos vaches & nos grains lui auront procuré une nourriture abondante & assurée. L'agriculture établira chez eux la société & les loix. Ils jouiront des avantages des peuples civilisés. Comme leurs îles ne paroissent renfermer aucuns des métaux précieux qui tentent la cupidité, ils ne seront point réduits à l'esclavage,

---

Il ajoute dans un autre endroit: « Cadmus, le Phénicien, les » porta dans la Grèce; c'est pourquoi Hérodote donne aux » caractères Grecs le nom de Phéniciens ».

[x] Hérodote assure que Sésostris avoit aussi laissé une colonie dans la Colchide, & que les Egyptiens commerçoient avec elle.

qui détruiroit le germe de leurs vertus. A l'exemple des Grecs, qui déifièrent leurs premiers bienfaiteurs, ils érigeront des monumens à Louis XVI & à George III. Voilà les actions qui immortalisent les souverains, & dont la postérité ne perd jamais le souvenir.

La Grèce, éclairée par les grands hommes qui s'étoient instruits à l'école de Memphis & d'Héliopolis, s'étoit partagée en diverses républiques. Chacun de ces petits états vouloit avoir une marine & un commerce. Tyr continuoit d'envoyer ses vaisseaux dans toute l'étendue de la Méditerranée, & sa pourpre décoroit les Rois. Psammétique (*y*), ami des Grecs, leur ouvrit les ports de l'Egypte. Nécos, son fils, tenta de faire communiquer le Nil avec la mer rouge. Les grands obstacles qu'il éprouva, la perte d'une multitude d'ouvriers le firent renoncer à ce projet. Il forma une autre entreprise, qui prouve à quel point l'art de la marine étoit porté alors (*z*). Il arma des vaisseaux à Suès, dont il confia le commandement à des Capitaines phéniciens, & leur ordonna de faire le tour de l'Afrique. Ces habiles navigateurs sortirent du golphe arabique, doublèrent le cap de bonne Espérance, remontèrent ver le nord, &, après trois ans de navigation, arrivèrent aux colonnes d'Hercule, d'où ils revinrent en Egypte. C'est la première fois que l'on ait fait le tour de ce grand continent. Les difficultés d'un si long voyage, dans un tems où les vaisseaux étoient obligés de ne pas perdre les côtes de vue, fit renoncer à cette route. On se contenta de naviguer dans la Méditerranée & l'Océan indien. La marine d'Egypte étoit alors la plus puissante du monde, & cette contrée la plus riche de la terre.

[*y*] Hérodote.

[*z*] Hérodote, liv. 4.

Apriès, fils de Nécos, défit dans un combat naval les flottes réunies des Chypriots & des Tyriens, les deux peuples les plus renommés dans l'art de la navigation. Enhardi par ces ſuccès, Amaſis envoya une flotte à la conquête de Chypre, & s'en empara. Il y trouva en abondance les bois & les matières propres à la conſtruction des navires. Ce Pharaon devint le maître de la Méditerranée. Pour donner plus d'activité au commerce, il appella les Grecs dans ſes états, & leur permit de bâtir Naucrate, preſqu'à l'entrée de la branche canopique. Pour empêcher ces nouveaux alliés de s'étendre trop dans le pays, il obligea leurs vaiſſeaux à ne débarquer leurs marchandiſes que dans le port de cette ville (*a*). Les foires qu'on y établit, & l'arrivée continuelle des bâtimens, la rendirent très-commerçante. Les Ioniens, les Doriens, les Eoliens y conſtruiſirent des temples à frais communs. Quelle qu'en fut la magnificence, ils n'avoient point la ſolidité des édifices égyptiens, & aujourd'hui le voyageur en cherche vainement les ruines.

La proſpérité de ce royaume étoit à ſon comble. Les arts touchoient à leur perfection. L'aſtronomie prédiſoit les éclipſes avec juſteſſe. La ſculpture gravoit les pierres fines, & façonnoit à ſon gré les marbres les plus durs. La méchanique élevoit dans les airs des maſſes d'une grandeur étonnante. La chimie teignoit le verre, donnoit plus d'éclat aux pierres précieuſes (*b*), & imprimoit aux étoffes des couleurs ineffaçables, par le moyen des mordans. L'agriculture avoit enrichi ce pays des productions de l'Inde, préſent qu'il a fait enſuite à la Grèce, à l'Italie & à l'Europe entière. Oui, Monſieur, toutes les fois que

[*a*] Hérodote, liv. 2.

[*b*] Pline.

nous voyons sur nos tables le pain blanc comme la neige, le riz, les pois, les fèves, & plusieurs autres légumes, nous devrions rendre des actions de grace aux Egyptiens, qui ont communiqué ces biens précieux aux Grecs, d'où ils ont passé aux Romains, & ensuite aux Gaulois.

Lorsque la famine exerçoit ses ravages chez les peuples voisins, semblables aux enfans de Jacob, ils venoient à Memphis chercher leur subsistance. De si grands avantages étoient dus, en partie, au commerce des Pharaons, qui envoyoient leurs flottes depuis l'île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan, jusque dans les ports d'Espagne. Les peuples policés de l'Afrique & de l'Europe recevoient d'eux les objets d'utilité, de luxe & d'agrémens. C'est en partie aux bénéfices prodigieux de leur négoce, qu'on doit attribuer les ouvrages admirables dont ils sont les auteurs. Jamais nation ne rassembla tant de trésors, ne cultiva les arts & les sciences avec plus d'ardeur; jamais nation ne construisit d'aussi grands monumens. La poudre d'or, que roulent les torrens de l'Ethiopie, les perles d'Ormuz, les parfums de l'Arabie, les étoffes du Bengale abordoient à Memphis, devenue la ville la plus commerçante de la terre.

L'Egypte jouissoit de cet état florissant, lorsque Cambyse vint l'attaquer avec des armées innombrables. Amasis eut l'imprudence de mécontenter la milice du pays, en donnant la préférence aux troupes des Grecs, & cent cinquante mille hommes abandonnèrent leur patrie. Cette désertion fit tomber ce beau royaume dans les mains du Roi des Perses, qui le ravagea par le fer & le feu. Yvre de sa victoire, ce farouche conquérant détruisit les académies, & laissa sur les monumens qu'il ne put renverser, des marques barbares qui subsistent encore

de nos jours. Après avoir perdu des milliers de soldats dans les folles expéditions qu'il entreprit contre le temple de Jupiter Ammon & les Ethiopiens, il laissa un corps d'armée en Egypte, & retourna dans ses états. Le commerce souffrit de ses excès, mais l'impulsion étoit imprimée, &, malgré les entraves qu'on lui opposa, il suivit son cours. Darius, fils d'Hystaspe, qui en connoissoit l'utilité, lui rendit sa première vigueur, & le favorisa dans l'étendue de son empire. Il voulut même continuer le canal commencé par Nécos, & ne cessa l'entreprise, que sur le faux avis qu'on lui donna, que la Mer rouge, plus haute que la Méditerranée, inonderoit l'Egypte. Scylax, ayant descendu par son ordre le fleuve Indus, reconnut les côtes d'une partie de l'Asie, d'orient en occident, &, après deux années de navigation, gagna l'isthme de Suès. Les lumières qu'il procura au Roi des Perses, le déterminèrent à porter ses armes dans l'Inde, & y fit de grandes conquêtes. Les Egyptiens en profitèrent pour étendre leur négoce, réparer leurs pertes, & rétablir leur marine. Ils servirent l'ambition de ce Prince contre les Grecs (c), fournirent des vivres à ses armées, l'aidèrent à construire le pont mémorable qui joignit les deux rives du Bosphore, & dans le combat naval, livré près de l'île d'Eubée, ils s'emparèrent de cinq vaisseaux ennemis. Leur valeur & leur habileté dans la marine brillèrent aux journées de Salamine & de Mycale; mais l'amour de la liberté avoit enflammé les républiques de Sparte & d'Athènes, & les grands hommes qu'il produisit, arrêtèrent les efforts de l'Asie & de l'Afrique conjurées pour leur ruine.

Dans le siècle suivant, un Prince né avec un ca-

[c] Hérodote, liv. 4.

ractère impétueux, un génie élevé & un courage indomptable, apprenoit, en combattant contre la Grèce, l'art de vaincre tous les peuples du monde. Parvenu au trône, il partit à la tête de quarante mille hommes, terrassa les Satrapes de l'Asie mineure, détruisit l'orgueilleuse Tyr, qui refusoit de reconnoître un maître, & tourna ses armes contre l'Egypte. La nation supportoit impatiemment le joug des Perses. Elle courut au devant d'Alexandre, & le pays fut conquis sans combattre. Charmé de l'accueil que lui firent les Egyptiens, & enyvré des flatteuses espérances de l'oracle d'Ammon (*d*), il leur laissa la même forme de gouvernement & la même religion. Ce grand Prince, dont l'esprit avoit été cultivé par un philosophe, & dont les vues ambitieuses embrassoient l'empire du monde, ne vouloit pas le conquérir pour le détruire. Afin de s'assurer l'Egypte, dont il reconnoissoit l'importance, il y fonda une grande ville, environnée de trois ports, propres à recevoir les flottes de la Grèce & les marchandises de toutes les nations. Il traça lui-même le plan de commerce, qui devoit lier ensemble les membres dispersés de ses vastes états, mais il fut enlevé à la fleur de son âge, & passa comme un torrent sur la terre. Ses Généraux divisèrent sa dépouille, & devinrent des Monarques puissans. Ptolémée, fils de Lagus, ayant eu l'Egypte en partage, s'efforça d'exécuter les grands desseins de son maître. Il appella les négocians de la Syrie & de la Grèce dans la ville d'Alexandrie. La faveur constante qu'il leur accorda, rendit son royaume florissant, lui fournit les moyens de combattre avec avantage ses ennemis, & de conquérir l'île de Chypre. Les Rhodiens, ses alliés fidèles, ayant refusé d'unir leurs flottes à celles

---

[*d*] Quinte-Curce.

d'Antigone, pour lui faire la guerre, furent assiégés par Démétrius Poliorcète. Les secours puissans en bleds & en munitions navales, que Ptolémée leur envoya, leur aidèrent à triompher de ce guerrier redoutable. La reconnoissance les engagea à donner à leur défenseur le nom de *Soter* ou de Sauveur.

Au milieu du tumulte des armes, le premier des Ptolémées s'occupoit avec zèle de la prospérité de son nouvel état. Les côtes basses de l'Egypte en rendoient l'abord extrêmement dangereux. Souvent la tempête y brisoit les vaisseaux avant qu'ils eussent pu les reconnoître. Il éleva sur l'île de Pharos, cette superbe tour qui dominoit sur les mers, & où l'on avoit écrit en gros caractères : *Aux Dieux Sauveurs, pour l'utilité de la navigation.* Le marbre blanc dont elle étoit composée, la faisoit distinguer de loin pendant le jour. La nuit, on y allumoit un fanal qui dirigeoit la course des navires. Toute l'antiquité a loué ce magnifique ouvrage. C'est ainsi que les François béniront la mémoire d'un Roi protecteur qui fait construire un port superbe, au milieu des vagues de la mer. Un jour en voyant des escadres en sureté, derrière les digues qu'un ingénieur habile élève à Cherbourg d'une manière merveilleuse, la postérité dira : *Ici Louis XVI enchaîna les flots de l'Océan.*

Alexandrie recevoit par ses ports situés au couchant, au nord & au midi, les marchandises de l'univers entier. Elle étoit, comme Strabon l'appèle, le plus grand marché du monde. Non content de ces soins, Ptolémée érigea une académie, dont les savans allèrent, par son ordre, reconnoître les divers pays de la terre, examiner leurs richesses, & leurs productions. De nos jours les monarques de la France ont imité cet exemple, en envoyant des académiciens du pôle à l'équateur mesurer des dégrés du globe, &

prendre

prendre des connoiſſances utiles à la géographie, & à la navigation. Malgré les guerres que le fils de Lagus eut à ſoutenir contre les Rois de Syrie, il raſſembloit de toutes parts les manuſcrits qui dévoient compoſer cette bibliothèque fameuſe, dont le ſort déplorable fait gémir. Les monumens de ce Prince ont péri, mais ſa gloire ne s'éteindra point, parce qu'en même tems qu'il éloignoit les ennemis des frontières de ſes états, il travailloit à aſſurer le bonheur de ſes peuples.

Ptolémée Philadelphe marcha ſur les traces de ſon père, & rendit l'Egypte puiſſante & heureuſe. La pompe qu'il étala, lors de ſon avènement à la couronne, prouve l'étendue du commerce de ce royaume. Athénée la décrit longuement. Je n'en rapporterai que les principaux traits. On y voyoit raſſemblées les productions de tous les climats. Des femmes eſclaves de l'Aſie & de l'Afrique, habillées à la manière de leur pays, ouvroient la marche. Des chameaux chargés d'encens, de ſafran, de canelle, & d'aromates précieux, les ſuivoient. Une troupe d'Ethiopiens portoit quatre cens dents d'éléphant, & beaucoup de bois d'ébène. Des Abiſſins étoient chargés de la poudre d'or qu'ils recueillent ſur le bord de leurs torrens. Les Indiens étaloient aux yeux du peuple, les perles, les diamans, & les richeſſes de leurs contrées. Une foule d'animaux rares défiloient conduits par leurs guides. Les plus beaux oiſeaux de l'Afrique, des brebis de l'Abiſſinie, de l'Iemen, de la Grèce, des bœufs de l'Inde, d'une blancheur éclatante, des ours du Nord, des léopards, des panthères, le linx, la giraffe, le rhinoceros, décoroient le cortège. Ces objets divers ne peuvent ſe rencontrer que chez une nation qui trafique avec tous les peuples du monde.

LIBRARY OF THE BOMBAY

Ptolémée Philadelphe, ou mieux instruit du niveau des terres, ou plus heureux que Necos & Darius, continua le canal qui devoit joindre la mer rouge au Nil, & eut la gloire de l'achever. Il commençoit à la branche Pélusiaque, & se prolongeoit jusqu'à Arsinoé, aujourd'hui Aggerout (*e*). Des écluses placées à son ouverture, empêchoient les eaux de s'y précipiter avec trop d'abondance. On l'avoit fait passer par des lacs qui l'alimentoient, & servoient de relâche aux bateaux. L'histoire ne nous apprend point, si ce canal fut d'une grande ressource au commerce; mais comme il falloit, pour y arriver, parcourir la longueur du golphe arabique, dont l'extrémité est fort étroite, & très-dangereuse, Ptolémée ouvrit une autre route aux commerçans. Il fonda à la hauteur de Siène, & sur le bord de la mer rouge, une ville à laquelle il donna le nom de Bérénice, sa mère. Il construisit, depuis cette ville jusqu'à Cophtos, des citernes, & des hôtelleries, où les caravanes trouvoient des rafraîchissemens au milieu des déserts. Le chemin étoit de douze journées à travers des sables brûlans, & Bérénice n'offroit qu'une plage ouverte à tous les vents. Dans la suite, ces inconvéniens déterminèrent les navigateurs à se rendre au port du Rat, aujourd'hui Cosseir, où ils trouvèrent un bon mouillage. Depuis ce moment le négoce de l'Inde suivit la voie dont je vous ai donné la description.

Pour protéger les négocians égyptiens, les Ptolémées entretenoient une marine formidable dans la mer rouge & la Méditerranée. Théocrite (*f*) assure qu'ils avoient quatre-vingt-dix-sept vaisseaux de la

---

[*e*] Aggerout est aujourd'hui éloigné de deux lieues du port de Suès: C'est l'espace dont le golphe arabique s'est retiré depuis Ptolémée Philadelphe.

[*f*] Théocrite, Idylle 17.

première grandeur, & dont plusieurs étoient de deux cens pieds de long, outre une multitude de petits bâtimens, & quatre mille barques destinées à porter leurs ordres dans toute l'étendue de leur empire. C'est avec de semblables moyens que Ptolémée Philadelphe étendit ses conquêtes bien avant dans l'Ethiopie & l'Iemen, & qu'il vit trente-trois mille villes soumises à sa domination. Ces faits paroîtroient incroyables s'ils n'étoient attestés par des écrivains dignes de foi, si l'on ne savoit à quel point de splendeur le commerce peut élever un état, & si l'on ne connoissoit les ressources infinies qu'un Empereur éclairé pouvoit tirer de la situation de l'Égypte, communiquant avec deux mers, & jouissant des trésors d'un sol inépuisable.

Ptolémée Evergetes imita l'exemple de ses prédécesseurs, & fonda sa puissance sur le négoce. Il l'encouragea de tout son pouvoir, entretint les flottes de la mer rouge, subjugua plusieurs des Rois Homérites, qui régnoient dans l'Arabie heureuse, leur enjoignit de veiller à la sureté des chemins, & protégea puissamment les caravanes contre les Arabes. Pendant son règne les richesses des Égyptiens montèrent à leur comble. Cette abondance d'or & de biens de tout genre produisit en Alexandrie un luxe prodigieux, & corrompit la cour des Rois. La plûpart des hommes gardent leur vertu dans la médiocrité. Le malheur élève leur ame, & fait briller leur énergie; mais l'excès de la prospérité les énerve, & en leur ouvrant la porte des vices, leur ferme celle du bonheur. Les Ptolémées au faîte de la puissance, s'abandonnèrent à la molesse, à la lâcheté, & à un débordement qui influa sur les mœurs de leurs sujets; car la corruption des états commence toujours par les grands: cependant le quatrième de ces Princes fit quelques actions estimables. A la prière des Rhodiens, il ren-

dit la liberté à Andromaque, père d'Achæus, Souverain d'une partie de l'Asie mineure, qui s'étoit ligué avec les Bisantins, pour exiger un droit sur tous les bâtimens qui passeroient le détroit des Dardanelles. Achæus, en reconnoissance de ce bienfait, se détacha de ses alliés, qui renoncèrent à leurs prétentions, & le commerce délivré de cet entrave, reprit son cours ordinaire. Il entretint aussi la marine créée par ses ancêtres, & y fit des augmentations. On admira sous son empire des vaisseaux d'une grandeur qui tient du prodige, & que l'on n'a point égalée depuis. Plutarque (g) décrit une de ses galères qui avoit quarante rangs de rames, trois cent soixante-treize pieds de longueur, & soixante-quatre d'élévation à la poupe. Cet énorme bâtiment, auprès duquel nos vaisseaux à trois ponts ne sembleroient que de petites frégates, contenoit quatre cens matelots pour la manœuvre, quatre mille rameurs, & environ trois mille soldats destinés à combattre. Il falloit que l'art de la construction, & celui de la navigation fussent bien perfectionnés chez les Egyptiens, pour former & mouvoir ces immenses navires, qui devoient ressembler à des villes flottantes.

Les règnes du reste des Ptolémées ne présentent qu'un luxe effréné dans la capitale, & des Princes livrés à tous les excès; mais ces faits même démontrent combien de trésors ils retiroient du commerce, puisqu'au milieu de leurs dépenses excessives, le pays étoit riche & florissant. Du sein des plaisirs où ils étoient plongés, ils songeoient encore quelquefois à ses avantages. Ptolémée Physcon envoya Eudoxe le Cysicenien en ambassade à divers potentats de l'Inde. Les rapports de ce célèbre navigateur, ajoutèrent aux

[g] Plutarque, vie de Démétrius.

connoissances que l'on avoit de ces contrées, & augmentèrent l'avidité des commerçans. Ils firent de nouvelles expéditions pour l'Orient, & pénétrèrent par le Gange jusques dans le Bengale. Après la mort du Roi, Cléopatre, sa veuve, ordonna à Eudoxe d'aller reconnoître les peuples de l'extrémité de l'Afrique. Il s'embarqua sur la mer rouge, & visita les habitans de la côte de Soffala. Ayant rencontré sur la plage la proue d'un navire, qui fut reconnu pour être de Cadix, il forma le projet de côtoyer les rivages de ce grand continent. De retour en Egypte, il trouva sur le trône Ptolémée Lathyre, dont il n'étoit pas aimé, & tenta l'entreprise qu'il avoit méditée. Ayant débouqué le détroit de Bab Elmandel, il doubla la pointe de l'Afrique, & vint débarquer aux colonnes d'Hercule. C'étoit la seconde fois que l'on exécutoit cette hardie navigation. Dans des siècles où la boussole ne dirigeoit point la course des marins, on juge aisément, combien cette entreprise étoit difficile, & combien il falloit de talens & d'intrépidité pour surmonter les obstacles & les périls auxquels on étoit exposé. Ce voyage étoit alors moins aisé que n'est aujourd'hui le tour du monde.

Sous Ptolémée IX, les négocians d'Alexandrie continuoient de naviguer dans la mer noire, en Espagne, dans le golphe persique, & jusqu'aux extrémités de l'Inde. Ce n'étoit pas à la bonne administration de ces Rois que l'Egypte devoit un commerce si étendu, mais il avoit été établi sur des fondemens solides, & lorsqu'ils ne le gênoient pas avec excès, il suivoit la route qu'on lui avoit tracée.

Pendant la guerre d'Alexandrie que Ptolémée XII soutint quelque tems contre Jules César, ce Général brûla cent dix grands vaisseaux, & les Egyptiens eurent encore assez de ressources pour équiper une

flotte capable de faire tête à l'ennemi ; mais qui pouvoit résister aux talens sublimes de César. Les Alexandrins n'opposèrent que des efforts impuissans au conquérant des Gaules. Il étoit réservé à une femme de triompher de ce grand homme. La fameuse Cléopatre soumit le vainqueur & l'enlaça dans ses liens par des charmes irrésistibles. Cette Reine étala, durant le cours de sa vie, une magnificence & une prodigalité dont l'histoire n'offre point un second exemple (*h*). Citée par Antoine, alors à Tarse de Cilicie, pour rendre compte de sa conduite, elle partit pour aller trouver le général Romain. Ayant traversé la Méditerranée, elle remonta le fleuve Cydnus sur un vaisseau dont la description brillante ressemble à celle que les poëtes nous font de la conque de Vénus. Les voiles étoient de pourpre, la proue & les bords étinceloient d'or. Des plaques d'argent couvroient les rames qui s'agitoient en cadence au son des instrumens. La Reine, nonchalamment assise sous un dais enrichi d'or & de pierreries, d'un prix inestimable, avoit assorti sa parure à la richesse du bâtiment. Les perles, les diamans, les vêtemens les plus riches voiloient ses charmes sans les couvrir. Telle que la déesse de Cythère, elle étoit entourée d'une foule d'enfans vêtus en amours. Ils rafraîchissoient avec l'éventail l'air que respiroit cette nouvelle divinité, tandis que des nuages de parfums qui brûloient sans cesse, embaumoient les deux rives de la rivière. Antoine, qui vouloit punir Cléopatre, éprouva bientôt le pouvoir de ses charmes. Il oublia qu'il étoit son juge pour devenir son amant. La Reine d'Egypte ne dut pas sa victoire à sa beauté seule. Elle avoit beaucoup d'esprit, & il étoit très-orné. Elle savoit toutes les

[*h*] Plutarque, vie d'Antoine.

langues des contrées orientales. Parlant parfaitement le Grec, l'Ethiopien, l'Hébreu, le Parthe, le Syriaque & le Persan, elle entretenoit les étrangers qui abordoient sans cesse au port d'Alexandrie, chacun dans la langue de son pays. Cette ville, depuis la chûte de Carthage & de Corinthe, étoit devenue le centre du commerce du monde (*i*). On y comptoit trois cent mille personnes libres, & au moins le double d'esclaves.

Cléopatre avoit attelé à son char César & Antoine, mais ayant vainement essayé d'y attacher Auguste, homme froid & rusé, & craignant d'orner la pompe triomphale de ce vainqueur fastueux, elle se donna la mort. L'Egypte passa sous la domination des Romains. Cette conquête fut pour Rome ce que le Pérou a été pour l'Espagne, ce que le Bengale est pour l'Angleterre. Elle y répandit l'or & l'argent en si grande abondance, que les terres, les marchandises, les denrées doublèrent de prix. Elle hâta la ruine de cet empire.

Privés de leur monarque, & soumis aux Romains, les Egyptiens devinrent leurs facteurs. Les peuples de l'Italie se livrèrent avec ardeur au commerce de l'Inde, qui, au rapport de Pline, produisoit le centuple. Ils y voyagèrent sur les pas de leurs guides. Les uns entrant par l'Indus pénétrèrent dans l'intérieur du pays. Les autres abordèrent dans les ports de l'île de Ceylan, & quelques-uns, doublant le cap Comorin, remontèrent le Gange, jusqu'à Palibotra (*k*), cité puissante où les Egyptiens commerçoient depuis long-tems, & où l'on voyoit un concours de toutes les nations des contrées orientales. Ils en rapportoient des toiles de coton, & des étoffes de soie dont Au-

---

[*i*] Diodore de Sicile, liv. 1.

[*k*] Strabon, liv. 15.

gufte porta les premiers vêtemens. Après lui les Romains recherchèrent le luxe des habits, & les perles, les diamans, les parfums devinrent pour eux des objets de néceffité. Aujourd'hui que le mûrier & l'infecte qui produit la foie font transplantés en Europe, des étoffes précieufes, inconnues aux Confuls romains, décorent les hommes de tous les états ; cependant on n'a point encore atteint la qualité de celles du Bengale, & la durée inaltérable de leurs couleurs. Peut-être que la petite colonie indienne, qu'un Amiral dont les vertus, les talens, les victoires, honorent la France, a transportée dans notre patrie, révélera à nos fabricans les fecrets des contrées Orientales.

A mefure que les Romains reculoient les bornes de leur empire, ils adoptoient les ufages & les vices des peuples conquis. L'Egypte fut de tous les royaumes celui qui influa davantage fur leurs mœurs, parce qu'elle leur procura de plus grandes richeffes. Les belles toiles de lin & de coton que l'on fabriquoit à Alexandrie, fes tapis magnifiques, fes cryftaux de diverfes couleurs furent tranfportés à Rome. Les grains de la Thébaïde & fes productions abondantes nourrirent la capitale de l'Italie. Dès lors elle n'eut plus befoin de manufactures ; dès-lors elle ceffa d'encourager les travaux de l'agriculture. Dans peu d'années elle fut entourée de parcs immenfes & de jardins fuperbes. Aux lieux où les dictâteurs avoient conduit la charrue, aux lieux où ils avoient habité des toits ruftiques, on vit s'élever des palais ornés de parterres, de cafcades & de bofquets délicieux. La moleffe afiatique énerva la vigueur de ces fiers Républicains. En vain de fages Empereurs s'efforcèrent d'oppofer une digue au torrent. Les maîtres du monde avoient goûté les charmes de la vie oifive ; les nations diverfes leur payoient des tributs ; les bleds de l'Egypte les difpen-

soient de labourer leurs champs. Ils crurent qu'ils n'avoient plus qu'à jouir des hommages de la terre, & des travaux des peuples conquis. La liberté, dont Auguste éteignit le dernier rayon, fit place à l'esclavage. Tous les vices qu'il traîne à sa suite levèrent la tête, & les Romains devinrent moins jaloux de commander, qu'avides de fêtes & de spectacles. La soif de l'or acheva de les corrompre. Tout fut vénal à Rome; il fallut acheter les soldats, les armées, & les Prétoriens mirent l'Empire à prix d'argent.

Constantin en transporta le siège à Bisance, & il ne tarda pas à être divisé. La destruction de ce grand Royaume suivit ce partage; celui d'occident succomba le premier, parce qu'il manquoit des biens qui font la durée des états, l'agriculture & les mœurs. L'Italie n'étoit qu'un jardin. Les peuples amollis par le luxe ne purent résister aux efforts des barbares qui l'attaquèrent de toutes parts. L'Egypte soutint long-tems le trône chancelant des Empereurs de Bisance. Malgré les rigueurs que plusieurs d'entr'eux exercèrent contr'elle; malgré les traitans qui y établirent un monopole destructeur qui, de nos jours, se renouvelle dans les grandes villes où les fortunes sont infiniment disproportionnées, le commerce continua de l'enrichir. Elle fournit à ses souverains de grandes ressources contre les peuples qui les attaquoient à l'envi. Cous, en possession du trafic de l'Inde fleurit pendant plusieurs siècles, & devint la rivale d'Alexandrie; ses flottes n'avoient point perdu la route du Bengale; elles alloient y charger les marchandises recherchées dans le reste de l'Empire. Le tems approchoit où la gloire de ce pays devoit tomber avec le commerce, l'agriculture & les arts.

Mahomet, né avec un de ces génies propres à changer la face de la terre, créoit pour les peuples de

l'Arabie, une réligion qui devoit réunir leurs tribus dispersées dans les déserts, & les armer contre le reste du monde. Enhardi par ses succès, il avoit envoyé des Ambassadeurs aux Empereurs de Perse, de Constantinople, d'Abissinie, & au Gouverneur de Memphis, pour les inviter à embrasser l'islamisme, ou à lui payer tribut. Il n'est point dans les annales de l'histoire, de mission aussi hardie. Il faudroit le regarder comme un insensé s'il n'avoit eu dans son génie des moyens capables de soutenir cette audacieuse entreprise. Mais ses voyages lui avoient appris à connoître la foiblesse des nations voisines, & il savoit que les guerriers, élevés à son école, pouvoient tout entreprendre & tout exécuter. Les Grecs ayant assassiné un de ses envoyés, il arma trois mille hommes. Après que cette poignée de soldats eût traversé les solitudes de l'Arabie déserte, Khaled ayant vu périr les trois généraux nommés par le Prophête, se mit à la tête des Arabes, & par des prodiges de valeur vint à bout de terrasser cent mille Grecs. Encouragé par cette expédition, Mahomet partit avec trente mille hommes, & soumit tout le pays jusqu'aux frontières de la Syrie. La mort arrêta le cours de ses exploits; mais ses successeurs animés par son exemple, & embrasés du feu de l'enthousiasme qu'il leur avoit communiqué, renversèrent les trônes voisins, conquirent l'Egypte & une partie de l'orient.

Devenue province de l'empire des Califes, l'Egypte perdit peu-à-peu le commerce & les arts. Le féroce Amrou, ayant brûlé la magnifique bibliothèque, rassemblée par les soins des Ptolémées, les savans se sauvèrent à Constantinople & dans les îles de la Grèce. La ferveur des premiers Mahométans ne leur permettant pas de se lier avec les Princes chrétiens, ils négligèrent le commerce de la Médi-

terranée, & se bornèrent à celui de la mer rouge & de l'intérieur du pays. Cependant l'agricultute florissoit encore, & quelques-uns des Princes arabes encouragèrent les sciences. Dans la suite, les Vénitiens trouvèrent moyen de s'ouvrir les ports de ce pays, & d'y entretenir des Consuls. Ils obtinrent même la permission d'en établir dans les villes intérieures, & firent le commerce de l'Inde, sous la protection des Egyptiens. Ils en retirèrent de très-grands avantages, & devinrent les premiers navigateurs de l'Europe, qu'ils approvisionnèrent de toutes les productions de l'Asie & de l'Afrique. Les Génois partagèrent quelque tems avec eux ces bénéfices; mais la marine des Vénitiens, ayant pris des accroissemens rapides, domina seule dans la Méditerranée. Enhardis par leurs succès, ils profitèrent de la ruine des Grecs pour enlever à la Porte ottomane quelques débris de leur empire. S'étant emparé de la Morée, de Candie & de plusieurs îles de l'Archipel, ils envoyèrent leurs escadres jusqu'au détroit des Dardanelles, & humilièrent l'orgueil du Croissant. A Lépante, ils battirent, avec leurs alliés, toutes les forces navales des Turcs. Cette république, enrichie par le commerce de la mer rouge & de l'Inde, sauva l'Italie, & fut, pendant deux siècles, le boulevard de la chrétienté.

Venise commerçante touchoit au plus haut point de sa prospérité, tandis qu'une nation courageuse, excitée par un Prince géographe & astronome, travailloit à s'ouvrir une route nouvelle pour arriver aux Indes. Henri, frère du Roi de Portugal, instruit par l'histoire, savoit qu'on pouvoit faire le tour de l'Afrique. Il arma plusieurs vaisseaux, qui, à l'aide de la boussole, découvrirent les Açores & les Canaries. Un de ses capitaines s'avança jusqu'au cap qui termine l'Afrique; il y fut assailli par des vents fu-

rieux, le nomma *Cap de la tempête*, & revint ſur ſes pas. Le Prince changea ce nom en celui de *Bonne-eſpérance.* Ces tentatives, long-tems infructueuſes, doivent donner une haute idée de l'art de la navigation chez les Egyptiens, puiſqu'ils avoient exécuté deux fois cette entrepriſe, ſans autres guides que la vue des étoiles & leur génie. Enfin la gloire de doubler ce cap fameux étoit réſervée à Vaſco de Gama, gentilhomme portugais, qui aborda ſur la côte de Malabar, & revint triomphant à Lisbonne. Les pierres précieuſes, qu'il rapporta de ſon expédition, la deſcription pompeuſe qu'il fit des tréſors des Rois indiens, enflammèrent les Portugais, & dans peu d'années, ils conquirent Cochin, Goa & pluſieurs autres villes, d'où ils retirèrent d'immenſes richeſſes.

Les Ottomans avoient enlevé l'Egypte aux Arabes. Excités par les Vénitiens, qui leur fournirent des matériaux & des bois de conſtruction, avec leſquels ils armèrent une flotte ſur la mer rouge, ils tentèrent d'arrêter les conquêtes des Portugais, & de les chaſſer de leurs nouveaux établiſſemens. Albukerque, qui les gouvernoit alors, combattit glorieuſement la marine ottomane, pénétra dans le golphe arabique, s'empara de pluſieurs ports, & réſolut d'anéantir l'Egypte. Ayant conclu un traité d'alliance avec l'Empereur d'Abiſſinie, il l'engagea à verſer les eaux du Nil dans la mer rouge. A quelles horreurs l'ambition porte les hommes! Pour aſſurer à ſa nation le commerce excluſif de l'Inde, cet Amiral ne balançoit pas à faire périr quatre millions d'habitans, en réduiſant leur pays en un affreux déſert. Après ce que l'on a vu dans ces lettres de la poſſibilité de détourner le Nil, on a droit de penſer que l'entrepriſe étoit praticable. Heureuſement pour les Egyptiens, la mort

enleva le fougueux Albukerque, & l'Empereur d'Abissinie n'exécuta point son infâme projet.

Pendant que les Portugais disputoient aux Vénitiens & aux Egyptiens les richesses des contrées orientales, les Espagnols, conduits par le génie de Colomb, avoient découvert l'Amérique. Bientôt le nouveau monde ne suffit plus à leurs désirs ambitieux. Les marins de Lisbonne, marchant sur les traces de Vasco de Gama, touchoient à la côte de Malabar, & pénétroient dans l'Archipel indien. Les navigateurs de Cadix abordèrent aux Moluques. Ces deux peuples rivaux, partant à-peu-près du même pays, & parcourant chacun la moitié de la circonférence du globe, se rencontrèrent à l'extrémité du monde, en venant de deux côtés opposés. Ils partagèrent ensemble les trésors de ces climats, non sans les arroser de leur sang & de celui des malheureux habitans des Célèbes, qu'ils dépouillèrent à l'envi, après les avoir réduits en esclavage. Les aromates, les épiceries, l'or & les diamans dont ils revinrent chargés, tirèrent de leur assoupissement les cours de l'Europe, qui avoient rejetté, comme un songe, les grands projets de l'immortel Colomb. L'Angleterre & la France créèrent une marine, & voulurent avoir part aux nouvelles découvertes. Ce fut l'époque de la décadence de Venise. Le négoce de l'Egypte & de l'Inde étoit le fondement de sa puissance. La perte de cette source de richesses la précipita dans le néant d'où elle étoit sortie. La ruine de sa marine suivit celle de son commerce, & l'empêcha de défendre ses provinces éloignées. Les Turcs lui arrachèrent la Morée, Candie & les îles qu'elle possédoit dans l'Archipel. Maintenant il ne lui reste plus qu'un ou deux rochers, que la Porte lui laisse, parce qu'elle n'en retireroit aucune utilité.

Aujourd'hui que les puissances maritimes de l'Europe ont fondé la prospérité de leurs états sur la base du commerce, chacune d'elles s'efforce de faire pencher la balance en sa faveur. La Russie, trop élevée dans le nord pour envoyer ses flottes dans l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, & entrer en concurrence avec les nations situées plus favorablement, s'ouvre une route connue des Romains & des Génois. Elle fait descendre ses navires par le Volga, jusqu'à la mer caspienne, & ses commerçans tâchent d'attirer vers eux les marchandises de la Perse & des provinces septentrionales du Mogol. Déja les belles soies du Guilan deviennent l'objet de leurs spéculations, & sans doute qu'à la première révolution, Catherine II envahira ces riches contrées. D'un autre côté; l'Angleterre, la France & la Hollande approvisionnent l'Europe des productions des pays orientaux. Les Anglois sur-tout, ayant formé dans le Bengale un royaume d'une vaste étendue, sont devenus, pour ainsi dire, les maîtres de ce commerce, & disputent à tous les peuples la gloire de la navigation.

Dans cet état des choses, l'Egypte sans arts, sans marine, gémissant sous la tyrannie de vingt-quatre Beys, ne peut profiter de sa situation pour entrer en concurrence avec les Européens. Ses marins ignorans ne naviguent plus dans l'Inde; à peine osent-ils parcourir l'étendue de la mer rouge. Leurs plus grandes expéditions se bornent à faire chaque année le voyage de Moka. Leurs saïques, mal armées & incapables de défense, y chargent le café de l'Iemen, les parfums de l'Arabie, les perles des îles Baharem, les mousselines & les toiles du Bengale, qui leur sont apportées par les Banians. Ce commerce borné leur procure encore de grands bénéfices. Le café, qu'ils achètent huit sous la livre à Moka,

ils le vendent trente au Caire. Cet article seul se monte à onze millions. Ils en envoient la plus grande partie à Constantinople, dans la Grèce, à Marseille, & sur la côte de Syrie. Le reste est consommé dans le pays.

Les Anglois ont déja tenté de leur enlever cette branche de commerce; mais les Egyptiens ont porté leurs plaintes au gouvernement, & s'y sont fortement opposés. Lorsqu'Ali Bey eut établi la sureté des caravanes, & ouvert l'Egypte aux marchands étrangers, quelques navires anglois abordèrent à Suès, chargés des étoffes du Bengale, dont ils trouvèrent un débit fort avantageux. Des vues politiques leur ont encore interdit ce trafic, & les Egyptiens en sont restés en possession. Mais que peut un peuple sans marine contre les escadres des Européens? Il faudra tôt ou tard qu'ils se soumettent à recevoir des étrangers les marchandises précieuses qu'ils tirent à grands frais de Moka, & qu'on leur fournira à meilleur marché. D'ailleurs, il y auroit moyen d'obtenir d'eux-mêmes la permission de faire ce transport lucratif.

Cependant l'Egypte, malgré sa décadence, peut reparoître avec éclat parmi les royaumes puissans, parce qu'elle renferme dans son sein la source des vrais richesses. Ses grains abondans avec lesquels elle nourrit l'Arabie, la Syrie, & une partie de l'Archipel; son riz qu'elle envoie dans toute la Méditerranée & jusqu'à Marseille; la fleur du chartame dont les Provençaux chargent chaque année plusieurs bâtimens; son sel ammoniac que l'on transporte dans toute l'Europe; la soude qu'elle produit en abondance; son lin superbe recherché des Italiens; les toiles teintes en bleu dont elle vêtit une partie des peuples voisins, tous ces objets nés sur son terroir lui attirent encore l'argent de la plûpart des peuples qui commercent avec

elle. Les Abiſſins lui apportent en tribut de la poudre d'or, des dents d'éléphant, & des ſubſtances précieuſes qu'ils échangent contre ſes productions. Les draps, le plomb, les armes, & quelques galons de Lyon que la France y envoie, ne ſuffiſent pas pour payer les divers articles qu'elle reçoit en retour. Elle acquitte le reſte avec les piaſtres de Conſtantinople. La vaiſſelle de cuivre, & les pelleteries que les Turcs débarquent dans le port d'Alexandrie, ne balancent pas le bled, le riz, les lentilles, le café, les parfums qu'ils y chargent, la plus grande partie ſe paye en argent. En un mot, excepté Moka & la Mecque où les Egyptiens laiſſent chaque année beaucoup de ſéquins, tous ceux qui trafiquent avec eux leur portent de l'or & de l'argent. Ces métaux précieux ſont encore en ſi grande quantité dans le pays, qu'Ali Bey, en fuyant dans la Syrie, emporta quatre-vingt millions, & qu'Iſmaël Bey qui, quelques années après, ſe ſauva du même côté, chargea cinquante chameaux de ſéquins, de pataques (*l*), de perles & de pierreries.

Si l'Egypte dépourvue de marine, de manufactures, & preſque réduite aux ſeuls avantages de ſon ſol, poſsède encore de ſi grandes richeſſes, jugez, Monſieur, ce qu'elle deviendroit entre les mains d'un peuple éclairé. Quels draps on fabriqueroit avec la belle laine de ſes brebis ! Quelles toiles avec ſon lin ſuperbe ! Quelles mouſſelines avec les deux eſpèces de coton qui y croiſſent, l'un annuel, l'autre vivace ! Quelles étoffes avec la ſoie qu'il ſeroit ſi aiſé d'introduire dans un pays où les vers qui la produiſent proſpéreroient ſous un ciel ſans pluies & ſans orages ! Quelle affluence de biens ne ſe procureroit-on pas en

[*l*] Pièce d'argent qui vaut ſix livres.

en creusant les canaux, rétablissant les digues, & en rendant à l'agriculture le tiers des terres ensevelies sous les sables? Avec quel succès ne fouilleroit-t-on pas ses mines d'émeraudes, fameuses par leur dureté presqu'égale à celle du diamant? Le granit, le porphire & l'albâtre qui se trouvent dans plusieurs de ses montagnes, formeroient aussi une branche précieuse de commerce. Avec quelle utilité la teinture employeroit son indigo, son chartame & les substances colorantes répandues dans ses déserts! Ces biens, Monsieur, ne sont point chimériques. L'Egypte en a été en possession pendant des siècles. Une sage administration lui rendroit tous ces trésors que la nature lui a prodigués. Telles sont, Monsieur, les vicissitudes que le commerce de ce pays a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. L'état brillant dont il a joui doit vous laisser une grande opinion de ce qu'il peut devenir encore.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE V.

A M. L. M.

Sur l'ancien culte des Egyptiens, & particulièrement sur Athor, une de leurs divinités.

Au grand Caire.

LA réligion, Monsieur, naît avec l'homme. C'est la fille du besoin & de la reconnoissance. Placé sur un globe où l'expérience lui fait sentir à chaque instant sa foiblesse, il cherche des protecteurs qui puissent mettre ses jours à l'abri des dangers qui l'environnent. Lorsqu'il n'a point été favorisé de la révélation,

les objets qui étonnent ses regards, dont il reçoit de plus grands bienfaits, ou qu'il redoute davantage, attirent tour-à-tour sa vénération. Il adresse des prières au soleil, à la mer, aux tempêtes, aux fleuves, & leur élève des autels. Moins il connoît les phénomènes de la nature, plus il les suppose occasionnés par des intelligences supérieures. Tous les peuples de la terre ont adoré, sous différens noms, ces esprits invisibles, soit pour attirer leur protection, soit pour détourner leur courroux ; car il n'est donné qu'à l'homme éclairé par une philosophie sublime de reconnoître un seul moteur dans l'univers, & de regarder la pluralité des dieux comme contradictoire. Cependant je suis persuadé que des écrivains ou prévenus, ou superficiels, ont souvent calomnié le culte des nations, en leur faisant adorer la pierre insensible, ou de vils animaux. Le marbre sculpté par leurs mains, le bœuf consacré par la réligion n'étoient que les emblêmes des divinités auxquelles leurs vœux s'adressoient, de même que les statues & les images qui remplissent nos temples, ne sont que les représentations des saints ou du Dieu pour lequel brûle notre encens. Si les insulaires d'Otahiti, à peine entrés dans la civilisation, ne regardent les bananes & les animaux, déposés dans l'enceinte de leurs Morais, que comme des offrandes faites à leurs Eatoas (*l*), pourquoi voudroit-on que les Egyptiens eussent encensé comme des dieux l'oignon & le crocodile (*m*) ? Cette opinion dépourvue de fondement, ne sauroit entrer dans l'esprit d'un

---

[*l*] Dieux invisibles des peuples de la mer du Sud. Voyez Cook.

[*m*] Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Ælien, parlent tous des animaux sacrés de l'Egypte. Aucun d'eux ne leur donne le nom de dieux. Au contraire, ils les regardent comme des images vivantes, qui rappelloient au peuple les divinités auxquelles ils étoient consacrés.

homme censé. Le peuple qui fut nommé sage par excellence, qui cultiva les sciences avec tant de succès, chez qui Solon alla puiser les belles loix qu'il donna aux Athéniens, où Platon apprit à reconnoître l'immortalité de l'ame, pouvoit-il adopter une théologie si barbare? Non, Monsieur, les philosophes de l'Egypte n'ont jamais divinisé les animaux; ils n'ont pas même, comme les Grecs, élevé des héros au rang des dieux. L'astronomie & les phénomènes de la nature étoient le fondement de leur réligion. Mais ils plaçoient au-dessus des astres un esprit invisible auquel ils attribuoient cette harmonie merveilleuse qui règne dans l'univers. Il est vrai que le vulgaire, dont la foible vue ne peut s'élever au-dessus des choses sensibles, adora souvent le symbole au-lieu de la divinité. Je vais tâcher de dévoiler leurs opinions religieuses. Le savant Jablonski l'a fait avant moi avec beaucoup de succès. Je marcherai sur ses traces, & je rapporterai en preuves les passages des plus graves historiens de l'antiquité; car dans une matière aussi importante, il faut, autant qu'on peut, ne rien donner à l'imagination, au hazard & aux conjectures.

Une des plus anciennes divinités de l'Egypte est Athor, qui en langue Cophtique signifie *la nuit* (*o*). Les prêtres ne désignèrent pas d'abord par ce nom l'obscurité qui règne après le coucher du soleil, mais ces ténèbres répandues sur le chaos avant la création, que l'Eternel anima de son souffle, & dont il tira tous les êtres. Cette nuit mystérieuse étoit dans leur opinion l'origine des choses. Damascius, dit en parlant de la théologie des anciens Egyptiens : « Ils établissent » pour premier principe les ténèbres que l'intelligence » humaine ne sauroit comprendre, & qu'ils célè-

(*o*) Jablonski Pantheon Ægyptiacum, tom. 1.

» brent trois fois dans leurs hymnes ſacrées (*p*) ".
Sanchoniaton, imbu de cette doctrine, dit : « du vent » Kolpia & de ſon épouſe Baaou, les mortels ont été » créés (*q*) ". Kolpia, mot hébreu, ſignifie *le ſouffle de Dieu*, & Baaou, *le vide*. Ainſi c'eſt la voix du créateur qui fait ſortir les êtres du néant. Cette théologie diffère peu de celle de la Genèſe, où le prophète s'exprime ainſi (*r*) : « La terre étoit informe & vide. Les » ténèbres couvroient la face de l'abîme, & le ſouffle » de Dieu étoit porté ſur les eaux ". Auſſi Simplicius (*s*) prétend-il que ces mots : *Le créateur appella la lumière jour, & les ténèbres nuit*, ont été tirés des fables égyptiennes; mais quand Moyſe auroit pris cette doctrine des prêtres de Memphis, comme il l'a dégagée des abſurdités qui l'enveloppoient, elle n'en feroit pas moins divine. Cet ancien peuple deſcendu de Miſraïm, petit-fils de Noé, pouvoit, ainſi que les Hébreux, avoir reçu de leur père commun le flambeau de la révélation. S'il en a obſcurci la pureté, le chef des Iſraëlites lui a rendu ſon premier éclat.

Orphée, initié aux myſtères des Egyptiens, porta le premier dans la Grèce leurs opinions réligieuſes, & les chanta en vers harmonieux. « Au commen- » cement du monde, dit-il, apparut l'Ether créé par » Dieu; de ſon ſein ſortit le chaos, & la nuit té- » nébreuſe. Elle couvrit tout ce qui étoit au-deſ- » ſous de l'Ether ". Dans le dialogue de Jupiter & de la nuit, le poëte, uſant de ſes droits, la perſonifie, & fait parler ainſi le créateur (*t*) : « Nour-

(*p*) Damaſcius, cité par Cudworth.
(*q*) Jablonski, tom. I.
(*r*) Genèſe, chap. I.
(*s*) Phyſique d'Ariſtote, liv. 8.
(*t*) Voyez Eſchenbach.

» rice des dieux, nuit immortelle... Comment pro» céderai-je avec sagesse à la création des dieux im» mortels? Comment ferai-je que l'univers forme » un seul tout, & que chaque chose existe séparé» ment? *La nuit:* Environne la création de l'Ether » immense, place le ciel au milieu, & dans le ciel, » la terre entourée de la mer, & des astres qui » composeront sa couronne".

Les Grecs reçurent avidement la réligion que chantoit Orphée. Elle étoit émanée des idées primitives que les anciens Egyptiens avoient sur l'origine du monde. Les Physiciens la couvrirent d'un voile impénétrable au peuple, & les poëtes, ayant personifié les élémens, en composèrent une théogonie fabuleuse, à travers laquelle il fut difficile de reconnoître la vérité cachée sous tant de voiles. Cependant les opinions religieuses de l'Egypte se conservèrent longtems dans les temples de la Grèce. Pausanias, parcourant ce pays, vit à Mégare l'*Oracle de la nuit*, & dans le temple de Diane à Ephèse, *le sanctuaire de la nuit*, où l'on enseignoit vraisemblablement tout ce qui concernoit Athor.

Cette divinité symbolique, par laquelle les Egyptiens désignoient le principe passif des choses, devint, dans le langage des philosophes Grecs, Vénus, ou la mère du monde. Ce fut encore Orphée qui leur enseigna cette comparaison (*u*): « Je chanterai la » nuit la mère des Dieux & des hommes, la nuit » l'origine de toutes les choses créées, & nous la » nommerons Vénus ". Bientôt les poëtes s'emparèrent de cette idée métaphysique; & comme il falloit une divinité propre à embellir leurs chants, ils la firent naître de l'écume de la mer, éclatante

[*u*] Jablonski, tom. 1.

en beauté, & la créèrent la déesse des plaisirs. Elle anima le monde; elle donna la vie a tout ce qui respire, & Ovide célébra son pouvoir dans ces vers allégoriques :

Vénus (v) régit l'univers de son sceptre glorieux.
Aucune divinité n'égale sa puissance.
Elle donne des loix au ciel, à la terre, & aux eaux fécondes.
Elle conserve les êtres en unissant les sexes.
Tous les dieux lui doivent l'existence.
Elle fait croître les arbres, & germer les moissons.

Les prêtres de l'Egypte qui avoient peint la nuit comme une divinité, du sein de laquelle l'Eternel avoit tiré toutes les créatures, sachant qu'il faut à l'esprit du vulgaire des objets sensibles, proposèrent à sa vénération la lune qui règne au milieu des ténèbres. Sans doute qu'ils enseignèrent d'abord que cet astre n'étoit que l'emblême de la nuit, & un signe de la puissance divine; mais comme il arrive souvent que l'image fait oublier la divinité, le peuple adressa des prières à la lune, & on lui érigea des autels.

Les physiciens étendirent encore cette doctrine. Ils désignèrent par le nom de nuit, d'Athor, de Vénus, le tems où le soleil ayant passé l'équateur reste dans l'hémisphère austral, parce qu'alors les jours sont plus courts & les nuits plus longues. « Les » physiciens (x), dit Macrob, ont honoré du nom » de Vénus l'hémisphère supérieur, & du nom de » Proserpine l'hémisphère inférieur. Les Assyriens & » les Phéniciens représentent cette déesse en pleurs, » lorsque le soleil, en parcourant les douze signes » du zodiaque, entre dans l'hémisphère austral. Tout » le tems qu'il y demeure, & qu'il rend les jours

(v) Les fastes, liv. 4.
(x) Liv. 1, chap. 21.

» plus courts, on feint que Vénus pleure l'absence » du Dieu enlevé par une mort temporelle, & retenu » par Proserpine. On voit sa statue sur le mont Ly- » ban; (c'est la célèbre Vénus d'Aphacitide). Elle a » la tête voilée, & le visage triste. Outre que cette » statue représente la déesse affligée, elle est encore » le symbole de l'hiver".

Le passage suivant démontre que cette opinion venoit d'Egypte (y). « Au mois d'Athyr (z) les » Egyptiens disent qu'Osiris, le soleil, est mort. » Alors les nuits deviennent plus longues, les téné- » bres augmentent, & la force de la lumière dimi- » nue. Les prêtres pratiquent, dans cette circonstance » des cérémonies lugubres. Ils montrent aux regards » du peuple un bœuf doré couvert d'un voile noir, » en signe de la douleur de la déesse (Isis ou la lune); » car en Egypte le bœuf est le symbole d'Osiris & » de la terre ".

Vous avez vu, Monsieur, l'Athor égyptienne signifier d'abord cette nuit mystérieuse qui couvroit le chaos avant la création, devenir ensuite l'astre des nuits, & enfin, marquer le tems où le soleil s'éloigne de nous. Vous avez remarqué par quelle analogie les orientaux, les Grecs & les Latins, l'ont nommée Vénus, la reine du monde, & la mère des plaisirs. C'est toujours la même doctrine; mais elle change de forme en passant chez les différens peuples, & dans la bouche des poëtes & des physiciens.

Athor eut des temples en Egypte. Hérodote, qui rapporte le nom Egyptien de plusieurs lieux remarquables du pays, fait mention d'Atharbeki, la ville

[y] Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

[z] Athyr est le nom d'un mois. Les Egyptiens appellent Vénus *Athor*, & de ce nom ils ont formé celui du troisième mois de leur année. *Orion le Grammairien.*

d'Athor, que Strabon (*a*) & Diodore de Sicile rendent (*b*) par celui d'Aphroditopolis, la ville de Vénus (*c*). Ælien, en parlant d'un bourg situé dans le Nome Hermopolitain, dit : « Dans ce bourg on » adore Vénus. On y honore aussi la vache d'un culte » particulier ". Le même auteur nous apprend qu'on représentoit Isis ou la lune avec les cornes d'une vache. Ainsi cet animal étoit l'emblême de l'astre de la nuit, & le voile noir dont on le couvroit, lorsque le soleil parcouroit les signes d'hiver, pouvoit n'exprimer aux regards du peuple que la diminution des jours, & la douleur d'Isis ; mais certainement, il rappeloit aux prêtres ces ténèbres répandues sur le chaos avant la création. En jettant vos yeux sur la carte d'Egypte vous appercevrez trois villes que les Géographes grecs ont nommées *Aphroditopolis*, mais que les naturels appelloient *Atharbeki.*

Telles sont, Monsieur, les foibles lumières que nous pouvons tirer des lambeaux que les anciens nous ont conservés au sujet des opinions religieuses des Egyptiens sur Athor. Si leurs livres n'avoient pas péri dans l'incendie de la bibliothèque des Ptolémées, si les hiéroglyphes ne voiloient pas les connoissances qu'ils ont transmises à la postérité, sans doute que nous trouverions chez un peuple si savant, & si près de la source commune du genre humain des idées plus claires & plus satisfaisantes. Jouissons au moins de ce qui nous reste, & tâchons de pénétrer peu-à-peu dans les mystères de leur religion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

[*a*] Strabon, liv. 17.

[*b*] Diodore, liv. 1.

[*c*] Ælien, traité des animaux, liv. 11.

LETTRE VI.

A M. L. M.

De Phtha, Neith & Cneph, noms sous lesquels l'Etre suprême fut adoré en Egypte.

Au grand Caire.

JE vous ai dit, Monsieur, que les anciens Egyptiens révéroient sous le nom d'Athor ou de nuit, les ténèbres répandues sur l'abîme avant la création. Ce chaos chanté par les poëtes de la Grèce & de Rome, ne pouvoit rien produire de lui-même. Les philosophes de l'Egypte reconnurent un esprit qui en tira l'univers, & établit cet ordre admirable qui y règne sans altération. Ils lui donnèrent le nom de *Phtha*, ordonnateur (*d*). Jamblich (*e*) nous l'apprend en ces mots : « Les Egyptiens appellent *Phtha* l'esprit artisan » qui fait tout avec vérité & sagesse. Les Grecs l'ont » nommé *Vulcain*, en ne considérant que l'art avec » lequel il produit". Ils plaçoient cet esprit avant tout, enseignoient qu'il avoit donné d'abord au chaos la forme d'un œuf, & qu'il en avoit ensuite créé tous les êtres. Thalès de Milet, instruit à l'école des prêtres de Memphis, disoit: «L'eau est le principe des choses, » & Dieu est cet esprit qui a formé l'univers du prin- » cipe humide (*f*)". Ce passage de la Genèse (*g*) : » Le souffle de Dieu couvoit sur les eaux", a beau-

[*d*] La croix, trésor épistolaire, liv. 3. Jablonski, liv. 1, dit : Phtha signifie en Cophte, *ordonnateur des choses*.

[*e*] Mystères Egyptiens, sect. 8.

[*f*] Cicéron, liv. 4. De la nature des dieux.

[*g*] Chap. 1.

coup de rapport avec la doctrine des Egyptiens sur la création. Il est naturel de penser que Moyse, élevé à la cour des Pharaons, y puisa une partie de ses connoissances, & qu'ensuite il dégagea la vraie lumière des mystères & des fables qui l'enveloppoient. Pour peindre le créateur d'une manière sensible, les Egyptiens lui attribuoient les deux sexes, c'est-à-dire, qu'ils reconnoissoient en lui cette puissance, par laquelle il peut produire sans le concours d'un autre être. Aussi Synesius, imbu de cette ancienne théologie, a dit de l'esprit infini : «Tu es le père, tu es la mère, tu es le mâle, tu es la femelle (*h*) ».

Sur l'obélisque de granit, transporté d'Egypte à Rome, on lisoit, parmi les hiéroglyphes dont Hermapion a donné l'interprétation, ce passage remarquable au sujet de Ramestès, Roi d'Héliopolis (*i*) : *C'est lui que Phtha père des dieux a élu.* Ces mots, père des dieux, désignent les astres que les sages de l'Egypte regardoient comme les plus frappans emblêmes de la divinité, & que le peuple adoroit réellement. Dès le tems d'Hérodote (*k*), le feu, l'eau, la terre, le ciel, la lune, le soleil, le jour & la nuit recevoient en ce pays les honneurs divins ; mais ces divinités étoient celles du vulgaire. Les personnes initiées aux mystères avoient une autre croyance. Elles ne reconnoissoient que l'auteur de la nature qui avoit tiré tous les êtres du néant.

La première dynastie de Manethon comprend le règne des dieux en Egypte (*l*). Il place à leur tête Phtha ou Vulcain, & après lui, le Soleil son fils. Ce passage pris dans un sens allégorique n'est point

[*h*] Synésius, hymne 3.

[*i*] Ammien Marcellin, liv. 17.

[*k*] Hérodote, liv. 2.

[*l*] Manethon, au rapport de Syncelle.

contraire à la ſaine théologie. Le ſoleil étant l'ouvrage du créateur peut être conſidéré comme ſon fils; & les Egyptiens pour ennoblir leur origine, adoroient le créateur comme le premier de leurs Rois. Manethon aſſigne à chacun de ces dieux matériels les années de leur règne, ce qu'il faut entendre des divers cycles ſolaires & lunaires inventés par les aſtronomes (*m*). Cette dynaſtie prouve que Phtha précède le tems & ces déités viſibles dont l'ordre conſtant commença d'en régler le cours lorſque les hommes étudièrent le ciel. Le Prêtre égyptien le déclare poſitivement (*n*) : « On ne ſauroit aſſi» gner d'époque déterminée à Phtha, parce qu'il » brille toujours au ſein des ténèbres, comme pen» dant le jour ". En effet, les aſtres du firmament paroiſſent & diſparoiſſent tour-à-tour. Leur empire n'eſt pas éternel puiſqu'il a commencé; mais l'eſprit inviſible exiſtoit avant le tems. Sa puiſſance brille perpétuellement dans ſes ouvrages, & ſon règne eſt immuable.

Les Prêtres égyptiens renfermèrent dans les ſanctuaires de leurs temples cette doctrine ſublime que les premiers hommes leur avoient tranſmiſe, ou à laquelle ils s'étoient élevés, ainſi qu'Abraham (*o*), par l'effort de la raiſon, & l'étude de l'aſtronomie.

(*m*) Voyez Vignoles, tom. 2.

(*n*) Manethon, au rapport de Syncelle.

(*o*) St. Clément d'Alexandrie aſſure qu'Abraham s'éleva à la connoiſſance d'un Dieu unique par l'étude de l'aſtronomie. Il paroît que ce ſentiment étoit celui des Arabes. Mahomet qui avoit recueilli les traditions de ſon pays, repréſente le patriarche des croyans, les regards tournés vers le ciel, & après qu'il a obſervé avec étonnement l'apparition & la diſparition des étoiles, du ſoleil & de la lune qu'il avoit pris d'abord pour des divinités, il s'écrie : *Non je n'adorerai point des dieux qui ſe lèvent & qui ſe couchent.*

L'avait revêtue d'allégories dont eux ſeuls poſſédoient l'intelligence, ils laiſſèrent le peuple plongé dans l'aveuglement, & favorisèrent ſon idolâtrie, en prononçant, à la mort de chaque particulier, cette prière (*p*) : « O Soleil, & vous autres dieux, » qui donnez la vie aux hommes, recevez-moi, » rendez-moi aux dieux éternels, afin que j'habite » avec eux ».

Les Grecs même prétendirent que dans l'opinion des Egyptiens, Phtha n'étoit autre choſe que le feu le plus pur, le plus ſubtil, élevé au-deſſus de l'éther, d'où les ames ſe détachoient pour animer les corps; c'eſt pourquoi ils lui donnèrent le nom de Vulcain qui préſide à cet élément. « Les ſages de l'Egypte, » dit Servius (*q*), embaument les corps afin de les » conſerver, & que les ames leur demeurant long- » tems attachées, ne les quittent pas pour en ani- » mer d'autres. Les Romains au contraire les brûlent » ſur le champ, pour qu'elles retournent à leur » nature première ». C'eſt la métempſycoſe qu'Hérodote (*r*) prétend avoir paſſé de l'Egypte dans tous les pays de la terre. Si l'on en croit ces auteurs, les Egyptiens regardoient Phtha, ou la partie ſupérieure de l'éther, comme l'eſſence divine qui donnoit ſucceſſivement la vie à tout l'univers. Les Platoniciens & les Pythagoriciens profeſſoient la même croyance. Ils publioient que l'ame, immortelle de ſa nature, retournoit au ſortir du corps ſe répandre dans l'ame du monde d'où elle tiroit ſon origine (*s*).

Quoi qu'il en ſoit de ces opinions, ce ſont les

(*p*) Porphyre, liv. 4.

(*q*) Servius ſur l'Ænéide, liv. 3.

(*r*) Hérodote, liv. 2.

(*s*) Plutarque, liv. 4. Sur la doctrine des philoſophes.

Grecs qui parlent, & l'on ne peut douter qu'ils n'aïent altéré la réligion de l'Egypte, en y mêlant les rêveries de leurs métaphysiciens. Les faits que j'ai cités dans la première partie de cette lettre, prouvent que Phtha fut regardé anciennement comme l'esprit ordonnateur, & le grand architecte de l'univers. Les habitans de Memphis lui élevèrent un temple où il étoit principalement adoré (*t*). Mais, comme je l'ai rapporté, le culte des dieux visibles l'emporta parmi le peuple sur celui de l'Etre suprême, & les Prêtres seuls brûlèrent de l'encens sur ses autels.

On ne doit point séparer de Phtha le Dieu que les Egyptiens révéroient sous le nom de *Neith*, puisque c'est aussi l'esprit créateur. En effet, Neith signifie: *Celui qui dispose toutes choses* (*u*). Mais par le premier de ses attributs on entendoit Dieu pris dans un sens général, & par le second, on caractérisoit plus particulièrement sa sagesse. Son culte florissoit à Saïs, ville du Delta, où les Prêtres avoient un collège fameux. Platon (*x*), qui l'avoit fréquenté, s'exprime ainsi : « Saïs, capitale de la préfecture Saïtique, est » une ville considérable dont Amasis fut Roi. Neith, » à qui les Grecs ont donné le nom de Minerve, en » est la divinité tutélaire ». L'inscription suivante, gravée en caractères hiéroglyphiques sur la porte du temple de Neith, marque l'idée sublime qu'ils en avoient conçue (*y*) : « Je suis ce qui est, ce qui sera,

(*t*) Hérodote & Diodore de Sicile ont décrit ce temple. Suidas ajoute : les habitans de Memphis adorent Vulcain sous le nom de *Phtha*.

(*u*) Jablonski, tom. 1.

(*x*) Timée de Platon.

(*y*) Proculus, savant commentateur de Platon, rapporte cette inscription dans le Timée. Plutarque la cite dans le traité d'Isis & d'Osiris.

» ce qui a été. Aucun mortel n'a soulevé ma tuni-
» que. Le fruit que j'ai engendré est le soleil ". Cette définition ne peut convenir qu'à l'Etre suprême qui, existant par son essence, & n'ayant ni commencement ni fin, renferme en lui-même le passé, le présent & l'avenir (*a*). Cet esprit incompréhensible se dérobe aux regards de l'homme borné qui ne sauroit soulever le voile qui le couvre. Ces mots : *Le fruit que j'ai engendré est le soleil*, démontrent clairement que Neith & Phtha sont la même divinité ; car Manethon assure aussi, dans un sens figuré, que Phtha est le père du soleil. Les Phéniciens qui avoient reçu leur religion & leurs connoissances des Egyptiens, leurs frères, reconnoissoient également Minerve (*b*) ou Neith pour l'artisan de la nature.

Les Prêtres de l'Egypte adorant plus particulièrement, sous le nom de Neith, la sagesse divine, qui dirige la marche du monde & éclaire les humains, avoient mis les arts sous sa protection. Le guerrier portoit à son doigt un anneau sur lequel étoit gravée la figure d'un Scarabée. Horapollo nous en apprend la raison (*c*). « Les Egyptiens, dit-il, prétendent
» que le monde est composé de parties mâles &
» femelles. Ils peignent un Scarabée pour représenter
» Minerve (*d*) ". Cet anneau, qui distinguoit les sol-

(*a*) L'homme peut être considéré comme l'image de Dieu, car il renferme à certains égards en lui-même le passé, le présent & l'avenir. Le souvenir de ce qu'il a été, le sentiment de son existence actuelle, l'espérance de ce qu'il sera, le font jouir en même-tems de ces trois manières d'être, aussi le créateur a-t-il dit dans la Genèse : *Faisons l'homme à notre image.*

(*b*) Julien, oraison 4.

(*c*) Horapollo, hiéroglyphes, liv. 1.

(*d*) J'ai déja dit que les Egyptiens, pour marquer d'une manière sensible la puissance productive du créateur, le peignoient avec les deux sexes; or, comme ils attribuoient les deux sexes au Scarabée, ils en firent le symbole de Neith.

dats, étoit un ſigne par lequel ils rendoient hommage à la divinité dont ils portoient l'emblême, & qui tenoit dans ſes mains le ſort des combats. Un Pharaon, nommé *Pſammeniti* (*e*), inſtruit par Neith, annonce que les Rois ſe mettoient ſous la protection du Dieu ſuprême, & croyoient tenir de lui leurs lumières.

Cadmus le Phénicien fut le premier qui porta ce culte dans la Grèce. Il donna le nom de *Neith* (*f*) à l'une des ſept portes de Thèbes en Béotie. La Théologie égyptienne y fut enſeignée. Bientôt les poëtes y mêlèrent leurs allégories brillantes. Ils appellèrent Neith, Minerve, la firent ſortir toute armée du cerveau de Jupiter, la célébrèrent comme la Déeſſe des combats & la mère des arts. Les philoſophes appercevoient encore la vérité à travers le voile dont on l'avoit obſcurcie; mais le peuple ne put la reconnoître, & il encenſa une divinité fabuleuſe.

» La première femme, dit Euſtathius (*g*), qui » forma un tiſſu, fut une Egyptienne. Elle étoit aſſiſe; » c'eſt pourquoi les Egyptiens repréſentèrent Mi» nerve aſſiſe ". Ils prétendirent ſans doute en lui donnant cette poſture, rappeller aux hommes qu'elle leur avoit enſeigné les arts, & qu'ils tenoient d'elle leurs connoiſſances. Les anciens Grecs, imitant en tout leurs précepteurs, peignirent, gravèrent & ſculptèrent Minerve aſſiſe (*h*).

Les Egyptiens après avoir adoré la puiſſance du créateur ſous le nom de Phtha, ſa ſageſſe ſous celui de Neith, honorèrent ſa bienfaiſance en le nommant

(*e*) Jablonski, tom. 1.

(*f*) Jablonski, liv. 1.

(*g*) Euſtathius, obſervations ſur l'Iliade, liv. 1.

(*h*) Strabon, liv. 13.

Cneph, ou *bon par excellence* (*i*). « Les prêtres de » l'Egypte, dit Eusebe (*k*), appellent Cneph l'ar» chitecte de l'univers ". Strabon parle de son temple bâti dans l'île d'Eléphantine. Ce beau monument subsiste encore de nos jours tel que je l'ai décrit lettre treizième. Le symbole de ce Dieu étoit un serpent, comme l'atteste Eusebe. « Le serpent au milieu d'un » cercle qui le touche dans deux points opposés de » sa circonférence, désigne le bon génie ". On avoit choisi pour cet objet une espèce particulière dont Hérodote (*l*) nous offre la description suivante : « On trouve aux environs de Thèbes des serpens » sacrés qui ne sont point malfaisans (*m*). Ils portent » deux cornes au sommet de la tête. Lorsqu'ils meu» rent, on les ensevelit dans le temple de Jupiter ". Le nom de Cneph (*n*) ou de bon génie leur fut donné, ainsi qu'à la divinité qu'ils représentoient, & probablement que la vénération du peuple s'arrêtoit à l'image. « Un jour, dit Plutarque (*o*), je vis en » Egypte deux hommes qui se disputoient ; l'un d'eux » ayant apperçu un serpent, le nomma *Agatho Dai*» *mon*, bon génie, & s'efforça de le prendre ".

Il ne faut pas confondre les bons génies des Grecs & des Romains avec celui des Egyptiens. Les premiers entendoient par cette dénomination des êtres d'un

(*i*) Jablonski, tom. 1.

(*k*) Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

(*l*) Hérodote, liv. 2.

(*m*) Cette espèce de serpens honorée du nom de *Haridi*, joue encore de nos jours un rôle assez brillant entre les mains des prêtres mahométans d'Achmim.

(*n*) Eusebe, préparation évangélique, liv. 3, dit : Les Phéniciens appellent le serpent bon génie, par cette même raison les Egyptiens le nomment *Cneph*.

(*o*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

d'un ordre intermédiaire entre la nature divine & humaine; les autres l'employoient pour désigner la bienfaisance de celui qui préside au ciel & à la terre, & dont la volonté puissante fait mouvoir les astres à travers l'immensité de l'espace.

Telles sont, Monsieur, les opinions religieuses des Egyptiens au sujet de Phtha, de Neith & de Cneph, trois attributs sous lesquels ils adoroient le même Dieu, mais par lesquels ils caractérisoient sa puissance, sa sagesse & sa bonté. Ce culte s'effaça peu-à-peu. Il demeura enseveli dans les temples, & les peuples, ou trompés par les prêtres qui ne présentoient à leurs regards que des figures symboliques, ou incapables de s'élever à la connoissance de l'esprit infini qui par-tout marque sa présence, & par-tout échappe à nos sens, honorèrent ses ouvrages, & leur adressèrent des vœux & des offrandes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VII.

A M. L. M.

Des Dieux visibles des Egyptiens, & principalement d'Osiris, divinité symbolique qui représentoit le soleil.

Au grand Caire.

» LES anciens Egyptiens, dit Diodore de Sicile (*p*),
» ayant contemplé la voûte des cieux élevée sur leurs
» têtes, & admiré l'ordre merveilleux qui règne dans
» l'univers, regardèrent le soleil & la lune comme
» des Dieux éternels, & les honorèrent d'un culte

(*p*) Diodore de Sicile, liv. 1.

» particulier. Ils nommèrent l'un Osiris, & l'autre
» Isis ". L'assertion de cet historien est trop générale. Pour écrire d'une manière plus conforme à la vérité; il auroit dû faire une exception en faveur des Pharaons, des personnes initiées aux mystères, & sur-tout des prêtres, qui ne croyoient point l'idolatrie à laquelle ils avoient asservi le peuple. Encore est-il raisonnable de penser que d'abord ils l'avertirent que ces astres éclatans étoient les ouvrages du Très-haut. Quoi qu'il en soit, les Egyptiens adorèrent, dès la plus haute antiquité, le soleil & la lune sous les titres pompeux de Roi (q) & de Reine du Ciel. L'astre des jours se nomma d'abord *Phré* (r) Le beau-père du patriarche Joseph s'appeloit, suivant la version des Septante, *Petephre*, prêtre du soleil. Les astronomes ayant observé son cours, & ses principaux effets, lui donnèrent le nom symbolique d'Osiris qui fut consacré par la réligion (s). « Il est re-
» connu, dit Macrob, qu'Osiris n'est autre chose que
» le soleil. Lorsque les Egyptiens veulent le désigner
» avec leurs caractères hiéroglyphiques, ils peignent
» un sceptre & un œil ".

Ils ne pouvoient figurer d'une manière plus sensible, l'astre qui éclaire le monde, & auquel ils attribuoient l'empire du Ciel. Aussi Martien Capella (t) dans la belle hymne qu'il composa en l'honneur du père du jour dit :

Œil du monde, brillant flambeau de l'Olympe;
Le Latium t'appelle soleil, parce qu'après ton auteur,
Tu es la source éclatante de la lumière. Le Nil te nomme Sérapis;
Et Memphis te révère sous le nom d'Osiris.

(q) Jérémie, chap. 7 & 44.
(r) Jablonski, tom. 1.
(s) Macrob, saturnales, liv. 1.
(t) Martien Capella, liv. 2.

Quelques auteurs ont auſſi appellé le Nil Oſiris. Plutarque explique cette opinion (*u*). « Les Egyp- » tiens regardent le Nil comme le conſervateur de » leur pays, & comme tirant ſa ſource d'Oſiris ". En effet, les vapeurs élevées par le ſoleil, condenſées enſuite dans l'atmoſphère, retombent en pluies, & forment le grand fleuve, qui fait la richeſſe de l'Egypte. C'eſt auſſi dans ce ſens qu'Homère l'appelle toujours, l'*écoulement de Jupiter* (*x*).

Les Egyptiens, dit Hérodote (*y*), prétendent qu'Oſiris eſt le même que Bacchus. Ce ſentiment a trouvé beaucoup de partiſans parmi les Grecs, & il n'eſt pas ſans vraiſemblance. Les prêtres d'Egypte faiſoient voyager Oſiris d'un bout à l'autre du monde. Ils le peignoient comme un Roi puiſſant qui avoit conquis la terre, & comblé les hommes de biens. Les Grecs, qui attribuoient les mêmes dons, les mêmes conquêtes à Bacchus, ont écrit qu'il étoit le même qu'Oſiris. Mais dans la langue ſacrée de l'Egypte, ces voyages repréſentoient uniquement le cours du ſoleil, & les avantages qu'il procure aux humains. Ces allégories ont de tout tems été en uſage parmi les Orientaux, & le Pſalmiſte s'en ſert quand il s'exprime ainſi : » Semblable à un époux qui ſort du lit nuptial, il s'é- » lance comme un géant dans la carrière. Il part » de l'extrémité du ciel & en parcourt la vaſte éten- » due. Rien ne peut ſe dérober à la chaleur (*z*)". Tibulle, ſuivant à la lettre les opinions des Grecs, les a rendues en vers pleins de grace & d'harmonie :

(*u*) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

(*x*) Jupiter étoit le même que le ſoleil ou Oſiris.

(*y*) Hérodote, liv 2.

(*z*) Pſeaume 19.

Osiris (*a*) fut le premier qui d'une main habile façonna la charrue,
Et sillonna avec le fer le tendre sein de la terre.
Le premier il lui confia des semences fécondes,
Et cueillit sur les arbres des fruits jusqu'alors inconnus.
Il enseigna l'art de soutenir sur des pieux les rameaux flexibles de la vigne,
Et de tondre avec la faucille sa verte chevelure.

Un fait reconnu des plus graves écrivains de l'antiquité, démontre jusqu'à l'évidence, combien les Grecs se trompoient en voulant établir, entre Bacchus & Osiris, une ressemblance parfaite. On honoroit le premier comme l'auteur de la vigne, & les Egyptiens, loin d'en attribuer la culture à Osiris, abhorroient le vin comme un poison. « Les Egyptiens, dit Plutarque (*b*), n'avoient jamais bu de vin avant Psamétique (*c*). Regardant cette liqueur comme le sang des géants qui, ayant fait la guerre aux dieux, avoient péri dans le combat, ils ne leur en offroient point de libations, & pensoient qu'elle leur étoit odieuse. Ils assuroient même que de ce sang, mêlé avec la terre, la vigne avoit pris naissance ».

Cette fable sacrée avoit passé de l'Egypte dans la Perse, & jusqu'aux extrémités de l'Inde (*d*). St. Clément d'Alexandrie rapporte que les Mages s'abstenoient de vin avec un soin extrême. Les Arabes avoient une loi qui leur en interdisoit l'usage (*e*). Enfin, Ovington (*f*) qui a voyagé dans l'Inde, assure

---

[*a*] Tibulle, liv. 1, élégie 8.

[*b*] Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

[*c*] Ce prince fut un des derniers Pharaons Egyptiens.

[*d*] Stroma 3.

[*e*] Diodore de Sicile, liv. 1.

[*f*] Voyage d'Ovington, tom. 1.

que de nos jours les Brachmanes déteftent cette liqueur, & n'en ont pas moins d'horreur que Manès, qui la regardoit comme le fang des démons. Il eft difficile de dire d'où provenoit cette averfion des Orientaux pour le vin ; mais elle exiftoit réellement, & c'eft probablement une des raifons qui ont porté Mahomet à le défendre (*g*). Peut-être doit-on chercher la caufe de cette prohibition dans la malédiction de Noé, prononcée contre fon fils Cham, qui, l'ayant furpris dans l'ivreffe, avoit infulté à fon état. Quoi qu'il en foit, les Egyptiens qui l'avoient en horreur, ne pouvoient attribuer la culture de la vigne à Ofiris.

Mais que fignifie ce nom ? à quelle occafion fut-il donné au foleil ? Cette queftion a excité les recherches des anciens & des modernes, & ils fe font efforcés de la réfoudre. Diodore de Sicile (*h*) & Horapollo (*i*) difent qu'Ofiris fignifie *Poliophtalmos* celui qui a beaucoup d'yeux. Cette interprétation convient au foleil ; mais elle n'explique pas le mot Ofiris. Car fi *Os* ou *Ofch* peut fe rendre par *beaucoup* en Egyptien, Iris n'a aucun rapport avec œil. « Le nom d'O-» firis, dit Plutarque (*k*), défigne un grand nombre » de chofes, & peut être interprété de diverfes ma-» nières. Il exprime la force efficace & la bienfai-» fance ". Cette explication ne rend point le fens littéral. Le favant Jablonski (*l*) interprète ce mot d'une manière plus naturelle. « Ofiris, dit-il, vient » d'*Ofch Iri*, *celui qui fait le tems* ". Les Egyptiens

[*g*] Le vin eft une abomination inventée par fatan. Le Coran.

[*h*] Diodore de Sicile, liv. 1.

[*i*] Horapollo, hiéroglyphes, liv. 1.

[*k*] Traité d'Ifis & d'Ofiris.

[*l*] Jablonski, tom. 1.

entendoient par cette expreſſion, ce que Dieu déclare en parlant du ſoleil & de la lune (*m*) : « Que ces deux » luminaires ſoient un ſigne par leurs éclipſes & la » diviſion du tems, en mois, en jours & en années ». Le paſſage ſuivant, de St. Clément d'Alexandrie, favoriſe ce ſentiment (*n*). « Les Egyptiens peignent » le ſoleil porté dans un vaiſſeau ou ſur un crocodile. » Cet emblême donne à connoître que l'aſtre des » jours, voyageant à travers l'air doux & humide, » engendre le tems ».

Les Aſtronomes de l'Egypte, après bien des obſervations, réglèrent l'année ſur le cours du ſoleil. Le grand cercle d'or de trois cent ſoixante-cinq coudées qu'ils placèrent ſur le ſommet du tombeau d'Oſimandué, & où l'on voyoit le lever & le coucher des aſtres pour chaque jour de l'année, eſt une preuve éclatante de leurs travaux & de leurs découvertes. « Les prêtres de Thèbes, dit Strabon (*o*), s'appli» quent principalement à l'étude de l'aſtronomie & » de la philoſophie. Ils ſe ſervent du ſoleil & non » de la lune pour meſurer le tems ». Jules-Céſar, qui paſſa une année parmi eux, s'inſtruiſit dans leurs connoiſſances, & réforma le calendrier romain qui étoit extrêmement défectueux. « Ce Prince, dit Ma» crob (*p*), imitant les Egyptiens, les ſeuls qui » ſoient parfaitement inſtruits des choſes divines, » forma l'année ſur le mouvement du ſoleil qui achève » ſa révolution en trois cent ſoixante-cinq jours & » un quart ». Le même auteur, entrant dans l'eſprit

(*m*) Genèſe, liv. 1, verſet 14.

(*n*) Saint Clément, cité par Euſebe, préparation évangélique, liv. 3.

(*o*) Strabon, liv. 17.

(*p*) Macrob, ſaturnales, liv. 1.

des astronomes, regarde cette mesure de l'année comme la principale vertu du soleil.

L'année solaire fut trouvée par l'académie d'Héliopolis sous le règne d'Aseth (q), treize cent vingt-cinq ans avant J. C., & trois cent vingt après la sortie des Israëlites. Les prêtres qui jusqu'alors avoient honoré le soleil sous son nom propre de Phré, lui donnèrent, en mémoire d'un évènement aussi important, celui d'Osiris, ou de l'Auteur du tems.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VIII.

A M. L. M.

D'Ammon & d'Hercule, emblêmes du soleil.

Au grand Caire.

Les Egyptiens, Monsieur, appliqués à l'étude de l'astronomie, s'apperçurent que le soleil paroissoit sous des aspects différens, suivant les points du zodiaque où il se trouvoit. Ils observèrent qu'il ralentissoit son mouvement aux solstices, qu'il le précipitoit aux équinoxes, & que son influence étoit plus ou moins grande dans ces circonstances. Ils désignèrent par des dénominations caractéristiques ces divers phénomènes. Ayant adopté dans leur théologie l'usage de la langue hiéroglyphique, qui ne parle que par symbole, ils peignirent tour-à-tour le soleil sous la forme d'un enfant, d'un homme fait & d'un vieillard, tantôt joyeux, tantôt triste ou resplendissant de lumière.

(q) Vignoles, chronologie, tom. I.

Les prêtres ne reconnoissoient sous ces emblêmes que des effets astronomiques ou physiques. Le vulgaire, accoutumé à voir ces figures dans les temples, oublia l'objet qu'elles représentoient, & les adora comme des divinités. Macrob, qui avoit pénétré dans les mystères de cette antique religion, nous les dévoile en ces termes (r) : « Les Egyptiens au solstice » d'hiver, voulant marquer le jour le plus court de » l'année, tirent du sanctuaire le simulacre du soleil » sous la forme d'un enfant. Il prend des accroissemens rapides, ce qu'ils désignent, en lui donnant, » à l'équinoxe du printems, la figure d'un jeune » homme. Au solstice d'été, où il est parvenu au » terme de sa croissance, une face pleine, ornée » d'une longue barbe, fait connoître son âge. Enfin » on le montre sous les traits d'un vieillard, pour » marquer la diminution des jours ".

Ces réprésentations adoptées sans doute avant l'usage de l'écriture, & conservées par les prêtres, exprimoient d'une manière emblématique les quatre âges du soleil, & les saisons de l'année. Examinons d'abord ce que les Egyptiens entendoient par le nom d'*Ammon* si célèbre dans l'antiquité. Amoun, dit Plutarque (s), dont nous avons fait *Ammon*, est le nom égyptien de Jupiter. Ce dieu étoit particulièrement adoré à Thèbes, que les livres sacrés appellent *Hamon-no*, la possession d'Hamon, & les Septante (t), *la ville d'Ammon*. Hérodote nous apprend sous quelle forme on l'honoroit (u). « Les habitans de Thèbes regar-

---

[r] Macrob, saturnales, liv. 1.

[s] Traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote & Diodore de Sicile donnent aussi à Jupiter le surnom d'Ammon.

[t] Ezéchiel, chap. 30. Les Grecs & les Romains la nommèrent *Diospolis*, la ville de Jupiter.

[u] Hérodote, liv. 2.

» dent le bélier comme ſacré, & ne ſe nourriſſent
» point de ſa chair. Cependant chaque année, lorſ-
» que la fête de Jupiter arrive, ils coupent la tête d'un
» bélier dont ils enlèvent la peau, & en couvrent
» la ſtatue du dieu ». Proclus nous enſeigne l'objet de cette cérémonie (*x*) : Les Egyptiens, dit-il, avoient une vénération ſingulière pour le bélier, parce que le ſimulacre d'Ammon portoit ſa tête, & que ce ſigne, le premier du zodiaque, étoit le préſage des fruits. Euſebe (*y*) ajoute que ce ſymbole marquoit la conjonction du ſoleil & de la lune dans le ſigne du bélier.

Vous vous rappelez, Monſieur, la cérémonie qu'obſervoient les prêtres du temple d'Ammon, lorſqu'on alloit conſulter cet oracle. Fidèles obſervateurs des opinions adoptées par leurs pères qui faiſoient voyager le ſoleil ſur un vaiſſeau, ils portoient dans un bateau la ſtatue de ce dieu, formée de pierres précieuſes & ſurmontée d'une tête de bélier. Tant d'autorités & de faits démontrent évidemment que parmi les aſtronomes de l'Egypte, Ammon répréſentoit le ſoleil. C'eſt dans ce ſens que Diodore de Sicile à pu dire (*z*) : *Oſiris eſt le même qu'Ammon*. Cependant ces deux noms ne peignoient pas les mêmes phénomènes. Le premier, ainſi que vous l'avez remarqué, faiſoit connoître cet aſtre comme auteur du tems, le ſecond annonçoit le printems & le commencement de l'année aſtronomique qui arrivoient dans le ſigne du bélier, ce qui étoit déſigné par la figure ſymbolique de cette divinité. Le mot Amoun composé d'A-

---

[*x*] Timée de Platon.

[*y*] Euſebe, préparation évangélique, liv. 3.

[*z*] Diodore de Sicile, liv. 1.

mouein (*a*), resplendissant, marquoit les effets désirés que produisoit le soleil parvenu à l'équateur, tels que l'augmentation des jours, une lumière plus éclatante, & sur-tout le présage fortuné de l'inondation & de l'abondance.

Les prêtres, dans les fêtes d'Ammon, avoient coutume d'associer Hercule à son culte. Après qu'ils avoient couvert de la peau du bélier la statue de Jupiter, ils approchoient de ce dieu emblématique, le simulacre d'Hercule (*b*), qu'ils nommoient dant leur langue *Dsom* ou *Dsiom* (*c*), *la force*. Cette expression caractérisoit la vertu de l'astre des jours, arrivé à la ligne équinoctiale. Aussi disoient-ils, au rapport de Plutarque (*d*), qu'Hercule, placé dans le soleil, tournoit avec lui. Cette observation n'a point échappé à Macrob (*e*). «Le nom seul d'Hercule (Heracleos) » montre qu'il désignoit le soleil. En effet, Heras signifie *de l'air*, Cleos *la gloire*; & à qui peut-on » attribuer cette épithète, si ce n'est à l'astre qui remplit l'univers de ses feux, & qui en se retirant, le » laisse plongé dans les ténèbres»? De-là sont nées les allégories brillantes des Grecs qui avouent eux-mêmes que les douze travaux de ce héros n'ont rapport qu'au soleil parcourant les douze signes du zodiaque dans sa révolution annuelle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Jablonski, tom. 1.

(*b*) Hérodote, liv. 2.

(*c*) Jablonski, tom 1.

(*d*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*e*) Macrob, saturnales, liv. 1.

LETTRE IX.

A M. L. M.

De Horus, divinité symbolique qui représentoit le soleil.

Au grand Caire.

HORUS, divinité renommée dans l'antique Egypte, étoit aussi, Monsieur, un symbole du soleil. Plutarque le dit positivement (*f*) : Cette vertu qui préside au soleil, tandis qu'il se meut dans l'espace, les Egyptiens la nomment *Horus*, & les Grecs, *Apollon*.

Trois villes marquées de ce nom (*g*) dans la Thébaïde, annoncent quelle devoit être la vénération des peuples pour ce dieu (*h*). L'épervier représentoit également Osiris & Horus. C'étoit leur emblême commun, & quelquefois on reconnoissoit en eux les mêmes attributs. L'interprétation qu'Hermapion a laissée des hiéroglyphes gravés sur l'obélisque d'Héliopolis, offre ces mots remarquables (*i*) : *Horus est le Seigneur suprême & l'auteur du tems.* Vous savez, Monsieur, que l'on attribuoit principalement à Osiris ces qualités ; pour qu'elles pussent convenir à Horus, il falloit nécessairement qu'il désignât l'astre des jours dans certaines circonstances ; c'est ce que nous fait entendre l'oracle d'Apollon de Claros :

(*f*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*g*) Leur nom Egyptien étoit *ville d'Horus.* Les Grecs les appelèrent villes d'Apollon.

(*h*) Horapollo, hiéroglyphes, liv. 1.

(*i*) Ammien Marcellin.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY

Apprends que le premier des dieux eſt *Iao*.
On le nomme *inviſible* en hiver, *Jupiter* au printems [*k*],
Le ſoleil en été, & vers la fin de l'automne le tendre *Iao*.

L'aſtre des jours, parvenu au ſolſtice d'été, & nommé par excellence *ſoleil*, eſt le même que Horus. En effet, les Egyptiens le repréſentoient porté ſur des lions (*l*), ce qui déſignoit ſon entrée dans le ſigne du lion. Ceux qui préſidoient aux choſes divines, plaçoient alors des ſphinx à la tête des canaux & des fontaines ſacrées, pour avertir le peuple de l'inondation prochaine. Macrob qui nous apprend pourquoi les Grecs donnoient à Horus le nom d'Apollon, confirme encore ce ſentiment (*m*) : « Dans » les myſtères, dit-il, on découvre comme un ſe» cret qui doit être inviolable, que le ſoleil parvenu » dans l'hémiſphère ſupérieur, ſe nomme *Apollon* ». Ces témoignages concourent à prouver que cette divinité emblématique n'étoit autre choſe que l'aſtre des jours parcourant les ſignes de l'été.

Ces connoiſſances peuvent nous couduire à l'explication de la fable ſacrée que les prêtres publioient au ſujet de Horus; car ils enveloppoient de myſtères tous les points de leur réligion. Plutarque (*n*) la rapporte longuement. Je n'en citerai que les principaux traits. Ils diſoient qu'il étoit fils d'Oſiris & d'Iſis, que Typhon, après avoir tué Oſiris ſon frère, s'étoit emparé du royaume; que Horus, ſe liguant avec Iſis, avoit vengé la mort de ſon père, chaſſé le tyran du trône ſans lui ôter la vie, & règné glorieuſement en

(*k*) C'eſt-à-dire *Amoun*. Ces diverſes dénominations ſeront expliquées dans la ſuite de ces lettres.

(*l*) Horapollo, hiéroglyphes, liv. 1.

(*m*) Macrob, ſaturnales, liv. 1.

(*n*) Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris.

Egypte. Pour peu qu'on ait voyagé dans ce pays, on reconnoît aisément des phénomènes physiques cachés sous le voile de la fable. Au printems le vent Khamsin y cause souvent de grands ravages. Il élève des tourbillons de sables embrasés qui suffoquent les voyageurs, obscurcissent les airs, & couvrent la face du soleil de manière que la terre reste quelquefois plongée dans les ténèbres. Voilà la mort d'Osiris, & le règne de Typhon. Ces ouragans se déchaînent ordinairement pendant les mois de Février, Mars & Avril. Lorsque le soleil approche du signe du lion, il change l'état de l'atmosphère, dissipe ces tempêtes, & ramène les vents étésiens, qui chassent devant eux les vapeurs malfaisantes, & entretiennent en Egypte la fraîcheur & la salubrité sous un ciel en feu. C'est le triomphe de Horus sur Typhon, & son empire glorieux. Comme les physiciens avoient reconnu l'influence de la lune sur l'état de l'atmosphère, ils l'unissoient à ce dieu pour chasser l'usurpateur du trône. Les prêtres, en considérant Osiris comme le père du tems, pouvoient donner à Horus, qui règnoit pendant trois mois de l'année, le nom de son fils. Voilà, je crois, l'explication naturelle de cette allégorie. Au reste, toutes les personnes éclairées devoient entendre ce langage qui leur étoit familier. Le peuple seul, dont la foible vue s'attache à l'enveloppe sans pénétrer le sens des choses, pouvoit regarder ces personnages allégoriques comme des dieux réels, & leur décerner des prières & des offrandes.

Jablonski (*o*) qui a interprété l'épithète d'Arueri, que les Egyptiens donnoient à Horus, prétend qu'elle signifie *vertu efficace*. Ces expressions caractérisent parfaitement les phénomènes qui arrivoient pendant le

---

(*o*) Jablonski, tom. 1.

règne de ce dieu. En effet, c'eſt en été que le ſoleil déploie toute ſa puiſſance en Egypte. C'eſt alors qu'il groſſit les eaux du fleuve des pluies élevées dans les airs, & chaſſées ſur la cîme des monts Abiſſins ; c'eſt alors que les laboureurs comptent ſur les tréſors de l'agriculture. Il étoit naturel que pour marquer ces heureux effets, on l'honorât du nom d'*Arueri*, ou de *vertu efficace*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE X.

A M. L. M.

De Sérapis céleſte, ſymbole du ſoleil

Au grand Caire.

LES Ptolémées ayant apporté de Synope, ville du Pont, dans celle d'Alexandrie, la ſtatue d'un dieu qui reçut à ſon arrivée le nom de Sérapis, propagèrent ſon culte dans toute l'Egypte. Le temple ſuperbe qu'ils élevèrent en ſon honneur, & que l'on comparoît au capitole, pour la grandeur, la beauté des ornemens, & la majeſté de l'architecture, les fêtes qu'ils établirent, les cérémonies brillantes qu'ils inſtituèrent, attirèrent à cette nouvelle divinité la vénération des peuples. Sérapis, devenu le dieu de la cour, fit preſque oublier ceux des anciens Egyptiens. Les provinces à l'envi lui bâtirent des temples, & brûlèrent de l'encens ſur ſes autels. C'eſt à cette célébrité qu'il faut attribuer l'opinion des écrivains qui ont prétendu que ſon culte avoit été introduit dans

cette contrée par les Ptolémées, & qu'il y étoit inconnu avant leur règne. Divers passages, tirés d'historiens mieux instruits, démontrent le contraire. Plutarque (*p*), dans la vie d'Alexandre-le-grand, introduit un homme qui lui dit : Sérapis m'a apparu, & après avoir brisé mes fers m'a envoyé vers toi. Les Athéniens ayant décerné à ce conquérant les honneurs de Bacchus, Diogènes le Cynique (*q*) s'écria : *Qu'on me fasse donc Sérapis.* Ces traits prouvent que cette divinité étoit connue avant les Ptolémées. D'autres passages nous apprennent qu'elle avoit pris naissance sur les rives du Nil. On voit en Egypte, dit Pausanias, plusieurs temples de Sérapis (*r*). Alexandrie possède le plus magnifique ; le plus ancien est à Memphis. Enfin, Tacite, dont le témoignage ne sauroit être révoqué en doute, s'exprime ainsi en parlant du dieu de Synope, transporté à Alexandrie (*s*) : « Un » temple digne de la grandeur de cette ville, fut » construit sur le terrein qu'on nomme *Rachotis* (*t*). » Il y avoit eu dans cet endroit une chapelle antique, » consacrée à Sérapis & à Isis ". Ces autorités ne laissent aucun doute sur l'antiquité de Sérapis Egyptien. L'histoire nous enseigne aussi qu'il étoit à certains égards le Pluton des Grecs, & un des symboles du soleil.

« Lorsque le dieu de Synope, dit Plutarque (*u*),

(*p*) Plutarque, vie d'Aléxandre.

(*q*) Diogènes de Laerce, vie de Diogènes le Cynique.

(*r*) Pausanias, dans les Attiques.

(*s*) Annales de Tacite, liv. 4.

(*t*) Du tems d'Alexandre, Rachotis n'étoit qu'une bourgade habitée par des pêcheurs. Elle devint dans la suite un fauxbourg considérable d'Alexandrie. Aujourd'hui on y voit une montagne de décombres qui a près de cent pieds d'élévation, & sous laquelle sont ensevelis les restes du Serapeum.

(*u*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

» eût été transporté dans la ville d'Alexandrie, l'in-» terprête Timothée, & Manethon de Sébennytus, » conjecturèrent, à la vue du cerbère & du dragon qui » ornoient sa statue, qu'elle représentoit Pluton, & » persuadèrent à Ptolémée que ce dieu étoit le même » que Sérapis ; car il ne portoit pas ce nom dans le » pays d'où on l'avoit tiré. Il reçut donc à son arri-» vée celui de Sérapis que les Egyptiens donnent à » Pluton ". Cependant il ne faut pas croire que le Pluton Egyptien fut comme celui des Grecs, le souverain des enfers, le roi des ombres, & le juge des morts. Cette théologie, née dans la Grèce, étoit étrangère à Memphis (*x*). Porphyre nous l'enseigne en termes formels : « Les prêtres d'Egypte enten-» doient par Pluton, le soleil inférieur, qui, près » du solstice d'hiver, demeurant sous la terre, par-» court & éclaire un monde inconnu ". Voilà pourquoi Callisthènes appelle Sérapis *le dieu invisible de Synope*. Voilà pourquoi Julien, en parlant de Pluton, dit : « Platon assure que les ames sublimes des hom-» mes vertueux sont portées devant ce dieu que nous » nommons aussi Sérapis, parce qu'il est invisible (*y*) ".

On lui donnoit le nom d'invisible, parce que le soleil, en approchant du solstice d'hiver, demeure plus long-tems caché sous la terre, & semble se hâter de se dérober aux regards des peuples septentrionaux. Pour marquer son séjour de six mois dans l'hémisphère boréal, & de six autres dans les signes de l'hémisphère austral (*z*), on le peignoit sous deux couleurs différentes, tantôt lumineux, tantôt d'un bleu foncé.

(*x*) Porphyre, cité par Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

(*y*) Julien, oraison 4.

(*z*) Macrob, saturnales, liv. 1.

foncé. Le premier s'appeloit *Amoun* étincelant, ou supérieur; le second *Sérapis*, ou *inférieur*. Voilà ce que les anciens, & sur-tout Jablonski, nous ont laissé de plus vraisemblable au sujet de cette divinité emblématique. Probablement que dans l'opinion des anciens philosophes de la Grèce, Pluton n'étoit aussi que le soleil inférieur, mais que sous le pinceau brillant des poëtes il devint le monarque des enfers.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XI.

A M. L. M.

De Harpocrates, emblême du Soleil.

Au grand Caire.

MACROB nous apprend, Monsieur, que les Egyptiens tiroient du sanctuaire le simulacre du soleil sous la forme d'un enfant, pour annoncer aux peuples le jour le plus court de l'année. Cette divinité emblématique se nommoit *Harpocrates* (*a*). Les Grecs en firent le dieu du silence, parce qu'il étoit né tenant un de ses doigts sur sa bouche. Isis, dit Plutarque (*b*), enfanta au solstice d'hiver le tendre Harpocrates. Ce nom Egyptien signifie *boiteux* (*c*). On le représentoit avec cette incommodité pour marquer le mouvement lent & presqu'insensible du soleil arrivé au tropique. Horapollo, dans l'explication qu'il nous a laissée

(*a*) Saturnales, liv. 1.

(*b*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*c*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 1.

des hiéroglyphes, l'assure en ces termes (*d*) : « Les » deux pieds d'Harpocrates étoient joints ensemble » de manière qu'ils n'en formoient qu'un seul. Les » Egyptiens figuroient par cet emblême le cours » du soleil au solstice d'hiver ". Plutarque ajoute (*e*) qu'on le peignoit assis sur la fleur du lotus. On ne pouvoit donner à ce dieu un symbole plus expressif, car ce superbe lis du Nil, comme l'appelle Hérodote, n'épanouit son calice qu'à la fin de l'automne.

Les prêtres qui enveloppoient du voile de la fable les phénomènes les plus frappans de la nature, & qui en avoient composé une théologie énigmatique, disoient que Jupiter Ammon, ayant eu d'abord les pieds joints ensemble, ne pouvoit marcher librement, que la honte qu'il ressentit de cette difformité, l'engageoit à vivre dans la solitude; qu'Isis, touchée de son sort, lui rendit l'usage de ses jambes en les séparant. On reconnoît, à travers cette allégorie, Harpocrates, ou le soleil stationnaire au solstice d'hiver; & par l'opération d'Isis, Ammon, ou l'astre des jours s'avançant d'un mouvement plus rapide lorsqu'il est parvenu à l'équateur.

Au reste, les Egyptiens n'étoient pas les seuls à s'exprimer d'une manière symbolique. Tous les anciens peuples, sur-tout dans l'enfance des langues, furent forcés d'adopter l'usage des paraboles & des allégories. Avant l'invention des lettres, il falloit des figures sensibles pour parler à l'esprit, & les métaphores que l'Hébreu & l'Arabe emploient si souvent, mettent le sceau à leur antiquité. " Les Paphlagoniens, » au rapport de Plutarque (*f*), disoient que le soleil

[*d*] Horapollo, hiéroglyphes. liv. 2.

[*e*] Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

[*f*] Traité d'Isis & d'Osiris.

» dormoit en hiver & veilloit en été; & les Phry-
» giens, qu'il étoit enchaîné pendant l'hiver, & qu'au
» printems, il marchoit délivré de ses fers".

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XII.

A M. L. M.

De Mendès, symbole du soleil.

Au grand Caire.

LA divinité dont je vais vous entretenir, Monsieur, fut vraisemblablement le premier symbole du soleil. Les Egyptiens ayant reconnu qu'ils devoient à cet astre les richesses de leur pays, qu'il étoit la principale cause de l'inondation, que ses rayons bienfaisans portoient la chaleur & la vie dans toute la nature, qu'ils faisoient germer les plantes & mûrir les moissons, le regardèrent comme la source première de la fertilité. Ils l'adorèrent sous le nom de *Mendès*, qui signifie *très-fécond* (*g*). Pour désigner d'une manière sensible la puissance productive dont ils le croyoient doué, ils lui consacrèrent le bouc comme le plus fécond des animaux. Cet animal fut nourri dans le temple de Mendès, comme l'image vivante du Dieu qu'il représentoit. Les habitans de la province Mendésienne célébrèrent des fêtes en son honneur, portèrent le deuil à sa mort, & eurent pour lui une vénération si extraordinaire, que la décence ne me permet pas de rapporter ce qu'Hé-

(*g*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 1.

rodote, Pindare, Plutarque & plusieurs autres historiens en ont écrit, tant la superstition peut égarer les foibles humains ! Le père de l'histoire (*h*) trompé par ce culte, a cru que Mendès signifioit véritablement un bouc. Plusieurs des écrivains de la Grèce ont adopté cette erreur. D'autres l'ont reconnue, & ont observé que Mendès étoit la divinité symbolique de la fécondité, le bouc son image vivante, & le soleil le principe. Suidas l'assure positivement (*i*). « Les Egyptiens, dit-il, honorent le bouc parce » qu'il est consacré à la vertu générative". Diodore de Sicile (*k*) & Horapollo (*l*) sont du même sentiment.

Les Grecs qui représentoient Pan avec les cornes, les pieds & la queue d'un bouc, trouvèrent de l'analogie entre lui & le dieu égyptien. Ils donnèrent donc à Mendès le nom de Pan, & ils appellèrent *Panople* la ville de Chemmis, aujourd'hui Achmim, dans laquelle Mendès avoit un temple. Mais cette ressemblance n'étoit qu'apparente. Leur Pan, gardien des bois, des cavernes, des montagnes, n'avoit que le titre de demi-dieu, & celui de l'Egypte étoit au nombre des huit grandes divinités. « Hercule, Bacchus & » Pan, dit Hérodote (*m*), ont été nouvellement » reçus dans les temples de la Grèce. Pan, c'est-à- » dire Mendès, est le plus ancien des huit grands » dieux de l'Egypte ". Diodore de Sicile ajoute (*n*): » Les Egyptiens honorent Pan d'un culte particulier. » Presque tous les temples possèdent sa statue, &

(*h*) Hérodote, liv. 2.
(*i*) Suidas au mot Mendès.
(*k*) Diodore de Sicile, liv. 1.
(*l*) Horapollo, hiéroglyphes, liv. 1.
(*m*) Hérodote.
(*n*) Diodore de Sicile, liv. 1.

» les prêtres qui héritent du facerdoce fe font initier » d'abord à fes myftères ".

Ces paffages nous autorifent à regarder Mendès comme le premier emblême du foleil. La raifon même porte à le penfer. En effet, avant d'être aftronomes, avant d'avoir imaginé les tropiques, l'équateur, & obfervé les divers phénomènes que produit la révolution du foleil, les Egyptiens avoient dû remarquer fa vertu productive. Pour la peindre d'une manière fenfible, ils créèrent une divinité emblématique que l'on nomma *Mendès*, *très-prolifique*, & dont le bouc fut l'image. Voilà pourquoi Diodore de Sicile (*o*) déclare que Mendès eft le même qu'Ofiris. Effectivement l'un & l'autre repréfentent l'aftre des jours; mais chacun d'eux peint des attributs différens. Ce qui ajoute un nouveau dégré d'évidence à cette vérité, c'eft que le Phallus, fymbole de la génération, & particulièrement de Mendès, décoroit tous les dieux dont je viens de parler, & fervoit d'ornement à l'habit facerdotal des Egyptiens.

Je vous ai entretenu, Monfieur, des diverfes dénominations fous lefquelles le foleil étoit adoré dans l'ancienne Egypte. Vous avez vu que fous le nom d'Ofiris, on le regardoit comme l'auteur du tems, qu'Ammon marquoit fon paffage à l'équateur, annonçoit le printems, & le renouvellement de la lumière; qu'Hercule défignoit alors fa force bienfaifante, que le règne glorieux d'Horus, le repréfentant dans les fignes de l'été, annonçoit aux peuples l'extinction des vents du fud, & les progrès de l'inondation; que Sérapis étoit l'emblême de cet aftre, retournant de la ligne équinoctiale vers le tropique du capricorne; qu'Herpocrates marquoit la lenteur de

[*o*] Diodore de Sicile, liv. 1.

ſon cours lorſqu'il eſt arrivé au ſolſtice d'hiver ; enfin, que Mendès étoit le ſymbole de ſa vertu fécondante. Ces attributs divers, perſonnifiés par les prêtres, composèrent une théologie fabuleuſe que le peuple regarda comme ſacrée, & qui lui fit encenſer des divinités chimériques. Dans les lettres ſuivantes, je vous parlerai d'Iſis & des déités qui avoient du rapport avec elle. Par-tout vous reconnoîtrez le même eſprit. Par-tout vous verrez des prêtres étudier la nature, obſerver des effets aſtronomiques & phyſiques, & couvrir leurs découvertes d'un voile impénétrable aux regards du vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIII.

A M. L. M.

D'Iſis, ou de la Lune, divinité Egyptienne.

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monſieur, eurent pour la lune une vénération ſans bornes. Dès la plus haute antiquité ils l'honoroient comme la Reine du ciel (*p*). D'abord ils l'adorèrent ſous ſon nom propre d'*Io* (*q*). Inachus, le premier Roi d'Argos, porta ce culte dans la Grèce cent vingt ans avant la naiſſance de Moïſe (*r*): » C'eſt là, dit Euſtathius (*s*), qu'une vache eſt le

(*p*) Jérémie.

(*q*) *Ioh*, en Egyptien, ſignifie *la lune*. Pantheon Ægyptiacum de Jablonski, tom. 2.

(*r*) Jablonski, tom. 2.

(*s*) Commentaire ſur Dénis Periegetes.

» ſymbole d'Io ou de la lune ; car dans la langue des Argiens la lune eſt appellée *Io* ". Jean Malala (*t*) confirme ce ſentiment. « De nos jours les Grecs appellent la lune Io dans un ſens myſtique & caché ". Après que la langue grecque eut prévalu ſur l'égyptienne, ce nom étranger parut myſtérieux, & ne fut d'uſage que dans l'enceinte des temples, où l'on conſervoit l'origine des anciens cultes, voilà pourquoi Malala l'appelle myſtique.

Dans la ſuite les prêtres de l'Egypte, attachés à l'obſervation des phénomènes de la nature, ayant remarqué dans la lune une influence directe ſur l'atmoſphère, le vents & les pluies, la regardèrent, ainſi que le ſoleil, comme la ſource de l'inondation. Ils cherchèrent donc une expreſſion qui pût caractériſer cet effet, & la nommèrent *Iſis* qui, en Egyptien ſignifie *la cauſe de l'abondance* (*u*). Cet évènement arriva trois cent vingt ans après le départ des Iſraélites. Ils donnèrent, à cette époque, au ſoleil & à la lune des ſurnoms propres à fixer leurs découvertes, & offrirent au peuple une nouvelle théologie. C'eſt à ce changement que l'on doit attribuer l'origine de la fable grecque, qui fait traverſer la mer à Io changée en vache, & la conduit en Egypte où elle reçoit le nom d'Iſis (*x*). Lucien, parfaitement inſtruit de l'ancienne mythologie, met ces mots dans la bouche de Jupiter : « Conduiſez Io ſur les rives du Nil à » travers les vagues de la mer. Qu'elle devienne Iſis : » qu'elle ſoit la déeſſe des Egyptiens : qu'elle augmente les eaux du fleuve & déchaîne les vents ".

La crue du Nil étant l'évènement le plus impor-

[*t*] Chronologie de Jean Malala.

[*u*] Jablonski, Pantheon Ægyptiacum.

[*x*] Lucien, dialogue des dieux, liv. I.

tant de ce pays, puisque la vie de toute la nation en dépend, on en rechercha les causes avec un soin extrême. Les prêtres initiés aux mystères, c'est-à-dire, instruits du sens naturel des allégories dont ils berçoient la crédulité du vulgaire, connurent tout ce qui avoit rapport à l'inondation, & à quels signes on pouvoit juger si elle seroit médiocre, ou favorable. Leurs liaisons intimes avec les Ethiopiens leur avoient procuré sur ce point des lumières précieuses qu'ils gardèrent pour eux. « Les pluies abondantes, » dit Eustathius (y), qui tombent pendant l'été dans » l'Ethiopie, font enfler le Nil, comme l'assurent » Aristote & Eudoxe, qui disent tenir cette con» noissance des prêtres égyptiens ". Ils savoient aussi que ces pluies devoient leur origine aux vents du nord. On attribue, dit Pline (z), les pluies de l'Abissinie « aux vents étésiens qui y portent pendant » l'été les nuages des contrées septentrionales ". Ces effets sont purement physiques, & les savans ne l'ignoroient pas; mais pour dominer sur l'esprit du peuple, & le tenir asservi au joug de la réligion, ils les enveloppoient de mystères, & étoient les seuls dépositaires de la science.

Le Nil commençant à croître à la nouvelle lune qui suit le solstice, les prêtres qui regardoient cet astre comme la mère des vents (le vautour symbole d'Isis, annonçoit qu'elle avoit la puissance d'engendrer & de lâcher les vents) (a) lui decernèrent l'honneur de ce phénomène. « Isis, dit Servius (b), est » le génie du Nil. Le sistre qu'elle porte à la main

[y] Savant commentateur d'Homère, Odyssée, liv. 4.

[z] Pline, liv. 5, & Pomponius Mela, liv. 1.

[a] Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

[b] Servius, observations sur l'Ænéide, liv. 8.

» droite déſigne la crue & l'écoulement des eaux.
» Le vaſe qu'elle tient de la gauche marque leur abon-
» dance dans tous les canaux ". On lui érigea des temples dans les divers provinces, & elle eut par-tout des autels & des ſacrificateurs. « Cophtos, dit Euſ-
» tathius (*c*), eſt une ville de la Thébaïde où Io eſt
» adorée ſous le nom d'Iſis. C'eſt dans ſes fêtes qu'on
» célèbre avec le ſiſtre la crue du Nil ". Le peuple, d'après le langage allégorique des prêtres, crut qu'il devoit ce bienfait aux larmes de cette divinité. Les Egyptiens, au rapport de Pauſanias, étoient perſuadés que les pleurs d'Iſis avoient la vertu d'augmenter le Nil, & de le faire monter ſur les campagnes. Les Cophtes ne ſont point guéris de cette ſuperſtition. De nos jours ils diſent qu'au ſolſtice, il tombe une roſée qui fait fermenter les eaux du fleuve, & produit leur débordement. Ne ſont-ce pas là les pleurs de la déeſſe ſi célèbres parmi les anciens Egyptiens leurs pères? Enfin on voulut établir une analogie marquée entre les phénomènes du cours de la lune, & ceux de l'inondation. Ils diſoient, comme l'aſſure Plutarque (*d*), « que les dégrés de l'élévation des eaux
» répondoient aux phaſes de cet aſtre, qu'à Eléphan-
» tine elles montoient de vingt-huit coudées, nom-
» bre égal aux jours de ſa révolution; qu'à Mendès,
» où ſe trouve la crue la plus foible, elles appro-
» choient de ſept coudées ſuivant les jours qu'elle
» met à devenir moitié pleine, que le terme moyen
» de la crue qui ſe trouvoit à Memphis, étoit de
» quatorze coudées, & avoit du rapport avec le
» tems de la pleine lune ". Ce paſſage démontre avec quelle attention on cherchoit à connoître tout

(*c*) Euſtathius le Grammairien.

(*d*) Traité d'Iſis & d'Oſiris.

ce qui concernoit un évènement qui intéressoit si particulièrement la félicité publique.

Les Egyptiens ayant nommé la lune Isis ou la cause de l'abondance (*e*), donnèrent cette épithète à la terre comme à la mère des fruits. On sait, dit Macrob (*f*), qu'Osiris est le soleil, & Isis la terre. Isis en langue égyptienne, ajoute Servius, désigne la terre. Considérée sous ce rapport, elle avoit beaucoup d'affinité avec la Cérès des Grecs. Cette observation n'a point échappé à Hérodote (*g*), qui déclare que c'est la même divinité. Cependant pour ne pas s'écarter de la théologie égyptienne, il ne faut pas étendre cette dénomination au globe en général. Plutarque (*h*) parfaitement instruit de cette matière nous enseigne que les prêtres ne décoroient du nom d'Isis que la partie de l'Egypte que le Nil arrose, & seulement en faisant allusion à sa fécondité ; il ajoute que dans la langue sacrée, on appelloit l'inondation, le mariage d'Osiris avec Isis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIV.

A M. L. M.

De Sothis, étoile consacrée à Isis.

Au grand Caire.

L'ASTRONOMIE ayant observé le cours de Sothis, & ses rapports avec Isis & l'inondation, proposa cette

(*e*) Servius sur l'Ænéide, liv. 8.

(*f*) Macrob, saturnales, liv. 1.

(*g*) Hérodote, liv. 2.

(*h*) Plutarque a composé un traité complet sur Isis & Osiris, où l'on trouve des choses très-curieuses.

étoile à la vénération des peuples. Elle devint donc consacrée par la réligion, & jouit d'une telle célébrité que plusieurs auteurs l'appellèrent *Isis*: Horapollo (*i*) s'exprime ainsi : " Isis est aussi le nom d'une étoile, » appellée en égyptien *Sothis*, & en grec *Astrocyon*". Les Egyptiens, ajoute Damascius (*k*), assurent que Sothis est la même qu'Isis.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, il est certain que Sothis ne désignoit point Isis, mais simplement la canicule, & particulièrement l'étoile qui brille à la tête de cette constellation. Les Egyptiens datoient de son lever le commencement de leur année civile. » En Egypte, dit Plutarque, on nomme *Sothis* l'é» toile que les Grecs appellent la *Canicule* & *Sirius*. » Les constellations d'Orion & du chien sont con» sacrées à Horus & à Isis " (*l*). L'astronome Théon vient à l'appui de ce sentiment. « Le chien se lève » vers onze heures de la nuit. C'est à cette époque » que commence l'année égyptienne. Cet astre & son » lever ont été consacrés à Isis " (*m*). Porphyre va plus loin : " le verseau, dit-il, n'est point à Mem» phis, comme à Rome, le commencement de l'an» née, mais le cancer. Près de ce signe est Sothis, » que les Grecs nomment *le chien*. Les Egyptiens re» gardent le lever de cette étoile comme le premier » jour du mois, & comme l'instant de la naissance » du monde " (*n*). On peut joindre à ces autorités celle de Macrob. « L'antiquité assigne au soleil & à » la lune le lion & le cancer, parce qu'ils se trou-

(*i*) Horapollo, hiéroglyphes, liv. 1.

(*k*) Damascius, vie d'Isidore.

(*l*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*m*) Phénomènes de Théon.

(*n*) Porphyre, de l'antre des Nymphes.

» vèrent dans ces ſignes lors de la création de l'u-
» nivers " (*o*). On peut croire que ces derniers mots marquent le tems où les hommes, après de nombreuſes obſervations ſur le mouvement des corps céleſtes, formèrent de leurs découvertes un corps de doctrine, auquel ils donnèrent le nom d'*aſtronomie* Ils datèrent de cette époque la naiſſance du monde. Si cette conjecture eſt vraie, elle prouve que les Egyptiens ſont les plus anciens aſtronomes de la terre, car c'eſt à eux que les écrivains attribuent ce langage allégorique.

Les citations que j'ai rapportées, Monſieur, démontrent que Sothis ne répréſentoit point Iſis, mais qu'elle lui étoit ſimplement conſacrée. Les aſtronomes formèrent deux périodes, qu'ils nommèrent *ſothiques*, parce qu'elles commençoient au lever de cet aſtre. Dans la première, qui comprenoit 1461 ans, ils conſidérèrent principalement le cours du ſoleil, qui, après cette longue révolution, revenoit au même point dont il étoit parti. Dans la ſeconde, dont la durée fut de vingt-cinq ans, ils eurent égard au cours du ſoleil & de la lune. Ils remarquèrent qu'après cet eſpace de tems, les nouvelles lunes revenoient au même jour de l'année, ſans cependant ſe trouver au même point du zodiaque. Ils ſe ſervirent de ce cycle qui comprenoit exactement trois cens & neuf révolutions lunaires, pour régler les fêtes; car ils faiſoient beaucoup d'attention aux néoménies.

Entre les raiſons qui les portèrent à conſacrer la canicule à Iſis, celle-ci fut la principale : ils regardoient cette divinité comme la cauſe de l'inondation, & comme ils pouvoient au lever de Sothis juger du dégré où les eaux s'élèveroient, ils la lui dédièrent.

(*o*) Macrob, ſonge de Scipion, liv. 1.

Horapollo nous le fait connoître d'une manière indubitable : " Le lever de la canicule annonce par des » signes certains les évènemens de l'année" (*p*). Ce passage doit s'entendre de la crue du Nil, qui étoit le phénomène le plus important pour l'Egypte. Aussi Diodore de Sicile (*q*) nous apprend que les Egyptiens appelloient *Sothis* l'astre qui fait croître les eaux.

Bochart & Kircher, qui savoient que, chez les Grecs, Sothis étoit appellée *cynos*, chien, & chez les Latins *canicula*, ont prétendu que ce mot avoit la même signification en égyptien. C'est une erreur que Jablonski (*r*) a relevée d'une manière convaincante. Il prouve que ce nom vient de *Soth-Ois*, le commencement du tems. On ne pouvoit désigner d'une manière plus convenable, un astre du lever duquel on datoit le renouvellement de l'année civile, &, d'une manière allégorique, la naissance du monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

A M. L. M.

De Bubaste, divinité symbolique qui réprésentoit le croissant.

Au grand Caire.

VOUS savez, Monsieur, que les Egyptiens donnèrent différens noms au soleil pour caractériser ou ses effets ou ses rapports avec la terre; ils suivirent la

[*p*] Horapollo, hiéroglyphes, liv. 1.

[*q*] Diodore de Sicile, liv. 1.

[*r*] Pantheon Ægyptiacum, tom. 2.

même méthode à l'égard de la lune. Chæremon, écrivain sacré de l'Egypte, ne laisse aucun doute à ce sujet. « Tout ce qu'on publie d'Osiris & d'Isis, toutes » les fables sacerdotales ont pour objet, & les pha» ses de la lune, & le cours du soleil " (*s*).

Bubaste fut un des principaux attributs d'Isis. La théologie l'ayant personnifié, en forma une divinité, en l'honneur de laquelle on bâtit une ville de même nom, avec un temple qu'a décrit Hérodote (*t*), & où l'on se rassembloit de toutes les parties de l'Egypte à certaine époque de l'année. Un chat étoit le symbole de cette déesse. Les prêtres le nourrissoient d'alimens sacrés, &, lorsqu'il mouroit, ils embaumoient son corps, & le portoient en pompe au tombeau qu'on lui avoit destiné. Les anciens ont expliqué ce culte de diverses manières, qui toutes me paroissent peu naturelles, & que je ne rapporterai point. Les Grecs prétendent que quand Typhon déclara la guerre aux dieux, Apollon se changea en vautour, Mercure en ibis & Bubaste en chat, & que la vénération du peuple, pour ce dernier animal, avoit pris naissance dans cette fable; mais ils prêtent leurs idées aux Egyptiens, qui pensoient bien différemment. Quoi qu'il en soit, le chat étoit extrêmement honoré en Egypte, & un soldat romain, ayant eu l'imprudence d'en tuer un, fut incontinent assommé par la populace.

Bubaste, dans le langage des prêtres, étoit censée la fille d'Isis, & la répréséntoit même en certaines circonstances; voilà pourquoi les Grecs qui honoroient la lune du nom de Diane le donnèrent aussi à la divinité égyptienne. Bubaste, dit Hérodote (*u*), est

[*s*] Voyez Porphyre, épître à Anebon.

[*t*] Hérodote, liv. 2.

[*u*] Hérodote, liv. 2.

appellée Diane par les Grecs. Les Égyptiens lui attribuoient la vertu de secourir les femmes enceintes, comme l'atteste l'antiquité (*x*). Nicharche l'assure aussi en parlant d'une dame qui étoit heureusement accouchée sans l'invoquer. « C'est ainsi que l'office de » Bubaste a été rendu inutile. Si les femmes enfan» tent de la même manière que Philœnium, que de» viendra le culte de la déesse ?

Les Grecs & les Latins, disciples des Egyptiens, reconnurent dans Diane la même puissance, & Horace ne crut point indigne de son pinceau de lui adresser cette strophe (*y*) :

Gardienne des forêts, vierge pure,
Qui invoquée trois fois, viens au secours
Des filles enceintes, déesse à trois visages,
Dont le pouvoir les ravit à l'empire de la mort.

Le Philosophe cherchera l'origine de cet ancien culte dans les loix que la nature impose aux femmes, & qui suivent en quelque sorte les révolutions lunaires. Les physiciens & les poëtes le couvrirent d'allégories inintelligibles au peuple.

Une ressemblance parfaite n'existe point entre les deux divinités dont je viens de parler. Les Grecs constituoient Diane reine de la chasse & des forêts, attribut que les Égyptiens ne reconnoissoient point en Bubaste. Les premiers ajoutoient qu'elle étoit fille de Jupiter & de Latone, & Bubaste devoit le jour à Osiris & à Isis.

Une coutume barbare s'étoit introduite dans les fêtes célébrées en l'honneur de Bubaste que les Grecs appelèrent aussi *Ilithia* ou *Lucine*, pour marquer qu'elle

[x] Antologie, liv. 1.

[y] Horace, liv. 3, ode 22.

présidoit aux accouchemens. Les Egyptiens l'adoroient sous ce nom dans la ville d'Ilithia, située près de Latopolis (z). « Dans cette ville, dit Plutarque (a), » on brûloit des hommes vivans, appellés Typhons, » comme l'assure Manethon. On dissipoit leurs cen» dres en les jettant aux vents. Amosis, continue » Porphyre (b) qui cite le même fait, abolit ces » sacrifices sanguinaires, & substitua aux victimes hu» maines des figures de cire de grandeur naturelle ". D'un autre côté Hérodote (c) soutient avec chaleur que les Egyptiens ne se sont jamais rendus coupables de ce crime. « Comment, s'écrie-t-il, un peuple qui » se résout à peine à immoler un petit nombre d'a» nimaux, auroit-il pu verser le sang humain sur les » autels des dieux "?

Les témoignages étant très-positifs de part & d'autre, il est raisonnable de penser que les Arabes pasteurs qui subjuguèrent l'Egypte, bien avant l'arrivée des Israélites, y portèrent un usage barbare, établi parmi eux, dès la plus haute antiquité (d). Ce qui donne

[z] Strabon, liv. 17, fait mention de cette ville, dont on ne retrouve plus aujourd'hui les ruines

[a] Plutarque, traité d'Isis d'Osiris.

[b] Porphyre, de l'abstinence.

[c] Hérodote, liv. 2; au raport de cet historien, les Egyptiens n'immoloient que des porcs, des veaux, des bœufs & des oies.

[d] Les Arabes Dumaténiens égorgeoient chaque année un enfant, & l'ensevelissoient sous l'autel. Ils se servoient de son cadavre comme d'un simulacre divin. *Porphyre, de l'abstinence, liv. 2.* Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples qui prouvent que les Arabes immoloient des victimes humaines. Mahomet qui leur reproche avec force cet coutume abominable, l'a absolument détruite parmi eux. En parcourant la terre d'une extrémité à l'autre, & en remontant à l'origine des peuples, on voit avec étonnement qu'il n'en est point chez lesquels la superstition n'ait offert aux dieux des hommes en sacrifice.

donne de la vraisemblance à cette opinion, c'est que les Egyptiens cessèrent de verser le sang humain, aussi-tôt que le Pharaon Amosis eut enlevé Héliopolis à ces féroces conquérans, & les eut chassés vers les frontières de l'Arabie.

Il me reste, Monsieur, à résoudre une question qui se présente ici naturellement. Comment pouvoit-on appeller Bubaste la fille d'Isis, puisqu'elle étoit également un symbole de la lune? La théologie égyptienne explique facilement ces contradictions apparentes. Isis étoit le nom général de la lune, Bubaste un attribut particulier. Le soleil en conjonction avec l'astre des nuits formoit le mariage céleste d'Osiris & d'Isis; le croissant qui paroît trois jours après se nommoit allégoriquement leur fille. C'est dans ce sens que les Hébreux appelèrent le même phénomène *lanaissance de la lune*, & qu'Horace dit (e): Rustique Phidilé, si tu lèves les mains au ciel, au moment de la lune naissante, &c. Ces observations nous apprennent pourquoi dans la ville d'Ilithia où l'on adoroit Bubaste, le troisième jour du mois lunaire étoit consacré par un culte particulier (f). En effet, c'est trois jours après la conjonction que la lune, dégagée des rayons du soleil, paroît en croissant, & est visible à nos regards. Les Egyptiens célébroient donc alors une solemnité en l'honneur de Bubaste, qui, dans leur langue, signifie *lune nouvelle* (g). Le croissant dont sa tête étoit couronnée, exprime d'une manière sensible l'intention des prêtres en créant cette divinité symbolique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(e) Horace, ode 23.

(f) Eusebe, préparation évangélique, liv. 3, rapporte ce fait.

(g) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 2.

LETTRE XVI.

A M. L. M.

De Butis, divinité symbolique, qui représentoit la pleine lune.

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, révérèrent aussi, sous le nom de *Buto* ou *Butis*, une divinité emblématique, qui, à certains égards, étoit la même qu'Isis. Ils construisirent en son honneur la ville de Butis sur la branche du Nil, qui, coulant près de Sébennytus, aujourd'hui Samanout, se décharge dans le lac de Bourlos. Cette déesse y fut adorée dans le temple magnifique, dont je vous ai donné la description d'après Hérodote (*h*), & dont le sanctuaire, composé d'un seul bloc de granit, de soixante pieds en tout sens, est la pierre la plus grande & la plus pesante dont il soit parlé dans l'histoire des nations (*i*). L'oracle de Butis devint très-fameux, & on alla le consulter de toutes les provinces de l'Egypte. Les Grecs, qui ont tiré leur mythologie des fables sacerdotales, don-

(*h*) Lettres sur l'Egypte, tom. I.

(*i*) Le bloc qui composoit ce sanctuaire n'avoit que cinq côtés, car le plafond étoit formé d'une autre pierre. Ces côtés avoient 60 pieds en carré, & six d'épaisseur, ce qui donne 84,808 pieds cubiques. Or, ce nombre étant multiplié par 184 livres, qui font le poids d'un pied cube de granit, donne 15,604,672 livres, & en retranchant de ce calcul 604,674 livres pour l'ouverture de la porte dont l'historien ne donne pas les dimensions, il restera pour la pesanteur de cette pierre énorme 15,000,000 de livres. Cette masse surpasse de beaucoup toutes celles qui ont été mues sur la terre par la puissance humaine.

nèrent à cette divinité le nom de *Latone* (k). Les Egyptiens prétendoient qu'elle avoit nourri Horus & Bubaste, & que l'île où son temple étoit bâti, flottoit sur les eaux. Les Grecs, imitant leurs précepteurs, publièrent que Latone, mère d'Apollon & de Diane (l), s'étoit réfugiée à Délos, qui voguoit au gré des vents. Cette réflexion du père de l'histoire (m): comment une île peut-elle être mobile & surnager, ne les arrêta point. Ils adoptèrent l'allégorie égyptienne, & s'accommodèrent à leur théologie. Les poëtes la revêtirent ensuite de couleurs brillantes, & le peuple, qui ne pouvoit en pénétrer le sens, encensa des chimères.

Examinons, Monsieur, quel étoit le but des prêtres en la publiant; car ce doit être l'objet de nos recherches. Vous savez qu'ils étudioient avec soin tous les phénomènes de la nature. Sous un climat, dont la température est beaucoup plus constante que celle de l'Europe, ils en suivoient les variations avec plus de facilité. Des observations de plusieurs siècles (n), conservées dans les archives sacrées, & déposées dans les sanctuaires, leur avoient appris à prévoir ce qui devoit arriver dans chaque saison de l'année. Ils avoient remarqué que, pendant le tems de la nouvelle lune, les rosées étoient plus rares, & qu'elles devenoient extrêmement abondantes quand elle étoit pleine. Ils attribuoient à cet astre une grande influence sur l'atmosphère, la vertu d'attirer les va-

[k] Hérodote, liv. 2.

[l] Vous avez vu qu'Apollon & Diane, adorés dans la Grèce, étoient les mêmes que Horus & Bubaste.

[m] Hérodote, liv. 2.

[n] Un peuple qui avoit une période de 1461 ans, devoit depuis un grand nombre de siècles, avoir observé le ciel & tous les phénomènes de la nature.

peurs des lacs & des fleuves, & de les verser ensuite sur la terre en gouttes insensibles. Ils firent donc de la pleine lune une divinité, qu'ils nommèrent *Butis*. D'après leurs principes, ils placèrent son séjour sur le bord d'un grand lac, comme si elle eût dû plus facilement s'abreuver de ses eaux. Cette doctrine, soit qu'elle ait passé de l'Egypte dans les autres parties du monde, soit que les physiciens l'aient cru fondée sur des phénomènes véritables, a été adoptée par plusieurs des anciens & des modernes.

» Les Stoïciens (*o*) prétendoient que le soleil en» flammoit ses rayons des eaux de la mer, & que la » lune attiroit à elle l'humidité douce des lacs & des » fontaines. ". On rapporte, dit Pline (*p*), que les eaux douces sont l'aliment de la lune, & que le soleil se nourrit de celles de la mer. « Lorsque la lune » est pleine, dit Macrob (*q*), l'air se résout en pluies, » ou, si le ciel est serein, il distille une rosée abon» dante; c'est ce qui a fait dire au lyrique Alcman » que la rosée étoit fille de l'air ". Parmi les naturalistes modernes, Mr. Mile (*r*) a adopté ce sentiment. « Dans un beau jour, & sur-tout au printems, une » vapeur subtile & froide est attirée par la lune dans » la région moyenne de l'air : condensée bientôt en » gouttes insensibles, elle humecte la terre d'une rosée » abondante, & fournit aux plantes une nourriture » convenable ".

Je ne cite point, Monsieur, ces autorités comme des faits indubitables. On ne peut disconvenir que la lune n'ait beaucoup d'influence sur l'air qui envi-

(*o*) Plutarque.

(*p*) Pline, liv. 2.

(*q*) Macrob, saturnales, liv. 8.

(*r*) Histoire naturelle, tom. 2.

ronne notre globe ; mais je crois qu'il feroit difficile de prouver qu'elle foit douée de la puiffance d'élever vers elle les exhalaifons des eaux. Cette vertu eft celle du foleil, qui, dilatant les particules de l'élément humide, & les rendant plus légères que l'air ambiant, les force à monter dans l'atmofphère jufqu'à ce qu'elles y foient en équilibre. Mais les anciens ont-ils ignoré l'attraction ? Les paffages que j'ai cités ne tendent-ils pas à prouver qu'ils connoiffoient ce phénomène, & qu'ils favoient qu'il étoit plus fenfible lorfque les deux aftres qui nous éclairent fe trouvoient en oppofition ? Quoi qu'il en foit, les Egyptiens, placés fous un ciel brûlant, prefque jamais rafraîchi par les pluies falutaires qui tombent dans les autres climats, & qui feroit inhabitable fi les rofées (s) des nuits ne rendoient la vie aux végétaux, obfervèrent avec foin ce qui pouvoit les produire. S'étant apperçus qu'elles étoient plus abondantes, pendant la pleine lune, ils en créèrent une divinité qui préfidoit aux rofées.

C'eft fur-tout quand la lune eft pleine, dit Plutarque (t), que la rofée tombe en plus grande abondance (u). En Egypte, à Bactres & à Babylone, ajoute Théophrafte, où les pluies défaltèrent rarement la terre, les rofées font l'aliment des plantes. Voilà pourquoi l'Ecriture-Sainte (x) promet fouvent aux Ifraélites qui habitoient un climat affez femblable à celui de l'Egypte, la rofée comme une faveur infigne, & annonce fon refus comme un châtiment.

(s) Ces rofées font fi abondantes, fur-tout pendant l'été, que la terre en eft profondément imbibée, & qu'on croiroit le matin qu'il eft tombé de la pluie pendant la nuit.

(t) Plutarque, liv. 3.

(u) Théophrafte, hiftoire des plantes, liv. 8.

(x) Genèfe, chap. 28.

Pour ſentir vivement l'effet de ces promeſſes & de ces menaces, que l'on tranſporte pour un moment le ſoleil dévorant de ces contrées en France, & que l'on examine ce qui arriveroit dans ce riche royaume, ſi, ſeulement pendant une année, le ciel, devenu d'airain, n'y répandoit ni pluie, ni roſée. On verroit bientôt les campagnes brûlées, les ſources de la fécondité taries, & les animaux périr.

Enfin, les Egyptiens, obſervateurs attentifs, avoient diviſé (*x*) le tems depuis le croiſſant juſqu'à la pleine lune en trois parties égales. Ils appeloient la première époque *un don imparfait*, & la troiſième, qui comprend depuis le onze juſqu'au quinze, étoit nommée par excellence *le don parfait*, parce qu'alors les roſées tombent en abondance. Le nom de Butis, ſous lequel ils honoroient leur divinité ſymbolique, marquoit préciſément le phénomène dont ils la croyoient la cauſe, car il ſignifie : *l'aſtre qui attire l'humidité*, ou *la mère de la roſée* (*y*).

Vous jugez bien, Monſieur, d'après le génie des prêtres, qu'ils avoient caché ſous des allégories ces effets naturels. Voici la fable qu'ils avoient inventée, & qu'Hérodote (*z*) nous a conſervée : « Les Egyptiens diſent que Latone (Butis) qu'ils mettent au » nombre des huit grandes divinités, habitant la ville » de Butis où l'on voit ſon oracle, reçut Horus en » dépôt des mains d'Iſis, & le cacha dans une île » qui ſurnage. Elle le conſerva contre les attentats » de Typhon, qui, cherchant le fils d'Oſiris, ſe ren- » dit en ce lieu ; car ils prétendent qu'Horus, au-

[*x*] Proclus, Timée de Platon.

[*y*] Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 2.

[*z*] Hérodote, liv. 2.

» trement Apollon, & Bubaste que nous nommons » Diane, doivent le jour à Osiris & à Isis ».

Vous connoissez, Monsieur, les effets destructeurs du vent du sud qui élève des tourbillons de poussière enflammée, & étouffe les hommes & les animaux surpris au milieu des sables. Un des plus pernicieux est d'empêcher absolument les rosées de tomber, & de priver l'Egypte de cet aliment nécessaire à la vie des végétaux. Ce fléau est le tyran Typhon qui cherche le fils d'Osiris pour le mettre à mort. Mais Isis l'a confié à la garde de Butis, dont le séjour est placé au milieu des eaux; c'est-à-dire, que le soleil en pompant leurs exhalaisons, & la plaine lune en exerçant son influence sur l'atmosphère, font cesser les maux que cause le Khamsin, & rendent à la terre les rosées salutaires qui raniment toute la nature. Voilà, je crois, l'interprétation naturelle de cette fable sacerdotale.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVII.

A M. L. M.

Du Nil adoré comme un Dieu par les anciens Egyptiens.

Au grand Caire.

JE vous ai réprésenté, Monsieur, le Nil comme un fleuve auquel l'Egypte doit sa fertilité & ses richesses; je vais maintenant vous le peindre comme une divinité à laquelle la superstition érigea des autels. Vous concevez de quelle importance il est pour cette contrée, puisque sans le secours de ses eaux fé-

condes, elle se convertiroit en un désert. La grandeur des avantages qu'il procure marqua le terme de la vénération des peuples. Ils la portèrent jusqu'au délire (*a*). La réligion, dit Plutarque, n'offrit à aucun des dieux un culte plus solemnel qu'au Nil. Au reste les Egyptiens n'ont pas été les seuls à déifier les fleuves (*b*). Les anciens Grecs & les Indiens leur accordèrent aussi les honneurs divins. Mais les prêtres de l'Egypte les surpassèrent par la pompe de leurs cérémonies. Ils ne semblèrent même adorer Osiris & Isis qu'à cause de leurs rapports avec le Nil, & de leur influence marquée sur ses eaux.

Ils l'appelèrent d'abord *Iaro* (*c*) qui signifie *fleuve*. Long-tems il conserva cette dénomination générale, & l'on peut croire que lorsqu'Homère écrivoit, il n'en avoit point d'autre, puisque ce poëte géographe le nomme simplement le *fleuve d'Egypte*. Après que l'on eut observé, peut-être pendant des siècles, les phénomènes de sa crue, on lui donna l'épithète de *Neilon*, qui croît à certaine époque (*d*). Cette expression caractéristique, adoptée par tous les peuples de la terre, fit oublier l'ancien nom. Hésiode est le premier auteur qui l'ait employée, d'où l'on peut conjecturer que ce poëte est postérieur à Homère. Thétis, dit-il, a produit de l'océan les grands fleuves, le Nil, l'Alphée & l'Eridan, fameux par ses gouffres profonds (*e*).

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*b*) Maxime de Tyr.

(*c*) Genèse, chap. 41. Ce nom en Cophte signifie aussi *fleuve*. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 2.

(*d*) Ce mot vient de l'Egyptien *Nei Alei*, qui croît à certaine époque. Les Grecs en ont fait *Neileon*, & les Latins *Nilus*. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 2.

(*e*) Théogonie d'Hésiode.

Les Ethiopiens & les Egyptiens le désignoient sous des noms différens. Dénis Périégètes (*f*) nous l'apprend en ces mots : « Le fleuve qui arrose dans ses » longs détours les campagnes de l'Ethiopie s'appelle » *Siris*, mais à l'instant où il baigne de ses eaux azu» rées les murs de Siène, il reçoit le nom de Nil ". Les ruisseaux, ajoute Priscien (*g*), qui forment ce grand fleuve se précipitent des montagnes situées à l'orient de la Libye. Les Ethiopiens le nomment *Siris* & les cultivateurs de Siène, *Nil*.

Le peuple d'Egypte ne crut pouvoir assez faire éclater sa reconnoissance envers un fleuve auquel il devoit en partie son existence. Aussi les dénominations pompeuses de père (*h*), de conservateur du pays, & d'Osiris terrestre, lui furent-elles prodiguées. On publia que les dieux avoient pris naissance sur ses bords (*i*); ce qui doit se prendre dans un sens allégorique. Nilopolis (*k*) fut fondée en son honneur, & l'on y bâtit un temple superbe. Hérodote (*l*) nous apprend que dans les villes considérables il se trouvoit des prêtres consacrés au Nil, dont l'occupation principale étoit d'embaumer les corps de ceux qui avoient été tués par des crocodiles, ou qui s'étoient noyés dans ses eaux. « On voyoit, dit Pallade (*m*), » dans un bourg de l'Egypte, un temple remarqua» ble par sa grandeur, où l'on avoit placé une statue » de bois fameuse par l'adoration des peuples. Les

(*f*) Denis Périégètes, description de l'univers.

(*g*) Priscien, Pline, liv. 5, & Solim confirment ces autorités.

(*h*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*i*) Diodore de Sicile, liv. 1.

(*k*) La ville du Nil. Voyez Etienne de Bisance.

(*l*) Hérodote, liv. 2.

(*m*) Pallade, chap. 57.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL

» prêtres impies la portoient de ville en ville, en
» l'honneur du Nil. La fécondité de ce pays, ajoute
» Libanius (*n*), est un don du Nil. On invite ce dieu
» par des cérémonies sacrées à assister au festin splen-
» dide qu'on lui prépare tous les ans, afin qu'il inonde
» les terres. Si ceux qui président aux choses divi-
» nes manquoient d'observer cette solemnité au tems
» marqué, il cesseroit de porter la fertilité dans les
» plaines de l'Egypte ».

Il est évident, Monsieur, que les prêtres, abusant de la crédulité du vulgaire, instituèrent ce culte superstitieux dont ils connoissoient la vanité, pour s'établir les médiateurs entre le ciel & la terre, & être regardés comme les dispensateurs de l'abondance. La théologie énigmatique qu'ils avoient composée, & dont le voile des hiéroglyphes déroboit la connoissance au peuple, servoit merveilleusement leurs vues, & ils employoient toutes les lumières de leur esprit pour la rendre respectable. Ces observations peuvent s'appliquer à bien des nations.

La grande fête du Nil arrivoit au solstice d'été, tems où l'inondation commence. « Cette solemnité,
» dit Héliodore (*o*), est la plus célèbre du pays. Les
» Egyptiens accordent à leur fleuve les honneurs di-
» vins, & le révèrent comme la première de leurs
» divinités. Ils publient qu'il est le rival du ciel, puis-
» que sans le secours des nuages & des pluies, il ar-
» rose les campagnes ».

Un nilomètre étoit le symbole de sa crue. Au moment où elle commençoit, les prêtres le tiroient du temple de Sérapis, & le portoient en pompe dans les bourgs & les villes. C'est la statue des bois con-

(*n*) Libanius, oraison pour les temples.

(*o*) Héliodore, liv. 9.

tre laquelle Pallade se déchaîne. Lorsque les eaux baissoient, ils la déposoient dans le sanctuaire. Outre cet emblême ils avoient encore sculpté sur la pierre une image de l'inondation, consacrée au dieu du Nil. Voici ce qu'en rapporte Pline (*p*), en parlant des Basaltes : « La plus grande que l'on connoisse, est celle qui » fut placée dans le temple de la paix par l'Empereur » Vespasien. Elle représente le Nil avec seize enfans » qui jouent autour de lui. Ils désignent le nombre » des coudées où montent les eaux ».

Telles furent, Monsieur, les opinions réligieuses des anciens Egyptiens au sujet du Nil, & les fêtes que la superstition établit en son honneur. Elles ne sont pas entièrement éteintes de nos jours. La pompe avec laquelle on ouvre chaque année le canal qui porte les eaux au grand Caire, en conserve encore la mémoire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVIII.

A M. L. M.

D'Apis, bœuf sacré de l'Egypte, adoré par le peuple.

Au grand Caire.

APIS devint fameux en Egypte, & la renommée porta son nom chez les peuples voisins. Pomponius Mela (*q*), Ælien (*r*) & Lucien (*s*), qui rapportent

(*p*) Pline, liv. 36.
(*q*) Pomponius Mela, liv. I.
(*r*) Ælien, liv. II.
(*s*) Lucien.

les témoignages des prêtres, nous disent qu'il étoit généralement adoré dans le pays, & que sa divinité étoit prouvée par des caractères évidens (*t*). Alexandre, après avoir conquis ce royaume, ne dédaigna pas de lui offrir des sacrifices. Titus (*u*), Adrien (*x*) & Germanicus (*y*) allèrent le visiter, & lui rendirent des hommages. Sans doute que ces grands Princes reconnoissoient la vanité de ce culte; mais la curiosité les portoit à s'instruire des mystères dont les prêtres enveloppoient leur dieu, & le désir de gagner l'affection des Egyptiens, les engageoit à encenser leur idole.

Les écrivains les plus sages & les mieux instruits de la réligion égyptienne, nous enseignent qu'Apis n'étoit qu'une divinité symbolique. « Parmi les animaux consacrés à d'anciennes observations, dit » Ammien Marcellin (*z*), Mnevis & Apis sont les » plus célèbres. Le premier est un emblême du soleil, » le second de la lune ". Porphyre (*a*) nous apprend qu'Apis portoit les signes caractéristiques de ces deux astres, & Macrob (*b*), qui confirme cette opinion, ajoute qu'il leur étoit également consacré.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'un bœuf, devenu l'objet de l'adoration publique, ne devoit pas naître comme le reste des animaux. Aussi les prêtres publioient que son origine étoit céleste. » Rarement il » naît un Apis, dit Pomponius Mela (*c*). Il n'est point

[*t*] Arrien, expédition d'Alexandre.

[*u*] Suétone, vie de Titus.

[*x*] Spartien, vie d'Adrien.

[*y*] Annales de Tacite, liv. 2.

[*z*] Ammien Marcellin, liv. 22.

[*a*] Porphyre, cité par Eusebe, préparation évangelique, l. 3

[*b*] Macrob, saturnales.

[*c*] Pomponius Mela, liv. 1.

» produit suivant les loix de la génération ordinaire. Les Egyptiens assurent qu'il doit le jour au feu cé» leste ". Plutarque (*d*) explique ce passage : les prêtres prétendent que la lune répand une lumière générative, & qu'aussitôt qu'une vache qui appète le mâle en est frappée, elle conçoit Apis. Aussi remarque-t-on en lui des signes de cet astre.

Telles étoient les fables qu'avoient soin de répandre ceux qui présidoient aux choses divines. Le vulgaire, auquel ce dieu emblématique présageoit l'abondance, les recevoit avec avidité, & les croyoit aveuglément. Pline (*e*) a décrit les caractères qui faisoient reconnoître ce bœuf sacré. « Une tache blan» che, semblable au croissant, placée sur le côté » droit, une grosseur sous la langue, étoient les » signes distinctifs d'Apis ". Lors donc qu'une vache, que l'on jugeoit atteinte des rayons lunaires, avoit mis bas, les écrivains sacrés alloient examiner le veau, & s'ils le trouvoient conforme à cette description, ils annonçoient au peuple la naissance d'Apis & la fécondité.

» Aussitôt, dit Ælien (*f*), on bâtissoit au nouveau » dieu un édifice tourné vers le soleil levant, sui» vant les préceptes de Mercure, & on l'y nourris» soit de lait pendant quatre mois. Ce terme ex» piré, les prêtres se rendoient en pompe à sa de» meure, & le saluoient du nom d'Apis". Ils le plaçoient ensuite dans un vaisseau magnifiquement orné, couvert de riches tapis, & tout brillant d'or; & le conduisoient à Nilopolis, en chantant des hymnes &

(*d*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote, liv. 2. dit la même chose.

(*e*) Pline, liv. 8. Ælien, liv. 11, confirme cette description.

(*f*) Ælien, traité des animaux, liv. 11.

en brûlant des parfums. On l'y gardoit quarante jours (*g*). Durant cet eſpace de tems, les femmes ſeules avoient la permiſſion de le voir, & le ſaluoient d'une manière que je ne rapporterai pas, mais qui eſt conſtatée par des autorités reſpectables. Le reſte de ſa vie, elles n'étoient plus admiſes en ſa préſence. Après que le dieu avoit été inauguré dans cette ville, le même cortège, ſuivi d'une multitude innombrable de bateaux ſomptueuſement décorés, le tranſportoit à Memphis (*h*). On y achevoit les cérémonies de ſon inauguration, & il devenoit ſacré pour tout le monde. Apis (*i*) étoit ſuperbement logé, & le lieu où il couchoit ſe nommoit myſtiquement *le lit.* Strabon (*k*), ayant viſité ſon palais, le décrit ainſi: « L'édifice où l'on renferme Apis, eſt ſitué près du » temple de Vulcain. On le nourrit dans un appar» tement ſacré, devant lequel s'ouvre une grande » cour. La maiſon, dans laquelle on garde la vache » qui l'a produit, en occupe un des côtés. Quelque» fois, pour ſatisfaire la curioſité des étrangers, on le » fait ſortir dans cette cour. On peut en tout tems » le voir par une fenêtre; mais les prêtres le produi» ſent auſſi aux regards du public ". Une fois par an, dit Solim, on lui préſente une géniſſe, & le même jour on la met à mort.

Un bœuf, né d'une manière ſi merveilleuſe, devoit avoir une ſcience ſurnaturelle. Auſſi les prêtres publioient qu'il prédiſoit l'avenir par des geſtes, des mouvemens & d'autres manières, qu'ils interprétoient

(*g*) Diodore de Sicile, liv. 1. Euſebe, préparation évangelique, liv. 3, rapporte le même fait.

(*h*) Ammien Marcellin.

(*i*) Pline, liv. 8.

(*k*) Strabon, liv. 17.

à leur fantaisie. « Apis, dit Pline (*l*), a deux temples » appellés *lits*, qui servent d'augure au peuple. Quand » on vient le consulter, s'il entre dans l'un, le pré» sage est favorable, & funeste s'il passe dans l'au» tre. Il donne des réponses aux particuliers, en pre» nant de la nourriture de leurs mains. Il en refusa » de celle de Germanicus, qui mourut bientôt après ". Il seroit injuste de penser que cet écrivain respectable ajoutât foi à de semblables augures. Il rapporte les opinions des Egyptiens, & se contente de citer des faits, sans produire son jugement.

Diogènes de Laerce (*m*) nous apprend aussi que, pendant le séjour de l'astronome Eudoxe en Egypte, Apis parut lécher le bord de sa robe, & que les prêtres prédirent qu'il deviendroit célèbre, mais que sa carrière seroit de courte durée. Enfin divers historiens rapportent que les enfans qui jouoient autour du bœuf sacré, se sentant tout-à-coup inspirés, pénétroient dans l'avenir, & dévoiloient les évènemens futurs. Jusqu'à quel point la superstition a d'empire sur l'esprit des hommes! & ils se glorifient de leurs connoissances!

Vous avez vu, Monsieur, l'installation d'Apis. Chaque année on célébroit sa naissance pendant sept jours. Les peuples (*n*) s'assembloient pour lui offrir des sacrifices, &, ce qui doit surprendre, on lui immoloit des bœufs (*o*). Cette solemnité ne se passoit point sans prodiges. Ammien Marcellin, qui a recueilli les témoignages des anciens, nous les fait connoître en ces mots : " Durant les sept jours (*p*) où les prêtres de

(*l*) Pline, liv. 8.

(*m*) Diogènes de Laerce, liv. 7.

(*n*) Nicetas.

(*o*) Hérodote, liv. 2, rapporte ce fait.

(*p*) Ammien Marcellin, liv. 22. On peut ajouter le témoignage de Solim, qui cite le même fait.

» Memphis célèbrent la naiſſance d'Apis, les croco-
» diles oublient leur férocité naturelle, deviennent
» doux, & ne font de mal à perſonne ".

Cependant ce bœuf ſi honoré ne devoit point paſſer un terme myſtérieux fixé à ſes jours. » Apis, dit » Pline (*q*), ne peut vivre au-delà d'un certain nom» bre d'années. Lorſqu'il y eſt parvenu, on le noie » dans la fontaine des prêtres; car il n'eſt pas per» mis, ajoute Ammien Marcellin, de le laiſſer pro» longer ſa vie au-delà de l'époque que l'autorité des » livres ſacrés lui a preſcrite ". Lorſque cet évènement arrivoit, on l'embaumoit, & on le deſcendoit ſecrétement dans les ſouterreins deſtinés à cet uſage. Dans cette circonſtance, les prêtres annonçoient qu'Apis avoit diſparu; mais quand il mouroit naturellement avant ce terme, ils publioient ſa mort, & portoient ſon corps ſolemnellement dans le temple de Sérapis.

» On voyoit à Memphis (*r*) un temple antique » de Sérapis, dont l'abord étoit défendu aux étran» gers, & où les prêtres eux-mêmes n'entroient que » lorſqu'on inhumoit Apis. C'étoit alors, dit Plu» tarque (*s*), que l'on ouvroit les portes appellées » *Léthès* & *Cocythe*, de l'oubli & des lamentations, » qui rendoient un ſon rude & perçant ".

Ammien Marcellin & Solin peignent d'une manière énergique la déſolation générale des Egyptiens, qui demandoient au ciel un autre Apis, avec des cris & des gémiſſemens; & Lucien (*t*) la répréſente fort plaiſamment.

[*q*] Pline, liv. 8.

[*r*] Pauſanias.

[*s*] Plutarque, traité d'Iſis & d'Oſiris. Ces portes étoient celles du temple de Sérapis.

[*t*] Lucien, des ſacrifices.

plaisamment. » Lorsqu'Apis meurt, est-il quelqu'un » assez amoureux de sa longue chevelure pour ne » pas la couper sur le champ, & faire éclater sur sa » tête tondue les signes de sa douleur "?

Il importe, Monsieur, de connoître le terme prescrit aux jours d'Apis, parce qu'il nous indiquera quel étoit le but des prêtres en créant ce dieu symbolique. Plutarque nous donne quelques éclaircissemens à ce sujet (*u*) : le nombre de cinq, multiplié par lui-même, égale les lettres de l'alphabet égyptien & les années d'Apis. Sa vie étoit donc de vingt-cinq ans. Or, vous savez que ce nombre désignoit une période du soleil & de la lune, & que ce bœuf étoit consacré à ces deux astres. Voici une observation de Syncelle (*x*), qui pourra nous procurer quelque lumière. Lorsqu'il est arrivé au trente-deuxième Pharaon, nommé *Aseth*, il dit : « Avant Aseth, l'année solaire » n'étoit que de trois cent soixante jours. Ce Prince » en ajouta cinq, pour en completer le cours. Sous » son règne un veau fut mis au rang des dieux, & » nommé Apis ". Le passage suivant nous éclairera encore davantage (*y*). « On avoit coutume d'inau» gurer les Rois d'Egypte à Memphis, dans le tem» ple d'Apis. Pour la première fois, on les initioit » aux mystères, & on les revêtoit religieusement. » Après quoi, il leur étoit permis de porter le joug » du dieu, à travers un bourg, jusqu'au lieu nom» mé *le sanctuaire*, dont l'entrée étoit interdite aux » profanes. Là, on les obligeoit de jurer qu'ils n'inter» calleroient ni mois, ni jour dans l'année, & qu'elle » resteroit composée de trois cent soixante-cinq jours, » comme l'avoient établi les anciens.

(*u*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*x*) Chronographie de Syncelle.

(*y*) Fabricius, bibliotheque latine.

Ces faits nous autorifent à penfer qu'Apis étoit la divinité tutélaire de la nouvelle forme donnée à l'année folaire & du cycle de vingt-cinq ans trouvé en même tems. On ne peut douter auffi qu'il n'eut un rapport marqué avec la crue du Nil; car un grand nombre d'hiftoriens l'atteftent. Vous favez que la nouvelle lune, qui fuivoit le folftice d'été, étoit l'époque de ce phénomène, fur lequel tout le monde avoit les yeux fixés. Voici ce que Pline raconte à ce fujet (*a*) : Apis avoit au côté droit une marque blanche qui répréfentoit le croiffant; cette marque, continue Ælien (*b*), défignoit le commencement de l'inondation. Ammien (*c*) confirme ces autorités : fi Apis poffédoit les fignes caractériftiques qui prouvoient fon origine divine, il promettoit la fertilité & l'abondance des fruits. Il paroît donc démontré que ce bœuf facré, le gardien de l'année folaire de trois cent foixante-cinq jours, étoit auffi regardé comme le génie qui préfidoit au débordement du fleuve. Les prêtres en fixant à vingt-cinq ans le cours de fa vie, & en faifant concourir l'inftallation d'un nouvel Apis, avec le renouvellement de la période dont je viens de parler, s'étoient probablement apperçus, après de longues obfervations météorologiques, que cette révolution ramenoit toujours des années d'abondance. Rien n'étoit plus propre à faire accueillir favorablement des peuples, cette divinité emblématique, puifque fa naiffance leur promettoit une inondation heureufe & tous les tréfors de la fécondité.

La folemnité de fon inauguration fe nommoit *Apparition*. Celle qui fe renouvelloit tous les ans vers

[*a*] Pline, liv. 8.

[*b*] Ælien, traité des animaux, liv. 11.

[*c*] Ammien Marcellin.

le douze, ou le treize du mois *Payn*, qui répond au dix-sept ou au dix-huit de Juin, s'appelloit *la naissance d'Apis* : c'étoit un tems de réjouissance qu'Ælien dépeint de la manière suivante (*d*) : « Quelles fêtes ! » quels sacrifices occasionne en Egypte le commencement de l'inondation : C'est alors que tout un » peuple célèbre la naissance d'Apis. Il seroit long de » décrire les danses, les réjouissances, les spectacles, » les festins auxquels les Egyptiens se livrent dans » cette circonstance, & impossible d'exprimer l'i- » vresse de la joie qui éclate dans toutes les villes » du royaume ".

Le nom de ce bœuf respecté peut encore répandre un nouveau jour sur les observations que vous venez de lire. En effet, *api* en Egyptien signifie *nombre* (*e*), *mesure*. Cette épithète caractérisoit parfaitement un animal établi le conservateur de l'année solaire, le type du cycle de vingt-cinq ans, & le présage d'une inondation favorable (*f*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*d*) Ælien, traité des animaux.

(*e*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 2.

(*f*) Mr. Huet, évêque d'Avranche, a voulu prouver qu'Apis étoit une image symbolique du patriarche Joseph, & a étayé son sentiment de toute son érudition. Quelques auteurs entraînés par l'autorité de ce savant, ont adopté ce systême que je n'ai pas cru devoir combattre sérieusement, parce qu'il tombe de lui-même. Il démontre seulement jusqu'à quel point un homme prévenu peut porter l'abus de ses lumières, quand sa plume n'est pas guidée par une raison saine, & une critique impartiale.

LETTRE XIX.

A M. L. M.

De Mnevis & Onuphis, taureaux sacrés de l'ancienne Egypte.

Au grand Caire.

MNEVIS & Onuphis étoient deux taureaux consacrés au soleil. Le premier fut la divinité tutélaire d'Héliopolis ; le second, nourri dans le temple d'Apollon d'Hermunthis, aujourd'hui Armant, avoit du rapport avec la crue du Nil.

» La ville d'Héliopolis, dit Strabon (*g*), bâtie » sur une levée artificielle, possède un temple du so- » leil. Le bœuf Mnevis y est nourri dans une enceinte » sacrée. Les Héliopolitains le regardent comme un » dieu ". Les anciens se réunissent pour affirmer que ce taureau étoit consacré au soleil (*h*). L'époque de sa consécration se perd dans la nuit des tems. Elle est beaucoup plus ancienne que celle d'Apis. Mr. de Vignoles (*i*) la fait remonter à Menes, le premier des Pharaons ; mais ce sentiment n'étant point appuyé sur l'autorité de l'histoire, doit être regardé comme une conjecture. Ce qu'on peut croire avec vraisemblance c'est qu'elle précéda la sortie des Israélites, qui, accoutumés à l'idolâtrie des Egyptiens, fondirent dans le désert un veau d'or pour leur servir de guide. Le

(*g*) Strabon, liv. 17.

(*h*) Voyez Diodore de Sicile, liv. 1. Ælien, traité des animaux, liv. 11, & Porphyre, cité par Eusebe, préparation évangélique, liv. 3.

(*i*) Chronologie de Vignoles, tom. 2.

culte de Mnevis s'éteignit peu-à-peu lorsqu'Apis, consacré à des évènemens plus importans, fut devenu la divinité générale du pays. Aussi Macrob (*k*) nous apprend que Mnevis n'occupoit que le second rang parmi les taureaux sacrés. Ammien Marcellin (*l*) ajoute qu'on n'en racontoit rien de mémorable.

Strabon (*m*) rapporte que Cambyse, le fléau de l'Égypte, renversa le superbe temple d'Héliopolis. C'est sans doute de cette époque qu'il faut dater la décadence du culte de Mnevis (*n*). Jablonski qui a interprêté son nom, dit qu'il signifie, *dédié au soleil*. La ville d'Hermuntis, qui possédoit un nilomêtre, admit aussi le culte d'un taureau qu'elle nomma *Onuphis* (*o*) le bon génie, parce qu'il étoit honoré comme le symbole de l'abondance. Les prêtres le nourrissoient dans le magnifique temple d'Apollon, dont je vous ai donné la description lettre douzième. On voit encore au fond d'un de ses appartemens deux bœufs de marbres, avec des femmes à l'entour qui allaitent leurs enfans. Sans doute qu'on célébroit en son honneur les fêtes d'usage à la naissance d'Apis. Mais comme cette ville étoit moins considérable que Memphis, devenue la capitale du Royaume, après que les rois de Thèbes y eurent transféré le siége de leur empire, Onuphis ne jouit point d'une aussi grande célébrité que le bœuf Apis. Voilà pourquoi, excepté Strabon, Macrob & Ælien (*p*), les anciens n'en font aucune

[*k*] Macrob, saturnales, liv. 1.

[*l*] Ammien Marcellin, liv. 22.

[*m*] Strabon, liv. 17.

[*n*] Jablonski, tom. 1. Il le fait dériver de Mnoein, dédié au soleil.

[*o*] Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 2.

[*p*] Ælien, traité des animaux, liv. 1.

mention. Tels furent, Monsieur, les taureaux que les prêtres consacrèrent pour conserver la mémoire de leurs découvertes, & que le vulgaire adora comme des divinités.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, que dès la plus haute antiquité, les Egyptiens consacrèrent le bœuf pour être le symbole de la fécondité. Les anciens Grecs suivirent cet exemple. Dans la suite on se contenta de peindre la corne de cet animal, remplie d'épis & de fruits pour exprimer cet emblême, & les poëtes chantèrent dans leurs vers la corne d'abondance. C'est ainsi que la plûpart des usages antiques ont leur source en Egypte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XX.

A M. L. M.

Du Sérapis terrestre, divinité symbolique qui avoit rapport au Nil.

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, reconnurent deux Serapis, l'un céleste dont je vous ai parlé, l'autre terrestre qui fera l'objet de cette lettre. Le premier réprésentoit le soleil d'automne, le second avoit rapport à l'inondation (*q*). Le peuple d'Egypte, dit Grégoire de Nazianze, mesure par coudées la crue du Nil. « Quelques Auteurs, ajoute Suidas (*r*), assurent que » Sérapis est le même que Jupiter, d'autres qu'il ré-

(*q*) Grégoire de Nazianze, oraison 29.

(*r*) Suidas au mot Sérapis.

» présente le Nil, parce qu'il porte sur sa tête un » boisseau & une coudée, symboles de l'inondation ».

Les écrivains, dont Suidas a recueilli ces opinions, avoient également raison. Le Sérapis céleste comme emblême du soleil, pouvoit s'appeller Jupiter, & celui dont je vous parle étoit censé présider au débordement du fleuve; aussi le Rhéteur Aristide (*s*) l'appelle le dieu qui, pendant l'été, fait croître les eaux, & calme les ouragans. Les anciens auteurs chrétiens s'accordent en ce point avec les Gentils. On attribue (*t*), dit Ruffin, à Sérapis cette vertu du Nil qui procure à l'Egypte les richesses & la fécondité. Socrate (*u*) confirme ce sentiment : « les Egyptiens accordent à » Sérapis la gloire d'arroser leurs campagnes ».

Il convient, Monsieur, de rechercher l'origine de cette divinité. En suivant les rayons épars dans les annales de l'histoire, nous pourrons marcher sur ses traces, & arriver à son berceau. Vous savez que les Egyptiens attentifs à tout ce qui pouvoit leur donner des lumières sur les progrès de l'inondation, avoient construit plusieurs nilomètres dans les diverses parties du royaume. On en voyoit dans l'île d'Eléphantine, à Hermuntis (*x*), aujourd'hui Armant, à Memphis, & jusque dans la basse Egypte. D'abord on se contenta de bâtir une salle de niveau avec le lit du fleuve, & des lignes tracées de distance en distance sur les murs, marquoient la hauteur de l'eau. On éleva ensuite au milieu de ce bassin, que les anciens appellent *puits*, une colonne divisée en coudées & en doigts, & qui servit de nilomètre. On le nomme

[*s*] Le Rhéteur Aristide, oraison pour Sérapis.

[*t*] Histoire de l'Eglise, liv. 2.

[*u*] Socrate, histoire de l'Eglise, liv. 1.

[*x*] Héliodore, liv. 19, décrit le nilomètre d'Hermuntis.

sari api (*y*) *colonne de mesurage*. Ce lieu devînt sacré ; & les prêtres, dépositaires de toutes les connoissances, eurent seuls le droit d'y entrer. Leurs observations & leurs découvertes écrites en lettres sacerdotales, servirent de guide à leurs successeurs. Eclairés par des tables météorologiques faites pendant des siècles, & perfectionnées de plus en plus, ils prédirent de ce sanctuaire les phènomènes de l'inondation, longtems avant qu'elle fut parvenue à son terme. Maîtres de cette connoissance importante, ils annoncèrent au peuple ou l'abondance ou la stérilité, & furent regardés comme des oracles. Pour donner plus d'authenticité à leurs prédictions, ils dirent qu'ils les tenoient de Sérapis, divinité sous la garde de laquelle ils mirent la colonne du mesurage. Sachant qu'il faut au vulgaire des images sensibles, ils composèrent un nilomètre de bois, qui fût l'emblême de Sérapis, & auquel on attribua une vertu divine. Les prêtres le portèrent solemnellement aux fêtes d'Apis.

« C'étoit la coutume, dit Ruffin (*z*), de porter la » mesure du Nil dans le temple de Sérapis, comme » à l'auteur de l'inondation. Dans la suite ce nilomè- » tre fut déposé dans l'église pour rendre hommage » au souverain des eaux ". Zozomène (*a*) ajoute que ce changement arriva sous l'Empire de Constantin. De ce moment la coudée, dont on se servoit pour mesurer la crue du fleuve, cessa d'être portée dans les temples des Gentils, & on la plaça dans les églises. Julien (*b*), l'apostat, rétablit les choses dans leur

(*y*) Jablonski, tom. 2, explique ainsi ces mots Egyptiens dont les Grecs ont fait Sérapis.

(*z*) Ruffin, histoire de l'Eglise, liv. 2.

(*a*) Zozomène, histoire de l'Eglise, liv. 1.

(*b*) Zozomène, histoire de l'Eglise, liv. 4.

premier état ; mais l'Empereur Théodose, ayant renversé le magnifique temple de Sérapis à Alexandrie, abolit cette cérémonie superstitieuse. Ces autorités & beaucoup d'autres que je citerois, s'il en étoit besoin, prouvent que les prêtres égyptiens appelèrent d'abord le nilomètre *Sérapis*, colonne du mesurage, qu'ils donnèrent le même nom au dieu sous la protection duquel ils la mirent, & auquel ils attribuèrent la puissance de faire croître les eaux, & qu'ensuite ils en portèrent l'image symbolique dans leurs solemnités. C'est ainsi qu'ils abusèrent de leurs lumières pour entretenir le peuple dans l'idolâtrie, & se rendre respectables à ses yeux.

On conserve (*c*) un écu Alexandrin d'un côté duquel le Nil, sous la forme d'un vieillard, est répré-senté couché. Il porte un boisseau sur la tête, tient d'une main la corne d'abondance & de l'autre un brin de papyrus, avec cette inscription : *Au Nil Dieu saint.* Sur le revers de la médaille, on voit la tête de Sérapis couverte d'un boisseau, avec cette légende : *A Sérapis Dieu saint.*

Je ne m'appésentirai point, Monsieur, comme Jablonski ; sur la situation de l'ancien temple de Sérapis, parce que cette question me paroît assez indifférente. Je vous dirai seulement que ce savant, aux lumières duquel je rends hommage, & dont les recherches précieuses m'ont beaucoup servi, s'est trompé en plaçant cet édifice dans l'île de Raouda, où de nos jours on voit le Mekias, seul reste des nombreux nilomètres de l'Egypte. Je pourrois vous offrir une longue dissertation sur cet objet, & réunir aux témoignages des anciens, la connoissance des lieux ; mais je craindrois d'abuser de votre patience. Mon but étoit

(*c*) Pignorius, exposition de la table Isiaque.

de remonter à l'origine de Sérapis terrestre, & je crois l'avoir rempli.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXI.

A M. L. M.

D'Anubis, divinité symbolique des Egyptiens.

Au grand Caire.

ANUBIS, regardé en Egypte comme le compagnon fidèle d'Osiris & d'Isis, reçut les honneurs divins. On lui consacra des temples & des prêtres, & son simulacre fut porté dans toutes les cérémonies religieuses. Lucien met ces mots dans la bouche de Socrate (*d*) : Ne voyez-vous pas avec quel respect les Egyptiens adorent le dieu Anubis ? on avoit donné à sa statue une forme emblématique : c'étoit la tête d'un chien placée sur un corps humain (*e*). Aussi Virgile (*f*) & Ovide l'appellent l'*Abboyeur Anubis*.

L'ingénieux Lucien, qui répand le sel de la plaisanterie sur tous les objets qui s'offrent à son pinceau, & qui dans ses sarcasmes n'épargne ni les héros, ni les dieux, introduit Momus sur la scène, & le fait parler ainsi (*g*) : « O toi que l'Egypte réprésente avec » une tête de chien ! Qui es-tu ? parle. Puisque tu

[*d*] Lucien, tom. I.

[*e*] Diodore de Sicile, liv. 1, dit : le dieu que l'on nomme *Anubis* est figuré avec une tête de chien.

[*f*] Virgile, Ænéide, liv. 8. Ovide Métamorphoses, liv. 9.

[*g*] Lucien, tom. 2.

» aboies ? comment as-tu pu souffrir qu'on te mit » au rang des immortels ?

Cynopolis (*h*), aujourd'hui Minieh, située dans la basse Thébaïde, fut bâtie en l'honneur d'Anubis. Le temple où il étoit adoré ne subsiste plus. Les prêtres y célébroient ses fêtes avec beaucoup de pompe, & lui avoient consacré le chien comme son image vivante (*i*). « Anubis, dit Strabon, est révéré dans » la ville des chiens, capitale de la préfecture cyno- » politaine. Ces animaux y sont nourris d'alimens » sacrés, & la réligion leur décerne un culte ". Cependant un évènement, rapporté par Plutarque, les avoit un peu décrédités dans l'esprit du peuple. Cambyse ayant tué le dieu Apis, & jetté son corps dans la campagne, tous les animaux le respectèrent; les chiens seuls mangèrent de sa chair. Cette impiété diminua la vénération que l'on avoit pour eux.

Cynopolis n'étoit pas la seule ville qui brûlât de l'encens sur les autels d'Anubis. Il avoit des chapelles dans la plûpart des temples, c'est ce qui fit dire à Juvenal (*k*) : tant de cités vénèrent le chien! Dans les solemnités, son simulacre accompagnoit toujours ceux d'Isis & d'Osiris. Rome, ayant adopté les cérémonies de l'Egypte, l'Empereur Commode (*l*), pour célébrer les fêtes Isiaques, se rasa la tête, & porta lui-même le dieu Anubis. Sa statue étoit ou d'or massif ou dorée, ainsi que les attributs emblématiques qui l'accompagnoient. Les anciens s'accordent en ce point, & Lucien, qui rapporte un attentat commis par un

---

(*h*) Cynopolis, la ville du chien.

(*i*) Strabon, liv. 17. Etienne de Bisance ajoute : Cynopolis est une ville d'Egypte où Anubis est adoré.

(*k*) Juvenal, satire 13.

(*l*) Lampride, chap. 9. Spartien cite le même fait.

esclave syrien, confirme leur sentiment. Cet esclave, dit-il, forma des liaisons avec quelques sacrilèges. Ils entrèrent dans le sanctuaire d'Anubis, volèrent ce dieu, deux vases & un caducée d'or, avec des cynocéphales d'argent. Le nom même d'Anubis signifie *doré* (*m*). Il étoit mystérieux, & les prêtres égyptiens, comme nous allons le voir, ne l'avoient point donné sans raison.

Mais que signifie cette divinité emblématique? quel est le sens naturel qu'elle cache? Plutarque va nous l'apprendre. « Le cercle qui touche & sépare les deux » hémisphères, & qui, à cause de cette division, a » reçu le nom d'*horizon*, s'appelle *Anubis*. Il est ré» présenté sous la forme d'un chien, parce que cet » animal veille pendant le jour & la nuit" (*n*). St. Clément d'Alexandrie, bien instruit de la théologie mystique des Egyptiens, favorise cette explication. Les deux chiens, dit-il (*o*), les deux Anubis, sont les symboles des deux hémisphères qui environnent le globe terrestre. Il ajoute, dans un autre endroit : d'autres prétendent que ces animaux, les gardiens fidèles des hommes, désignent les tropiques, qui, semblables à des portiers, gardent le soleil du côté du nord & du midi.

Si vous adoptez, Monsieur, la première de ces interprétations, vous verrez que les prêtres, en regardant Anubis comme l'horizon, doroient sa statue, pour marquer que ce cercle, recevant les premiers feux du soleil, paroît à son lever étincellant de clartés, & qu'au coucher de cet astre, il réfléchit sur

(*m*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 3. Anubis, dit-il, vient de *Nub or* & d'*Annub* doré. Les Grecs en ont fait Anubis.

(*n*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*o*) Clément d'Alexandrie, Stroma. 5.

la terre ses derniers rayons. Ils disoient dans leurs fables sacrées, qu'Anubis étoit fils d'Osiris, mais le fils illégitime. En effet, il ne rend à la terre qu'une lumière empruntée, & il ne peut jamais, ainsi qu'Horus, être regardé comme le père du jour, ou l'enfant légitime d'Osiris. On pourroit ajouter, que l'horizon visible, tournant avec le soleil, est son compagnon inséparable.

Dans la seconde de ces explications, où Anubis figure les tropiques, il est aussi le gardien fidèle d'Isis & d'Osiris. En effet, le cours du soleil & de la lune est renfermé entre les cercles où se font les solstices. Ils ne s'écartent ni à droite ni à gauche. Ces limites, que l'auteur de la nature leur a fixées, pouvoient donc, dans la langue hiéroglyphique, être figurées par une divinité à tête de chien, qui sembloit s'opposer à leur passage du côté des deux pôles. Cependant l'autre opinion me semble plus naturelle, & entrer davantage dans l'idée des prêtres.

Vous voyez, Monsieur, que les auteurs, qui se sont égayés sur le compte des Egyptiens, étoient de mauvaise foi, ou n'entendoient point leurs allégories. Il est raisonnable de penser qu'Anubis ne fut d'abord qu'une image symbolique, inventée par les astronomes, pour exprimer sensiblement leurs découvertes; qu'ensuite les peuples, accoutumés à la voir dans les temples où l'on gardoit le dépôt des sciences, l'adorèrent comme une divinité, & que les prêtres favorisèrent son aveuglement, en la liant à leur réligion. Le culte d'Anubis entraîna celui du chien, devenu son emblême. Presque tous les dieux des Gentils sont nés de cette manière. Avant l'écriture, les hommes se servirent de figures imitatives pour peindre leurs idées. Cette langue réprésentative fut d'abord intelligible pour tout le monde. Lorsqu'on eut trouvé les carac-

tères propres à rendre la pensée par des sons, le peuple les employa, parce qu'ils étoient d'un usage plus facile. Les hiéroglyphes restèrent dans les sanctuaires, & les prêtres seuls en conservèrent l'intelligence. Dans la suite, ces signes allégoriques ne réprésentèrent plus à l'esprit du vulgaire le sens des choses, mais des formes & des figures, qui devinrent les objets de sa superstition.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXII.

A M. L. M.

De Typhon, divinité symbolique des Egyptiens.

Au grand Caire.

JE vous ai déja parlé, Monsieur, de Typhon, parce que son histoire est liée avec celle de tous les dieux de l'Egypte. Je vais en exposer à vos yeux les principaux traits. Leur réunion jettera un nouveau jour, sur la théologie énigmatique de ce pays. Jusqu'à présent vous l'avez vu encenser des divinités bienfaisantes, adorer le soleil, la lune, le Nil, & leur consacrer des animaux. La reconnoissance avoit ordonné ces hommages. L'espèce de culte que l'on rendoit à Typhon étoit l'effet de l'inquiétude & de la crainte. Les déités sécourables reçurent des actions de graces, & des offrandes. On tâcha de calmer ce génie mal faisant par des sacrifices; & lorsque les calamités, dont on le croyoit la cause, ne cessoient pas, on insultoit son image.

Les Egyptiens regardant Typhon comme le mau-

vais principe lui consacrèrent le crocodile (*p*), l'hyppopotame, & l'âne à cause de sa couleur rousse. Ces animaux que l'on crut lui être agréables, furent révérés dans plusieurs villes. On les nourrit dans des enceintes sacrées, & l'on s'imagina que ces attentions réligieuses calmeroient la fureur de Typhon, dont l'ame étoit censée les animer. Les Egyptiens, dit Plutarque (*q*), s'efforçoient d'appaiser ce mauvais génie par des sacrifices. Lorsqu'ils ne pouvoient réussir, voici comme ils le traitoient : (*r*) « dans certaines fêtes » ils le couvroient d'opprobres, l'accabloient d'in- » vectives, & frappoient sa statue. S'il arrivoit quel- » que chaleur extraordinaire qui occasionnât des ma- » ladies pestilentielles, ou d'autres calamités, les prê- » tres, en horreur de Typhon, conduisoient dans un » lieu ténébreux un des animaux qui lui étoient dé- » diés. D'abord ils essayoient de l'effrayer par des » menaces, & si la contagion ne cessoit pas ils l'im- » moloient à la vengeance publique ».

Il est clair que ces cérémonies avoient pour objet de calmer les allarmes du peuple & de relever ses espérances. Durant le tems que l'on mettoit à les pratiquer, les maux occasionnés par le souffle empesté du vent de sud pouvoient cesser, & la nation qui croyoit Typhon, ou appaisé par les sacrifices, ou intimidé par les menaces & les outrages, en attribuoit la gloire aux prêtres.

Examinons le sens naturel du mot Typhon. Ja-

[*p*] Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote, liv. 2.

[*q*] Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris. Hérodote confirme ce sentiment : les crocodiles, dit-il, consacrés à Typhon, recevoient un culte dans certaines villes, parce que les Egyptiens étoient persuadés que son ame les animoit, liv. 2.

[*r*] Plutarque au même traité.

blonski (*s*) nous enſeigne qu'il eſt compoſé de *Theu* vent, & de *Phou* pernicieux (*t*). Les témoignages de plus anciens auteurs confirment cette interprétation. Heſichius dit : « On donne à un vent violent dont » le ſouffle eſt embraſé, le nom de Typhon ". Euſtathius (*u*) rend la même expreſſion par celle de *vent brûlant*, & Euripide l'emploie pour exprimer un tourbillon de vent embraſé (*x*).

Les anciens Egyptiens voulant caractériſer ſa violence, lui donnoient l'épithète *d'Apoh* (*y*), géant.

Je vous ai plus d'une fois entretenu dans le cours de ces lettres, de ſes effets deſtructeurs; mais quelle que ſoit la force de mes expreſſions, elles reſtent toujours au-deſſous de la réalité. Des caravanes étouffées dans les déſerts, des tribus d'arabes éteintes en un jour, le ciel obſcurci d'une pouſſière qui brûle les yeux, dévore la poitrine, & voile la face du ſoleil, des pluies de ſables dont la ſurface de l'Egypte a été quelquefois couverte, enfin des collines ſabloneuſes, qui, roulées du fond des déſerts, menacent d'engloutir tous les êtres vivans, tel eſt le fléau que l'on appelloit *le géant Typhon*. J'ai lu dans l'hiſtoire des Arabes (*z*) qu'un ouragan du ſud ayant duré pendant trois jours & trois nuits, l'Egypte fut ſur le point de ſa ruine. S'il eût continué avec la même violence, ce

(*s*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 3.

(*t*) Héſichius.

(*u*) Euſtathius, Iliade d'Homère.

(*x*) Euripide Phéniſſes. Le même vent eſt appellé par Job, chap. 27, *vent brûlant*; par les Grecs, *ſoufle de feu*; par les Latins *Eurus*; par les Arabes *ſem*, poiſon; enfin par les Egyptiens modernes *Meriſi*, vent du midi, & d'une manière plus générale *Khamſin*.

(*y*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tom. 3.

(*z*) Elmacin, hiſtoire des Arabes.

ce beau royaume auroit été changé en une affreuse solitude. Les prêtres, pour exprimer la fureur de Typhon, publioient dans leur langage allégorique, qu'il n'étoit point né de la même manière qu'Osiris & Horus, mais qu'ayant déchiré le flanc de sa mère, il s'étoit enfui par cette ouverture (*a*).

Hérodote (*b*) décrit ainsi deux statues, qui de son tems étoient placées dans le temple de Vulcain à Memphis : « l'une, qui regarde l'aquilon, & que l'on » nomme *l'été*, est adorée par les Egyptiens, & en» vironnée des marques de leur respect & de leur » reconnoissance; l'autre, tournée vers le midi, & » appellée *l'hiver*, éprouve un sort tout contraire ". Cette dernière est celle que l'on battoit de verges en certaines circonstances, parce qu'elle représentoit Typhon. En effet, c'est au mois de Février que le vent de sud commence à se faire sentir, & à causer les maux dont j'ai parlé. Pendant l'été les vents étésiens dominent à leur tour. Ils purifient l'air, & procurent à cette contrée les plus heureux phénomènes. Ces connoissances nous fourniront les moyens d'expliquer d'une manière satisfaisante la fable sacrée que les prêtres répandirent au sujet de Typhon, & dont je vous ai déja donné quelques notions. Plutarque la rapporte en entier. Il suffira d'en citer les traits les plus remarquables.

Osiris (*c*) étant monté sur le trône d'Egypte, y règna avec gloire, & se rendit célèbre par sa bienfaisance & sa justice. Il parcourut l'univers pour combler les hommes de biens. Typhon, son frère, n'osa pendant quelque tems, rien entreprendre contre ses

---

[*a*] Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

[*b*] Hérodote, liv. 2.

(*c*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

intérêts, parce qu'Isis veilloit à la sureté du royaume; mais lorsqu'Osiris revenoit d'Ethiopie, Typhon l'attendit avec soixante douze conjurés, l'attaqua, le mit à mort, enferma son corps dans un coffre de bois, & le jetta dans le Nil. Il descendit dans la Méditerranée par la branche tanitique. Isis le trouva sur la côte de Phénicie & le ramena en Egypte. Mais l'usurpateur l'ayant apperçu la nuit, lorsque pendant la pleine lune il chassoit au sanglier, le brisa, divisa le corps en quatorze parties, & jetta les membres épars dans la campagne. Isis les rassembla toutes (*d*), & les conserva précieusement. Délivré de tous ses ennemis, Typhon exerça sur l'Egypte son pouvoir tyrannique. Pour s'assurer la couronne, il tenta de tuer Horus, fils d'Osiris, & le chercha avec un soin extrême. Mais Latone qui l'avoit caché, & qui l'élevoit à Butis, le déroba à ses poursuites. Ce dieu devenu fort, déclara la guerre au meurtrier de son père, le vainquit, & le livra chargé de fers à la garde de sa mère. Isis le mit en liberté. Horus indigné lui arracha sa couronne, livra de nouveaux combats au tyran, & après l'avoir terrassé une seconde fois, jouit d'un règne glorieux & paisible.

De courtes observations suffiront pour expliquer cette fable que l'on doit entendre en partie. Osiris est le nom général du soleil qui répand ses faveurs d'un bout à l'autre du monde, & qui manifeste particulièrement sa puissance en Egypte. Son retour d'Ethiopie marque le tems où revenant du tropique du capricorne, il remonte vers l'équateur, & parcourt les signes d'hiver. Cette saison est celle où règne le vent

[*d*] « Excepté les parties naturelles, qui, jettées dans le » fleuve, furent dévorées par le Lépidote, le Phagre & » l'Oxyrinche ». Peut-être a-t-on ajouté ce trait pour désigner la fécondité prodigieuse de ces poissons qui devinrent sacrés.

du midi. Les soixante-douze conjurés (*e*) désignent les jours pendant lesquels il souffle ordinairement. Voilà l'époque de la mort d'Osiris & du triomphe de Typhon. Horus, élevé près du lac de Butis, peint, dans l'opinion des Egyptiens, le soleil qui attire à lui les vapeurs bienfaisantes, pour les verser en rosées sur la terre. Les forces qu'il a acquises, & sa victoire sur le tyran, font connoître son entrée dans les signes d'été, & les vents étesiens qui commencent à repousser les tempêtes du sud. Enfin, Typhon, mis en liberté par Isis, nous apprend que ce fléau se renouvelle quelquefois jusqu'à la fin de Juin sur-tout dans le tems de la pleine lune (*f*) : mais le soleil ayant atteint le tropique du cancer, l'aquilon reprend son empire, rafraîchit l'air, fait cesser les maladies contagieuses, pousse les nuages vers les sommets élevés des montagnes d'Abissinie, & grossit le Nil des pluies qui tombent en torrens : c'est le règne glorieux d'Horus.

Les Grecs, disciples des Egyptiens, reçurent avi-

(*e*) Aujourd'hui on nomme *Khamsin*, ou cinquante, le tems pendant lequel règne le vent du sud; mais ce nombre ainsi que celui de soixante-douze, ne marquent point sa durée avec précision. Elle est quelquefois plus longue, quelquefois moins. On n'a donc pu désigner cette époque que par un nombre approchant, & celui de soixante-douze me paroît le plus juste. J'ai déja averti que ce phénomène n'étoit pas continu, car il rendroit l'Egypte inhabitable, & que rarement il duroit trois jours de suite.

(*f*) J'ai vu en Egypte des exemples de ce phénomène qui devient terrible, parce qu'alors le vent de sud repousse vers le septentrion les nuées qui devoient causer le débordement du fleuve, & que le pays est menacé de la stérilité. Comme cet évènement arrive plus souvent pendant la pleine lune, les prêtres disoient qu'Horus indigné contre Isis, qui avoit donné la liberté à Typhon, lui avoit arraché sa couronne, & avoit été forcé de livrer de nouveaux combats au tyran dont il étoit demeuré victorieux. C'est-à-dire, que la lune étant en conjonction, & voyageant de jour avec le soleil, avoit perdu sa lumière, & que pendant ce tems, le vent de nord avoit repris le dessus.

dement ces allégories, & en les accommodant à leur théogonie, les revêtirent de couleurs étrangères & de fables nouvelles. Quelques-uns d'eux changèrent le nom de Typhon en celui de Typhée. Les autres lui laissèrent son ancienne dénomination.

Hésiode (g) le peignit avec cent têtes de dragons qui lui sortoient des épaules. Pindare dit (h) qu'il fût enseveli sous le mont Ætna d'où il lance des feux. Apollodore (i), qui vivoit cent quarante ans avant J. C., nous offre la description suivante. « L'énorme » géant Typhon, écumant de rage, & poussant des » mugissemens, lança des rochers embrasés vers le » ciel. Il vomissoit de sa bouche un torrent de flam- » mes. Les dieux le voyant prêt à escalader l'olympe, » prirent la fuite épouvantés, & se sauvèrent en » Egypte. Leur ennemi les ayant poursuivis, ils se » cachèrent sous la forme d'animaux; mais Jupiter, » appercevant Typhon loin de lui, le frappa de la » foudre & l'ensevelit sous le mont Ætna (k). Hygin » ajoute que depuis ce moment la montagne vômit » des flammes ".

Vinrent ensuite les Latins. Ils enchérirent encore sur leurs modèles, & Ovide chanta la guerre des géants en ces mots (l) : « Typhée sorti des entrailles » de la terre, jetta l'effroi dans les cieux, & força » les immortels à prendre la fuite. L'Egypte & les » rives du Nil, fameux par ses sept bouches, leur » offrirent un asyle. Le terrible fils de la terre les y » suivit, & pour se dérober à sa fureur, ils furent

(g) Théogonie d'Hésiode.

(h) Pindare, ode première.

(i) Apollodore, bibliotheque, liv. I.

(k) Fables d'Hygin.

(l) Ovide, métamorphose, liv. 5.

» contraints de se métamorphoser. Jupiter prit la
» figure d'un berger ; voilà pourquoi la statue d'Am-
» mon, encore de nos jours est réprésentée avec des
» cornes (*m*) ; Apollon se transforma en corbeau,
» Bacchus en bouc, Isis en chat, Junon en vache
» blanche, Vénus en poisson, & Mercure en ibis".

Vous voyez, Monsieur, comment la vérité, en s'éloignant de sa source première, & passant d'un peuple à l'autre, s'obscurcit & se couvre de voiles si épais que l'on a peine à la reconnoître, & que les poëtes, qui emploient ensuite les mêmes allégories pour orner leurs vers, allignent des mots dont ils ne connoissent pas le sens. Cependant il est évident que les Grecs & les Latins, voulant expliquer le culte que l'Egypte rendoit à divers animaux, ont feint que les dieux avoient pris leurs formes pour se soustraire à la poursuite de Typhon. Cette erreur a été réchauffée depuis peu par le savant Warburton, mais elle n'en est pas plus accréditée. Hérodote & les anciens auteurs n'ont jamais rien écrit de semblable. Hygin (*n*) assure le contraire. « Les Egyptiens, dit-il, ne per-
» mettent pas qu'on fasse violence aux animaux,
» parce qu'il les regardent comme les images des
» dieux". En effet, ils leur en avoient consacrés, soit pour reconnoître leurs bienfaits, soit pour conserver la mémoire des découvertes importantes, & ils les honoroient comme les emblêmes vivans de leurs divinités.

Les prêtres racontoient d'une manière bien différente la fin tragique de Typhon, qu'ils noyoient

---

(*m*) Il n'est pas besoin de vous dire, Monsieur, combien le poëte Latin s'écarte ici de la vérité. La statue d'Ammon étoit réprésentée avec des cornes, parce que ce dieu symbolique figuroit le soleil arrivé au signe du bélier.

(*n*) Fables d'Hygin.

dans les eaux d'un lac empesté ". Le lac Sirbon, dit » Eustathius (*o*), est situé à peu de distance de Peluse. » On raconte que Typhon y fut enseveli ". Aussi les Egyptiens, au rapport de Plutarque (*p*), l'appeloient l'*Haleine de Typhon.* Ce lac, donc les vapeurs malfaisantes nuisoient beaucoup à la santé des habitans de Peluse, ne se retrouve plus en Egypte. Il aura été comblé par les sables, ainsi que plusieurs autres.

La fable d'Adonis paroît avoir été copiée sur celle d'Osiris. Ecoutons Macrob qui a dévoilé, avec une sagacité merveilleuse, les mystères du culte des anciens peuples « Lorsque l'on considère avec attention la » religion des Assyriens, on ne doute plus qu'Adonis ne soit le soleil. Les physiciens ont donné le » nom de Vénus à l'hémisphère supérieur, dont » nous habitons une partie. Regardant le sanglier » comme le symbole de l'hyver, parce qu'il aime » les lieux humides, fangeux & glacés, il feignent » que cet animal a tué Adonis. L'hiver qui diminue » la lumière & la chaleur de l'astre des jours, est » donc la blessure d'Adonis " (*q*). Je n'ai pas besoin de vous avertir, Monsieur, par quel trait de ressemblance on peut rapprocher cette fable de celle des Egyptiens : dans l'une & dans l'autre, c'est l'hiver qui désole ces contrées & cause la mort du soleil. Ce langage mystérieux s'est embelli sous le pinceau des Grecs qui ont chanté en vers, où respirent la grace, le sentiment & la nature, les larmes de Vénus pour son amant. Vous avez remarqué comment une allégorie, sous le voile de laquelle on avoit peint des phénomènes naturels, s'est, pour ainsi dire, méta-

(*o*) Eustathius, commentaire sur Denis Périégètes.

(*p*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

(*q*) Macrob, saturnales, liv.

morphosée en passant de l'Egypte en Phénicie, dans la Grèce, & jusqu'à Rome; mais en recueillant avec discernement les témoignages des anciens, on la retrouve telle à-peu-près qu'elle fut inventée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIII.

A M. L. M.

De Nephthys, divinité symbolique des Egyptiens.

Au grand Caire.

LES prêtres de l'Egypte, Monsieur, continuant leur allégorie, donnèrent à Typhon une épouse nommée *Nephthys* (*r*). Sœur & rivale d'Isis, elle étoit frappée d'une éternelle stérilité, & ne devint féconde que lorsqu'Osiris, trompé par l'apparence, eût commerce avec elle. La couronne de lotus, qui ornoit la tête du dieu, & qu'il oublia chez Nephthys, dévoila son crime. Telle est la fable que l'on publioit au sujet de l'épouse de Typhon, & qu'il convient d'éclaircir.

Vous vous rappellez, Monsieur, que le Nil recevoit quelquefois le nom d'Osiris, & qu'Isis désignoit, en certaines circonstances, la plaine qu'il inonde. Aussi regardoit-on cette déesse comme son épouse légitime, & l'inondation s'appelloit, dans la langue sacerdotale, leur mariage. Lorsque le fleuve, dans les années d'une crue extraordinaire, franchissoit les collines qui bornent son cours du côté de l'orient, & se répandoit dans les déserts, il y portoit la fécondité, & les sa-

[r] Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

bles se couvroient de verdure & de plantes, dont la plus remarquable étoit le lotus. Voilà cette couronne qui faisoit connoître l'adultère d'Osiris. « Les » Egyptiens, dit Plutarque (*s*), donnent aux con» fins de leur royaume, qui s'étendent vers la mer, » le nom de *Nephthys*; il ajoute : Lorsque le Nil » se répand dans cette partie, ils appellent ce dé» bordement, *le commerce d'Osiris avec Nephthys*, » commerce annoncé par le lotus, qui croît au mi» lieu des sables ».

L'expression caractéristique de Nephthys, qui signifie *contrée exposée aux vents* (*t*), dévoile le sens naturel, que les prêtres cachoient sous l'emblême de la fable. En effet, toute la partie de l'Egypte qui se prolonge entre la mer rouge & le Nil, depuis Siène jusqu'à la Méditerranée, n'étant point défendue par de hautes montagnes, est très-exposée aux vents du sud-est. On la nommoit donc allégoriquement *l'épouse stérile de Typhon*, parce qu'il s'y déchaîne en liberté, & qu'il roule sur les campagnes de l'Egypte les sables de ces vastes solitudes.

Ce génie malfaisant avoit aussi une concubine non moins dangereuse, nommée *Thueri* ou *Aso*, Reine d'Ethiopie (*u*). Lorsqu'Osiris revenoit de ses voyages, Typhon, comme je vous l'ai rapporté, lui dressa des embûches, aidé de soixante & douze conjurés, & de la Reine Aso. Plutarque (*x*), profondément ins-

[*s*] Plutarque, au même traité.

[*t*] Elle est composée de ces mots Egyptiens *Neph Theu*, contrée exposée aux vents. Jablonski, Pantheon Egyptiacum, tom 3.

[*u*] *Thueri* vient de *Thures*, vent du midi. *Aso* dans l'ancien dialecte de la Thébaïde, signifie l'*Ethiopie*. Ainsi la Reine Aso désignoit le vent qui règne ordinairement dans l'Ethiopie, c'est-à-dire, celui du sud. Jablonski, tom. 3.

[*x*] Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

truit de la théologie égyptienne, explique ainsi ce passage : « La Reine Aso, qui secourut Typhon, désigne » le vent du sud, qui vient de l'Ethiopie. S'il repousse » les vents étésiens, qui portent les nuages vers cette » contrée brûlante; s'il empêche de tomber les pluies, » qui produisent la crue du Nil, alors Typhon victo- » rieux dévore les campagnes de son souffle embrasé".

Telle étoit l'allégorie que les prêtres répandoient au sujet de l'épouse & de la concubine de Typhon. L'une, réprésentoit les déserts sabloneux, qui semblent livrés à la fureur du vent d'est; l'autre, les tempêtes du midi. Lorsque ces deux vents se réunissoient (*y*), c'étoit Typhon, qui venoit, accompagné de Nephthys & d'Aso, renverser Osiris du trône, & porter la désolation dans la riche vallée que le Nil arrose. On voit que ces personnages allégoriques ont été inventés par les premiers hommes, qui avoient besoin d'images sensibles pour se faire entendre. Homère, le poëte, qui approche le plus de cette antiquité, s'exprime souvent comme les prêtres de Thèbes & de Memphis. Aujourd'hui Typhon, Nephthys & Aso sont ignorés en Egypte, mais les mêmes vents, connus sous la dénomination générale de *Khamsin*, continuent d'y causer les mêmes ravages, & de désoler cette terre de délices.

J'ai l'honneur d'être, &c.

[*y*] Lorsque le vent du sud, & celui de l'est, se déchaînent en même tems, ils forment le sud-est; c'est précisément celui que les Egyptiens redoutent d'avantage, parce qu'il est plus brûlant, & qu'il roule une plus grande quantité de sables. A l'instant où il souffle, le thermomètre monte au-dessus de trente-trois dégrés, & s'il continue quelque tems, il passe trente-six.

LETTRE XXIV.

A M. L. M.

De Canobe, dieu prétendu des Egyptiens.

Au grand Caire.

CANOBE, Monsieur, devint fameux sous l'empire des Ptolémées. Il importe donc de rechercher son origine, & ce qui a porté quelques historiens à le déifier, & ce qu'il signifioit dans l'opinion des Egyptiens. Plusieurs écrivains de la Grèce & de l'Italie, fondés sur le témoignage d'Homère & d'Hécatée, font aborder Ménelas en Egypte, & disent que Canobe, son pilote, étant mort de la morsure d'une vipère, le héros lui érigea un tombeau sur le bord du rivage. Ce fait historique, appuyé de graves autorités, ne sauroit être révoqué en doute. Ils ajoutent que, dans la suite, on bâtit en cet endroit la ville de Canobe (z), en l'honneur de l'étranger. Denis Périégètes (a), enchérissant sur leurs rapports, s'exprime en ces termes : « Dans le golphe le plus » septentrional de l'Egypte, on voit le temple fa» meux du Spartiate Canobe ".

Il seroit bien étonnant, Monsieur, que les Egyptiens, qui, d'après le témoignage formel de la Génèse (b), nourrissoient une aversion extrême pour les étrangers, eussent élevé au rang des dieux un pilote

(z) Je l'ai appelée *Canope* pour me conformer à l'usage reçu parmi les modernes ; mais le vrai nom est *Canobe*.

(a) Denis Périégètes.

(b) Genèse, chap. 43.

grec, tandis que nous savons qu'ils n'ont jamais accordé les honneurs divins à aucun mortel. Hérodote, qui avoit vécu pendant des années avec les prêtres d'Héliopolis & de Memphis, apprit de leur bouche que Ménelas, après avoir reçu Hélène des mains du Roi Protée, reconnut ce service par des outrages, & pilla les côtes maritimes, avant de remettre à la voile (*c*). Il ne fait d'ailleurs aucune mention de Canobe. Est-il croyable qu'une telle ingratitude eût été couronnée par l'apothéose de son nocher, quand même la réligion & les mœurs des Egyptiens ne s'y fussent pas opposées? N'ajoutons donc aucune foi au sentiment invraisemblable de Denis Périégètes, le seul des Gentils qui ait accordé les honneurs d'un temple au pilote lacédémonien.

Ammien Marcellin (*d*) nous apprend que la ville de Canobe possédoit plusieurs temples. Le plus célèbre étoit celui de Sérapis; le plus ancien, construit dans un fauxbourg, honoroit Hercule (*e*). Ce sont les seuls dont l'antiquité fasse mention. Strabon (*f*) décrit le temple de Sérapis, que les Ptolémées avoient orné avec une magnificence royale. Ils y ajoutèrent divers édifices, dont ils formèrent une académie où l'on enseignoit les belles-lettres, & sur-tout les mystères de

(*c*) On ne peut récuser le témoignage d'Hérodote, qui, Grec de naissance, n'auroit pas inventé un mensonge pour décréditer sa nation, en présence de laquelle il lut son histoire. Ce fait devoit être très-connu de son tems, & l'amour seul de la vérité pouvoit le rendre supportable.

(*d*) Ammien Marcellin, liv. 22.

(*e*) Hérodote, liv. 2. Ce bourg, bâti avant Canobe, s'appeloit *Héraclée*, la ville d'Hercule.

(*f*) Strabon, liv. 17. Voyez lettre 3, du premier volume des lettres sur l'Egypte, où j'ai décrit, d'après Strabon, les cérémonies que l'on pratiquoit dans ce temple, & le concours prodigieux de peuple qui s'y rendoit d'Alexandrie & de toutes les parties de l'Egypte.

la réligion & de l'ancienne langue de l'Egypte. Un grand nombre de savans y fleurirent, & Ptolémée la rendit fameuse. « Il passa, dit Olympiodore (*g*), » quarante ans dans les aîles du temple de Canobe, » pendant lesquels il se livra à l'étude de l'astronomie. » On y grava son systême & ses découvertes sur des » colonnes ". Sérapis en étoit la divinité tutélaire, & son culte, encouragé par les Ptolémées, se propagea dans la Grèce. Pausanias (*h*), en parcourant ce beau pays, vit dans la citadelle de Corinthe un temple dédié à Sérapis canobite. Les sciences, ainsi que la philosophie de Pythagore & de Platon furent cultivées pendant des siècles à Canobe. Mais l'Empereur Théodose, ayant détruit ses collèges & ses temples, une partie des connoissances humaines furent ensevelies sous leurs ruines; les savans se dispersèrent.

Le rhéteur Aristides, désirant connoître l'origine du nom de Canobe, questionna un prêtre égyptien. Voici ce qu'il en rapporte : « J'ai sû d'un prêtre distingué » dans son ordre, que ce lieu s'appelloit Canobe long- » tems avant que Ménelas y abordât. Il demontroit, » par des argumens invincibles, que ce mot ne pou- » voit s'écrire parfaitement avec les caractères grecs, » & qu'il signifioit *terre d'or*. On peut croire, ajoute » Aristides, que les Egyptiens savent mieux leur his- » toire qu'Homère & Hécatée ". Mr. de la Croix (*k*) confirme ainsi ce témoignage : les monumens qui nous restent de la langue coptique, ne nous laissent aucun lieu de douter de la fidélité de ce rapport. En effet,

(*g*) Commentaires d'Olympiodore.

(*h*) Pausanias, dans les Corinthiennes.

(*i*) Le Rhéteur Aristides.

(*k*) Dissertation philologiqu[e].

kahi, mot qui, à cause de son aspiration, ne peut s'écrire en grec, signifie *terre*, & *noub*, *or*.

Les Grecs sachant que la plûpart des villes égyptiennes portoient le nom des divinités qu'elles adoroient, & que Canobe avoit son tombeau dans un lieu appellé *Kahi Noub*, trompés sans doute par la ressemblance de ces expressions, on écrit que cette ville avoit été bâtie en son honneur, & Denis Périégètes, lui a dédié un temple. On voit combien il s'écartoit de la vérité. Les chrétiens des premiers siècles de l'église, charmés de jetter du ridicule sur l'idolâtrie des Gentils se sont efforcés d'accréditer cette erreur. « Canobe, dit Epiphane (*l*), & son épouse Eumenouth » furent inhumés sur le rivage de la mer, à douze » milles d'Alexandrie (*m*), & honorés d'un culte » divin ». C'est le premier auteur qui ait hazardé cette assertion. Ruffin s'étend beaucoup à ce sujet, & son zèle l'égare encore davantage.

» Comment dépeindre les crimes que la superstition commettoit à Canobe? là, sous le prétexte » d'étudier les lettres sacerdotales (c'est le nom qu'on » donne à l'ancienne langue d'Egypte) on professoit » presque publiquement la magie. Ce lieu que l'on peut » appeller la source des démons, devint plus célèbre parmi les payens, qu'Alexandrie même. Il ne » sera pas hors de propos de dévoiler l'origine de » ces erreurs monstrueuses. On dit que les Chaldéens » transportant le feu qui étoit leur dieu dans toutes les » provinces, offroient de le faire combattre contre » ceux des autres peuples, à condition que s'il restoit vainqueur on l'adoreroit. Le prêtre de Canobe

(*l*) Epiphane, tom. 2.

(*m*) C'est la distance exacte qui se trouve depuis Alexandrie jusqu'à Aboukir, autrefois Canobe.

» accepta le défi, & imagina cette ruse. On fabrique » en Egypte des cruches d'une terre extrêmement » poreuse, à travers laquelle l'eau filtre, & se pu- » rifie. Il en prit une, boucha les pores avec de la » cire, & l'ayant peinte de divers couleurs la rem- » plit d'eau, & en fit son dieu. Il l'avoit couverte » de la tête d'une ancienne statue que l'on disoit être » celle du pilote de Ménelas. Les Chaldéens se pré- » sentent. Le combat commence. Ils allument du feu » autour du vase. La cire fond. L'eau coule à tra- » vers les pores, & éteint le feu. La fraude du prê- » tre donna la victoire à Canobe sur la divinité des » Chaldéens. Depuis ce moment son simulacre a été » réprésenté, avec des pieds très-courts, un col étroit, » le ventre & le dos arrondis en forme de cruche. » C'est sous cette forme qu'on l'adoroit, comme le » vainqueur de tous les dieux (*n*).

J'ignore où Ruffin a pris cette fable, car il ne cite point ses autorités; mais elle est si puérile, qu'elle n'a pas besoin de réfutation. D'ailleurs elle contredit formellement le culte des Egyptiens qui n'ont jamais adoré l'eau. Certainement si ce combat prétendu avoit eu quelque fondement, St. Clément d'Alexandrie, qui connoissoit beaucoup mieux que le prêtre d'Aquilée la réligion de l'Egypte, ne l'auroit pas oublié. Au moins ce conte nous servira-t-il à découvrir quelques vérités. Les Egyptiens ont fabriqué de toute antiquité des vases de terre poreuse qui servent à filtrer l'eau, & à la clarifier. Les Grecs les nommoient *beaucalion*, les Arabes les appellent *bardak*. Cette invention étoit intéressante dans un pays où pendant cinq mois de l'année le Nil charrie une très-grande quantité de sable, de limon & d'insectes. Avant de boire de son

(*n*) Ruffin, histoire de l'Eglise, liv. 2.

eau, on la laiſſe repoſer dans de grandes jarres où l'on a jetté de la poudre d'amandes broyées qui précipite en peu d'heures les parties hétérogènes. Mais pour la rendre plus agréable, on l'expoſe ſur les fenêtres au vent de nord dans les bardaks. Elle pénètre à travers les pores, & comme elle eſt continuellement frappée par le ſouffle rafraîchiſſant du vent de nord, elle contracte une fraîcheur délicieuſe dans un climat brûlant. Le pauvre comme le riche boivent avec une ſorte de volupté l'eau qui a ſéjourné quelques momens dans ces vaſes. L'art de les fabriquer fût donc une découverte précieuſe pour l'Egypte; l'ancien peuple qui la trouva en ſentit l'importance. Pour en marquer ſa reconnoiſſance au dieu du Nil, il conſacra dans le temple de Sérapis à Canobe une de ces cruches. Voilà l'offrande que Ruffin, à l'aide d'une fable, s'eſt efforcé de faire paſſer pour une divinité. Pluſieurs monumens coucourent à prouver ce que j'avance. On voit ſur un écu frappé du tems de l'Empereur Adrien par les habitans de Canobe, un de ces vaſes (*o*) avec un ſerpent entortillé autour de l'ouverture. Or, on ſait que cette figure étoit l'emblême de Cneph, le bon génie, & dans un ſens plus étendu l'auteur de la nature. Le canal même qui, tiré du fleuve, ſe jettoit dans la mer près de Canobe s'appeloit *Agatho Daimon* (*p*), le bon génie, ſans doute parce qu'il abordoit à une ville où les peuples adoroient Sérapis, & les prêtres l'Etre Suprême. Il eſt donc naturel de penſer que le bocal dépoſé dans ſon temple n'étoit autre choſe qu'un hommage rendu à ſa bienfaiſance (*q*). On retrouve de ſemblables con-

(*o*) *Cotelerii monumenta*, tom. 1.

(*p*) Géographie de Ptolémée.

(*q*) Parmi les raretés que Mr. Dombei, qui a voyagé avec gloire pendant neuf ans dans l'Amérique méridionale, vient

LIBRARY OF THE

ſécrations dans la plûpart des monumens égyptiens. Le ſacrifice gravé ſur le rocher près de Babain, & offert à Jupiter Ammon, ou au ſoleil du printems, préſente ſept cruches de cette eſpèce, qui portent les trois buchers ſur leſquels repoſent des agneaux immolés. Les obéliſques étoient les ſymboles des rayons du ſoleil, & leur ombre ſervoit à en marquer le cours tandis qu'il paroiſſoit ſur l'horizon. Tous ces faits atteſtent que les Egyptiens avoient ſoin de conſacrer aux dieux le fruit de leurs inventions. Le nom de *Kahi Noub*, terre d'or, donné à la contrée dont l'argile étoit la plus propre à la compoſition des cruches dont on ſe ſert pour filtrer l'eau, nous enſeigne que les prêtres avoient eu raiſon d'en offrir une aux dieux dans le lieu même où on les fabriquoit, & où elles avoient peut-être été inventées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXV.

A M. L. M.

De Thoth, divinité ſymbolique des Egyptiens, & regardé comme un homme célèbre par la plûpart des écrivains.

Au grand Caire.

APRÈS vous avoir offert, Monſieur, quelques notions ſur les principales divinités de l'Egypte, il me reſte à vous entretenir de *Thoth*, ce dieu ſymbolique, ou

de rapporter en France, j'ai remarqué des vaſes tirés des tombeaux des peuples du Pérou, qui ont beaucoup de rapport avec ceux que l'on trouve dans les ſouterrains de Saccara, & des idoles d'or ſemblables à celles que les Arabes arrachent des momies que la cupidité leur fait mettre en pièces.

ou ce personnage fameux qui reçut les hommages de l'antiquité, & que l'on regarda comme l'inventeur de presque toutes les connoissances humaines. Les siècles où l'on place son existence, sont dans un si grand éloignement, qu'il est presque impossible de porter jusque-là une lumière capable d'éclairer les objets qui y reposent, couverts de la nuit des tems. Platon qui écrivoit plus de deux mille ans avant nous, & qui avoit été instruit à l'école des prêtres d'Héliopolis, ne savoit lui-même quel jugement porter de Thoth, déja trop ancien pour qu'il pût remonter à son berceau (*r*). « Theuth, dit-il, inventa les lettres, » distingua les voyelles des consonnes, les muettes » des liquides, découverte qui doit le faire regarder » ou comme un dieu, ou comme un homme divin. » La renommée publie qu'il a vécu en Egypte ". Dans cette incertitude le parti le plus sage est de rapporter fidèlement les passages des anciens, & de les examiner au flambeau d'une critique impartiale.

Thoth étoit nommé diversement par les différens peuples. « Les Grecs, dit Philon de Biblos (*s*), donnent le nom d'*Hermès*, ou de *Mercure* à Taaout, » que les Egyptiens appellent *Thoith*, & les Alexan» drins *Thoth* ". Les historiens s'accordent à lui attribuer l'invention de presque tous les arts. « Thoth, » dit Lactance (*t*), remonte à la plus haute anti» quité, & quoiqu'homme, il posséda toutes les scien» ces, ce qui lui mérita le surnom de *Trismégiste* trois » fois grand ". Il créa les différentes parties du discours (*u*), & imposa le premier des noms à un grand

(*r*) Platon l'appelle *Theuth*.

(*s*) Histoire Phénicienne, attribuée à Sanchoniaton, citée par Eusebe, préparation évangelique, liv. 3.

(*t*) Lactance, liv. 1.

(*u*) Diodore de Sicile, Platon & Eusebe assurent qu'il fut l'inventeur des lettres, & le premier qui écrivit des livres.

nombre de choses. Il trouva les nombres (x), les mesures, & réduisit l'arithmétique en un traité (y). Les Egyptiens publioient qu'il leur avoit enseigné la géométrie qui leur étoit absolument nécessaire, ainsi que l'astronomie & l'astrologie; ils ajoutoient qu'ayant observé le premier la nature & l'harmonie des sons, il avoit composé la lyre. Clément d'Alexandrie (z) parle du code des loix confié à la garde des prêtres, & Ælien le désigne sous la dénomination de *corps du droit de Mercure* (Thoth). On lui attribuoit encore la création de la théologie, l'établissement du culte divin, & l'ordre des sacrifices (a); cette doctrine étoit renfermée dans les livres de Mercure, déposés dans les temples, & les prêtres y trouvoient tout ce qui concernoit la réligion. Enfin, au rapport de Diodore de Sicile, les Egyptiens assuroient que les sciences, les institutions, & les arts avoient été inventés par Thoth ou Mercure.

Lorsque l'on réfléchit sur la nature de l'esprit humain qui ne marche que pas-à-pas d'une vérité à l'autre, lorsqu'en parcourant les annales de l'histoire, on ne voit qu'un petit nombre de génies créateurs répandus de loin en loin sur la terre pour y annoncer quelques découvertes importantes, lorsque Platon, juge éclairé, considérant simplement Thoth, comme auteur des lettres & de l'écriture, l'appelle un dieu, ou un homme divin, on est forcé de penser que ce personnage, que l'on gratifie de la science universelle, n'a jamais existé; mais que les savans d'une nation, qui touche au berceau du

(x) Platon dans Phèdre.

(y) Diodore de Sicile, liv. 1.

(z) Clément d'Alexandrie, liv. 6. Stroma. Cicéron, de la nature des dieux, & Lactance, liv. 1. disent qu'il donna des loix aux Egyptiens.

(a) Diodore de Sicile, liv. 1.

genre humain, ont publié sous son nom les connoissances qu'ils avoient acquises pendant plusieurs milliers d'années. Ce sentiment, dicté par la raison, est confirmé par l'autorité de plusieurs grands hommes. Jamblich (*b*) fait parler ainsi Abamon, prêtre d'Egypte : « On a regardé, avec raison, Mercure, » dieu de l'éloquence, comme la divinité commune » des prêtres : car c'est le même esprit qui préside » à la vraie science de la réligion ; c'est pourquoi nos » ancêtres, lui dédiant leurs ouvrages, le fruit de » leur sagesse, les décoroient du nom de Mercure ».

Voilà donc les livres des Egyptiens, publiés sous le nom de *Thoth*, ou de Mercure. Gallien, formé aux sciences dans l'Académie d'Alexandrie, nous enseigne de quelle manière on pratiquoit cet usage. « Toutes les découvertes, faites en Egypte, de» voient être marquées du sceau de l'approbation » des savans. Alors elles étoient gravées sur les co» lonnes (*c*) sans nom d'auteur, & déposées dans » les sanctuaires. De-là le nombre prodigieux de livres » attribués à Mercure. Les disciples de Pythagore » imitèrent cet exemple en mettant le nom de Pytha» gore à la tête de leurs ouvrages ».

Ces passages prouvent évidemment que Thoth n'étoit point un homme, mais que l'on gravoit les ouvrages approuvés par les Collèges des prêtres, sur des colonnes appellées *Thoth* (*d*), comme nous le verrons après, & qu'on les désignoit sous cette dénomination générale. Lesprit par lesquels les savans se disoient inspirés, & auquel ils rendoient hommage

(*b*) Jamblich, mystères égyptiens.

(*c*) Gallien, liv. 1. contre Julien.

(*d*) Elles sont appellées ordinairement *colonnes de Thoth* ; mais comme Gallien savoit que ce mot égyptien signifie *colonne*, il n'a pas voulu faire un pléonasme.

de leurs connoiſſances, étoit Phtha, l'artiſan de la nature, la ſource de toute lumière. « Les Egyptiens, » dit Diogène de Laerce (*e*), aſſuroient que Vul» cain (*f*) leur avoit enſeigné les principes de la » philoſophie, & que les pontifes & les prophêtes » s'honoroient du titre de ſes prêtres". Auſſi dans la chronique de Scaliger, Vulcain eſt appellé *le légiſlateur de l'Egypte.*

Il importe d'examiner ces colonnes ſur leſquelles on gravoit les découvertes dignes de paſſer à la poſtérité. Mercure, dit Manethon (*g*) inventa les colonnes myſtérieuſes, autrement les ſtèles, & ordonna qu'on y écrivît les loix, ſuivant leſquelles les aſtres ſe meuvent. Achilles Tatius (*h*) confirme ce ſentiment: " Les Egyptiens ſont les premiers qui aient meſuré le ciel & la terre, & tranſmis ces connoiſſan„ ces à leurs deſcendans en les ſculptant ſur des co„ lonnes". Proclus (*i*) ajoute qu'on y écrivoit auſſi les actions remarquables, & les inventions intéreſſantes. Ces pierres extrêmement dures compoſoient un livre immortel, une eſpèce d'Encyclopédie, qui contenoit toutes les ſciences, tous les arts, inventés ou perfectionnés depuis des ſiècles; voilà pourquoi les prêtres n'entreprenoient rien avant de les avoir conſultées (*k*). Pythagore & Platon qui les lurent, y puisèrent le fondement de leur philoſophie. C'eſt ce qui fit dire à Théophile d'Antioche (*l*), " qu'a ſervi à

[*e*] Diogène de Laerce, hiſtoire des philoſophes.

[*f*] Le même que *Phtha.*

[*g*] Manethon, liv. 5.

[*h*] Achilles Tatius, commentateur d'Aratus.

[*i*] Proclus, Timée de Platon, liv. 1.

[*k*] Jamblich, myſtères égyptiens.

[*l*] Théophile, liv. 3.

„ Pythagore d'avoir pénétré dans les ſanctuaires de „ l'Egypte, & d'avoir conſulté les colonnes de Mer- „ cure " (*m*)? Sanchoniaton, le plus ancien hiſtorien après Moyſe, ſe vante d'avoir puiſé ſes lumières ſur les monumens des temples de Taaout, & dans les livres myſtérieux des Ammoniens.

L'uſage de confier au marbre, en caractères ineffaçables, le dépôt de la ſcience, eſt preſque auſſi ancien que le monde. On peut croire que la pierre a été le premier livre des hommes. Voici ce qu'en rapporte l'hiſtorien Joſeph (*n*) : « Le Patriar» che Seth ſachant qu'Adam avoit prédit que tout » ce qui étoit ſur la terre périroit ou par un embra» ſement ou par un déluge général, & craignant » que la philoſophie & l'aſtronomie ne s'effaçaſſent » de la mémoire des hommes, & ne fuſſent enſe» velies dans l'oubli, grava ſes connoiſſances ſur deux » colonnes, l'une de brique, l'autre de pierre, afin » que ſi les eaux détruiſoient la première, l'autre » ſubſiſtât, & apprit au genre-humain les découver» tes aſtronomiques. Cette colonne ſe voit encore » de nos jours dans la terre Siriadique ".

Ecoutons maintenant Manethon, hiſtorien célèbre, écrivain ſacré de l'Egypte, qui floriſſoit plus de trois ſiècles avant l'auteur Juif (*o*). Il atteſte « qu'il a puiſé » ſes connoiſſances ſur les ſtèles placées dans la terre » Siriadique, où Thoth, le premier Mercure, les avoit » gravées en langue ſacrée & en caractères hiérogly» phiques, & qu'après le déluge, le bon Génie, fils » du ſecond Mercure, les avoit traduites dans le

(*m*) Sanchoniaton, cité par Euſebe, préparation évangelique, liv. 3.

(*n*) Antiquités juives, liv. 1.

(*o*) Manethon dans le livre de Sothis, dédié à Ptolémée Philadelphe. Voyez la chronographie de Syncelle.

» dialecte dont se servoient les prêtres, & écrites » en lettres sacerdotales ». Voici, Monsieur, deux hommes ou deux peuples, qui impriment sur le marbre leurs découvertes. Je n'examinerai point si Seth, ainsi que le prétend Jablonski (*p*), est le même que Thoth, & si Joseph, postérieur à Manethon a voulu faire honneur au Patriarche, d'un évènement dont les Egyptiens s'attribuoient depuis long-tems la gloire. Cette recherche n'est que de pure curiosité. L'importance seroit de constater, par des monumens authentiques, le lieu où étoient placées ces colonnes, & leur existence. Ces deux historiens nomment la terre *Siriadique*, mais elle est inconnue aux anciens comme aux modernes, ce qui a porté plusieurs savans à penser qu'au lieu de Siriadique, il falloit lire *Siringique*, expression qui désigne des allées souterraines. Le morceau suivant d'Ammien Marcellin leur aura fait naître cette idée (*q*): « On assure que les prêtres Egyptiens, instruits de toutes les connoissances qui concernent la réligion, & de l'approche du déluge, » craignirent que le culte divin ne s'effaçât du souvenir des hommes. Pour en conserver la mémoire, » ils creusèrent à grands frais, dans diverses parties » du royaume, des allées souterraines & tortueuses, » sur les murs desquelles ils gravèrent leurs connoissances sous différentes formes d'animaux & d'oiseaux qu'ils appelèrent hiéroglyphes, & qui sont » inintelligibles aux Latins ».

Il semble que cet écrivain ait décidé la question, & que l'on doive entendre par la terre Siriadique ces canaux souterrains creusés dans les rochers, aux environs de Thèbes & de Memphis. En effet, dans

(*p*) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, liv. 3. chap. 20.

(*q*) Ammien Marcellin, liv. 22.

les dédales immenses pratiqués sous la plaine de Saccara, on trouve sculpté sur les murailles un grand nombre de figures d'hommes, d'oiseaux, & d'animaux divers. Près de Thèbes les mêmes hiéroglyphes se rencontre dans les caveaux nombreux des montagnes. Parmi ces caractères sacrés, on en remarque de peints, de gravés, de taillés en relief, partagés en compartimens, ou divisés en colonnes. Ne sont-ce pas là les sanctuaires où les prêtres avoient seuls le droit d'entrer, & où ils confient à la pierre les époques de l'histoire, les inventions des sciences & les prodiges des arts? Je sais que le Scholiaste de Sophocle (*r*) prétend que les stèles sur lesquelles on écrivoit les faits mémorables, étoient des pierres carrées. Peut-être avoient-elles cette forme dans la Grèce; mais les obélisques, les colonnes, les murs des temples, & des souterrains chargés d'hiéroglyphes innombrables divisés en compartimens, étoient les stèles des Egyptiens, comme l'attestent Sanchoniaton, Manethon, & les plus anciens historiens. Les monumens décrits par Ammien Marcellin, subsistent encore de nos jours. Le voyageur les contemple avec une stérile admiration, comme les premiers traits qu'employa le génie humain pour immortaliser le fruit de ses travaux.

Les témoignages des auteurs que je viens de citer ne suffisent pas, Monsieur, pour nous persuader que ces hiéroglyphes soient antérieurs au déluge. La lecture des évènemens qu'ils contiennent pourroit seule constater la vérité, ou le mensonge de cette assertion. Sans doute qu'elle apprendroit & l'époque où on les grava, & l'histoire inconnue des premiers âges du monde. Au moins peut-on raisonnablement

(*r*) Scoliaste de Sophocle sur Electre.

penser que ces caractères précédèrent l'écriture, & qu'ils sont les plus anciens monumens des hommes parvenus jusqu'à nous.

Il est donc démontré que Thoth, ce personnage si vanté, n'exista jamais; mais que les prêtres Egyptiens publioient sous ce titre général leurs ouvrages, lorsqu'ils avoient été honorés du suffrage unanime des collèges. L'interprétation de ce mot ne laisse aucun doute à ce sujet. Jablonski (*s*) a prouvé que Thoth signifioit *colonne*. Les Grecs, en le traduisant par celui de *Stèles* (*t*), lui ont conservé sa signification. Puisque les savans de l'Egypte étoient dans l'usage d'écrire leurs livres sans y mettre leur nom, il étoit naturel qu'ils portassent celui des monumens qui devoient les transmettre à la postérité. Il paroît même que cet honneur ne s'accordoit qu'à ceux qui avoient fait des découvertes importantes, puisque pour en jouir, il falloit l'approbation de tous les académiciens du pays. Lors donc que les Latins & ceux qui n'avoient pas une connoissance profonde de l'histoire des Egyptiens, parlent des colonnes de Thoth, ils font le même pléonasme que les géographes qui appellent l'Æthna le mont *Gibel* (*u*). Observez, je vous prie, que Sanchoniaton, Manethon, Gallien, & les écrivains qui avoient pénétré dans les mystères de l'Egypte, & puisé dans les vraies sources, ne commettent point cette faute, & disent simplement que l'on sculptoit sur des colonnes ou stèles, les évènemens remarquables & les prodiges des arts. Ainsi, lorsqu'au rapport d'Ælien (*x*), *les prêtres assuroient*

(*s*) Jablonski, tom. 3, dit: *Thoth*, *Theuth*, ou *Thoith*, vient de l'Egyptien *Thuothi*, colonne.

(*t*) Stèles, signifie aussi *colonne*.

(*u*) Gibel est un mot arabe qui signifie *montagne*.

(*x*) Ælien, liv. 12.

que Séfoftris avoit été inftruit dans les fciences par Thoth ou *Mercure*, cela fignifioit qu'en l'initiant aux myftères, ils lui avoient appris à lire l'hiftoire des connoiffances humaines imprimée en caractères hiéroglyphiques fur les colonnes. Elles portèrent d'abord cette fimple dénomination; l'habitude de les confulter, les lieux facrés où on les renfermoit, les dépôts qu'elles confervoient, les rendirent refpectables. Elles devinrent confacrées par la réligion, & furent mifes fous la protection immédiate de Phtha, ou de l'efprit créateur.

Ces principes établis, on peut expliquer d'une manière vraifemblable les trois Thoth ou Mercures, que comptoient les Egyptiens. Ils plaçoient le plus ancien avant le déluge, & les autres après. Le premier marquoit l'enfance des connoiffances humaines, foit que quelques monumens euffent échappé à la ruine du genre humain, foit que ceux que l'on éleva peu de tems après euffent été reculés au-delà de cette époque terrible. Le fecond Thoth défigne les efforts des Egyptiens pour découvrir des vérités phyfiques & aftronomiques, la traduction des hiéroglyphes en caractères facerdotaux, & l'établiffement fixe du culte divin & des loix. Le troifième enfin fait connoître l'état floriffant des fciences, les progrès des arts, & la perfection où ils furent portés, ainfi que l'atteftent des pyramides, des temples & des obélifques, dont aucun peuple n'a égalé la grandeur & la magnificence. Les prêtres égyptiens exprimèrent ces époques d'une manière fenfible par l'épithète de *Trifmégifte*, trois fois grand, qu'ils donnent à leur Thoth allégorique.

Vous avez dû remarquer, Monfieur, que les livres de Thoth ou d'Hermès étoient le recueil des productions de tous les favans de l'Egypte, & formoient leur encyclopédie. Ils ont péri dans l'incen-

die de la bibliothèque des Ptolémées, & les originaux qui reſtent gravés en mille endroits ſur les marbres de l'Egypte, ſont inintelligibles. Nous n'avons de tant de tréſors que quelques lambeaux, conſervés par les anciens. Quant aux livres hermétiques, que vantent ceux qui perdent leur tems & leur or à la recherche de la pierre philoſophale, ce ſont des ouvrages ſuppoſés, & fauſſement attribués à Hermès, ou au Thoth égyptien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVI.

A M. L. M.

De la ſtatue vocale de Memnon.

Au grand Caire.

JE vous ai parlé briévement, Monſieur, de la ſtatue de Memnon, en décrivant les ruines de Thèbes; mais tant de grands noms, gravés ſur ſon piédeſtal, dépoſent en faveur des merveilles qu'on en raconte, que je ne puis terminer ces lettres, ſans m'efforcer de dérober à la nuit des tems quelques traits de ſon hiſtoire. Cent auteurs grecs, latins, & un petit nombre d'égyptiens l'ont célébrée dans leurs écrits. Leurs opinions diffèrent ſouvent, & ſont quelquefois marquées de l'empreinte d'une aveugle crédulité. D'autres, plus ſages, ne pouvant rejetter le témoignage de leurs ſens, ni croire au miracle, ſont reſtés dans le doute. Je vais expoſer fidèlement devant vous leurs récits, &, en les comparant, vous ſaurez que penſer de cette ſtatue ſi célèbre dans l'antiquité.

Parmi les ruines de Thèbes, vous avez remarqué, Monsieur, plusieurs colosses, presque tous mutilés ou couchés par terre. Le plus grand étoit placé à l'entrée des vestibules du tombeau, dont je vous ai donné la description. Diodore de Sicile (*y*) le nomme *Osimandué*; Strabon (*z*) dit que les Egyptiens l'appelloient *Ismandès*; mais une foule d'écrivains s'accordent à lui donner le nom de *Memnon* (*a*). Cette statue, moins étonnante par sa taille gigantesque & la dureté du granit qui la compose, que par la propriété qu'elle avoit de produire un son au lever du soleil, fut brisée par Cambyse. La moitié est renversée, l'autre partie repose sur la base. Philostrates (*b*) la dépeint ainsi: « Le colosse de Memnon répréſentoit un jeune homme » à la fleur de son âge, dont la face étoit tournée » vers le soleil levant. Lorsque ses rayons venoient » le frapper, on dit qu'il parloit ». Denis Périégètes (*c*) dit: « Les peuples qui habitent Thèbes, fameuse par ses cent portes & par la statue vocale » de Memnon, qui salue l'aurore, sa mère, à son » lever ». Les prêtres d'Egypte l'appelloient *le fils du jour* (*d*), &, au rapport de Diodore de Sicile, *le cousin d'Osiris*.

(*y*) Diodore de Sicile, liv. 1.

(*z*) Strabon, liv. 17.

(*a*) Osimandué & Ismandès étoient probablement le nom vulgaire de ce colosse, parmi les Egyptiens. Ces mots sont dérivés d'*Ou Smandi*, donner un son. Memnon peut venir aussi de *Emnoni*, de pierre. Les Grecs en auront fait Memnon Ismandès, la pierre vocale. Voyez Jablonski de Memnone.

(*b*) Philostrates, vie d'Apollonius de Thianes, liv. 6.

(*c*) Denis Périégètes, description de l'univers.

(*d*) Dans l'ancienne langue de l'Egypte, le jour s'appelle *Eho*, les Grecs en firent *Eos*, l'aurore, & appelèrent Memnon le fils de l'aurore. Jablonski de Memnone.

Homère est le premier qui ait parlé du fils de l'aurore. « Nestor (*e*) entretenoit dans son cœur le souvenir de son généreux Antiloque, que l'illustre fils » de l'aurore avoit mis à mort ». Ses interprêtes ont tous pensé que ces dernières expressions avoient rapport au Memnon égyptien; mais le prince des poëtes pouvoit s'en être servi, pour désigner un des chefs venus au secours de Troie, des contrées orientales. Ce langage métaphorique étoit familier de son tems. L'écriture l'emploie lorsqu'elle appelle les peuples de ces climats *les enfans de l'orient.* Les poëtes qui fleurirent après lui, expliquèrent différemment sa pensée. L'aurore, dit Hésiode (*f*), eut de Titon le vaillant Memnon, qui portoit un casque d'airain, & qui fut Roi d'Ethiopie. Pindare (*g*) lui attribue la victoire sur Antiloque. « Le brave Antiloque, doué d'une » ame magnanime, voulant sauver les jours de son » père, succomba dans le combat qu'il soutint contre » Memnon, chef d'une armée d'Ethiopiens (*h*). Un » des chevaux de Nestor, percé d'un trait lancé de la » main de Pâris, arrêtoit son char ».

Appuyés sur ces autorités, les poëtes de la Grèce & de l'Italie confondirent le Memnon troyen avec l'é-

(*e*) Homère, Odyssée.

(*f*) Théogonie d'Hésiode.

(*g*) Pindare, ode 2.

(*h*) Ces passages ont rapport au Memnon égyptien. En effet, les anciens Grecs appelèrent long-tems le Delta l'Egypte, & tous les pays plus au midi, l'Ethiopie. Homère met ces mots dans la bouche de Ménelas, parlant à Télémaque : *Je remontai l'Egypte jusqu'en Ethiopie.* Or, comme il ne conduit son héros qu'à Thèbes, il est évident qu'il entendoit par cette expression la Thébaïde. Damis, compagnon d'Apollonius de Thianes, déclare qu'il a vu le temple & la statue de Memnon dans l'Ethiopie, c'est-à-dire dans la haute Egypte.

gyptien. Virgile (*i*) parle des troupes de l'aurore, & des armes du noir Memnon. Cette couleur, employée pour désigner la patrie de ce héros, ne doit point être regardée comme un signe de difformité; car le chantre d'Achille (*k*), en célébrant Euripile, dit: C'étoit le plus beau des mortels, après le divin Memnon. Ovide (*l*) s'exprime ainsi dans ses métamorphoses: " L'aurore, qui avoit favorisé le parti des Troyens, » n'est plus touchée des malheurs d'Ilion ni d'Hé» cube. Un intérêt plus vif occupe son ame. Elle » gémit de ses propres pertes, & donne des pleurs à la » mort de Memnon ". On lit sur la base de la statue cette belle épigramme, écrite par le poëte Asclépiodote. « Vivez, Thétis, déesse de la mer. Apprenez que Mem» non, qui mourut en combattant sous les remparts » de Troye, rend chaque jour un son agréable, près » des tombeaux creusés dans les monts lybiens, à l'en» droit où le Nil impétueux divise Thèbes, célèbre » par ses portes; tandis qu'Achille, insatiable de com» bats, ne parle, ni près des murs d'Ilion, ni dans » les champs de la Thessalie ".

Voilà, Monsieur, le Memnon égyptien ou éthiopien (car les anciens donnoient à la Thébaïde le nom d'*Éthiopie*) généralement reconnu pour celui qui périt glorieusement en repoussant les Grecs. Mais ces témoignages sont ceux des poëtes, qui s'attachent plutôt à nous présenter des tableaux touchans & des fictions brillantes, que des vérités historiques. Suivons la fable que l'on publioit sur son origine (*m*). L'Aurore, amoureuse de Tithon, l'emporta en Ethio-

[*i*] Virgile, Ænéide, liv. 1.

[*k*] Odyssée, liv. 5.

[*l*] Ovide, Métamorphoses, liv. 13.

[*m*] Apollodore, bibliothèque, liv. 3, chap. 11.

pie, & eut de lui Emathion, & Memnon (*n*). Isacius Tzetza adopte la même allégorie. Tithon, fils de Laomédon, fut aimé de la déesse du jour. De ce commerce nâquirent Memnon & Emathion (*o*). Diodore de Sicile explique ces passages. » Tithon, fils » Laomédon, & frère de Priam, porta ses armes dans » les contrées orientales de l'Asie, & jusqu'en Ethio» pie, d'où est née la fable de Memnon, enfanté par » l'Aurore ".

Mais quel est ce héros qui secourut les Troyens? car les allégories des poëtes ont toujours quelque vérité pour fondement? Diodore de Sicile (*p*) va nous l'apprendre. " Memnon vint au secours de Troye, à „ la tête des troupes de Teutam, Empereur d'Assyrie. Priam, souverain de la Troade dépendante „ de cet empire, accablé du poids de la guerre, avoit „ imploré son assistance. Teutam lui envoya vingt„ mille hommes Ethiopiens & Suziens, & deux cens „ chars commandés par Memnon. Ce guerrier, cher „ à son roi, gouvernoit alors la Perse. Il étoit à la „ fleur de son âge, & déja célèbre par sa force & „ sa grandeur d'ame. Il avoit construit un palais dans „ la citadelle de Suze, qui porta son nom jusqu'à „ la domination des Perses, & un chemin public „ nommé encore de nos jours *la voie Memnoniene*". Suze, ajoute Strabon (*q*), eut pour fondateur Tithon, père de Memnon. Cette ville avoit six lieues de circircuit. Sa forme étoit oblongue, & sa citadelle s'appeloit *le Memnonium* (*r*). Hérodote (*s*) appelle aussi

(*n*) Isacius Tzetza.

(*o*) Diodore de Sicile, liv. 4.

(*p*) Diodore de Sicile, liv. 2.

(*q*) Strabon, liv. 15.

(*r*) C'est-à-dire, la citadelle de Memnon.

(*s*) Hérodote, liv. 5.

Suze *la ville de Memnon.* Enfin Pauſanias (*t*) aſſure que ce général vint au ſiège de Troye, de Suze, & non d'Ethiopie, & qu'il avoit ſoumis toutes les nations de la Médie juſqu'au fleuve Choapſe.

Ces autorités dont je pourrois augmenter le nombre, s'il en étoit beſoin, prouvent évidemment que durant le ſiège mémorable, dont le génie d'un ſeul homme a immortaliſé les héros, les Empereurs d'Aſſyrie envoyèrent au ſecours de Priam un brave capitaine, nommé *Memnon*, qui n'avoit rien de commun avec celui d'Egypte (*u*). Il eſt probable, comme je l'ai dèja dit, qu'Homère, en l'appellant le fils de l'Aurore, avoit ſimplement voulu déſigner l'Orient d'où il étoit parti. Les poëtes, venus après lui, ont inventé la fable que vous venez de lire pour orner leurs vers.

Examinons maintenant quel étoit le nom véritable de la ſtatue qui fait l'objet de nos recherches, l'opinion qu'en eurent les anciens, & le but des prêtres en l'érigeant. Hérodote (*x*) eſt le premier qui l'ait appelée *Memnon* encore n'en dit-il qu'un mot, parce qu'elle venoit d'être mutilée lorſqu'il parcouroit l'Egypte. Depuis cet hiſtorien, une foule de voyageurs l'ont citée avec enthouſiaſme, & ſe ſont preſque tous accordés à lui donner le nom de *Memnon*, ce qui prouve ſeulement que cette dénomination avoit été adoptée par les étrangers; mais pour ſavoir la véritable, il faut entendre les Egyptiens, qui devoient mieux connoître leurs monumens. On lit ces mots dans

(*t*) Pauſanias in Phocicis, chap. 31.

(*u*) Philoſtrates dit poſitivement : Memnon étoit Ethiopien (Thébain) & règna dans ce pays avant la guerre de Troye. Celui qui vint à ce ſiège eſt beaucoup poſtérieur & différent du premier. Vie d'Apollonius de Thianes.

(*x*) Hérodote.

la chronique d'Alexandrie (*y*) : « Cambyse ordonna
» de couper par le milieu Aménophis, statue vocale,
» que l'on appelle vulgairement *Memnon* ". Pausanias (*z*), observateur exact, vient à l'appui de cette autorité. Les Thébains assurent que la statue, que nous nommons *Memnon*, est celle de l'Egyptien Phaménophis. Le *ph* (*a*), dans la langue du pays, est l'article du masculin, ainsi le vrai nom étoit Aménophis.

Lorsque Cambyse eut fait abattre la moitié de ce colosse, il cessa probablement pendant long-tems de rendre un son; car Hérodote, qui voyageoit dans ce pays peu de tems après la conquête des Perses, n'auroit pas oublié un fait si extraordinaire. Les Ptolémées, ayant fondé un royaume en Egypte, favorisèrent les sciences & les arts. Dès lors le reste de la statue, placée sur la base, continua de faire entendre sa voix, comme le rapporte Manethon (*b*), mais d'une manière moins distincte qu'avant sa disgrace. Trois siècles après, les Romains conquirent l'Egypte, & ils s'empressèrent d'en aller admirer les antiquités. Germanicus fut de ce nombre. « Il ne put résister,
» dit Tacite (*c*), au désir de contempler les merveil-
» les de l'Egypte, dont les plus étonnantes sont la
» statue de pierre de Memnon, qui, à l'instant où elle
» est frappée par les rayons du soleil, prononce des
» voyelles, & les pyramides, qui s'élèvent comme des

[*y*] Chronique d'Alexandrie.

[*z*] Pausanias dans les Attiques.

[*a*] Jablonski de Memnone.

[*b*] Chronographie de Syncelle. Manethon, écrivain sacré de l'Egypte, florissoit sous les premiers des Ptolémées. Il avoit conservé l'intelligence de la langue hiéroglyphique.

[*c*] Annales de Tacite, liv. 2.

» des montagnes au milieu des ſables preſqu'inacceſ-
» ſibles ". Des inſcriptions nombreuſes confirment le rapport de ce ſavant hiſtorien. On lit celle-ci ſur la jambe droite du coloſſe : *Moi C. Lælia, épouſe d'Africain, Préfet, j'ai entendu la voix de Memnon, à ſix heures & demie du matin, la première année de l'empire de Domitien, &c.* La ſuivante eſt écrite ſur la jambe gauche : *Moi Publius Balbinus, j'ai entendu la voix divine de la ſtatue vocale de Memnon, autrement Phaménoph. Je me trouvois dans la compagnie de l'aimable Reine Sabine* (l'épouſe d'Adrien). *Le ſoleil étoit à la première heure de ſon cours, la quinzième année de l'empire d'Adrien.* On lit enſuite : *Julie Camille m'a commandé de graver ces mots à l'inſtant où Adrien Auguſte a entendu la voix de Memnon;* & du même côté : *Moi Mitridaticus, Tribun de la douzième légion, j'ai entendu la voix de Memnon à ſix heures du matin.*

Mille autres inſcriptions atteſtent le même fait, ainſi il ſeroit inutile de les rapporter. Quand à ces autorités ſe joignent celles de Strabon & de Tacite; l'incrédulité ne peut tenir contre de pareils témoignages. Le marbre qui les conſerve depuis plus de ſeize cens ans, eſt un livre durable qui dépoſe en faveur de la voix d'Aménophis. Mais que doit-on en conclure ? La nature de la pierre comporte-t-elle un ſemblable phénomène ? Pauſanias (*d*) ſemble favoriſer cette opinion. « La pierre que l'on montre à Mégare,
» lorſqu'elle eſt frappée d'un caillou, rend un ſon qui
» imite les vibrations d'une corde d'inſtrument. Le
» coloſſe que j'ai vu à Thèbes, de l'autre côté du
» Nil, m'a ſurpris bien davantage. Il produit tous
» les jours, au lever du ſoleil, un ſon auſſi éclatant

(*d*) Pauſanias, dans les Attiques.

» que celui des cordes d'une guitarre ou d'une lyre, » qui ſe rompent quand on les tend". Philoſtrates (*e*), entraîné par l'amour du merveilleux, ne met point de bornes à ſa crédulité. « Le coloſſe de Memnon, » quoique de pierre, étoit doué de la parole. Au » lever du jour, joyeux de revoir ſa mère, il la ſa- » luoit d'une voix gracieuſe. Vers le coucher du ſo- » leil, il exprimoit la douleur de ſon abſence par un » ſon triſte & lugubre. — Ce marbre avoit auſſi la » faculté de répandre des larmes à volonté. On pré- » tend qu'Echo répondoit à ſa voix, & imitoit par- » faitement les accens de ſa joie & de ſa douleur ". Enfin, un ancien grammairien (*f*) dit que cette ſtatue étoit compoſée d'une manière ſi merveilleuſe, qu'elle ſaluoit le Roi & le ſoleil.

Ces paſſages ne nous porteront pas à croire que le marbre puiſſe rendre un ſon de la nature de celui que l'on attribue à Memnon. Je ſais que le ſarcophage, vide de la grande chambre de la pyramide, retentit d'une manière très-ſonore, lorſqu'on le frappe avec une pierre ou un morceau de métal; mais de quelque façon qu'il fût diſpoſé, les rayons du ſoleil, en l'éclairant, ne produiroient rien de ſemblable. Suppoſons que les prêtres de Thèbes euſſent porté l'art de la méchanique au point de perfection où il eſt parvenu de nos jours, & auſſi ingénieux que Vaucanſon, & d'autres artiſtes célèbres, ils euſſent fabriqué une tête parlante, dont les reſſorts fuſſent tellement arrangés, qu'elle prononçât des voyelles au lever du ſoleil. Cambyſe avoit détruit ce méchaniſme merveilleux, en renverſant la partie ſupérieure de la ſtatue, & tous les témoignages que j'ai cités, ne par-

(*e*) Philoſtrates, vie d'Apollonius de Thianes.

(*f*) Cité par Jablonski de Memnone.

lent que du tronc que l'on voit encore de nos jours ſur le piédeſtal. Il eſt donc naturel d'attribuer le ſon du coloſſe mutilé à l'artifice des prêtres, qui opposèrent ce prétendu miracle aux progrès du chriſtianiſme naiſſant. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, depuis le commencement du quatrième ſiècle de l'égliſe, où l'Egypte devint chrétienne, on n'a plus entendu parler de la voix d'Aménophis.

Eſſayons de découvrir le but des prêtres, en fabriquant cette ſtatue vocale. Nous ſavons qu'ils avoient conſacré les divinités ſecondaires pour conſerver la mémoire de leurs plus belles découvertes. Aménophis avoit ſans doute été créé dans le même deſſein. Le rapprochement de quelques paſſages tirés des anciens pourra donner du poids à cette conjecture. Vous vous rappellez, Monſieur, que dans le temple d'Abydus, que Strabon (*g*) nomme auſſi le *temple de Memnon*, les prêtres répétoient les ſept voyelles en forme d'hymne, & qu'ils en avoient interdit l'entrée aux muſiciens. Démétrius de Phalère (*h*) confirme ce fait important. « En Egypte, les prêtres ſe » ſervent des ſept voyelles au lieu d'hymne pour cé- » lébrer les dieux. Ils les répètent ſucceſſivement avec » l'accent qui leur convient. Cette ſuite de ſons, » ainſi modulés, leur tient lieu de flûte & de gui- » tarre, & produit une mélodie agréable ». Les anciens, & Jablonski (*i*), qui a recueilli leurs témoignages avec un ſoin extrême, aſſurent que ces voyelles étoient conſacrées aux ſept planettes, & que la ſtatue d'Aménophis les rediſoit à certaine époque. Lucien (*k*) introduit Eucrate ſur la ſcène, & le fait

(*g*) Strabon, liv. 17.

(*h*) Démétrius de Phalère.

(*i*) Jablonski de Memnone.

(*k*) Lucien, tom. 2.

parler ainſi : » J'ai entendu en Egypte Memnon, non » pas rendre, ſuivant ſa coutume, un bruit *inſigni-» fiant*; mais prononcer de ſa bouche un oracle en » ſept ſons ". Ce paſſage n'eſt peut-être qu'une plaiſanterie de Lucien; mais elle eſt fondée ſur la perſuaſion où l'on étoit, qu'avant que Cambyſe eût briſé ce coloſſe, il faiſoit entendre les ſept voyelles. Le dialogue ſuivant, écrit en grec, ſur la jambe gauche, en eſt une preuve nouvelle.

a. *Cambyſe m'a mutilé, moi, ce marbre formé à l'image du ſoleil. Je poſſédois autrefois la voix mélodieuſe de Memnon. Cambyſe m'ôta les accens par leſquels j'exprimois la joie & la douleur.*

b. *Ce que tu racontes eſt déplorable. Ta voix eſt maintenant obſcure & incompréhenſible. Infortuné, je plains le malheur qui t'a réduit à cet état.*

Les Egyptiens regardoient l'équinoxe du printems, comme le moment de la création de l'univers (*l*). « Ils diſoient qu'à la naiſſance du monde, lorſque les » aſtres commencèrent à ſe mouvoir dans l'eſpace, » le Bélier occupoit le milieu du ciel, la lune étoit » dans le ſigne du cancer, le ſoleil ſe levoit avec le » lion, Mercure avec la Vierge, Vénus avec la ba-» lance, Mars étoit dans le ſcorpion, Jupiter dans » le ſagittaire, & Saturne dans le capricorne ". Syncelle (*m*) a trouvé dans une vieille chronique d'Egypte, qu'après une révolution de trente-ſix mil cinq cent vingt-cinq ans, le Zodiaque ſeroit rétabli dans ſon premier état, c'eſt-à-dire, que la première minute du premier dégré de la ligne équinoctiale commenceroit avec le ſigne du bélier.

Je laiſſe la vérité de ces faits à la diſcuſſion des

(*l*) Macrob, ſonge de Scipion.

(*m*) Chronographie de Syncelle.

astronomes; mais ils annoncent qu'en Egypte l'équinoxe du printems attiroit principalement l'attention des savans & du peuple. Amoun, divinité symbolique, lui fut consacrée, & toutes les fêtes qu'on célébroit en son honneur, n'avoient rapport qu'à cette époque intéressante. C'est d'elle que datoit l'année astronomique. C'est d'elle, qu'au rapport des prêtres les sept planètes recommençoient leur course, ce qu'ils nommoient allégoriquement *la musique céleste*. C'étoit aussi dans ce moment qu'Aménophis prononçoit les sept voyelles qui étoient les symboles des planètes, & qui composoient la musique terrestre. Cette statue fameuse pouvoit donc être appelée, dans la langue sacrée, *le cousin d'Osiris* (*n*), & *l'image du soleil* (*o*), puisqu'elle imitoit sur la terre l'office qu'il fait dans les cieux. Les prêtres, en lui faisant répéter les sept sons, dont toutes les langues ont été formées, & qui peignent d'une manière merveilleuse nos pensées, voulurent immortaliser la plus belle de leurs découvertes; découverte qui, au rapport de Platon, n'a pu être inventée que par un dieu, ou un homme divin. Peut-être que l'ombre de ce colosse élevé servoit aussi à marquer l'instant de l'équinoxe. Du moins son nom composé *d'ame nouphi* (*p*), enseigner une bonne nouvelle (*q*), porte à le penser. Les Grecs adoptèrent ces anciennes idées quand ils attribuèrent à Apollon, qui n'étoit autre chose que le soleil, l'invention de la lyre & de la musique. Les fictions des poëtes obs-

(*n*) Diodore de Sicile.

(*o*) Voyez l'inscription que je viens de rapporter.

(*p*) Jablonski de Memnone.

(*q*) Le soleil, arrivé à l'équateur, promettoit aux Egyptiens la cessation des vents du sud, & l'approche de l'inondation. Voilà pourquoi ils l'observoient avec tant de soin.

curcirent cette allégorie qui peignoit l'harmonie admirable qui règne entre les aſtres, & elle ne fut plus entendue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVII.

A M. L. M.

Réflexions ſur le culte des Egyptiens.

Au grand Caire.

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, de courtes réflexions ſur la réligion dont je viens d'expoſer les myſtères à vos yeux. Elle ne renferme que deux dogmes, celui de l'eſprit infini, auteur de la création, & celui de l'immortalité de l'ame. Les temples de Phtha de Neith & de Cneph conſacrés à la puiſſance, à la ſageſſe, à la bonté de l'Etre-Suprême, démontrent le premier. Le ſoin avec lequel on embaumoit les corps, la prière qu'on récitoit à la mort d'un Egyptien, ſont la preuve du ſecond. Le temple de Cneph, placé dans l'île d'Eléphantine, peut être regardé comme le plus ancien du pays. En effet, avant que les Egyptiens deſcendiſſent dans la vallée, où les eaux ſtagnantes du Nil formèrent des marais impraticables juſqu'au tems où des travaux prodigieux les eurent deſſéchés, & rendus propres à l'agriculture, ils habitoient, au rapport d'Hérodote, les montagnes qui bordent la cataracte. Ce monument témoigne donc que chez eux le culte du Créateur précéda tous les autres. On a même droit d'aſſurer qu'il ſe conſerva ſans tache parmi les prêtres; car des hommes qui ſe ſont une fois élevés

par l'effort ſublime de la raiſon, à la connoiſſance d'un ſeul Dieu, ou qui l'ont reçue par tradition, ne ſauroient, tandis qu'ils composent un corps éclairé, redeſcendre à l'idolâtrie qui ſuppoſe toujours une profonde ignorance.

Le reſte de la théologie égyptienne étoit purement allégorique. Il embraſſoit le cours du ſoleil, de la lune, des aſtres, & les phénomènes les plus éclatans de la nature. Tous ces objets furent perſonifiés dans la langue ſacrée des prêtres ; mais loin de les adorer, ils ne les conſidérèrent que comme des ſignes admirables dans leſquels la grandeur du Très-haut ſe manifeſtoit à leurs regards. Il eſt bien probable qu'ils enſeignèrent d'abord cette réligion dans ſa pureté. Elle ſe corrompit inſenſiblement, parce que le vulgaire accoutumé à voir dans les ſanctuaire les figures ſymboliques dont j'ai parlé, à offrir aux époques où on les en tiroit, des ſacrifices d'actions de graces au Créateur, oublia l'objet inviſible de ſa vénération, pour adorer ſes ouvrages cachés ſous ces emblêmes.

Mais pourquoi les prêtres ne s'efforcèrent-ils pas de détruire cet aveuglement ? pourquoi tinrent-ils la nation aſſervie au joug d'une ſuperſtition déplorable ? ſans doute que ce ne fut point d'abord leur projet. La néceſſité d'exprimer leurs idées, avant l'invention des lettres, par des figures allégoriques, l'habitude de les renfermer dans les temples, accoutuma les peuples à les regarder comme ſacrées. Lorſque l'uſage plus facile de l'écriture, leur en eut entièrement fait perdre le ſens, ils ne mirent plus de bornes à leur vénération, & encenſèrent réellement les ſymboles que leurs pères avoient ſimplement honorés. Dès lors Oſiris & Iſis devinrent les divinités tutélaires de l'Egypte ; Sérapis préſida à l'inondation ; Apis préſagea l'abondan-

LIBRARY OF THE BOMBAY

ce, & le mauvais génie Typhon, menaça le pays des fléaux les plus deſtructeurs. Ces idées s'étant profondément imprimées dans les eſprits, il étoit difficile de les déraciner ſans renverſer le culte établi : peut-être auſſi, (car les hommes ont toujours été les mêmes) que les prêtres profitèrent adroitement de cette ignorance pour s'établir les médiateurs entre le ciel & la terre, & les diſpenſateurs des oracles divins. Mais ce qui doit rendre circonſpect celui qui oſe juger un corps de ſavans qui publia les loix ſages dont Athènes s'enrichit, & qui éleva un grand nombre de monumens utiles & durables, c'eſt que les Hébreux, quoique ſéparés des Egyptiens, quoique retenus dans l'ancienne croyance d'Abraham par leurs vieillards & leurs prophètes, ne ſe virent pas plutôt dans le déſert que, profitant de l'abſence de Moyſe, qui attendoit ſur la montagne les oracles du ciel, ils forcèrent Aaron à leur fondre un veau d'or pour leur ſervir de dieu; tant il eſt vrai que la vue des objets ſenſibles a plus d'empire ſur la multitude, que tous les préceptes de la ſageſſe. Enfin, ſi l'on raiſonne ſans partialité, on s'appercevra qu'il eſt auſſi difficile que dangereux, de montrer la vérité aux hommes. Les plus grands philoſophes de la Grèce & de Rome, ne reconnoiſſoient, ainſi que les prêtres Egyptiens, qu'un ſeul Dieu. La mythologie n'étoit à leurs yeux qu'un tiſſu d'allégories qui voiloient des effets phyſiques, & des cauſes naturelles. Cependant ils courboient leur front devant les ſtatues de Jupiter, de Pallas, de Vénus. Socrate ſeul eût le courage d'élever la voix contre ces divinités fabuleuſes, & Socrate fut contraint de boire le poiſon. Voulez-vous un exemple plus récent du danger que l'on court en éclairant ſes ſemblables? Galilée annonce à la terre une découverte importante, & Galilée, après avoir été forcé de de-

mander à genoux pardon d'avoir osé dire la vérité, fut persécuté le reste de ses jours, & mourut en exil. Sans doute qu'il est beau d'être martyr à ce prix, mais peu d'ames sont capables de cet effort sublime.

Ces faits & tant d'autres que je pourrois citer, prouvent que si les prêtres de l'Egypte sont coupables d'avoir caché la lumière au peuple qu'ils auroient dû instruire, il ne faut pas les condamner avec trop de rigueur. Car dans ces siècles reculés, où l'on ne parloit que par symbole, l'idolatrie prit des accroissemens rapides, & il étoit presque impossible de la détruire sans renverser la réligion. Rappelez-vous les dieux de Laban, volés par Rébecca. Ces idoles étoient des hiéroglyphes. Laban, qui avoit probablement perdu l'intelligence des choses qu'elles signifioient, les adoroit parce qu'elles lui venoient de ses pères. Le même évènement arriva en Egypte, où les hiéroglyphes devinrent les divinités du peuple, aussi-tôt qu'il ne put plus les comprendre. Le seul moyen d'éteindre la superstition eût été de les anéantir; mais ce sacrifice eût coûté aux prêtres la perte de leurs connoissances, & sur-tout de l'empire absolu qu'ils exerçoient sur les esprits. Or, si l'on a vu quelques hommes assez généreux pour renoncer au charme de la domination, par le pur amour de l'humanité, jamais un corps ne fut capable de ce noble effort.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVIII.

A M. L. M.

Observations sur les Hiéroglyphes.

Au grand Caire.

LES hiéroglyphes, Monsieur, sont la première langue écrites des hommes. Ce sont des caractères imitatifs & allégoriques. Ils diffèrent des lettres, en ce que celles-ci peignent la pensée par des traits & des sons, & qu'ils la répréséntent seulement par des figures. Leur antiquité touche au tems du déluge, si elle ne remonte au-delà; car avant cette époque le genre humain possédoit les sciences & les arts; & puisqu'on les gravoit sur la pierre, quelques-uns de ces monumens ont pu échapper au naufrage des hommes.

Clément d'Alexandrie compte un grand nombre de livres attribués à Thoth, c'est-à-dire, approuvés par les Académies, & publiés sous ce titre. Il donne même la notice de plusieurs d'entr'eux. Le premier, dit-il, contenoit les hymnes sacrées; le second, les règles de la vie des Rois; les quatre suivans traitoient de l'astronomie, & des observations des Egyptiens; dix autres renfermoient la science des hiéroglyphes, la géographie & la cosmographie. Un pareil nombre composoit le code des loix, de la religion & de la discipline des prêtres. Enfin, les six derniers formoient un traité complet sur la médecine.

Ces ouvrages ont subi le sort de tant d'autres, qu'un barbare, dont le nom doit être odieux à la postérité, employa pendant six mois à chauffer les bains d'Alexandrie; mais la plûpart des livres égyptiens

n'étoient que des copies. Les originaux reſtent ſculptés en mille endroits ſur les marbres des temples, les obéliſques, & les murs des ſouterrains. Voilà les monumens que les ſavans de tous les pays devroient s'efforcer de lire. Manethon, grand prêtre, & écrivain ſacré de l'Egypte, y puiſa l'hiſtoire qu'il écrivit ſous le règne des Ptolémées. Environ trois ſiècles après, Hermapion interpréta l'obéliſque d'Héliopolis, tranſporté par Auguſte dans la capitale de l'Empire Romain. Depuis cet auteur, aucun autre n'a poſſédé l'intelligence des hiéroglyphes, ou ſi quelqu'un a été doué de cette ſcience, ſes ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous. Ammien Marcellin, qui floriſſoit ſous l'empire de Julien, aſſure que de ſon tems ces caractères étoient inintelligibles aux Latins. Y auroit-il quelques moyens d'arracher le voile qui les couvre, & d'expliquer les faits qu'ils contiennent? Celui qui le découvriroit acquerroit une gloire immortelle, en rendant aux arts, aux ſciences & à l'hiſtoire, tant de découvertes perdues pour le monde. Je ne prétends point à cet effort ſublime; mais j'expoſerai les idées que l'étude des anciens, & la vue ſi ſouvent répétée des monumens de l'Egypte, m'ont fait naître.

On ſait que les prêtres inventèrent les lettres qu'ils nommèrent *Sacerdotales*, & avec leſquelles ils traduiſirent les hiéroglyphes : elles étoient d'un uſage univerſel dans les temples, & on s'en ſervoit pour écrire tout ce qui avoit rapport à la réligion & aux ſciences. Ce dialecte particulier étoit intermédiaire entre les hiéroglyphes & la langue vulgaire du pays, qui heureuſement n'eſt point perdue. En effet, elle exiſte dans les livres des Cophtes, avec des traductions grecques & arabes. On la retrouve dans un grand nombre de manuſcrits répandus en Egypte, & dans les bibliothèques de l'Europe. Pour s'élever par elle

à la connoiſſance du dialecte ſacerdotal, il faudroit trouver, ou des alphabets, ou des paſſages communs de ces deux langues. Or, ſur les murs des temples & dans les ſouterrains, on apperçoit, parmi les hiéroglyphes, des lettres qui diffèrent de toutes celles connues, & qui ſont probablement partie du dialecte ſacerdotal. Voilà les caractères que l'on devroit s'efforcer d'entendre; car ils donneroient la clef des hiéroglyphes, dont ils ſont ou la ſuite, ou l'interprétation. Peut-être qu'un ſavant qui ſauroit parfaitement le Cophte, l'Arabe, & l'Hébreu, & qui conſacreroit pluſieurs années à étudier ſur les lieux les monumens de l'ancienne Egypte, viendroit à bout de cette noble entrepriſe.

Voici une autre réflexion, qui, depuis que je voyage dans ce pays, m'a ſingulièrement frappé. Les Ammoniens étoient une colonie égyptienne. Les prêtres qui rendirent fameux Jupiter Ammon, avoient la même réligion, les mêmes connoiſſances que ceux de l'Egypte. Leur dieu a ceſſé de rendre des oracles, mais ſon temple peut ſubſiſter encore. La contrée qui l'environnoit étant très-fertile, doit être habitée. Cette peuplade n'ayant point éprouvé les révolutions, qui, depuis plus de deux mille ans ont bouleverſé l'Egypte, aura conſervé ſes uſages, ſon culte, & ſa langue maternelle. Il eſt probable que les ſciences & les arts n'y étant plus alimentés par la célébrité, ſe feront éteints. Mais la tradition en aura gardé la mémoire. Sanchoniaton aſſure qu'il a puiſé ſes lumières ſur les monumens de l'Egypte, & dans les livres des Ammoniens. Ces livres doivent ſe trouver au ſein de la contrée qui les enfanta, & peut-être dans le ſanctuaire de ce temple antique, défendu par des déſerts immenſes. Ce ſeroit donc vers ce lieu mémorable qu'un ſavant pourroit diriger ſes pas avec l'eſpoir du

succès. Le chemin qui y conduit est semé de dangers. Alexandre, suivi d'un nombreux cortége, & de chameaux chargés d'eau & de provisions, faillit d'y périr de soif. Une des armées de Cambyse y resta ensevelie sous les sables, & aucun des soldats qui la composoient ne revit sa patrie. Mais que ne peut pas un homme intrépide, guidé par le flambeau & l'amour des sciences? Enfin, jusqu'à ce qu'un Européen instruit ait visité le temple d'Ammon, jusqu'à ce qu'il ait appris aux nations éclairées ce qu'il renferme de trésors ou de débris, il sera naturel de penser qu'il est entouré d'une ancienne colonie égyptienne, qu'elle parle sa langue naturelle, & qu'elle a conservé l'intelligence des hiéroglyphes. Ce qui me porte à croire que cette peuplade n'est pas éteinte, c'est que les Oasis, que j'ai tracées sur la carte, sont encore habitées de nos jours, & que le Bey de Girgé envoie dans celle qui répond à cette ville un Cachef pour la gouverner. Un voyageur qui oseroit traverser les déserts qui les séparent des rives du Nil, y rencontreroit des monumens infiniment curieux, & jusqu'à présent inconnus.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIX.

A M. Le Monnier, Médecin du Roi, premier Médecin de Monsieur, & Membre de l'Académie des Sciences.

Plan d'un voyage intéressant, & qui n'a jamais été fait.

Au grand Caire.

Il reste, Monsieur, beaucoup de choses curieuses à vérifier en Egypte. Voici les propositions que j'offre à celui qui désire se rendre utile aux sciences, aux arts, & procurer à son pays des connoissances précieuses.

Parcourir en bateau le grand lac de Menzalé, sonder ses embouchures dans la Méditerranée, aborder à l'île de Tanis, où d'après le témoignage des écrivains arabes, & des naturels du pays, il se trouve de grandes ruines, & des marbres antiques. Pousser sa navigation jusqu'à l'extrémité de ce lac; visiter les restes de Peluse & de Farama, où les géographes arabes décrivent un tombeau qui doit être celui du grand Pompée.

Descendre le canal de Sebennytus, aujourd'hui Samanout, jusqu'au bord du lac Bourlos; chercher les ruines de l'ancienne Butis, où Hérodote place le sanctuaire de Latone, composé du bloc étonnant de granit dont j'ai donné la description d'après cet historien.

Reconnoître les débris de Naucrate & de Saïs, situées dans les environs de Faoué, & ceux de Phacuse & de Bubaste, où passoit le fameux canal des Ptolémées.

Faire un traité avec un tribu d'Arabes errant pour pénétrer à l'Oaſis d'Ammon, peu diſtante du lac Mœris, & de-là au temple de Jupiter Ammon, ſi célèbre dans l'antiquité, & où l'on peut eſpérer de retrouver l'ancienne langue de l'Egypte, & peut-être des livres qui ſerviroient à l'intelligence des hiéroglyphes.

Viſiter les trois Oaſis, & décrire les peuples & les monumens qu'elles renferment, & qui ſont perdus pour le monde.

S'arrêter huit ou dix jours à Siène pour découvrir le puits du ſolſtice, & vérifier l'obſervation admirable des anciens prêtres de l'Egypte, qui voyoient, lorſque le ſoleil décrivoit le tropique, ſon image entière ſe peindre à midi ſur l'eau qui couvroit le fond de ce puits aſtronomique.

Depuis dix-huit cens ans, aucun Européen n'a vérifié ces faits, & parcouru les lieux dont je parle. Ces découvertes ſuppoſent un homme verſé dans l'antiquité, & parfaitement inſtruit des mœurs, de la réligion & de la langue des Arabes. Un tel homme ne borneroit pas là ſes voyages. Il pourroit s'embarquer ſur la mer rouge en qualité de commerçant Mahométan, en parcourir tous les ports, reſter quelques mois à Moka où il trouveroit des manuſcrits précieux, ſe rendre à Sannaa, ancienne capitale des rois Homérites, qui gouvernoient l'Iemen du tems des Ptolémées; viſiter l'intérieur de ce riche pays, ſe joindre à une caravane, & arriver à la Mecque. Il y reſteroit ſous le prétexte de la réligion & du commerce, examineroit la bibliothèque commencée bien avant Mahomet, achetteroit, ou feroit copier les manuſcrits les plus intéreſſans, & après avoir obſervé le culte, le négoce, & les monumens de cette ville, dont l'antiquité remonte à Iſmaël, il partiroit avec la caravane de Damas, & ſe repoſeroit de ſes fati-

gues dans cette belle capitale de la Syrie, où il se procureroit encore un grand nombre de livres rares, &c.

Le savant qui réussiroit dans ce voyage, dont les peines & les périls sont innombrables, donneroit à l'Europe une histoire absolument neuve des peuples de l'Arabie, car l'intérieur de ce pays n'est pas plus connu que les forêts de la nouvelle Zélande. Il procureroit à l'histoire naturelle & à la géographie une foule de découvertes intéressantes, & peut-être auroit-il le bonheur de rendre à Tacite, à Tite-Live, à Diodore de Sicile, le complément de leurs ouvrages immortels, car ils ont été traduits par les Arabes.

Lorsque j'eus donné au public la traduction du Coran, & la vie de Mahomet, plein d'enthousiasme pour les sciences, je proposai ce plan de voyage. Il rencontra des obstacles qui en empêchèrent l'exécution, & qui me causèrent beaucoup de chagrin. Il fallut céder à la loi de la nécessité. J'ai depuis ce tems entièrement abandonné ce projet, & j'avoue qu'actuellement je n'aurois pas le courage de l'entreprendre, parce que j'en connois par expérience les périls, & qu'après cinq années de séjour dans ma patrie, où je suis acclimaté de nouveau, ma santé ne soutiendroit peut-être pas une seconde fois les chaleurs dévorantes de l'Afrique & de l'Arabie; mais j'espère que quelqu'Européen enflammé d'amour pour la gloire, & plus riche ou plus favorisé que moi, s'immortalisera en recueillant les connoissances & les manuscrits dont j'ai parlé, & sur-tout en procurant aux nations éclairées l'histoire inconnue des peuples de l'Iemen, de la Mecque, de Médine, & de l'intérieur de l'Arabie.

Telles sont les connoissances que cinq années de voyages dans les contrées orientales, & l'étude des

anciens,

anciens, m'ont procurées. Vous, Monſieur, qui dans la retraite charmante que vos travaux & vos lumières ont enrichie de toutes les plantes rares du monde, & d'une foule de livres précieux, m'avez fourni le loiſir néceſſaire pour rédiger ces lettres, publiées ſous les auſpices d'un Prince auguſte, dont l'eſtime vous honore, puiſſiez-vous trouver du plaiſir à les lire, & les regarder comme un témoignage de ma reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
SAVARY.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

LETTRE PREMIERE.

Détails ſur la température du climat.

LES chaleurs ſont exceſſives dans la haute Egypte, & modérées dans la baſſe. Maladies peu nombreuſes auxquelles les Egyptiens ſont ſujets. Moyens qu'ils emploient pour ſe guérir de la fièvre, & conſerver leur ſanté. Pendant une partie de l'hiver & du printems, le vent de ſud ſe fait ſentir, & ſon ſouffle eſt pernicieux. Le reſte de l'année les vents du nord entretiennent la ſalubrité. La lèpre eſt inconnue dans ce pays. La peſte n'en paroît point originaire. Les Européens, en s'enfermant, ſe mettent à l'abri de ce fléau.

LETTRE II, *page 15.*

Obſervations ſur les divers habitans de l'Egypte.

Les Cophtes, deſcendans des Egyptiens, ont perdu le génie & les connoiſſances de leurs pères. Les Arabes ſont après eux les plus anciens habitans du pays. Ils y ont régné deux fois. Ceux qui, ſoumis à la domination des Beys, cultivent les terres, ont perdu la bonne-foi naturelle à leur nation; ceux qui vivent ſous l'empire de leurs Scheiks, ont conſervé leur droiture & leurs vertus. Les Bedouins habitent les

déserts, & déclarent la guerre à toutes les caravanes; mais ils sont généreux, hospitaliers, & fidèles à leurs sermens. Les chrétiens de Syrie, les Grecs & les Juifs exercent les arts mécaniques. Les vrais Turcs se trouvent en petit nombre dans l'Egypte.

LETTRE III, *page* 33.

Observations sur le mariage parmi les Egyptiens.

Le mariage, élevé à la dignité de sacrement parmi les chrétiens, est indissoluble. Le législateur de l'Arabie, fondé sur l'autorité des patriarches, & entraîné par l'empire de l'usage, a permis la répudiation; mais en même tems il s'est efforcé de fixer un terme à la fantaisie des hommes. Cérémonies qu'observent les Mahométans & les Cophtes lorsqu'ils se marient.

LETTRE IV, *page* 40.

Révolutions que le commerce de l'Egypte a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

Etat du commerce de l'Egypte sous les Pharaons, les Perses & les Ptolémées, qui créèrent une marine puissante sous l'empire des Romains, qui, guidés par les Egyptiens, pénétrèrent jusques dans le Bengale. Ce commerce étendu s'affoiblit sous les monarques du Bas-Empire. Il fut presque anéanti pendant la domination des Arabes. Les Vénitiens s'étant ouvert les ports de l'Egypte, le rétablirent. Les Portugais le leur enlevèrent, & Venise, sans négoce, perdit sa marine & ses provinces éloignées. Tableau du commerce actuel de ce pays.

LETTRE V, *page* 65.

Sur l'ancien culte des Egyptiens, & particulièrement sur Athor, une de leurs divinités.

Athor, ou la nuit, réprésentoit, dans l'opinion des prêtres égyptiens, ces ténèbres répandues sur le chaos

avant la création, que l'esprit créateur anima de son souffle, & dont il forma l'univers. Ils regardèrent ensuite la lune comme le symbole de ces ténèbres, & la proposèrent à la vénération des peuples; enfin ils étendirent cette idée jusqu'au tems où le soleil, demeurant dans les signes de l'hémisphère austral, rend les jours plus courts & les nuits plus longues.

LETTRE VI, *page* 73.

De Phtha, Neith & Cneph, noms sous lesquels l'Etre-Suprême fut adoré en Egypte.

Les Egyptiens adorèrent l'Etre-Suprême sous le nom de Phtha, Neith & Cneph. Ces trois attributs peignoient la puissance, la sagesse, la bonté de l'esprit infini qui a créé le monde. Le temple de Phtha étoit à Memphis, celui de Neith à Saïs, & celui de Cneph dans l'île d'Eléphantine. Ce culte ne fut conservé dans sa pureté que parmi les prêtres & les initiés aux mystères. Le peuple oublia le créateur pour adorer ses ouvrages.

LETTRE VII, *page* 81.

Des dieux visibles des Egyptiens, & principalement d'Osiris, divinité symbolique qui représentoit le soleil.

Le peuple de l'Egypte adora d'abord le soleil sous le nom propre de *Phré*, & ensuite sous celui d'Osiris. Ce dieu devint très-célèbre. Il eut des temples & des sacrificateurs dans toutes les parties du royaume. Il devoit sa naissance à l'astronomie, qui, ayant observé son cours plus régulier que celui de la lune, s'en servit pour mesurer le tems. Le nom d'Osiris, dérivé d'Oich Iri, l'auteur du tems, marque le but des prêtres en créant cette divinité allégorique.

LETTRE VIII, *page* 87.

D'Ammon & d'Hercule, emblêmes du soleil.

Amoun, dont les Grecs firent Ammon, & les La-

tins Jupiter Ammon, étoit particulièrement adoré à Thèbes, que l'écriture nomme la ville d'Ammon, & les Grecs Diospolis, la ville de Jupiter. Sa statue étoit recouverte de la peau & de la tête d'un bélier. Ce dieu symbolique qui figuroit le soleil du printems, rendoit ses oracles dans un temple placé au milieu des déserts de la Lybie. La statue d'Hercule que l'on associoit à son culte, à l'équinoxe du printems, désignoit la force du soleil arrivé à la ligne équinoctiale.

LETTRE IX, *page* 91

De Horus, divinité symbolique qui répréſentoit le soleil.

Horus avoit pour symbole l'épervier, ainsi qu'Osiris. On leur accordoit souvent les mêmes attributs. Son trône étoit porté sur des lions, parce qu'il répréſentoit le soleil arrivé au solstice d'été. Son éducation à Butis, sur les bords d'un grand lac, désignoit la puissance qu'il a d'élever les vapeurs dans l'atmosphère, d'où elles retombent en rosées sur la terre. La victoire d'Horus sur Thyphon, peignoit les effets heureux que produit le soleil, parcourant les signes de l'été, tels que l'inondation, l'extinction des vents de sud, & la naissance des vents étésiens.

LETTRE X, *page* 94.

De Sérapis céleste, symbole du soleil.

Le culte de Sérapis fleurit sous les Ptolémées, qui bâtirent en son honneur un temple superbe. Mais il étoit adoré en Egypte avant leur règne, & avoit pris naissance sur les rives du Nil. Cette divinité emblématique figuroit le soleil, parcourant les signes de l'automne. On le nomma invisible, parce qu'alors il paroît moins long-tems aux regards des peuples septentrionaux. C'étoit le Pluton des Grecs, mais dépouillé des fables dont leurs poëtes le revêtirent.

LETTRE XI, *page* 97.

De Harpocrates, emblême du soleil.

Harpocrates réprésentoit en Egypte, le soleil arrivé au solstice d'hiver, & en Grèce, le dieu du silence. Les prêtres le figuroient avec les pieds joints ensemble de manière qu'il pouvoit à peine marcher, c'étoit l'emblême du mouvement lent & presque insensible du soleil, décrivant le tropique du capricorne. On le peignit assis sur la fleur du lotus, parce qu'elle ne s'épanouit qu'à la fin de l'automne.

LETTRE XII, *page* 99.

De Mendès, symbole du soleil.

Mendès fut vraisemblablement le premier emblême du soleil. Il désignoit la vertu fécondante de cet astre. Le bouc lui étoit consacré comme le plus prolifique des animaux. Les prêtres étoient initiés aux mystères de Mendès. Le Phallus, image de la génération, décoroit leurs habits, & ornoit la statue des autres dieux. Les Grecs le nommèrent Pan, mais improprement, car il avoit peu d'analogie avec ce demi-dieu.

LETTRE XIII, *page* 102.

D'Isis ou de la lune, divinité égyptienne.

Les Egyptiens adorèrent d'abord la lune sous son nom propre d'Io, dont le culte, porté en Grèce, donna naissance à la fable d'Io, changée en vache. Lorsqu'ils eurent observé son influence sur l'atmosphère, ils la nommèrent Isis, qui signifie la cause de l'abondance. On attribua l'inondation aux pleurs de cette divinité; c'est-à-dire, à la rosée dont elle étoit censée la mère. Encore de nos jours les Cophtes prétendent que la rosée qui tombe au solstice, fait fermenter les eaux & produit le débordement.

LETTRE XIV, *page* 106.

De Sothis, étoile consacrée à Isis.

Quelques écrivains donnèrent à Sothis le nom d'Isis; mais cette étoile, nommée Sirius par les Grecs, & Canicula par les Latins, étoit simplement consacrée à cette déesse. Les Egyptiens formèrent deux périodes datées du lever de Sothis. La vénération du peuple, pour cette belle étoile, vint de ce qu'à son lever héliaque on pouvoit juger du dégré où monteroit l'inondation; voilà pourquoi on la nomma, l'astre qui fait croître les eaux.

LETTRE XV, *page* 109.

De Bubaste, divinité symbolique des Egyptiens.

Bubaste reçut de grands honneurs en Egypte. On y bâtit une ville qui portoit son nom. On lui attribuoit la vertu de secourir les femmes enceintes, ce qui la fit appeller par les Grecs & les Latins, Diane & Ilithia. Cette divinité symbolique réprésentoit la nouvelle lune. On célébroit ses fêtes le troisième jour du mois, parce que c'est alors que le croissant est visible pour tout le monde.

LETTRE XVI, *page* 114

De Butis, divinité symbolique qui réprésentoit le soir.

Cette divinité, nommée Latone par les Grecs, avoit un temple fameux dans la ville de Butis. Un bloc énorme de granit en composoit le sanctuaire. Elle y rendoit ses oracles. Les Egyptiens l'avoient placé dans une île mobile, les Grecs, les imitèrent en ce point. Cette divinité étoit le symbole de la pleine lune, & comme c'est alors que la rosée est plus abondante, on la regarda comme la cause de la rosée. On racontoit qu'elle avoit élevé Horus, & qu'elle l'avoit sauvé des embuches de Typhon, ce qu'il faut entendre dans un sens allégorique.

LETTRE XVII, *page* 119.

Le Nil adoré comme un Dieu par les anciens Egyptiens.

Le Nil fut élevé au rang des dieux. On bâtit une ville en ſon honneur. Il eut des prêtres, des fêtes & des ſacrifices. D'abord il porta le nom général d'Iaro, qui ſignifie fleuve. Lorſque l'on eut obſervé les phénomènes de ſon inondation, on lui donna l'épithète de Neilon, c'eſt-à-dire, qui croît dans un tems marqué. Au ſolſtice d'été on l'invitoit à aſſiſter à un repas qu'on lui préparoit publiquement, & le peuple croyoit qui ſans cette cérémonie, il n'auroit pas débordé ſur les campagnes.

LETTRE XVIII, *page* 123.

D'Apis, bœuf ſacré de l'Egypte, adoré par le peuple.

Apis remplit la terre de ſa célébrité. Les princes & les rois allèrent lui offrir des ſacrifices. Deſcription de ſes marques diſtinctives, de ſon inauguration, du lieu où on le gardoit, & du temple où on le transportoit à ſa mort. Fêtes célébrées à la naiſſance d'un nouvel Apis. Ce dieu allégorique avoit été créé par les prêtres pour être le gardien de l'année ſolaire de trois cent ſoixante-cinq jours, le type du cycle de vingt-cinq ans, & le ſymbole de l'inondation.

LETTRE XIX, *page* 132.

De Mnevis & Onuphis, taureaux ſacrés de l'ancienne Egypte.

Mnevis & Onuphis furent conſacrés au ſoleil. Le culte du premier remonte à la plus haute antiquité, & l'on ne peut aſſigner l'époque où il a commencé. Le ſecond, nourri dans le temple d'Apollon, à Hermunthis, ne jouit pas d'une grande célébrité, s'il faut en juger par le ſilence des hiſtoriens. Apis conſacré pour conſerver la mémoire d'anciennes obſervations, devint fameux, & fit oublier les deux autres.

LETTRE XX, *page* 134.

De Sérapis terrestre, divinité symbolique qui avoit rapport au Nil.

Le Sérapis terrestre fut regardé par les Egyptiens comme la divinité qui présidoit à la crue des eaux. Un nilomètre de bois divisé en coudées étoit son emblême. On célébroit une fête en son honneur au commencement de l'inondation. Les prêtres nommoient le nilomètre Sari Api, colonne du mesurage. Ils les tiroient du sanctuaire lorsque l'eau commençoit à croître, le renfermoient lorsqu'elle baissoit. Telle fut l'origine de cette divinité emblématique que les Grecs appelèrent Sérapis.

LETTRE XXI, *page* 138.

D'Anubis, divinité symbolique des Egyptiens.

Anubis eut en Egypte des temples, des prêtres, & l'on bâtit une ville en son honneur. Sa statue portoit une tête de chien, & cet animal devenu son image vivante lui fut consacré. Ce dieu allégorique inventé par les astronomes, réprésentoit l'horison : voilà pourquoi on le regarda comme le compagnon inséparable d'Osiris & d'Isis. Il étoit appelé, dans la langue sacrée leur fils illégitime, parce qu'il n'est point lumineux par lui-même, & qu'il ne rend à la terre qu'une lumière empruntée.

LETTRE XXII, *page* 142.

De Typhon, divinité symbolique des Egyptiens.

Typhon fut regardé comme le mauvais génie. On lui consacra le crocodile & l'hypopotame. On insultoit sa statue lorsque les maux dont on le croyoit l'auteur ne cessoient pas. Ce dieu allégorique réprésentoit dans l'esprit des prêtres l'hiver & les effets funestes que le vent de sud & de sud-est causent en Egypte. La

fable sacrée qu'ils publioient au sujet de Typhon, passa dans la Phénicie, la Grèce & l'Italie. Les physiciens & les poëtes de ces peuples divers la revêtirent de nouvelles allégories, & l'accomodèrent à leur religion. Cependant, à travers les voiles dont ils la couvrirent, on reconnoît encore son origine.

LETTRE XXIII, *page* 151.

De Nephthys, divinité symbolique des Egyptiens.

Nephthys étoit, dans la langue sacrée, l'épouse stérile de Typhon. Elle ne devint féconde que lorsqu'Osiris eut commerce avec elle. Ce mot, dans le sens naturel, désignoit les plaines sablo'neuses qui s'étendent entre le Nil & la Mer rouge, & qui sont très-exposées au vent de sud-est. Quand le fleuve, dans les années d'une crue extraordinaire, s'y débordoit, c'étoit l'adultère d'Osiris avec Nephthys. Thueri ou Aso, Reine d'Ethiopie, regardée comme la concubine de Typhon, désignoit le vent du midi, qui, se joignant à celui de l'est, formoit le sud-est, que les Egyptiens redoutent le plus à cause de son haleine brûlante, & des torrens de sables qu'il roule sur l'Egypte.

LETTRE XXIV, *page* 154.

De Canobe, dieu prétendu des Egyptiens.

Canobe, nommé par les écrivains du bas-empire Canope, étoit le pilote de Ménelas. Il mourut sur le rivage de l'Egypte, & on lui dressa un tombeau. Ce lieu s'appeloit en égyptien Kani noub, terre d'or. On y bâtit une ville & des temples. Les Grecs, trompés par cette dénomination, dirent qu'on les avoit élevés en l'honneur de l'étranger : c'est une erreur. Ruffin rapporte une longue fable par laquelle il prétend prouver que la divinité qu'on adoroit dans le temple de Canobe étoit une cruche, mais c'étoit simplement une offrande faite au dieu du Nil, dont elle servoit à clarifier les eaux.

LETTRE XXV, *page* 16[illegible].

De Thoth, divinité symbolique des Egyptiens, & regardé comme un homme célèbre par la plûpart des écrivains.

Thoth fut regardé comme un homme extraordinaire par un grand nombre d'écrivains. Ils lui attribuent l'invention de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les institutions humaines, & lui donnent le nom de Trismégiste, ou de trois fois grand. Cela seul suffiroit pour démontrer que ce personnage étoit allégorique. Thoth, signifie colonne en Egyptien, & comme on gravoit les ouvrages approuvés sur des colonnes, ils recevoient le nom général de Thoth. Les trois Thoth ou Mercure peuvent marquer la naissance, les progrès & la perfection des connoissances humaines.

LETTRE XXVI, *page* 170.

De la statue vocale de Memnon.

La statue de Memnon fut très-célèbre dans l'antiquité par le son qu'elle rendoit au lever du soleil. Les prêtres l'appeloient le fils du Jour. Homère célèbre le fils de l'Aurore vainqueur d'Antiloque. Ses interprêtes & les poëtes venus après lui, ont attribué ces expressions au Memnon égyptien. C'est une erreur. La statue de Thèbes se nommoit Aménophis. Le Memnon qui vint au siège de Troye, beaucoup postérieur, fut envoyé de Suse par Teutam, roi d'Assyrie. La statue vocale d'Egypte fut brisée par Cambyse. Le tronc cessa long-tems de rendre un son, & recommença sous les Ptolémées. Avant sa disgrace elle proféroit les sept voyelles. Les prêtres qui nommoient le cours harmonique des sept planètes la musique céleste, & qui leur avoient consacré les voyelles, appelèrent cette statue l'image du soleil, & le cousin d'Osiris, parce qu'elle prononçoit les sept voyelles qui composent la musique terrestre. Son nom Ame

..., à prendre une bonne nouvelle, lui avoit été d..., parce que c'étoit à l'équinoxe du printems, c... aux Egyptiens, qu'elle les prononçoit.

LETTRE XXVII, *page* 182.

Réflexion sur le culte des Egyptiens.

Les Egyptiens n'avoient que deux dogmes dans leur religion ; celui d'un Dieu créateur, & celui de l'immortalité de l'ame ; tout le reste étoit allégorique. Ce culte se conserva pur & sans tache dans l'intérieur des temples. Mais l'obligation où l'on étoit de se servir de figures représentatives avant l'invention des lettres, porta peu-à-peu les peuples à les adorer, ce qui arriva lorsque l'écriture plus facile leur eût fait oublier le sens des hiéroglyphes. Les dieux de Laban n'étoient que des hiéroglyphes dont il avoit perdu le sens ; il les adora parce qu'ils lui venoient de ses pères, & qu'il ne les comprenoit plus. La même chose arriva en Egypte.

LETTRE XXVIII, *page* 186.

Observations sur les hiéroglyphes.

Les hiéroglyphes sont la première langue écrite des hommes. Leur antiquité remonte avant le déluge. On en avoit perdu l'intelligence sous les monarques du bas-Empire. Le moyen de la recouvrer seroit de savoir parfaitement la langue des Cophtes, qui est l'ancien Egyptien vulgaire, de s'élever par elle à la connoissance du dialecte sacerdotal dont on se servit pour traduire les hiéroglyphes, & que l'on retrouve sur les monumens Egyptiens. On pourroit aussi tenter un voyage au temple de Jupiter Ammon, habité par une colonie égyptienne, & qui a probablement conservé son ancienne langue, ses livres & l'intelligence des hiéroglyphes.

LIBRARY OF THE ... RO...

LETTRE XXIX, *page* 190.

Plan d'un voyage intéressant, & qui n'a jamais été fait.

Parcourir le grand lac de Menzalé en bateau. Examiner les ruines qui se trouvent dans ses îles. Visiter Peluse, Farama, les Oasis, rester à Siène pour chercher le puits du solstice, & vérifier l'ancienne observation des Egyptiens. Parcourir l'intérieur de l'Iemen, y recueillir des connoissances & des manuscrits. Se rendre à la Mecque; y demeurer pendant le tems du pélérinage, & rapporter de cette ville & de Médine des ouvrages & des connoissances inconnues en Europe. Traverser l'Arabie pétrée & déserte, & séjourner à Damas d'où l'on retourneroit en Europe.

Fin de la Table du troisième & dernier volume.

00088363

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 June, 2016